



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

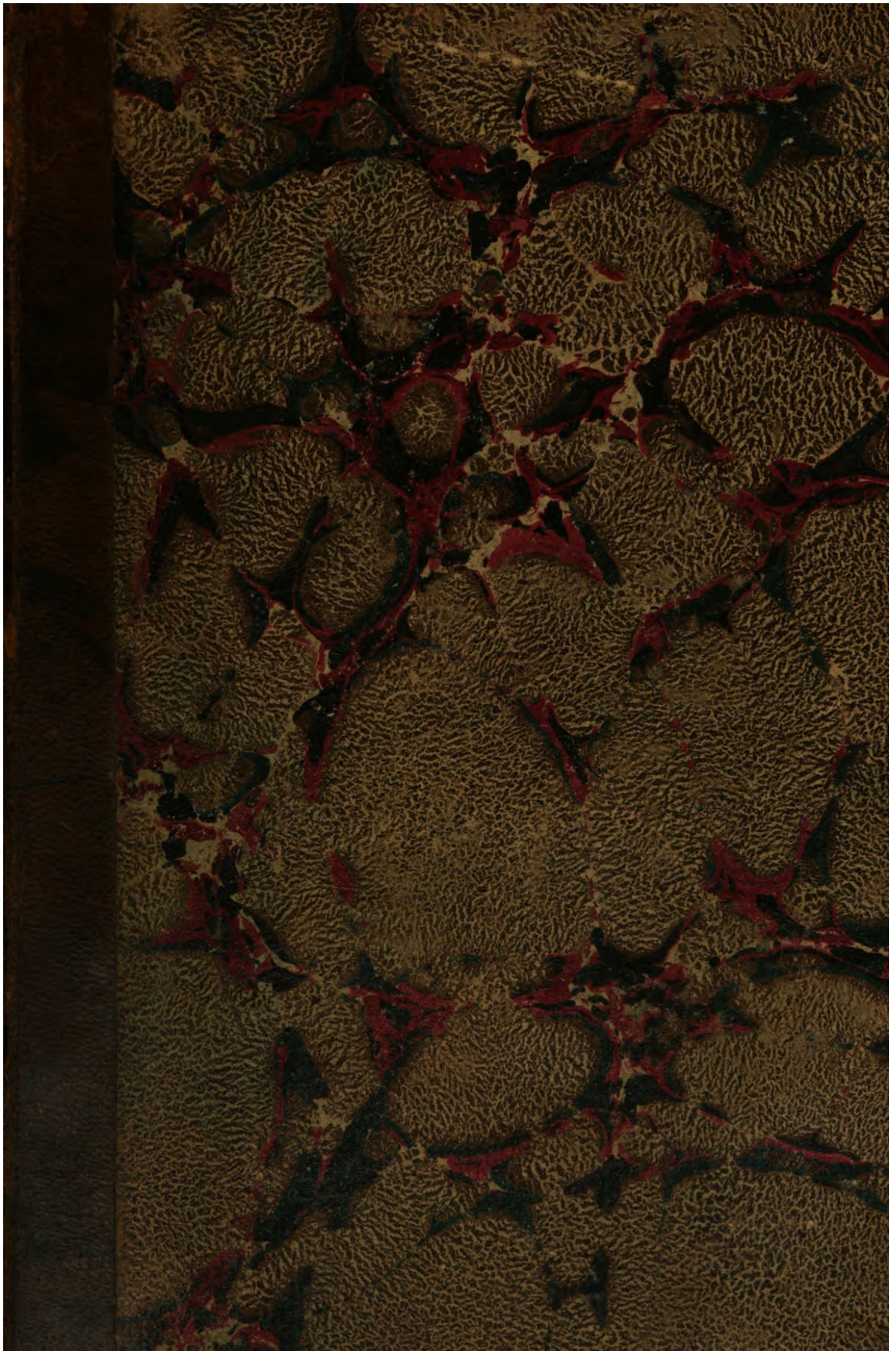
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



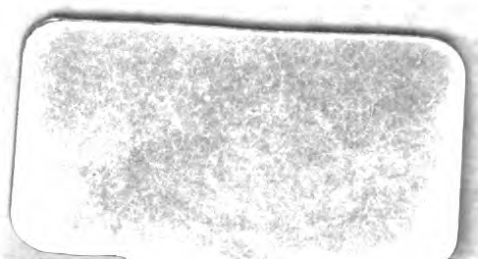


*Mélanges de poésies fugitives et de prose sans
conséquence ; suivis de Volsidor et ...*

Claude Joseph Dorat, Clément Pierre Marillier

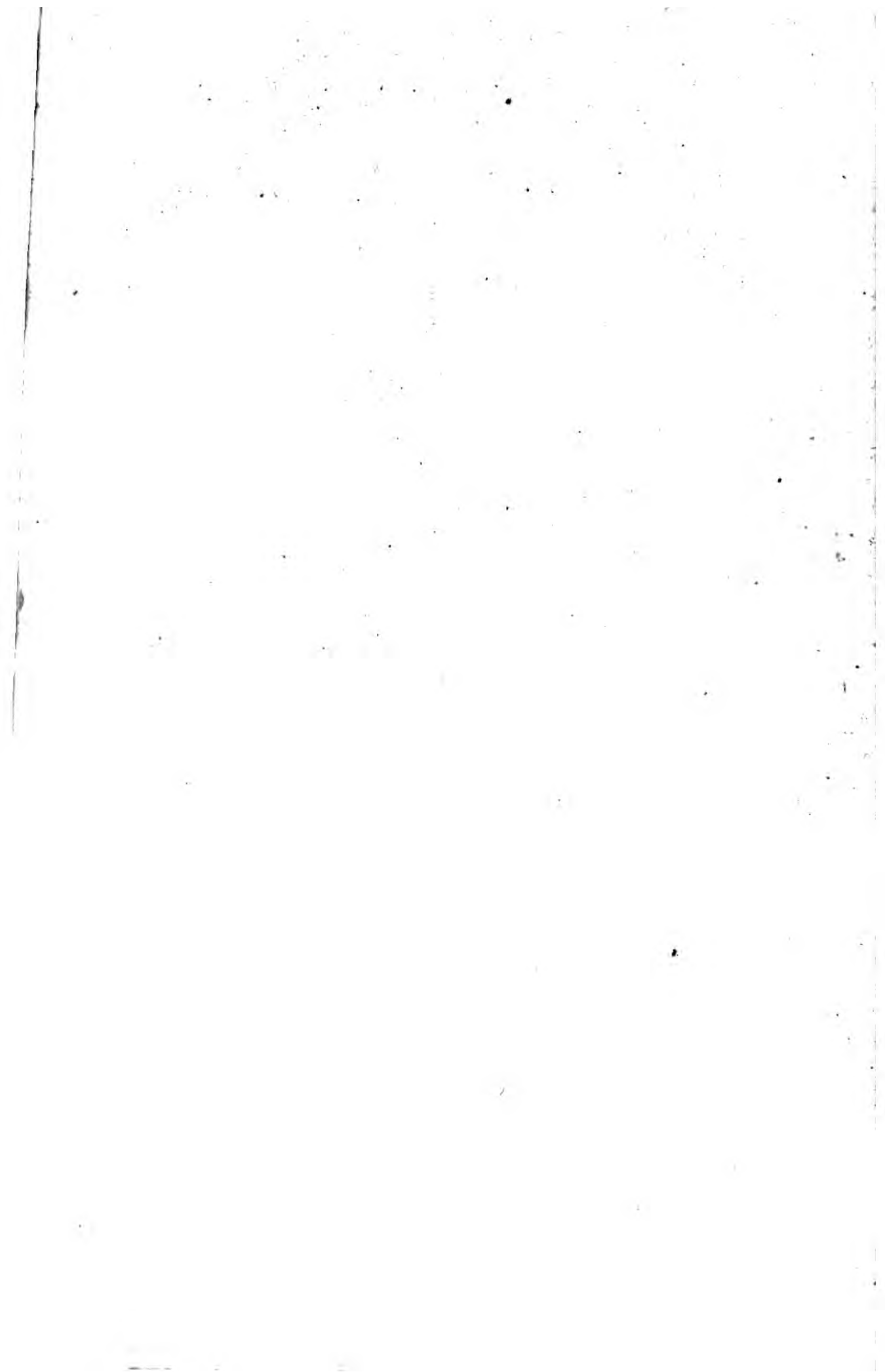


Vet. Fr. II B. 1258

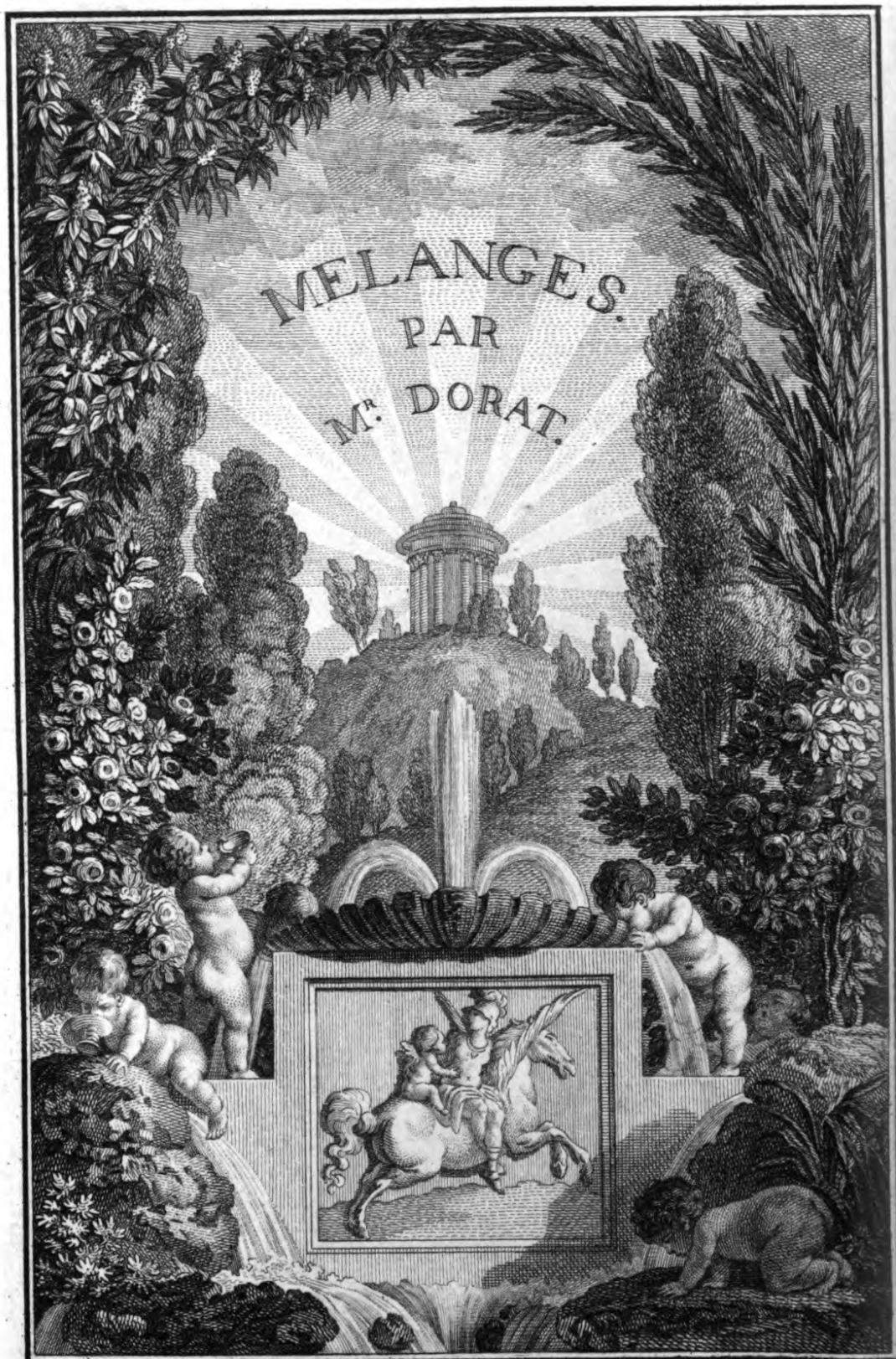


907

32
16, 0







C. J. Marillier. inv.

E. De Gheert sculp.

641 - D

M É L A N G E S
D E
P O É S I E S F U G I T I V E S
E T
D E P R O S E S A N S C O N S É Q U E N C E ,
S U I V I S
D E V O L S I D O R E T . Z U L M É N I E ,
C O N T E P O U R R I R E .

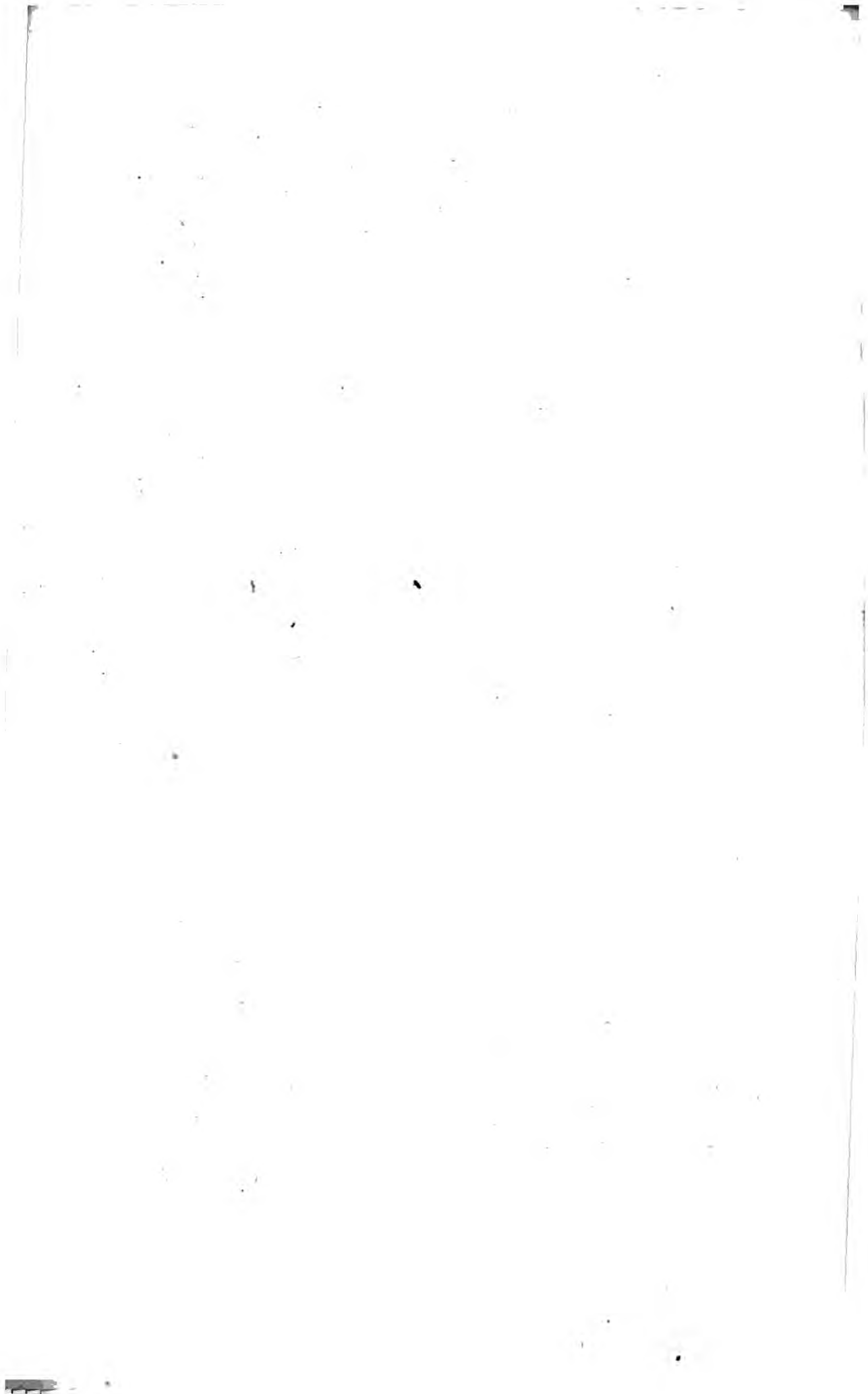


A P A R I S ,
C H E Z D E L A L A I N , L I B R A I R E .

M. D C C. L X X X.



TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
28 MAY 1979
OF OXFORD
LIBRARY





C. P. Marillier del.

N. Ponce Sculp. 1776.

A - L A - V A R I É T É .

J E U N E D éité que je sers ,
Enchantresse au vol agile ,
Qui me séduis par les éclairs
De ton diadème mobile ,
Et, comme Iris , en nuances fertile ;
D'une écharpe changeante embrasse l'Univers :
Toi , qui fens la plaine liquide ,
Ou vas t'ouvrir dans l'air des chemins inconnus ,
Sur un char rayonnant , diaphane et rapide ,
Traîné par les Dragons d'Armide ,
Ou les Colombes de Vénus ;

V A R I É T É , c'est toi que je prends pour modèle ,
De ce globe embellis l'uniforme tableau ;
Il n'est rien à mes yeux , s'il ne se renouvelle .

Viens ; de l'ennui même du beau
Sauve ma Muse qui t'appelle !
Dirige-la ; ton art piquant ,
Au vrai mariant l'imposture ,
Des écrits , et de la nature ,
Est le plus aimable ornement .

Etale à mes regards ce vase inépuisable ;

Ce dépôt immense de fleurs ,

Dont ta main si légère assortit les couleurs.

Leur frêle et vif éclat ressemble à nos ardeurs,

 Tout ce qui plaît n'est point durable ;

La rose du matin , le soir meurt sur le sable ;

Les zéphirs sont charmans , les zéphirs sont trompeurs ;

J'aime mieux les regrets, qu'un bonheur qui m'accable :

Le vol même du temps emporte ses rigueurs.

 Daphné fuit , Apollon l'implore ;

 Le Dieu jouit , même alors qu'il se plaint ;

 L'Amour que l'on poursuit encore ,

Est bien plus séduisant que l'Amour qu'on atteint.

 Pour moi , dans ta riche corbeille ,

Vas , je me garderai de jamais faire un choix ;

 Chaque fleur ou sombre ou vermeille

 Viendra s'effeuiller sous mes doigts.

Pour le front de Thalie , ou le sein de Climène ,

Tantôt je cueillerai l'œillet éblouissant ,

 Tantôt du souci palissant

 Je couronnerai Melpomène.

 Les larmes ont leur volupté ,

 Comme le rire a son ivresse ,

Et des indifférens l'importune gaité

Insulta trop souvent à ma douce tristesse.

Docile aux mouvemens dont je suis agité ,

L'abandon est la loi qui me conduit sans cesse ;

J'ai de l'instinct , et point de volonté ;
Le projet m'effarouche , et le travail me blesse ;
Je vais où je suis emporté ,
C'est rarement vers la sagesse.

Enfin , mon vol est libre autant qu'illimité ,
Un siècle ne vaut pas l'instant qui m'intéresse.

Ni gai, ni sensible à demi ,
Aujourd'hui , je triomphe aux pieds d'une maîtress,
Je pleurerai demain dans le sein d'un ami.

VOILA pourquoi, moitié fous, moitié sages ,
Mes écrits ont offert tant de traits différens.
Ces fruits irréguliers de mes loisirs volages ,
Dictés par mes erreurs , ou par mes sentimens ,
Sont des rêves , des jeux , et non pas des ouvrages.
Par ses illusions , secondant mon attrait ,
Un autre Dêité , qui t'entraîne à sa suite ,
Me donne tous les biens , que la raison promet.

Le monde enchanté qu'on se fait
Vaut bien le monde qu'on habite.

L'imagination partage mes desirs ;
Autour de moi , par vous , la lumière est plus pure.
En sons mélodieux vous changez mes soupirs.

Pourvu de maux par la nature ,
L'homme du moins la trompe , en créant des plaisirs.

La gloire est imposante , et par fois je l'adore.

C'est un nuage coloré

Qu'on embrasse et qui s'évapore.

N'importe ; on est heureux tant qu'on est enivré !

VARIÉTÉ , tels sont les objets que j'encense.

Ta double étoile au front , ta baguette à la main ,

Verse à jamais ton charme souverain

Sur ma fugitive existence ,

Et , lorsqu'à mon dernier instant ,

J'aurai vu s'envoler le songe de la vie ,

Immortel comme toi , que ton prisme éclatant

Me reproduise encor ta brillante féerie ,

Dans ce monde invisible où l'avenir m'attend !



L'ÉDITEUR JUSTIFIÉ,

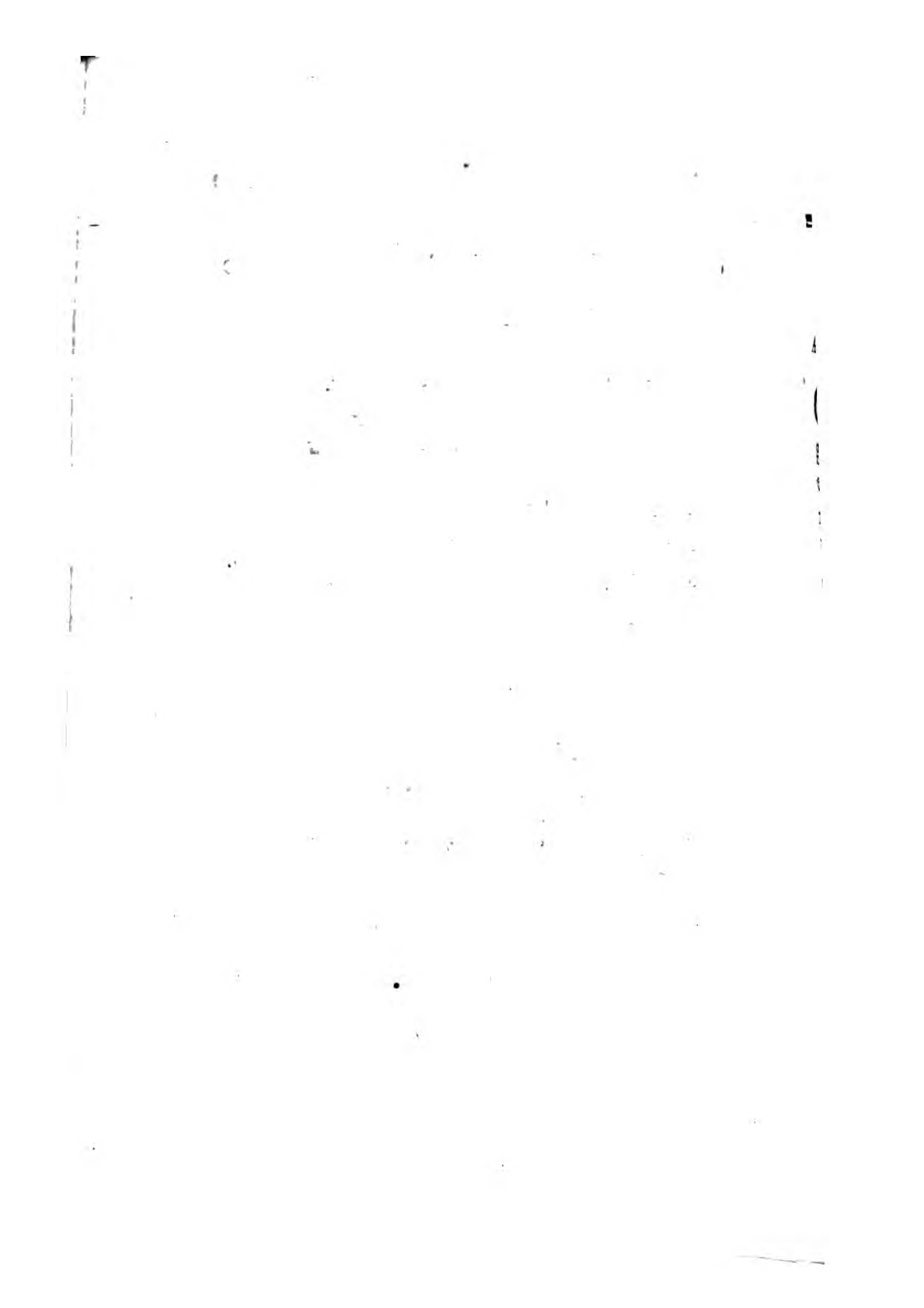
QUATRAIN

A l'Auteur de cet Ouvrage.



FAITES grace à l'excès de ma témérité.
Pardonnez mon larcin , en comptant nos hommages.
J'ai mieux aimé vous faire une infidélité,
Que de faire au Public un vol de vos Ouvrages.





L E T T R E

A UN AMI TRÈS-IMPORTUN.

CES Bagatelles que vous appelez des Ouvrages, vous les voulez donc absolument?... eh bien! soit. Mes refus avoient pourtant des motifs presque raisonnables. Les prieres de l'amitié me décident : & voilà comme nous sommes, nous autres Femmes! Vous en penserez tout ce qu'il vous plaira : mais, au moins, parlez-moi vrai, & dites - moi mes défauts; car je me pique d'en avoir. Êtes - vous de ceux qui veulent des dissertations soutenues, des idées toutes de suite, de l'ensemble, de l'apprêt, un plan, de l'ordre enfin? Je n'aime point l'ordre; je n'entends rien à l'ensemble. Je pense une chose, & puis une autre; je les place comme elles se présentent. Par hazard, elles s'arrangent; quelquefois, la réflexion vient : jamais les disparates ne manquent; & si vous étiez l'adorateur des phrases qui se tiennent, gardez-vous de me lire. Mais, à propos de quoi, s'il vous plaît, m'imposeroit-on des obligations? Faut-il, moi, que j'écrive sensément, comme ceux qui composent des in-folio pour la postérité? Je n'irai point-là.

Loin de moi, les prétentions, la vanité. L'attrait, qui me commande, n'est pas le besoin des succès. Ai-je celui de la gloire? je trouve la mienne dans mes sentimens. C'est par eux que je tiens à la vie: mon travail n'en est que l'amusement, & je ne l'en aime pas moins pour cela; car, je suis Françoise & Femme. Encore une fois, vous me direz mes défauts, n'est-ce pas? je l'exige: oui, Monsieur. Duffiez-vous en appercevoir à chaque ligne, je veux les sçavoir tous, & n'en pas corriger un. Le Ciel me préserve de la fantaisie du mieux! je n'aurois plus que des regrets; & Dieu sçait ce qui m'arriveroit, si j'avois le malheur de le rencontrer! il y a des gens qui ne me le pardonneroient pas; je les ai vus d'une colere terrible contre des Ouvrages charmans. Les miens ont, du moins, cela de bon; ils ne fâcheront personne. Si quelques sociétés ont bien voulu en dire un peu de mal, c'est par attention. C'étoit toujours une maniere d'en parler. En fait d'esprit & de figure, le silence est, dit-on, l'injure qui nous blesse le plus. Tout est au mieux; vous le voyez, je le crois; *Voltaire* a raison, & *Candide* aussi.

Combien aujourd'hui les égards sont perfectionnés! On nous juge, comme si nous en

L E T T R E

v

valions la peine. On médit de nous; on nous fait même l'honneur de nous calomnier. Vive la galanterie moderne! Mais, ne voilà-t-il pas que j'y songe encore? Quelle fureur vous possède aujourd'hui d'avoir un recueil grand comme rien? Qu'en ferez-vous? Auriez-vous le projet?... Est-ce que jamais le Public?... La bonne folie! Si vous en étiez capable, si le recueil de mes extravagances alloit courir le monde, ce seroit un beau train. On parle déjà; on me dispute mes vers, les jours qu'on les trouve passables. Quant au reste,... tenez, je ris d'avance de ce qu'ils en diront. Est-ce que j'ai de la Morale, moi? Est-ce que j'ai de la Philosophie? Je soupe fort souvent avec des Penseurs, & je n'ai jamais pu me faire à leur style: il est trop haut, je ne puis y atteindre; & je redescends aux frivolités qui m'amusent. Moquez-vous de moi; je vous le permets. Eh! que sçait-on? peut-être, sans qu'il y paroisse, suis-je assez Philosophe pour m'en moquer moi-même. Vous ne vous attendiez pas à ce trait-là: tant mieux! J'aime les surprises: vous en aurez bien d'autres avec moi. J'écris des Contes de Fées, comme si la plupart des Hommes, & peut-être des Sages, n'étoient que des enfans. Que voulez-vous? J'aime les Féeries. Et pourquoi pas?... Fati-

guée de ce qu'on voit, il est assez agréable de se créer ce que l'on souhaite, un monde enchanté, que les sentimens honnêtes, que les penchans doux embellissent. Pourquoi ne pas tromper son esprit, si le cœur gagne à l'illusion? Mais, du secret, du secret. Il faut me le promettre. Ce n'est point, par coquetterie, que je vous le demande: ce n'est point, non plus, par modestie. Plus mes rêveries sont folles, plus j'en fais de cas. Elles me rendent heureuse, le mystere leur sied; le grand jour gâteroit tout. Je ne veux rien confier au Public. C'est un confident qui devient bientôt notre Juge; & je ne reconnois aucune autorité, pas même la sienne.

Adieu! vous voilà chargé de tous mes riens, qui n'ont de valeur que ce que leur en donne ma fantaisie; & c'est bien quelque chose. Je suis folle de mon titre, il ne promet que ce que je peux tenir. Je n'y changerai rien.

Adieu, Monsieur.

É P I T R E S

E N V E R S ,

E T

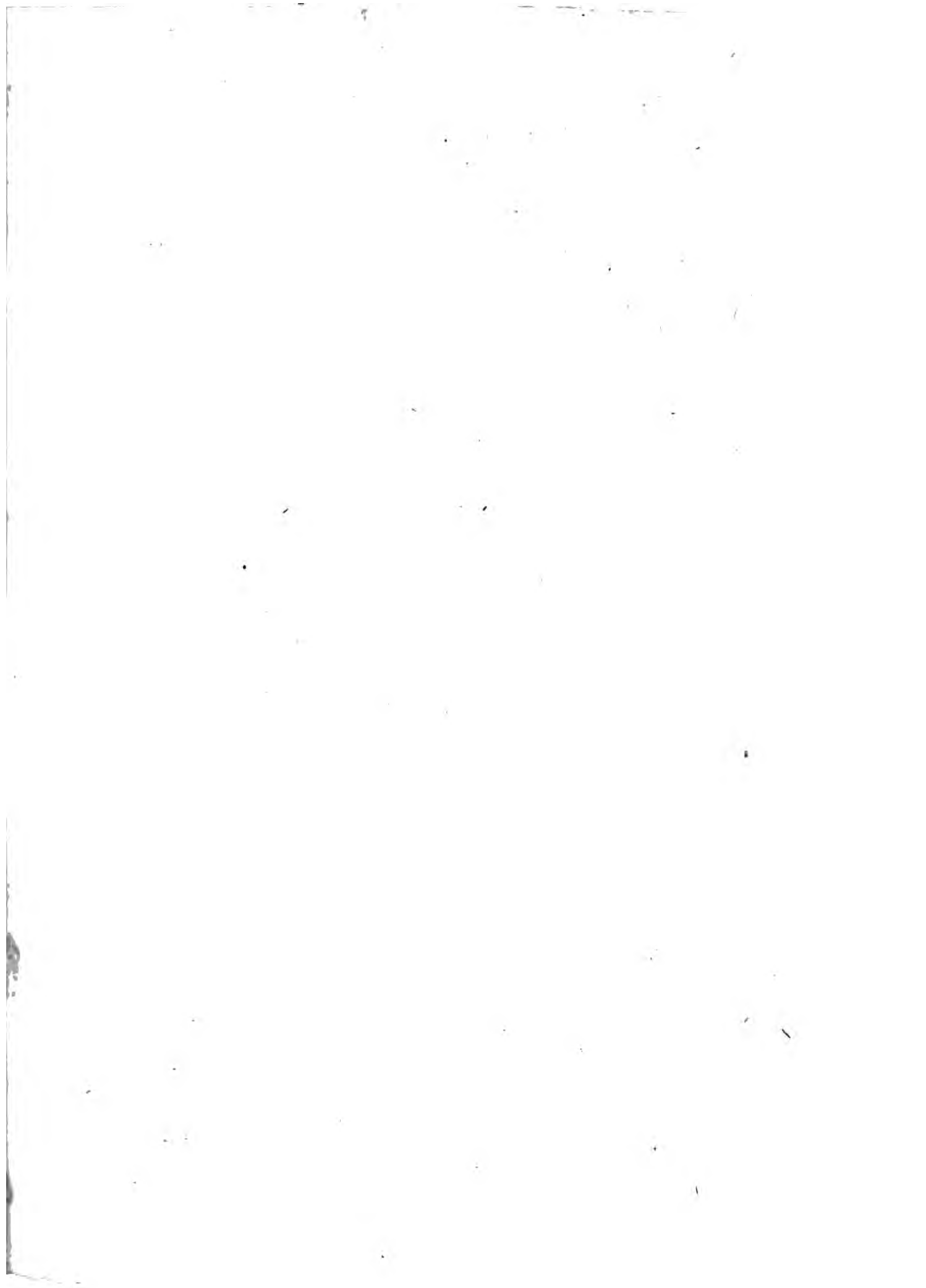
PIECES DÉTACHÉES.

1

19. 10 11 12 13 14 15

16 17 18 19 20 21

22 23 24 25 26 27





c.p. marillier. jnu. m6.

fait par. Lebeau. Graveur. De. M^g. le Duc. de. Chartres.

AUX HOMMES.

FIER d'une fausse liberté,
Sexe , qui vous croyez le maître,
Soyez , au moins, digne de l'être.
Justifiez votre fierté ;
Et puis, ce sera notre affaire,
Quand vous l'aurez bien mérité ,
De vous surpasser pour vous plaire,
Pardonnez-moi cette candeur ,
Qui peut vous paroître un outrage,
Mais qui convient à mon humeur.
Vive ; indépendante & volage,
Ma plume obéit à mon cœur.
Dissenter est votre partage :
Il est très-noble assurément ;
Le nôtre, c'est l'amusement,
Qui , prouvant moins , vaut davantage,
A votre plus grave argument ,
Nous répondons en nous jouant ,
Avec un mot de persiflage.
Notre frivole Aréopage
Donne des loix à vos Héros ,
Et nous cachons vos noirs bureaux,

M É L A N G E

Sous les pompons du badinage.
 Vous vous battez bien mieux que nous ;
 Vous sçavez manier des armes :
 Un grand fabre a pour vous des charmes ;
 Chez vous la force aide au courroux.
 Oui, Messieurs, j'oserai le dire,
 Depuis long-temps on sçait cela ;
 C'est d'elle que vient votre empire ;
 Le nôtre, il est vrai, n'est point-là.

LE Ciel aussi nous dédommage.
 Si la force manque à nos vœux,
 Dans nos cœurs il met le courage ;
 Combien nos combats sont affreux !
 Dans ces plaines, que Mars ravage,
 Les vôtres sont moins douloureux ;
 Et l'ennemi qu'il vous faut craindre,
 Ne sçachant, ni plaire, ni feindre,
 Moins cher, est bien moins dangereux.
 Vous faut-il dévorer des larmes,
 Résister à votre vainqueur ?
 Sans honte, vous rendez les armes.
 Mais, sous une feinte douceur,
 Quand l'Amour blesse notre cœur ;
 Trop sinceres pour ne pas croire,
 Pleurant la peine ou le bonheur,
 Et la défaite & la victoire,
 Et le triomphe de l'honneur,
 Ou la perte de notre gloire,

DE POESIES FUGITIVES.

5

Nous trouvons par-tout le malheur.
Sçavez-vous vaincre la Nature ?
Connoissez-vous tous ces tourmens,
Vous, esclaves de vos penchans,
Vous, que l'impunité rassure ?
J'ai tort, je vous condamne en vain ;
Tous mes reproches font des crimes :
N'avez-vous pas votre latin,
Qui vous rend des êtres sublimes ?
Oui, Messieurs ; le Sexe jaseur
Doit tout au Sexe raisonneur.
Trop heureuses, je suis sincere,
Que des demi-Dieux, tels que vous,
Daignent descendre jusqu'à nous,
Et s'humaniser, pour nous plaire.
Des Philosophes, des Penseurs,
Des Géomètres, des Docteurs,
Dont les discours sont admirables,
Et les écrits inexplicables,
S'occuper de jolis enfans !
En perdre par fois le bon sens !
Autour de nous jouer sans cesse !
S'abaisser à notre foiblesse !...
Tel est pourtant notre pouvoir.
Que la Nature forme un sage,
Si le sage vient à nous voir,
Reconnoît-elle son ouvrage ?
Enfin, tout adore nos fers ;

M É L A N G E

Tout suit l'instinct qui nous dirige :
Par nos graces , par nos travers ,
Si l'on veut , par notre vertige ,
Nous enchaînons cet univers.
Nous lui prouvons , grace au prestige ,
Qu'en vous ébauchant avant nous ,
Le Ciel, de notre honneur jaloux ,
Pour la fin garda son prodige ,
Et que la main du Créateur
Commença vite par la tige ,
Pour donner ses soins à la fleur.



A

M. LE COMTE DE...

Partant pour l'Angleterre.

ADIEU, Comte : retour prochain,
Et voyage bien salutaire,
Sous un Ciel tranquille & serein !
Si vous allez en Angleterre,
Rapportez-nous de la raison,
Sans l'armer d'un dehors sévère :
Tant qu'elle a le visage austère,
Elle est toujours hors de saison.
Ne quittez point votre élégance,
Pour vous donner un air profond :
Coëffez-vous, comme on fait en France ;
Il est très-possible qu'on pense,
Sans avoir la frisure en rond.
Conservez votre humeur légère ;
Et, s'il me sied de prononcer,
Soyez Anglois, pour nous fixer ;
Mais restez François, pour nous plaire.



A O R O S M A N E .

C H E R Orosmane , mon idole ,
Toi , le seul Turc dont on raffole ,
Combien je fais cas de ton cœur !
Ton amour te coûta l'Empire .
Le repos , le jour , & Zaire ,
Tu perdis tout , par une erreur .
N'importe . Injuste , je t'adore ;
Armé d'un fer , je t'aime encore ;
Je chéris jusqu'à ta fureur ,
Je pardonne à sa violence ,
Et la préfère à la langueur
De tous nos scélérats de France ,
De ces Caméléons de Cour ,
Sans principes , sans consistance ,
Qui nous attaquent sans amour ,
Qui nous gardent par convenance ;
Fripons & dupes tour-à-tour ,
Que l'on trahit sans conséquence ,
Trop foibles , pour être jaloux ,
Et trop froids , soit dit entre-nous ,
Pour le plaisir de la vengeance .



A LA PROVIDENCE.

HAZARD, Providence, ou Destin,
Oui, tu m'as toujours paru sage.
Tu fis mon cœur pour le chagrin :
Mais, tu lui donnas le courage. . . .
L'homme de bien verse des pleurs,
Et, dans l'infortune, on l'oublie :
Le méchant jouit des honneurs ;
C'est au méchant qu'on porte envie.
A l'aspect de tous ces malheurs,
L'Univers entier se récrie.
Eh! pourquoi plaindre la vertu?
Elle-même est sa récompense :
Socrate pardonne à l'offense ;
Il meurt, & n'est point abattu.
Cromwel mourut dans les alarmes ;
Ses remords furent ses bourreaux.
Que de Trônes baignés de larmes!
Sous des chaumieres, quel repos!
La beauté sage est indigente ;
Qu'importe, si peu lui suffit ?
Le vice la voit, il rougit :
On la respecte, elle est contente.

M É L A N G E

Il est des Nymphes opulentes ;
 Mais , hélas ! on sçait à quel prix.
 Cet or , qui les rend si brillantes ,
 Devient le signal du mépris.
 Oui , devant toi , je le confesse ,
 Oui , j'ai pitié même d'un Grand ,
 Qui n'est connu que par son rang ,
 Et j'ai honte de sa Noblesse.
 Quant aux Parvenus insolens ,
 La poudre obscure qui les couvre ,
 Empêche que je ne découvre ,
 Si ce sont eux , ou bien leurs gens.
 L'ame basse qui calomnie
 Ne troublera jamais mon fort ;
 J'insulte en paix à son effort :
 Par sa bassesse elle est punie.
 Lorsque , bien fiers de nous trahir ,
 Des fats , que la mode encourage ,
 Se font un barbare plaisir ,
 D'afficher l'audace & l'outrage ,
 Je dis : Ces héros de notre âge
 Seront des Nains pour l'avenir.
 Enfin , sublime Providence ,
 Qu'à ton gré ce globe ait son cours ;
 Mais réserve pour l'innocence ,
 L'amitié tendre , les amours ,
 Et le trésor de l'espérance....
 Je te remercierai toujours.



A

MADEMOISELLE DE S....

Pour le Jour de sa Fête.

Vous réunissez tant de charmes!...
Et ce sont des trésors perdus!
L'Amour sur eux verse des larmes ;
L'Hymen prétend qu'ils lui sont dûs.
Eh ! de lui, que pouvez-vous craindre ?
Oui, j'ai connu plus d'un mortel,
Trop amoureux, pour sçavoir feindre,
Brûlant de vous suivre à l'Autel ,
Pour y jurer d'aimer sans cesse
Ce qu'en vous j'aimerai toujours ,
Mais ce qu'un amant sans détours
Aime encore mieux dans sa maîtresse.
Hélas ! nul ne vous intéresse. ...
L'amitié seule a tous vos vœux.
Joignez le plus charmant des Dieux
A la plus aimable Déesse :
C'est le secret des cœurs heureux.



A LA RAISON

D'UN HOMME QUI N'EN A POINT.

LE projet est digne d'un autre ;
Mais je suis ma vocation :
J'aime les êtres de raison ;
Je vais, Comte, chanter la vôtre.
Mais, bon ! elle est déjà bien loin.
C'est le chien de Jean de Nivelle ;
Elle s'enfuit quand on l'appelle :
Plus de cent fois, j'en fus témoin.
Comment donc courir après elle ?
Essayons : je veux l'attraper,
La sermonner à ma manière,
Et la tenir à la lisière,
De peur qu'elle n'ose échapper.
Vain espoir ! mon héros sommeille,
Il extravague, ou bien il dort,
Et sa raison criera bien fort,
Si c'est la mienne qui l'éveille.
Profitons de l'occasion,
Pour louer, tout bas, son courage ;

Car il en a , comme un Lion.
A la guerre , c'est un Dragon :
A Paris , ce n'est plus qu'un Page ,
Un Page , au moins , pour la raison.
BEAU dormeur , bel Endimion ,
Sentez le prix de cet hommage.
Un fou charmant est plus qu'un sage ,
Fût-ce Pithagore ou Platon.
Il fait conquête sur conquête ,
Plaît toujours , n'a jamais d'humeur :
On se passe fort bien de tête ,
Lorsqu'on est doué d'un bon cœur.
Le vôtre est noble & plein de zele ;
Vous êtes ami généreux ,
Sur-tout , des maris le modèle.
Vous trompâtes plus d'une belle ;
Vous fûtes amant dangereux.
Aujourd'hui , vous aimez vos nœuds :
Epoux d'un ange , on est fidele...
Il s'éveille ; changeons de ton :
Mais l'entreprise est trop pénible.
Je ne crois pas qu'il soit possible
De dire un mot à sa raison.



A LA RAISON
D'UN HOMME QUI EN A.

C H A N T E R la raison qui vous guide ,
 Du moins , c'est parler à quelqu'un :
 Oui , vous avez le sens-commun ;
 Pallas vous céda son égide.
 A Rome , (*) où l'on s'y connoît bien ,
 Dans plus d'une importante affaire ,
 On vit l'activité prudente
 De votre esprit qui plaît au mien ,
 Et dont l'ame est toujours contente.
 De tels Juges je fais grand cas.
 Sageffe aimable a des appas ;
 Sur nous elle acquiert de l'empire ,
 Lorsque des fleurs couvrent ses pas ,
 Et que l'Amour peut lui sourire.

(*) M. le Marquis d'Aub.... a été Ambassadeur à Rome , & vient de se marier.

Ce Dieu, presque sage aujourd'hui,
Se voile des traits de son frere,
Et malignement avec lui,
Troque de flambeau pour vous plaire.
Celle qui vient de vous choisir,
Votre compagne & votre amie,
Auprès de vous va réunir
Et la décence & le plaisir,
Ce double charme de la vie.
Son bonheur & ses sentimens
Chaque jour la rendront plus belle :
La vertu, jointe aux agrémens,
N'a jamais trouvé d'infidelle.

LE sort est donc juste aujourd'hui ;
Quoique, dans certains jours d'ennui,
Il m'ait souvent paru funeste :
Vous faites ma paix avec lui ;
Et, puisqu'il vous traite en ami,
Je le tiens quitte pour le reste.



AUX PHILOSOPHES

INSOUCIANS.

Vous, que berce une vieille erreur,
Très-fots Disciples d'Epicure,
Connoissez la volupté pure :
Sçachez aimer, c'est le bonheur,
L'attrait, le vœu de la Nature :
Les sens trompent... je crois mon cœur.
Ici-bas, dites-vous sans cesse,
Il ne faut rien approfondir :
On y doit jouir, sans foiblesse ;
Et la foiblesse est de sentir.
Excellente philosophie !
N'atteindre jamais qu'à la fleur !
Epicuriens, c'est, en honneur,
Brouter gaîment pendant sa vie.
Ces globes, qu'on enfle en soufflant ;
Un vain prestige qui s'efface,
Ne satisfont que l'homme-enfant :
Pourvû qu'il joue, il est content ;

Son

DE POESIES FUGITIVES. 17

Son œil s'arrête à la surface :
Le plaisir , voilà son lien ;
Il y vole , & brûle ses ailes ;
Le malheureux ! c'est tout son bien...
Qu'ils sont pauvres , les infidèles !

MES froids amis , viendra le jour ,
Où les tristes glaçons de l'âge ,
Qui ne respectent que l'Amour ,
Ne vous laisseront en partage ,
Qu'un passé perdu sans retour.

» Que reste-t-il à ma vieillesse ,
Nous direz-vous languissamment ?

» J'ai dédaigné le sentiment :

» Nul Être à moi ne s'intéresse.

LES Dieux se vengent & font bien,
Ne vous dites pas leur image ;
Je crois le diable Epicurien.
Le pauvre Satan n'aime rien ;
Et c'est de cela qu'il enrage.



R É P O N S E**A D E S S T A N C E S****D E M . L E C H E V A L I E R D E . . .**

QU E vos éloges sont charmans !
Chaque Muse en est embellie.
Erato , long-tems endormie ,
S'éveille , & renaît par vos chants.

MIEUX qu'elle encor , vous sçaurez plaire.
Votre luth aura tous les tons ;
Et j'applaudis , dans vos chansons ,
La langue qu'on parle à Cithere.

DE l'Ovide que vous vantez ,
Il m'est bien doux d'être l'amie,
J'admiraï toujours son génie :
En le chantant , vous l'imitiez.

Aux sons magiques de sa lyre,
L'Amour doit trop, pour le braver.
C'est un appui de son empire :
L'Amour sçaura le conserver.

Ne boudez plus votre Rosine ;
Pardonnez-lui quelques rigueurs.
Le Dieu de la double colline
Vous a comblé de ses faveurs.

Vos malheurs sont au rang des songes ;
(Car on rêve au sacré vallon :)
Vous rêvez comme Anacréon :
On vous envira vos mensonges.



A

U N I R R É S O L U .

ENTRE le sentiment & l'art,
 Malheureux celui qui balance!
 Un tel amant n'est qu'un vieillard,
 Plus près qu'il ne croit de l'enfance.
 Cœurs languissans ; tristes humains,
 Il vous faut des beautés factices.
 Pour ranimer vos goûts éteints,
 Vous avez besoin d'artifices.
 Voyez mourir votre bonheur,
 Débile enfant de l'imposture :
 C'est la foiblesse, ou c'est l'erreur,
 Qui vous enleve à la Nature.
 La constance, qui vous fait peur,
 A sa loi toujours me ramene :
 L'ame forte tient à sa chaîne ;
 Et ce seul bien n'est point trompeur.
 Le reste, hélas ! n'est que chimere.
 Pour qu'un Dieu jouisse à son tour,
 Il doit aimer comme il sçait plaire :
 Pûché suffisoit à l'Amour.



R É P O N S E

A L'ÉPI TRE

SUR L'AMITIÉ DES FEMMES.

COMBIEN nous avons de défauts! ...
Qu'une belle est infortunée!
L'amitié défend le repos :
Nous dormons , toute la journée.
Oui , je conçois votre chagrin ,
Et j'approuve votre colere.
Sans doute , il faudroit , pour vous plaire ,
Vous adorer dès le matin ;
Exiler de notre toilette
Le Colonel qui fait des nœuds ,
L'Abbé qui rajuste une aigrette ,
Tandis qu'on tresse nos cheveux.
Monsieur , dussai-je être indiscrete ;
Grace , au moins , pour ces plaisirs-là !
Nous y tenons ; la chose est nette :

Pour votre amitié, l'on verra.
Mais ne parlez point de vieillesse ;
Elle raisonne , & ne sent plus :
L'ame se ferme à la tendresse ,
Quand les yeux s'ouvrent aux abus.
Enfin, si cette amitié rare
Du jeune âge n'est pas le prix ;
Si , par le sort le plus bizarre,
On ne l'obtient qu'en cheveux-gris ;
J'y renonce, je le déclare.
Ciel! préservez-nous des amis !



A L'AMOUR.

IMITATION DE SAPHO.

AMOUR, j'ai vécu sous tes chaînes :
 Tes traits s'épuiserent sur moi ;
 Je souffris, j'adorois mes peines ;
 Jamais on ne fut plus à toi.
 Dieu perfide ! je me dégage ;
 Tu m'y forces, tu l'as voulu :
 Pour me retenir davantage
 Ton effort seroit surperflu.
 Retourne au séjour du tonnerre ;
 Crois-moi, fuis, renonce à la terre ;
 Je t'abjure, qu'y ferois-tu ?
BARBARE, je vivrai tranquille.
 Dans mon ame, tu le sçais bien,
 Il te restoit un seul azile :
 Tu l'as détruit, tu n'es plus rien.
 Tu regretteras ton empire,
 Et mon désordre & mon délire,
 Et mes tourments & mon bonheur.
 L'Olimpe pourra te sourire...
 Mais ses Dieux n'auront pas mon cœur.



R É P O N S E
A DES VERS DE M***.

OUI, chaque fois que je vous lis ,
Je suis contente de moi-même ;
Vous embellissez mes écrits :
Quand vous les chantez , je les aime.
A parler pourtant sans détours ,
Votre aveuglement est extrême :
Mais il vous sied , comme aux Amours,
Gardez leur bandeau , leurs chimères.
Ils vous diront , s'ils sont sincères ,
Que les erreurs font les beaux jours,
Ils me semblent insupportables ,
Nos critiques trop clairvoyans.
Je n'ai que de foibles talens ;
Il me faut des Juges aimables ,
Et qui ne passent pas trente ans.
La sombre raison me désole ;
Je hais ses calculs , sa froideur,
Elle analyse le bonheur.

DE POESIES FUGITIVES.

25

Tandis qu'on en parle, il s'envole.
Vos Ouvrages le peignent mieux
Que la triste Philosophie.
Jeunes sages sont ma folie :
Dans l'âge mûr, je m'en défie ;
Et je les plains, quand ils sont vieux.



Q U A T R A I N .

BEAUTÉ, fatal présent des Dieux,
Les peines sont votre partage.
Vous armez un Sexe envieux :
Fixez-vous un Sexe volage ?



A LA FOLIE.

CHARME des Mortels & des Dieux,
Folie, aimable enchanteresse,
Tu sçais même embellir les jeux :
Le plaisir naît de ton ivresse.
Je me donne à toi pour toujours :
Je te préfère à la tendresse.
Répands la gaîté sur mes jours ;
Et j'aurai plus que la sagesse.
C'est en attendant ton retour,
Que les pauvres Amans sommeillent.
La raison seule endort l'Amour :
Ce sont tes grelots qui l'éveillent.



P O R T R A I T
D E S F R A N Ç O I S.

Tous vos goûts sont inconséquens :
Un rien change vos caractères ;
Un rien commande à vos penchans.
Vous prenez pour des feux ardens,
Les bluettes les plus légères.
La nouveauté, son fol attrait,
Vous enflamment jusqu'au délire :
Un rien suffit pour vous séduire ;
Et l'enfance est votre portrait.
Qui vous amuse, vous maîtrise :
Vous fait-on rire ? on a tout fait,
Et vous n'aimez que par surprise.
Vous n'avez tous qu'un seul jargon,
Bien frivole, bien incommode.
Si la raison étoit de mode,
Vous auriez tous de la raison.



AUX TURCS.

MESSIEURS les Turcs, je vous déteste.
Quel froid, quel infipide bien,
D'abuser d'un pouvoir funeste,
D'oser tout, en n'inspirant rien !
S'il faut vous en croire, une Femme
Naquit pour votre amusement,
A quelques attraits, n'a point d'ame,
Et trompe assez ingénument.
Vous blasphémez!... le Ciel est sage;
Il communique à son image
L'étincelle du sentiment.
Un bel œil le peint & l'annonce;
Il est l'interprète des Dieux,
Et ses regards font ma réponse.
Dans nous, c'est le cœur qui prononce :
Mais, pour un Turc, c'est trop des yeux.
Non, rien n'est tel que notre France.
Ici, l'on a de la raison,
Avec un grain d'extravagance.
Les Femmes y donnent le ton;
Et ce sont elles qu'on encense.
Viens à nos pieds, viens-y, Sultan.

M É L A N G E

Apprends à jouir de la vie ;
Dépose l'orgueil du Turban,
Pour les pompons de ma Patrie.
Posséder, c'est moins que sentir.
Viens prendre, aux genoux de Délie,
Quelques leçons du vrai plaisir.
Qu'espères-tu de ces esclaves,
Dont tu captives les beaux ans ;
Qui ne trouvent, dans leurs entraves,
Que des oppresseurs pour amans ?
Va ; donne-leur la clef des champs.
Fais enfin chérir ta hauteffe ;
Et tu verras, en peu de tems,
Que la liberté qu'on nous laisse,
Développant les sentiments,
Ne nuit jamais à la sagesse.

SIGNÉ par nous, graves Docteurs,
Pensant sous des bonnets de fleurs,
Et dictant des loix à l'Asie,
Le soir après la Comédie.



AUX SAUVAGES.

SAUVAGES, foyez nos modèles!
Le sentiment guide vos pas ;
A la loi vous êtes fideles :
Que n'habité-je en vos climats !

CHAQUE nœud s'y forme ou se brise ,
Au gré des cœurs iudépendans.
Parmi vous , il n'est point de Grands
Que l'on redoute , ou qu'on méprise.

Vous ne descendez pas au foin
De vous surpasser en richesse.
Chez vous , la seule qu'on connoisse ,
C'est d'en ignorer le besoin.

Si vous ne donnez qu'une rose ,
Elle vaut tous nos diamans.
Que fait la valeur de la chose ?
Le cœur met un prix aux présens.

Vous vous aidez avec tendresse ;
Nul secours n'est humiliant,
Et jamais la délicatesse
Ne rougit, même en acceptant.

RECONNOISSANTE, & non séduite ;
La beauté nomme son vainqueur.
Le penchant règle la conduite :
On n'y ment jamais à son cœur.

C'EST, sous vos huttes, qu'on sçait vivre ;
On végète sous nos lambris.
La Nature vous sert de livre ;
Son instinct vaut tous nos écrits.



A

M. LE MARÉCHAL DE....

Vous valez César, à la guerre,
Et vous surpassez Annibal.
Vous sçavez vaincre, ainsi que plaire :
Je le sens bien ; je le dis mal,
Et cela ne m'importe guere :
Apprend-on à rimer au bal ?
Pardonnez mon insuffisance.
Chacun, en ce bon Univers,
A son défaut, par excellence.
Je suis novice en l'art des vers,
Tout comme vous pour la constance.



C

AU CHEVALIER DE...

En recevant de lui un superbe Oiseau.

CET Oiseau, nourri par vos mains,
Est l'image des infidelles.
Il est charmant, & je le plains :
Le malheureux ! il a des aîles.



LES CHARMES

DU CLOITRE.

SÉJOUR choisi par la décence,
Non, vous n'êtes point effrayant,
Et l'azile de l'innocence,
Doit l'être aussi du sentiment.
De la retraite & du silence,
Vous qui connoissez la douceur ;
Votre paisible dépendance
Ne pese point à votre cœur.
Sous une chaîne formidable,
Il ne languit point abattu.
L'Homme enchaîné, c'est le coupable.
Est-il des fers pour la vertu ?



A

M. LE MARÉCHAL DE...

MON Sexe est Amant de la gloire;
Il vous l'a prouvé fort souvent,
Et vous le tairiez vainement :
Vous seriez trahi par l'Histoire.



AU MARQUIS DE...

VA, crois-moi, la mélancolie,
De l'esprit les calculs gênans,
L'importune Philosophie,
Ses systêmes impertinens,
Et sa raison si peu suivie,
Sont, n'en déplaise à nos Sçavans,
Des pavots semés sur la vie.
Si, pour la gloire qu'on envie,
On se livre à ces passe-tems,
Pour le bonheur, je m'en défie.
Nuls soins, nulle prétention,
Pour moi, voilà ce qui m'enchanté.
Voi ta Nation si brillante :
Brille-t-elle par la raison ?
Sous le moulinet de la mode,
On la voit tourner à tout vent :
Elle a le plaisir pour méthode,
Et pour instinct le sentiment,
Tant qu'il n'est pas trop incommode.

M E L A N G E

Es-tu François ? voilà ton Code ;
Et c'est ainsi qu'on est charmant.
Des travers, des métamorphoses,
Tel est le monde : prends son ton.
Le Printemps naît ; cueillons des roses :
Qui voudra , songe à la moisson.



B I L L E T

D'UNE BERGERE,

Daté des Champs.

BILLET , où l'esprit veut briller ,
N'est point le fait d'une Bergere :
Ma Muse , instruite à babiller ,
Plus ne sçait rien , dès qu'il faut plaire.
Petit bosquet , petit sentier ,
Et surtout l'ombre du mystere ,
Est l'humble lot qu'elle préfere.
Pour qui sçait bien apprécier ,
Palais ne vaut lit de fougere ,
Et cédre est moins que coudrier.
Simple couronne de feuillage ,
Myrte qu'on peut y marier ,
Sied beaucoup mieux à mon visage ,
Que belle branche de laurier.
La gloire , avec son étalage ,
Est fort sujette à s'ennuyer.

POINT ne vous dirai de nouvelles,
Sinon du cœur de nos amis.
Toujours heureux, toujours fidelles,
Nos Philémons ont leurs Baucis.
Notre spectacle est la Nature.
Venez la voir en ce séjour :
Rencontrerez l'amitié pure,
Le bonheur, même avec l'Amour.
L'émulation, nulle envie,
Point de serpens parmi les fleurs,
Quelque peu de coquetterie,
Ni Sots, ni Prudes, ni Penseurs.
Trouverez douce confiance,
Beaux jours filés par le plaisir,
Les charmes joints à la décence,
Le respect auprès du desir ;
Et ce Dieu lutin qu'on encense,
Inventant un art de jouir,
Sans ôter rien à l'innocence.



AU COMTE D'H...

OUI, n'en déplaise à ma Patrie,
Vous avez ses aimables goûts :
Ses défauts, je vous en défie ;
Et c'est encore tant-mieux pour vous.
Sur ces défauts-là, je vous prie,
Comte, gardez-nous le secret.
Taisez-vous, par galanterie,
Si ce n'est pas par intérêt.
Ne dites rien de nos caprices ;
De nos Sages intéressans,
Qui, pour le progrès des talens,
Leur font de bonnes injustices,
Parlent, avec un très-grand sens,
De nos plumes & de nos vices,
Des Foyers, des Gouvernemens,
Du Conseil d'Etat, des Coulisses,
De Boston, & des vers courans,
De Bleds, de Finance & d'Actrices.
Vous avez vu, par-ci, par-là,
Oubliant jusqu'à leur coëffure,

M É L A N G E

Nos Raisonneurs en falbala,
 Jafer sur la Littérature.
 Que dites-vous de leur caquet ?
 O le plaissant Aréopage !
 Ici, nous n'avons point de Sage,
 Qui n'ait stylé son Perroquet.
 Les jugemens font un ramage
 Qu'on répète d'un air distrait ;
 Et, sur cet article, je gage
 Que vous ferez encor discret.
 Sage & prudent, comme vous l'êtes,
 Vous épargnerez nos Amans,
 Fiers de leur amour à bluettes,
 Et prodigues de faux sermens.
 Vous ferez grace à nos Coquettes,
 Qui, sçachant disputer au tems
 Leurs prétentions indiscrettes,
 Hazardent leurs beaux sentimens,
 D'après mille détails charmans
 Qu'on leur arrange à leurs toilettes.
 Motus encor sur nos Plaisans,
 Nos historiques Ariettes,
 Et nos Drames attendrissans,
 Entrecoupés de Chanfonnettes.
 Autant en emporte le vent !
 Chut encor !... mon Dieu ! j'en ai honte.
 Si vous étiez obéissant,
 Il me semble, mon pauvre Comte,

DE POESIES FUGITIVES.

43

Que vous vous tairiez trop souvent.
Tenez! je leve vos scrupules;
Dites tout ce qui vous viendra:
Trouvât-elle des gens crédules,
Votre critique nous plaira,
Même en frondant nos ridicules.



R E G R E T S**D' U N E B E R G E R E.**

HÉLAS! que l'absence est cruelle,
Difoit la tendre Ismene, un jour!
Plus on est heureux par l'Amour,
Plus on est malheureux par elle.
Jusqu'aux douceurs du souvenir,
Tout m'arrache aujourd'hui des larmes :
Mais ces pleurs ont pour moi des charmes ;
Ma peine est encore un plaisir.

DANS cette aimable solitude,
Tout s'anime & semble jouir.
Moi, j'y viens en secret nourrir
Mon amoureuse inquiétude.
Fiere de mon abattement,
Je ne regrette point mes graces.
Du chagrin, j'aime en moi les traces :
Elles naissent du sentiment.

**HILAS ! plains-tu mon infortune ?
Dans nos plaines j'erre au hazard.
Le jour a lui pour ton départ :
La clarté du jour m'importune.
La Nature, ici , vainement
M'étale sa fraîcheur naissante :
A mes regards elle est mourante ;
Quand je suis loin de mon Amant.**



R O M A N C E.

LA bonne-foi fut ma chimere.
 N'ai-je donc chéri qu'une erreur ?
 O Dieux ! laissez-moi mon bonheur :
 Je ne veux point que l'on m'éclaire.
 S'il faut que l'Amour soit trompeur ,
 Que l'amitié soit un mensonge ,
 Faites encor durer le songe ,
 Et laissez la nuit dans mon cœur.



QUE dis-je ? hélas ! brifons des chaînes
 Qui peuvent coûter des foupirs ,
 Et défendons-nous des plaifirs ,
 Quelquefois fi voifins des peines.
 Mais pourquoi veux-je me fauver
 D'une erreur qui m'eft auffi chere ?
 Rendors-toi, rendors-toi, Glicere !
 Pour être heureufe , il faut rêver.



REGRETS
DU PREMIER AGE.

DANS le monde, nos premiers ans
Sont dirigés par l'innocence.
Qu'elle est heureuse, notre enfance!
Toujours croire est sa jouissance,
Et tous ses rêves sont charmans.
Combien sa joie est vive & pure!
Il lui semble, du sein des jeux,
Que tous les cœurs sont vertueux;
Qu'ils sont fermés à l'imposture.
Mortels, qui nous ouvrez les yeux,
Hélas! vous êtes bien coupables.
L'on perd tout, quand on vous voit mieux:
On perd ces prestiges aimables,
Par qui les Hommes sont des Dieux.
Ah! rendez-moi, s'il est possible,
L'opinion que j'eus de vous.
Sur la foi d'une erreur paisible,
J'aimois à vous estimer tous.
Je regrette un bandeau si doux:
La vérité m'est trop pénible.



A U X F E M M E S.

MON sexe est injuste par fois ;
Mais c'est un tort qu'un charme efface.
Ses travers même ont de la grace ,
Et ses caprices sont ses loix.
Je voudrois le fléchir , sans doute.
Pour des titres , j'en ai plus d'un.
Mes traits n'ont rien que de commun.
Je me tais , & même j'écoute....
N'importe ! il me faut renoncer
A l'espoir flatteur de lui plaire.
Auprès de lui , j'aurois beau faire :
Tout en moi paroît l'offenser ;
Et mes Juges , dans leur colere ,
M'ôtent jusqu'au droit de penser.
Cependant j'exalte ces Dames ;
J'encourage leurs défenseurs ;
Je leur donne à toutes des ames ;
Je chante leurs graces , leurs mœurs ,
Et leurs combats , & leur victoire.
Je les compare aux belles fleurs ,
Qui de nos jardins font la gloire ,

Elles

Elles rejettent mon encens,
Et, ce qu'on aura peine à croire,
Me traitent, dans leur humeur noire,
Presque aussi mal que leurs Amans.
Mes vers sont pillés, disent-elles.
Non, Chloé n'en est pas l'Auteur;
Elle fut d'une pesanteur!....

Le tems ne donne pas des aîles.
» Mon Dieu! reprend avec aigreur;
» A coup sûr, l'une des moins belles;
» Jadis, je la voyois, le soir;
» Alors, elle écrivoit en prose,
» Peut-être, hélas! sans le sçavoir,
» Et hazardoit fort peu de chose.

MESDAMES, à ne point mentir,
Je prise fort de tels suffrages:
Mais, craignez de m'enorgueillir,
En me disputant mes Ouvrages.
Ne me donnez point le plaisir
De me croire un objet d'envie.
Je triomphe, quand vous doutez;
Rendez-moi vite vos bontés,
Et je reprends ma modestie.



12

12

12

12

FÉLIX

EN DIALOGUE.



Dij

PERSONNAGES.

ZAMÉNIDE, jeune Princesse.

AZÉMA, jeune Prince, Amant de Zaménide.

THÉONE, Fée.

La Scene est dans un Bosquet de l'Amour.



L A H A I N E

P A R A M O U R .

S C E N E P R E M I E R E .

L A F É E , (*seule.*)

EH quoi ! parce qu'autrefois j'ai protégé deux Amans, poursuivis par des Fées implacables, parce que je les ai soustraits à leurs fureurs, je fus condamnée par elles à tourmenter deux ames également honnêtes, également tendres & délicates. Cet accord me parut long-tems impossible. Je l'ai trouvé, il faut subir la peine qu'on m'imposa, ou renoncer au pouvoir de faire des heureux !... Mon choix est fait : j'éleve une jeune personne, douée de toutes les séductions, & ne s'en doutant pas. Mais combien furent

cruelles les Fées qui présiderent à sa naissance ! Elles lui donnerent un cœur sensible. Elle ignore pourtant ce que c'est que l'Amour ; & il le faut , pour l'exécution de mon projet : il faut qu'elle se croie odieuse à l'Amant le plus passionné. Je crains, je souhaite de réussir. Je suis la cause de leurs malheurs ; ils deviennent les miens. Zaménide s'approche : que sa candeur m'intéresse ! je l'aime, & je l'afflige.



SCÈNE II.

ZAMÉNIDE, THÉONE.

(Zaménide entre, s'arrête vis-à-vis de la Statue de l'Amour, & ne voit point la Fée.)

LA FÉE.

Vous me paroissez en contemplation ?

ZAMÉNIDE.

Madame, c'est que.... je regardois...
C'est un Dieu, n'est-ce pas ?

LA FÉE.

A propos de quoi me dites - vous cela,
Mademoiselle ?

ZAMÉNIDE.

C'est... c'est qu'Azéma l'adore.

LA FÉE, (avec effroi.)

Vous l'auroit-il dit ?

ZAMÉNIDE.

Je vous assure que non : mais, tout à l'heure
encore, il étoit à ses pieds. Je l'observois ;
& ce n'étoit pas par curiosité. Je ne sçais
ce qu'il lui demandoit ; j'aurois bien voulu

l'entendre. Il faut que ce soit quelque chose qu'il desire très - vivement , car ses yeux avoient une expression ! Dès qu'il m'a vue , il s'est sauvé.

L A F É E.

Je le crois ; il doit être fâché d'avoir été surpris.

Z A M É N I D E.

Et pourquoi donc , Madame ?

L A F É E.

Son Dieu n'est qu'un tyran.

Z A M É N I D E.

En êtes-vous bien certaine ? il n'a point cet air - là.

L A F É E.

Et voilà ce qui le rend si dangereux. Il paroît doux , il est cruel : c'est le Dieu des injustices , du trouble & des larmes. Il promet le bonheur , détruit le repos , & tourmente le plus ceux qui lui sont le plus soumis. Ma chere Zaménide , jurez - moi de n'être jamais à ce Dieu redoutable.

Z A M É N I D E.

Hélas ! Madame , c'est celui d'Azéma.

L A F É E.

C'est son persécuteur.

Z A M É N I D E.

Et vous ne l'avertifiez pas ! je vais le défabufer , lui dire qu'il s'en défie.

L A F É E.

Gardez-vous en bien ; je vous le défends : entendez-vous ?

Z A M É N I D E.

Cependant, Madame, étant l'amie d'Azéma, je dois....

L A F É E.

Vous!... vous, l'amie d'Azéma!

Z A M É N I D E.

Vous ne le sçaviez pas ! rien n'est plus clair pourtant.... Tenez, Madame, tous les lieux où il n'est point me semblent déserts. S'il est triste, je le suis plus que lui : son nom est le seul que j'aime, & le seul que je prononce en tremblant... & voilà comme on est pour un ami.

L A F É E, (*séchement.*)

Il ne mérite pas la préférence que vous lui donnez. Il vous trouve des défauts horribles, & que vous n'avez point.

Z A M É N I D E.

Eh! mon Dieu! c'est que j'en ai, sans

doute ; c'est qu'il est de bonne-foi. Les autres me trompoient : lui , il en est incapable , & je l'en remercie.

L A F É E.

(*Apart.*)

(*haut.*)

Qu'elle est intéressante ! Par exemple , je ne m'y attendois pas. Mais songez donc que lui seul , à ma Cour , ne vous rend pas justice : cependant je n'ai rien épargné pour vous embellir , & mes efforts ont secondé les dons de la Nature.

Z A M É N I D E.

Ah ! si je lui déplaisois , vous n'auriez rien fait pour moi. Oui , Madame , je consens à devenir odieuse à tout le monde , pourvû qu'Azéma. . . .

L A F É E.

Vous êtes d'une obstination ! . . .

Z A M É N I D E.

Et vous , d'une cruauté ! . . .

L A F É E.

Mais , je l'aimerois assez , s'il ne vous haïssoit pas.

Z A M É N I D E.

Non , Madame , il ne me hait pas.

L A F É E , (*ironiquement.*)

Dès que vous en êtes sûre. . . .

Z A M É N I D E.

A la promenade, d'où vient nous trouvons-nous si souvent près l'un de l'autre?

L A F É E.

Effet du hazard.

Z A M É N I D E.

Et pourquoi, lorsqu'il ne me parle point, ne parle-t-il à personne?

L A F É E.

Parce qu'il est sujet à l'humeur.

Z A M É N I D E.

Et mon chiffre, toujours entrelacé avec le sien, & les fleurs qu'il me donne, sont-ce encore des marques de haine?

L A F É E.

Oui, Mademoiselle, oui.

Z A M É N I D E.

Vous me désespérez ; mais je ne vous crois point. Hier je vous suivois à la chasse ; ma caleche se brisa dans la forêt. Si vous aviez vu avec quel empressement il vint à mon secours ! Il étoit plus pâle, plus tremblant, plus effrayé que moi. Voilà comme je ferois s'il lui arrivoit quelque malheur ; & vous ne me ferez point accroire que je l'abhorre.

L A H A I N E.

L A F É E.

Cela prouve qu'Azéma est un ennemi généreux.

Z A M É N I D E.

Un ennemi ! un ennemi ! Et pourquoi le feroit-il ? Que lui ai-je fait ? On diroit que vous prenez plaisir à me tenir des propos défolans , & je fors pour ne les plus entendre.

(Prête à sortir , elle rencontre Azéma , & ils se regardent.

(A la Fée avec trouble.)

Madame , ne m'appellez-vous pas ?

L A F É E.

Non , Mademoiselle , vous pouvez partir.

Z A M É N I D E.

C'est qu'il feroit bon de s'expliquer.

L A F É E.

Les explications me déplaisent ; & d'ailleurs , j'ai à parler au Prince : il est convenable que vous ne soyiez pas présente.

Z A M É N I D E.

Vous ne cessez de lui parler.

L A F É E.

Et vous , Mademoiselle , vous ne songez gueres à m'obéir : laissez-nous.



S C E N E I I I.

L A F É E , L E P R I N C E .

L E P R I N C E .

Vous l'éloignez en vain ; mon cœur la suit.

L A F É E .

Prince, je n'ai pu empêcher votre amour : un pouvoir supérieur s'y oppofoit ; mais j'ai eu les raisons les plus fortes pour vous engager à le vaincre , ou du moins à le cacher. Vous n'en tenez compte ; vous bravez mes confeils : bravez donc auffi les menaces du Destin qui vous condamne à ne point instruire Zaménide de vos feux , fous peine des plus grands malheurs.

A Z É M A .

Eh! Madame , en est-il un plus affreux que de renfermer fon penchant , de dévorer fes larmes , de voir à chaque instant du jour l'objet qu'on idolâtre , & de n'ofer tomber à fes pieds ; de trembler à fon aspect , de s'armer des dehors de l'indifférence , quand on est consumé par tous les feux de l'Amour?

L A H A I N E

L A F É E.

On ne raisonne point avec le fort.

A Z É M A.

Eh ! que peut-il sur mon cœur ? Qu'il m'accable ; que tous les maux ensemble viennent fondre sur moi ; qu'il m'ôte la vie ! ... Rien ne pourra contraindre l'expression de mon sentiment.

L A F É E.

Ainsi , tous les désastres réunis ne seroient rien pour vous ?

A Z É M A.

Non , pourvû que Zaménide fût à moi.

L A F É E.

Calmez ce transport ; il vous perdrait. Vous ignorez de combien de peines il seroit suivi. Dès qu'elle sçaura votre amour , vous verrez s'évanouir l'éclat qui vous environne : vous perdrez vos Etats ; vous remplirez d'amertume les jours d'un Pere que vous aimez.

A Z É M A.

De mon Pere ! ah ! Dieux ! je ne craignois rien pour moi ; mais vous avez trouvé le secret de me faire trembler. Cependant...

se peut-il? ah! pardon!... plaignez - moi;
conduisez-moi : que faut-il que je fasse?

L A F É E.

Vous taire plus que jamais.

A Z É M A.

Me taire!... Madame, elle vous parloit :
que vous a-t-elle dit ? que pense-t-elle de
moi ?

L A F É E.

Voilà donc à quoi se réduit votre courage.
Ce qu'elle pense! Mais, elle pense que vous
avez de l'amitié pour elle, & ce n'est pas là
mon compte.

A Z É M A.

C'est encore moins le mien. Moi, son
ami! son ami! Je suis plus, je suis bien plus.
Dès que je la vois, je ne puis commander à
mes transports : un trouble involontaire se
peint dans mes regards, dans mes discours ;
mon silence même est passionné. Disparoit-
elle ? son image reste au fond de mon cœur.
Tout me la rappelle : son idée enchante mon
sommeil ; d'heureuses illusions me la retra-
cent. Le jour, la nuit, tout entretient, tout
augmente mon ivresse ; & ce que l'Amour le
plus vrai inspire aux plus tendres Amans ,
n'exprime point encore assez ce que je sens
pour elle.

L A H A I N E**L A F É E .****Tremblez.****A Z É M A .****Moi , craindre ! Je l'adore.****L A F É E .****Reprenez un air plus calme : la voici.****SCENE IV.**

S C E N E I V.

LA FÉE, LE PRINCE, ZAMÉNIDE.

Z A M É N I D E.

TOUS vos secrets doivent être dits : il y a deux heures que vous caufez.

L A F É E.

Deux heures , Mademoiselle !... & il n'y a qu'un moment que vous êtes partie : vous ne pouvez donc pas être un instant fans moi ?

Z A M É N I D E.

Madame !... pardonnez-moi : mais , c'est que....

L A F É E.

Eh bien !

Z A M É N I D E.

Je vois que les tête - à - tête vous plaisent infiniment : moi , je les aime moins que vous ; & je veux bien qu'Azéma reste.

L A F É E.

Il ne profitera point de votre bonne volonté : je suis sûre qu'il a des occupations qui le rappellent.

E

A Z É M A.

Moi!

L A F É E, (*lui faisant signe.*)

Oui, Prince, oui; vous en avez.

A Z É M A.

Mais, non. ... En effet, Madame, je crois que je m'en ressouviens.... cependant... vous... vous avez raison; ... je les avois oubliées.

L A F É E.

Je vous devine, Madame; vous avez peur que je ne l'avertisse : mais, j'ai l'ame bonne; je ne veux pas qu'il soit malheureux. Si vous prétendez que je vous obéisse, donnez - moi des ordres qu'il me soit possible d'exécuter.

L A F É E.

Que prétendez-vous dire ?

Z A M É N I D E.

Je prétends le désabuser. Azéma, prenez garde; on vous trompe. N'aimez point ce

(*en lui montrant l'Amour.*)

Dieu-là : Il se plaît à désoler ceux qui le servent. Je ne voulois pas le croire; je me sentoïis même assez d'inclination pour lui : mais Théone le connoît beau coup; elle dit que c'est un barbare. Son fourire charmant n'est que le masque de ses perfidies. Sa douceur est feinte :

il ne tient point ses promesses ; il fait verser des pleurs.

A Z É M A.

Eh ! qui le sçait mieux que moi ? N'importe : je lui offre tous mes vœux ; je m'abandonne à lui.

Z A M É N I D E.

Voilà précisément ce qu'il ne faut point faire.

A Z É M A.

Ah ! puiffé - je ne devoir qu'à lui l'intérêt que vous daignez prendre à moi !... Non ; cet intérêt, il ne faut point... Que je suis malheureux !

Z A M É N I D E.

Mais , quel chagrin avez - vous donc ? quel qu'il soit , je vous assure que je le partage.

A Z É M A.

Zaménide ! vous l'augmentez.

L A F É É , (*à Azéma.*)

Tâchez de mettre moins de vivacité dans vos discours.

A Z É M A.

Que vous êtes cruelle ! Je n'y tiendrai pas , je vous en avertis.

Z A M É N I D E.

Vous parlez bas ; vous avez l'air fâché. Ah !

je le vois ce sont mes défauts qui vous mettent en colere. Moi , je suis affligée de les avoir , & non que vous les apperceviez : je veux que vous me les disiez tous.

A Z É M A.

Des défauts ! vous, Zaménide !

L A F É E , (*d'un ton sévere.*)

Prince , vous ne dites pas ce que vous pensez.

Z A M É N I D E.

Dites-le donc.

L A F É E.

Tout à l'heure vous me parliez des défauts sans nombre , qui vous frappent dans Zaménide.

A Z É M A.

Eh bien , Madame , puisque vous le voulez absolument , il est vrai qu'elle en a d'épouvantables : une naïveté... une décence , un maintien , une foule de graces qui sont faites...

L A F É E.

Finirez-vous ?

L E P R I N C E.

Pour exciter..... l'indignation.

Z A M É N I D E.

Vous me faites peur. Que je suis à plaindre !

P A R A M O U R. 69

Oui Madame, jouissez de ma peine : c'est vous & son infâme Dieu qui lui faites dire toutes ces horreurs contre moi ; car , sans vous deux , il seroit plus honnête. Je suis sûre qu'au fond il ne me hait pas.

L E P R I N C E.

Moi, vous haïr !

L A F É E.

Toujours de la dissimulation ! Oui , Prince , vous la haïssez.

Z A M É N I D E.

Ah Ciel ! est-il vrai ?

A Z É M A , (*d'un ton de dépit.*)

Madame le prétend.

Z A M É N I D E.

Et moi , je ne le crois point. Que Madame dise ce qu'il lui plaira : vous avez de l'amitié pour moi ; je vous l'apprends ; je l'ai vu dans plus d'une occasion.

A Z É M A , (*en hésitant.*)

Il est certain. . . .

Z A M É N I D E.

Ecoutez , Madame , écoutez-le bien.

(*Azema est troublé , & garde le silence , en regardant tendrement Zaménide.*)

L A H A I N E.

L A F É E

Il me semble qu'il n'est pas pressé de répondre.

Z A M É N I D E.

Mais, mais, parlez donc,

A Z É M A.

Ce que je sens, ce que vous m'inspirez...

Ah, si j'osois parler!..... Madame!.....

Zaménide.... Je ne sçais où j'en suis.

L A F É E.

Vous l'entendez; il est poli, il n'ose vous dire des injures en face.

Z A M É N I D E.

J'exige que vous vous expliquiez.

L A F É E.

Et moi je l'ordonne.

A Z É M A.

Zaménide, eh bien! non, je n'ai point d'amitié pour vous; ce sentiment est trop loin d'un cœur où regne.... Vous ne sçavez point: puissiez-vous ignorer toujours!... Le Destin me condamne..... Je vous offense.... Je le dois.... J'en mourrai. Laissez-moi vous fuir, vous cacher ma contrainte, mon désordre & ma douleur.

(*Il sort.*)

S C E N E V.

L A F É E , Z A M É N I D E .

L A F É E .

ZA M É N I D E , je suis fort mécontente de vous.

Z A M É N I D E .

Et moi , je suis desespérée.

L A F É E .

Aussi , pourquoi l'obliger à s'expliquer ?
Je voulois vous épargner toutes les duretés
qu'il vous a dites.

Z A M É N I D E , (*avec douleur.*)

Voilà qui est fait ! je n'aimerai plus per-
sonne.

L A F É E .

Pourquoi donc ? Azéma seul est coupable.

Z A M É N I D E .

Cependant , Madame , n'avez - vous pas
remarqué , comme moi , qu'il se faisoit vio-
lence ? il n'avoit pas l'air de dire ce qu'il
pensoit : je n'y conçois rien.

L A F É E .

Ne songez plus à tout cela. Avec un peu

de fierté dans l'ame , on oublie l'offense : il n'en reste que le mépris.

Z A M É N I D E.

Madame , je n'ai point de fierté dans l'ame ; j'y songerai toujours.

L A F É E.

Je vous trouve fort extraordinaire.

Z A M É N I D E.

Eh ! le moyen de ne pas l'être ? On m'abhorre : mais , pourquoi donc le doute est-il au fond de mon cœur ? Madame , il me vient une idée ; elle s'empare de moi , elle me console : c'est une inspiration secrète de quelque Dieu bienfaisant.

L A F É E.

Ah ! vous vous croyez inspirée ! Peut - on sçavoir ce que c'est ?

Z A M É N I D E.

N'y auroit-il pas un autre sentiment que l'amitié ?

L A F É E.

Oui.

Z A M É N I D E, (*en hésitant.*)

Quel est-il ?

L A F É E.

La haine.

La haine !

L A F É E.

Et c'est celui-là que vous inspirez : jugez-en par le trouble d'Azéma , lorsqu'il vous voit ; par l'embarras de ses discours....

Z A M É N I D E, (*l'interrompant.*)

Et mais ! j'ai donc aussi de la haine pour lui ! Mon trouble est extrême ; son embarras augmente le mien : notre antipathie est réciproque ; cela est sûr.

L A F É E.

Vous avez raison ; & la preuve , c'est que tout à l'heure encore il me faisoit des éloges ridicules d'une autre que vous.

Z A M É N I D E.

De qui donc ?

L A F É E.

D'une amie ravissante.

Z A M É N I D E.

Qu'il déteste apparemment ?

L A F É E.

Non pas ; il l'aime avec idolâtrie.

Et cette personne qu'il aime tant, où est-elle ?

L A F É E.

C'est une jeune Princesse qui vit loin de ces lieux : il prétend qu'elle est charmante ; il ne lui voit pas un seul défaut.

Z A M É N I D E.

Ah ! ce n'est donc pas moi. Madame ; vous n'auriez pas dû le recevoir. Que venoit-il faire ici ? Pourquoi l'a-t-il quittée ?

L A F É E.

Pour assurer son repos : elle eût été malheureuse, s'il eût resté près d'elle.

Z A M É N I D E.

Et quel plus grand malheur pouvoit-elle craindre que son absence ? Il vous a donc long temps entretenue de ses perfections ? . . . Madame : n'y croyez pas, je vous en conjure, & tâchons de détromper Azéma.

L A F É E.

Oh oui, voilà un beau projet ! Mais la fête qu'on vous donne va commencer.

Z A M É N I D E.

Dispensez-moi d'y paroître : je suis d'une

P A R A M O U R. 75

mélancolie, d'une tristesse! La danse, le bal,
les fêtes, tout, tout m'est odieux.

L A F È E.

Il est convenable qu'on vous y voie, & je
vais vous annoncer.

(elle sort.)



S C E N E V I.

Z A M É N I D E, (*seule.*)

LE cruel a une amie , & ce n'est pas moi ! Une autre l'occupoit , & je ne songeois qu'à lui ! Une autre !... Ah ! sans elle Azéma m'auroit aimée : je n'aurois eu que des jours de bonheur. Une autre l'intéresse ! J'ai tout perdu. Je ne lui veux point de mal ; mais je la crois fausse , coquette , méchante ; & je suis sûre qu'elle est fort laide. Enfin , eût-elle toutes les graces que je n'ai point , elle ne peut , du moins , avoir pour lui une amitié aussi tendre que la mienne. Quel sentiment ! Il m'étonnoit moi-même : il ressemble si peu à celui que j'ai pour Théone ! En voilà le prix ! Qu'il est ingrat ! Et je ne puis l'oublier ! Ah ! jamais , jamais ! J'aime mieux le pleurer toujours.



S C E N E V I I.

Z A M É N I D E , L E P R I N C E .

(*Zaménide apperçoit le Prince , elle fait quelques pas pour s'en aller ; il entre précipitamment , s'arrête vis-à-vis d'elle : tous deux restent interdits.)*

Z A M É N I D E .

Vous comptez peut-être rester dans ce bosquet ? Je vous prie de vouloir bien me le dire , afin que je sorte. J'aime la solitude.

A Z É M A .

Ma vue vous est importune ; j'ai dû m'y attendre : mais c'est à moi de sortir.

Z A M É N I D E .

Vous en ferez ravi : je ne doute, ni de votre obéissance , ni de votre empressement. Ce que je viens d'apprendre....

A Z É M A , (*très - vivement.*)

Comment ? Quoi ! Qu'auriez-vous appris ?

Z A M É N I D E . (*A part.*)

Plus que je ne voulois ; allez , Monsieur , allez rêver à votre amie.

A Z É M A .

Je ne vous entends point : quelle amie !

(*A part.*) Voilà un tour de la Fée ! (*A Zaménide.*) Apprenez qu'un seul objet m'occupe , mais un objet charmant , à qui nul autre ne peut être comparé.

Z A M É N I D E.

Oh ! je sçais tout cela : je vous dispense de me le répéter.

A Z É M A.

Je ne puis trop le redire. Vous seule ne connoissez pas ses perfections : elle m'enivre ; elle remplit mon âme. . . .

Z A M É N I D E.

Je n'ai point envie de la partager avec elle. A ce prix , votre amitié me seroit insupportable.

A Z É M A , (*A part.*)

Cruelle Théone ! c'en est trop.

Z A M É N I D E.

Que parlez - vous de Théone ? Elle n'est point cruelle.

A Z É M A.

Est-ce à vous de la justifier ?

Z A M É N I D E.

C'est donc une personne divine que celle que vous aimez ! Voyons : faites - moi son portrait.

A Z É M A.

Son portrait ! Le portrait de... Je la peindrois mal ; je la vois bien mieux.

Z A M É N I D E.

Elle est si loin de vous !

A Z É M A.

Elle !... Oui , sans doute , Mademoiselle ! Mais , mon cœur m'en rapproche.

Z A M É N I D E.

Finirez - vous de me la vanter avec cette obstination ? Je ne suis pas aussi patiente que la Fée , & je vous déclare que vos discours m'ennuient beaucoup. Laissez-moi.

A Z É M A , (*d'un ton désespéré.*)

Je ne le puis.

Z A M É N I D E.

Je ne sçais ce que je veux ; tout m'afflige. Hélas ! j'étois heureuse , avant de vous connoître. ... Je vais me jeter aux genoux de la Fée : je vais la prier de m'emmener.

A Z É M A , (*avec effroi.*)

Où donc ?

Z A M É N I D E.

Que sçais-je ?

Je vous suivrai.

Z A M É N I D E.

Non, non, vous ne me suivrez pas, vous resterez ici; vous ne me verrez jamais. J'obtiendrai de Théone, que votre amie, que j'ai en horreur, me remplace près d'elle; je la supplierai de répandre sur vous deux des bienfaits dont je n'ai plus besoin: je vivrai seule; vous m'oublierez... Adieu.

(Elle essuie ses larmes.)

A Z É M A.

Arrêtez: moi vous oublier! moi vous perdre! Je n'y survivrais pas. Zaménide, écoutez! des ordres barbares... Mon cœur les déteste: je ne me connois plus. Quelle générosité! quelle ame! Zaménide, ma chere Zaménide! sçachez...

Z A M É N I D E.

Eh bien!

A Z É M A.

Vous êtes dans l'erreur; on ma forcé... Je n'ose... Vous triomphez! (Se jettant à ses genoux.) Je tombe à vos pieds: je n'aime, je n'aimerai...

Z A M É N I D E (agitée.)

Azéma, levez-vous.

SCENE VIII.

S C E N E V I I I.

ZAMÉNIDE, LE PRINCE, LA FÉE.

(Le Prince appercevant la Fée, se lève aussitôt.)

Z A M É N I D E.

MADAME, il étoit à mes genoux ; je vous jure qu'il y étoit ; il vous le dira ; il me demandoit pardon : il prétend que je suis dans l'erreur ; il ne pourroit pas vivre sans moi ; il alloit m'apprendre bien des choses. Oh ! il n'est plus mon ennemi, je vous en répons ; mais il ne parle plus, depuis que vous êtes arrivée.

L A F É E.

Mademoiselle, il falloit rester auprès de moi ; je vous l'avois ordonné.

Z A M É N I D E.

Madame, je vous promets de ne vous plus quitter.

L A F É E.

Allez m'attendre.

(Zaménide sort avec un air d'humeur.)

S C E N E I X.

L A F É E , L E P R I N C E .

L A F É E , (*d'un ton sérieux.*)

V O I L A le fruit de mes conseils !

A Z É M A .

Je n'en prendrai que de mon cœur.

L A F É E .

Vous voulez donc tout sacrifier à un amour dont les suites affreuses....

A Z É M A .

Je ne vois, je ne sens que sa douleur ; & vous avez pu y mettre le comble ! Madame , elle a pleuré devant moi , & je ne sçais point résister aux larmes de Zaménide.

L A F É E .

Le tems l'auroit consolée.

A Z É M A , (*d'un ton d'impatience.*)

Le tems !

L A F É E .

Encore une fois, Prince , vous vous perdez. Je ne vous ai dit que la moitié des malheurs qui vous menacent.

A Z É M A.

Je les brave. Aimé de Zaménide , je n'en sentirai aucuns. Dépouillé de tout , je ne regretterai rien.

L A F É E.

Il faut tout découvrir. Connoissez la Loi irrévocable du Destin. Du moment que vous aurez fait à Zaménide l'aveu de ce qu'elle vous inspire , ses jours seront en danger , sans que mon amitié ni vos soins puissent la défendre.

A Z É M A.

Ses jours!.... Dieu ! c'est mon Arrêt. Madame , je ne puis trop tôt lui parler. Eh! que lui dire?

L A F É E.

Il faut qu'elle se croie haïe , & que vous trouviez , dans votre amour , des forces pour l'en convaincre.

A Z É M A.

Moi , lui jurer de la haine ! de la haine à Zaménide ! Mes yeux , mon désordre , mes larmes , tout me démentira.

L A F É E.

Aimez-vous mieux la perdre?

A Z É M A.

Vous me rendez le courage ; j'en aurai.

Elle ne sçaura donc jamais que je ne vivois que pour elle? Puiffe-t-elle être heureuse!...
Madame, ayez pitié de mon désespoir.

L A F Ê E, (*à part.*)

Que sa situation me touche! Hélas! elle est mon ouvrage. (*Haut.*) Adieu, Prince, il faut que je vous quitte : mais, si Zaménide vient dans ces lieux, songez que sa destinée est dans vos mains.



SCENE X.

AZÉMA, (*seul.*)

SI j'allois me trahir, Zaménide en seroit la victime!... Je frémis! (*Il invoque l'Amour.*)
Toi qui déchires mon cœur, toi qui m'arraches des larmes, toi qui me désespères & que j'implore; Dieu cruel, Dieu charmant! tu me dois ton secours: ne rejette point mes vœux! on ne t'en offrit jamais de semblables. C'est à l'Amour même que je demande des forces pour exprimer la haine. Que Zaménide me croie, qu'elle me déteste, qu'elle m'oublie; que je meure de l'effort qu'on m'impose, & qu'elle ait mon dernier soupir! Sur-tout veille à son bonheur; &, s'il se peut, ajoute à mes peines!



SCÈNE XI.

ZAMÉNIDE, LE PRINCE.

ZAMÉNIDE,

(le surprenant aux pieds de l'Amour.)

JE vous y prends; toujours auprès de lui!...
 Vous ne répondez point!

(Azéma se promenant avec action.)

AZÉMA.

Zaménide!

ZAMÉNIDE.

Eh bien! me voilà.

AZÉMA, *(hors de lui.)*

Fuyez-moi.

ZAMÉNIDE.

Que dites-vous?

AZÉMA.

Craignez mon égarement.

ZAMÉNIDE.

°Que je vous craigne! Si quelque danger
 me menaçoit, c'est près de vous que je vien-
 drois me réfugier.

A Z É M A.

Mademoiselle , vous n'êtes point en sûreté
près de moi.

Z A M É N I D E.

Que vois-je ? Quel trouble dans vos regards !
(*Elle regarde l'Amour.*) C'est encore lui qui
vous rend comme vous êtes.

A Z É M A.

Ecoutez.

Z A M É N I D E.

Je le veux bien ; voyons : qu'avez-vous à
me dire ?

A Z É M A , (*au désespoir.*)

Il faut . . .

Z A M É N I D E.

Quoi donc ?

A Z É M A.

Il faut me croire un ingrat , un imposteur ,
un barbare.

Z A M É N I D E.

Vous ! Non ; il n'est pas possible.

A Z É M A.

Je voudrais ne vous avoir jamais vue ; ne
vous voir jamais : je voudrais expirer à vos
pieds , pour échapper à la douleur de vous

entendre , au tourment de vous parler , à l'horreur soudaine que m'inspire. votre présence.

Z A M É N I D E.

Qu'entends-je ? Quel aveu ! Azéma , vous me trompez. Non ; il n'est pas possible.

A Z É M A , (*en pleurant.*)

Rien n'est plus vrai.

Z A M É N I D E.

Pourquoi donc pleurez-vous ?

A Z É M A.

C'est. . . c'est qu'il n'est point de supplice comme le mien : c'est qu'il est inoui de détester , d'abhorrer de la sorte , ce. . . (*à part.*) ce qu'on aime éperdument.

Z A M É N I D E.

Comment se fait-il qu'en me jurant de l'aversion , vous m'ayez attendrie ?

A Z É M A.

Que dites-vous ? Où fuis-je ? . . . Malheureux ! . . . Sachez que je verrois couler vos larmes sans les essuyer ; sçachez que je jouirois de vos reproches , de votre colere. . . même de votre mépris. Je le souhaite. Je le veux.

Mes pleurs sont feints ; mes soupirs vous trompent. . . . Redoutez mes transports.

Z A M É N I D E.

Tout cela n'est point naturel. Tout à l'heure encore vous étiez à mes genoux : est-ce l'inimitié qui vous y a conduit ?

A Z É M A.

Oui. . . croyez-moi votre ennemi ; je dois l'être. Ces yeux, ces yeux charmans, dont le regard est si tendre & l'expression si douce ; ces yeux qui portent le trouble. . . dans tous les cœurs moins barbares que le mien, ma destinée est de les haïr. Ce son de voix si touchant, cette taille céleste, cet accord si rare des agrémens & des vertus ; enfin, tout ce qui vous embellit, tout ce qui vous pare, tout ce qui enchante les autres, est mon effroi, mon désespoir & mon tourment.

Z A M É N I D E.

Eh bien, Monsieur ; Théone m'aime tendrement, je lui demanderai de changer mes traits : aussi-bien j'en ai toujours été mécontente, & ils me sont devenus plus odieux encore qu'à vous.

A Z É M A.

(*A part.*) (*A la Princesse.*)

Je me meurs. Zaménide! . . .

Qu'on se garde bien de changer vos traits ; foyez sûre , très-sûre que. . . . je ne vous en aimerois pas davantage. Votre vue , nos entretiens , l'air que je respire , ces lieux , la lumiere du jour , la vie , tout m'est insupportable.

Z A M É N I D E.

Tout , Monsieur ? Quoi ! même cette incomparable amie , ce prodige , ce monstre que je ne puis souffrir !

A Z É M A.

Ce monstre ! Eh bien ! oui , je l'adore ; j'en fais le serment. . . . Zaménide ! . . . ce n'est point vous ! Je. . . . je l'aimerai toujours : une autre , fût-elle plus belle , (je fais une supposition ridicule ,) une autre me paroîtroit affreuse.

Z A M É N I D E.

Sortez : ne me parlez plus ; ne me voyez jamais.

A Z É M A.

Je ne me repens de rien ; elle vivra ; je mourrai pour elle.

Z A M É N I D E.

Les tigres sont moins méchans que vous & votre Dieu.

AZÉMA, (*s'approchant de l'Amour.*)

Je jure , par lui , de haïr , jusqu'à mon dernier jour , tout ce qui n'est pas....

(*La Fée paroît au fond du Théâtre , ils ne la voient point.*)

Z A M É N I D E.

Eh bien ! je vais devenir aussi cruelle , aussi féroce que vous. (*S'avançant vers l'Amour.*)

Je ne sçais point ton nom ; son inhumanité me l'apprend. Puisque tu es son Dieu , tu es le Dieu de haine. Je m'abandonne à toi : fais que je ressente pour lui toute l'horreur que je lui inspire !

(*Elle tombe aux pieds de la Statue.*)

(*Azéma , pendant que Zaménide invoque l'Amour , s'éloigne , avec effroi , de la Statue , au moment où elle prononce le serment , & va s'appuyer sur une colonne , avec la contenance d'un homme désespéré.*)



SCÈNE XII

ET DERNIÈRE.

THEONE, ZAMÉNIDE, AZÉMA.

(Une toile se leve au fond du Théâtre.
L'Amour paroît au milieu d'un groupe
de Fées. Au même instant, Azéma court
au-devant de l'Amour, & tombe à ses
pieds : Théone s'avance aussi au-devant
de l'Amour : Zaménide reste interdite
sur le bord du Théâtre.)

AZÉMA.

DIEU d'Azéma !

ZAMÉNIDE.

Ah ! c'est fait de moi.

(Elle se jette dans les bras de Théone.)

THÉONE.

Rassurez - vous. (*A l'Amour.*) Protecteur
de ces Amans, combien votre présence me
satisfait ! Elle va finir leurs peines.

ZAMÉNIDE.

Quoi ! Madame, vous lui parlez !

L'AMOUR, (*à Théone.*)

J'ai calmé le courroux des Fées ; leur pré-

fence en est la preuve. (*A Zaménide.*) Avec tant de charmes, vous n'avez rien à craindre de l'Amour : je viens vous unir.

(*Il prend la main de Zaménide & celle d'Azéma : Zaménide lui échappe.*)

Z A M É N I D E.

Avec lui!... Ah! je vous reconnois : vous venez me livrer à mon plus mortel ennemi.

(*Elle se rapproche de la Fée.*)

A Z É M A

(*se jettant aux pieds de Zaménide.*)

Non, non, je ne le suis point : je suis l'Amant le plus vrai, le plus tendre, le plus passionné. Il n'est plus temps de feindre ; un Dieu nous protège ; ce Dieu, c'est l'Amour. Que je suis heureux ! Que je vous aime ! Combien j'ai souffert de vous affliger ! Tout le vouloit ; la Fée, votre repos, la sûreté même de vos jours.

Z A M É N I D E.

Cependant, cette Amie, cette désespérante Amie!...

A Z É M A.

Pouvoit-ce être une autre que vous ?

L A F É E.

Je vous le jure.

L A H A I N E

L' A M O U R.

Je suis de moitié dans le serment.

Z A M É N I D E.

L'aimable Dieu ! (*à Théone.*) Madame,
pourquoi donc m'en difiez-vous du mal ?

T H É O N E

(*la serrant dans ses bras.*)

Hélas ! il le falloit.

L' A M O U R, (*à Théone.*)

J'ai tout arrangé : mais , une autre fois
n'ayez plus rien à démêler avec ces Dames ;
(*il regarde les Fées.*) elles sont terribles dans
leur vengeance.

A Z É M A.

Zaménide !

Z A M É N I D E.

Azéma !

L' A M O U R, (*à la Fée.*)

Comme ils vont se haïr !



LE ROSIER

PARLANT.

SECONDE FÉERIE.

P E R S O N N A G E S .

ZIRPHÉ, jeune Princesse.

AZORIE, Sœur de Zirphé.

PALAMIRE, Bonne des Princeses.

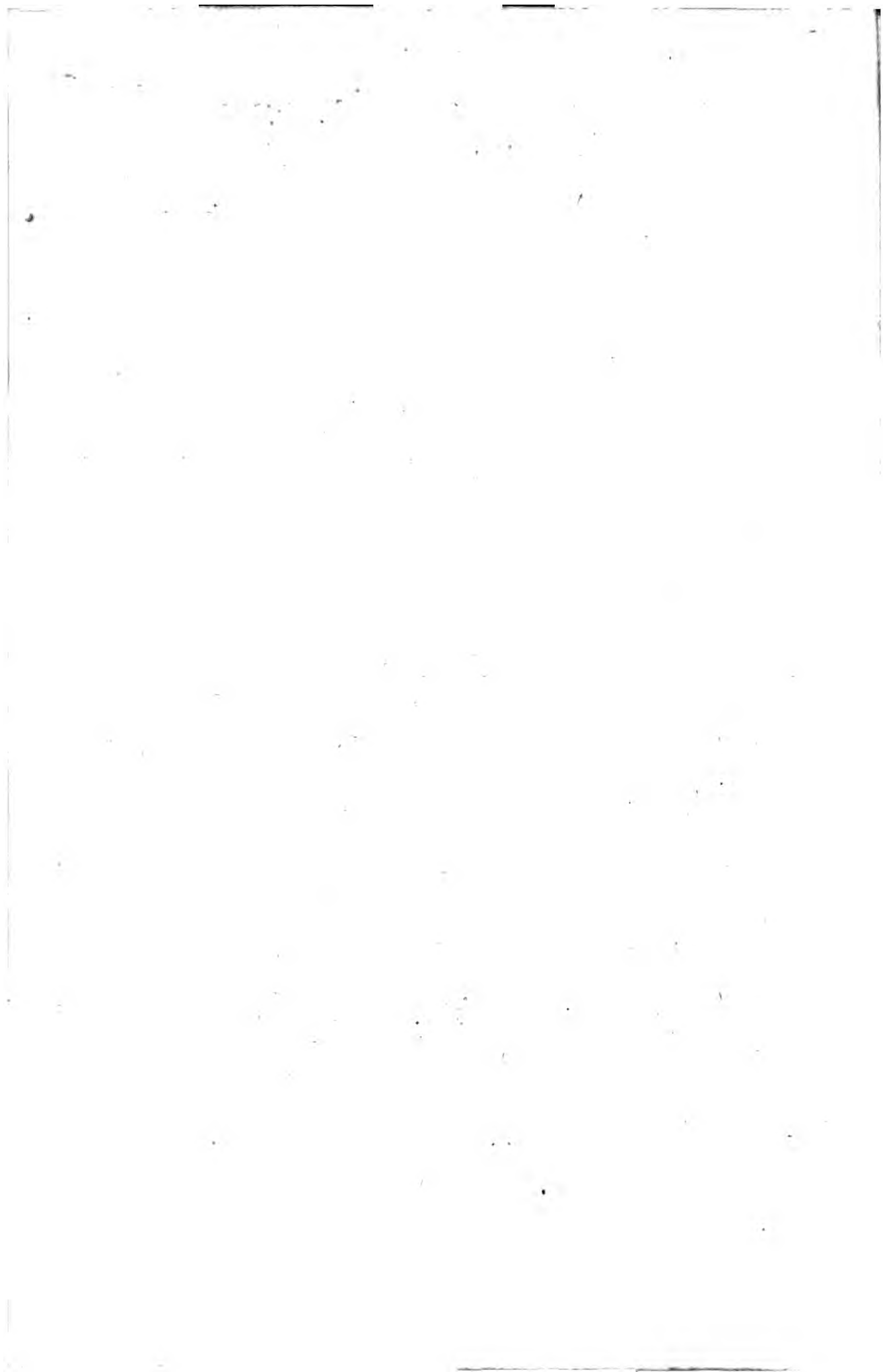
LE GÉNIE, Bleu-Céleste, Amant d'Azorie.

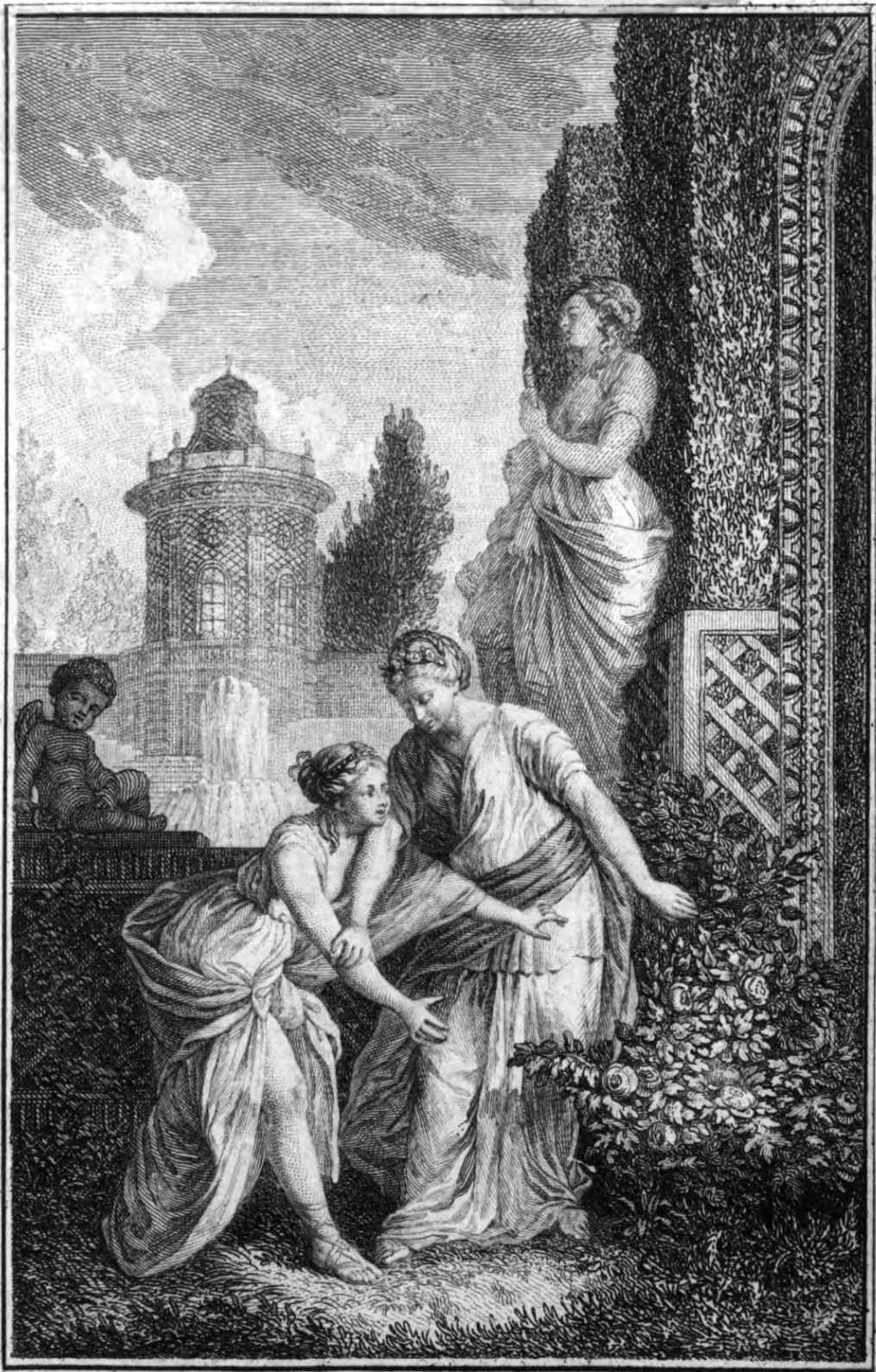
LE PRINCE, Rosier, Amant de Zirphé.

GÉNIES.

SILPHES.

LE ROSIER





marillier

Godefroy



LE ROSIER

PARLANT.

SCENE PREMIERE.

LE PRINCE, Rosier; LEGÉNIE,
Bleu - Céleste.

LE PRINCE.

QUI, oui, je dois tout à vos soins. Le hazard me conduit dans les jardins de l'Isle fortunée. Zirphé, la belle Zirphé s'y promenoit : je la vois, sans en être vu ; je la vois & j'aime. J'ai recours à vous ; vous riez de mon égarement ; vous finissez par en avoir pitié. La Reine, par votre inspiration, envoie ses deux Filles dans cette solitude : grace à votre art, nous y sommes invisibles ; cette retraite est délicieuse. Mais, Zirphé ne sçait

G

point que je l'adore : je languis, je me meurs,
& je ne puis m'en prendre qu'à vous.

L E G É N I E.

A merveille, Prince ! Je vous conseille de
me gronder. Je vous transporte dans ces beaux
lieux ; je vous fais voir ce que vous aimez ; je
vous rends invisible à tous les surveillants : voilà
qui est horrible ! Mais, vous avez vingt ans
& de l'amour : je vous pardonne.

L E P R I N C E.

Vous êtes d'un sang-froid désespérant. Que
voulez-vous que je devienne ?

L E G É N I E.

Amant préféré. Vous ne demandez pas
mieux, n'est-ce pas ?

L E P R I N C E.

La belle question ! Eh oui, ... riez.

L E G É N I E.

Ah çà, voulez-vous bien m'écouter ?

L E P R I N C E.

Oui, pourvu que vous me parliez d'elle.

L E G É N I E.

Il s'agit de son destin & du vôtre.

L E P R I N C E.

De son destin !

PARLANT.

99

LE GÉNIE.

Le sort condamne la Princesse à n'aimer qu'un objet qui paroisse inanimé.

LE PRINCE.

Eh bien ! qu'est - ce que cela veut dire ?
Généreux Génie , que faire ?

LE GÉNIE.

Il faut vous résoudre à une épreuve pénible, mais indispensable. Rester sous vos traits, cela est impossible. La Princesse a les hommes en horreur. Il faudra donc tâcher de lui plaire sous une autre forme ; il s'agit , à présent , de choisir ce que vous voulez être.

LE PRINCE.

Ce qu'elle aime le mieux , tout ce qui l'approche ; que sçais-je ? Dites-moi.

LE GÉNIE.

C'est à vous de prononcer.

LE PRINCE.

Eh mais ! elle a l'éclat d'une rose , elle en a la fraîcheur. . . Eh bien ! faites que je lui ressemble ; faites que je sois un Rosier.

LE GÉNIE.

A la bonne heure. Mais vous ne sçavez

G ij

LE ROSIER

pas tout. Si vous ne parvenez point à plaire ; si vous n'inspirez rien , vous ne ferez jamais que le plus beau Rosier du monde ; & il ne fera plus en mon pouvoir de vous rendre votre charmante figure. Vous hésitez ?

LE PRINCE.

Moi, hésiter ! eh ! que m'importe d'être , si elle ne m'aime pas ?

LE GÉNIE.

Aussi, pourquoi vous avisez-vous de vous enflammer pour Zirphé , qui est insensible , au lieu d'aimer Azorie , qui paroît si disposée à l'amour ? Vous ne l'avez pas bien regardée : elle est charmante.

LE PRINCE.

Charmante ! ... quelle différence ! Azorie veut plaire ; Zirphé plaît sans le vouloir. Sa mélancolie m'enchanté ; son ame ! mais , c'est son ame que j'aime. ... Qu'elle est belle ! Convenez-en donc.

LE GÉNIE, (*malignement.*)

Il me semble qu'à votre place, je préférerois sa sœur. Elle est coquette par instinct ; & , par hazard , elle pourra devenir sensible. Hier , si vous l'aviez vue ! elle jouoit sur le gazon. Sa Bonne étoit là , qui faisoit silencieusement

des nœuds. Mon lutin alloit, couroit, attrapoit des Papillons. Le Zéphir avoit détaché la gaze qui couvroit son sein. Je lui jettai des roses, sans qu'elle pût me voir; elle croyoit que c'étoit une niche de sa Bonne, qui n'a fait, je crois, de niches de sa vie. Sa vivacité, sa pétulance, son inquiétude vous auroient amusé.

L E P R I N C E.

Voilà une heure que vous ne me parlez point de Zirphé!... L'Amour vrai....

L E G É N I E, (*ironiquement.*)

L'Amour vrai! allons, Prince, voici l'instant de la métamorphose.

L E P R I N C E.

Eh bien oui! je vais.... mais, si elle ne prenoit pas garde à moi; si.... quelle attention particulière voulez-vous qu'elle fasse à un Rosier?

L E G É N I E.

Des inquiétudes, des alarmes? Bien, très-bien! Je conçois votre crainte: mais on trouvera le secret de vous rendre intéressant; c'est l'affaire de l'Amour, & un peu la mienne. Nous tâcherons de ménager entre vous & ce que vous aimez, ce doux attrait, ces rapports mystérieux, cette chaîne invisible, cette sym-

pathie rapide qui rapproche les cœurs : &...
 enfin , je vous servirai de tout mon pouvoir.

L E P R I N C E.

Je m'abandonne à vous : mais, laissez-moi
 mon sentiment.

L E G É N I E, (*avec finesse.*)

Volontiers. Mais , quand les plus beaux
 yeux du monde seront fixés sur vous ; ...
 pourrez-vous commander à vos transports ;
 ne rien dire , mais , rien absolument , rien du
 tout ? Un mot vous perdrait.

L E P R I N C E.

Otez-moi donc l'usage de la parole , ou je
 ne répons de rien. Un Amant enivré peut-
 il promettre de la raison ?

(*Tous les deux se retirent à l'écart , & restent
 quelques instans dans le fond du Théâtre ;
 ils sont invisibles. Le Génie fait signe au
 Prince de regarder Azorie.*)



S C E N E I I.

(Pendant les premiers mots de cette Scene, le Génie & le Prince sont au fond du Théâtre. Ce dernier sort avec impatience.)

P A L A M I R E, A Z O R I E.

A Z O R I E.

MA Bonne, que ces beaux lieux sont tristes! On n'y rencontre pas un seul homme. Ma sœur est étonnée : elle renonce aux plaisirs de la Cour ; & cela, pourquoi? pour vivre dans un désert.

P A L A M I R E.

Zirphé aime trop la solitude, & vous ne l'aimez pas assez : sa mélancolie m'afflige ; votre coquetterie m'inquiète.

A Z O R I E.

Où prenez-vous donc que je suis coquette? Les coquettes font des malheureux, m'avez-vous dit. Je n'ai jamais chagriné personne, moi. Est-ce parce que j'aime à plaire?... Eh bien! c'est par émulation : ne me l'avez-vous pas recommandé cent fois?

P A L A M I R E.

Je vous ai recommandé de mériter l'éloge,

& d'y être moins sensible. De tout ce que je vous dis, vous ne croyez que ce qui vous plaît, Mademoiselle!

A Z O R I E.

Ma Bonne, il est vrai que je crois davantage à ce que je sens, qu'à ce qu'on me dit : j'ai du plaisir à m'entendre louer. Par exemple, je suis bien-aïse qu'on me trouve jolie, & le tout, parce que j'aime la vérité : ce n'est pas un tort. Je parie que vous étiez comme moi, quand vous n'aviez que quinze ans, ou plutôt, j'en suis sûre, parce que vous avez infiniment d'esprit.

P A L A M I R E.

Vous êtes d'une modestie que j'admire.

A Z O R I E.

Je ne fais point dissimuler.

P A L A M I R E.

Azorie, vous avez un naturel heureux ; mais vous aimez trop la louange ; & c'est la première séduction que l'on emploie contre l'innocence. Ces hommes, dont vous parlez, n'y manquent jamais : ils nous méprisent, puisqu'ils nous flattent.

A Z O R I E.

Eh! que vous ont-ils fait pour en dire tant

de mal ? Ils sont si honnêtes ! Ils le sont bien plus que les femmes ; & je leur trouve aussi plus de franchise. Tenez , ma Bonne. Vous n'y avez peut-être pas pris garde : mais les honnêtetés des femmes sont froides & contraintes. Quand elles me disent que je suis très-bien , c'est avec un ton , un air , comme si elles étoient fâchées : aussi ce n'est pas pour elles que je me pare. Je vous dis tout.

P A L A M I R E.

La sincérité est une vertu ; il faut la conserver. C'est un devoir d'être toujours vrai ; mais il seroit dangereux de toujours croire. Défiez-vous , sur-tout , de ceux qui ne sont attirés que par les charmes de votre figure. De tels hommages amènent les regrets : la beauté expose à l'envie d'un sexe , à la séduction de l'autre , souvent à des peines cruelles. Non , Mademoiselle , les jolies personnes ne sont pas les plus heureuses.

A Z O R I E.

Je serois pourtant au désespoir d'être laide.

P A L A M I R E.

On le devient toujours avec le temps.

A Z O R I E.

Ma Bonne , vous parlez à merveille ; & , quoique nous soyions rarement du même avis,

j'aime à vous entendre. Allez, vous ferez bien contente de moi : mais, où est ma Sœur ? Là, voyez un peu, que devient-elle ? Elle rêve sûrement ; elle ne fait plus que cela : sa tristesse m'en donneroit, si j'en pouvois prendre. Je ne veux pas la laisser seule plus long-temps ; je vais courir jusqu'à ce que je la trouve.

PALAMIRE.

En ce cas-là, vous permettrez que je ne vous suive pas.

(Zirphé entre par un côté opposé.)



S C E N E I I I.

P A L A M I R E , (*seule.*)

CET âge est celui de la fécurité , de la franchise & du bonheur : je dois la détromper , & c'est à regret quelquefois que je l'éclaire. Mais, Zirphé approche de ces lieux : éloignons-nous pour l'observer.



SCÈNE IV.

ZIRPHÉ, PALAMIRE, (à l'écart.)

(Zirphé se croit seule & n'apperçoit point Palamire.)

(Pendant les premières lignes de ce monologue, un Rosier sort de dessous terre, & tient à une charmille, derrière laquelle un homme peut se cacher.)

Z I R P H É.

TOUTES ces belles choses-là ne me satisfont point. Eh bien! à la Cour de la Reine, c'étoit encore pis: j'y voyois des fêtes, des tournois, de la magnificence, & je m'ennuyois. Ici, je vois la Nature dans son calme, dans sa fraîcheur; des bosquets charmans; des allées bien sombres, où l'on rêve, où l'on est seule; & je ne m'amuse pas. Ah! je le sens, je n'aime rien, assez pour être heureuse!

(Palamire se rapproche, & Zirphé l'appercevant.)

(Avec embarras.)

Madame, je ne vous voyois point: vous étiez donc bien près de moi?

P A R L A N T.

109

P A L A M I R E.

Zirphé, craindriez - vous ma présence ? Il est vrai, je vous observois, & j'ai cru m'apercevoir que vous parliez seule.

Z I R P H É, (*d'un air inquiet.*)

Auriez-vous entendu ce que j'ai dit ?

P A L A M I R E.

Non, Mademoiselle ; je ne veux point surprendre, mais obtenir votre confiance.

Z I R P H É.

Mon cœur vous la doit.

P A L A M I R E.

Et me la refuse. Mon attachement, mes soins semblent vous être devenus importuns : vous alarmez ceux qui vous aiment.

Z I R P H É.

Ah ! c'est le plus sensible de mes chagrins.

P A L A M I R E.

Vous, des chagrins ! Eh ! que manque-t-il à votre félicité ? Il dépendroit de vous de jouir du sort le plus heureux.

Z I R P H É.

Ne croyez point cela.

P A L A M I R E.

Par quelle raison, je vous prie ?

LE ROSIER

ZIRPHÉ.

Parce que je suis très - mécontente de moi...

PALAMIRÉ.

Vous feriez-vous quelques reproches ?

ZIRPHÉ.

Oui, Madame, je m'en fais beaucoup.

PALAMIRÉ.

Comment!

ZIRPHÉ.

Vous allez me haïr, n'importe. Sçachez que ce qui m'est le plus cher, ne peut dissiper mes ennuis; ni ma mere, pour qui j'ai bien de la tendresse, ni Azorie que j'aime, ni vous-même. Je voudrois vivre seule; je rougis de mériter si peu les bontés qu'on a pour moi; je crains d'être ingrate, & cette idée m'accable.

PALAMIRÉ.

Ce vice affreux n'est point fait pour vous. Non, ma chere Zirphé, je ne vous haïrai point; je suis bien sûre que vous nous aimez.

ZIRPHÉ, (*tendrement.*)

Oui, Madame, oui... mais, c'est une façon d'aimer qui ne remplit pas mon cœur.. Oserai-je vous le dire? Depuis (vous allez

P A R L A N T. 111

vous moquer de mon extravagance)... depuis un songe, dont rien ne pourra détruire l'impression, je suis plus troublée, plus inquiète, plus agitée que jamais : mais je rougirois de vous en entretenir plus long-temps.

P A L A M I R E,

(*après un moment de réflexion.*)

Ne craignez point de m'ouvrir votre ame. Dites-moi, comment est-il possible qu'un rêve l'attriste ?

Z I R P H É.

Il est vrai que le réveil, en dissipant la plus séduisante erreur, ne m'a point tout ravi : mes regrets me restent.

P A L A M I R E.

Vos regrets ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Eh quoi ! un songe vous préoccupe à ce point ! racontez-le moi.

Z I R P H É.

Vous me le permettez.

P A L A M I R E.

Je le veux.

Z I R P H É.

A peine dans les bras du sommeil, je me suis crue transportée dans un séjour où je n'avois plus rien à desirer. Tout m'y paroît-

soit enchanté , & je l'étois moi-même. Une Musique céleste y formoit les accords les plus touchans : les arbres mêmes y rendoient des sons mélodieux. Il sembloit que les fleurs y fussent animées. L'attrait le plus doux m'y retenoit. Un charme qui m'étoit inconnu avoit pénétré mon ame. Je m'en demandois la cause : les oiseaux me répondoient par des chants divins. Une main invisible tressoit des guirlandes de roses , & les entrelaçoit autour de moi. Alors je ne sçais quel mouvement dont je ne fus pas la maîtresse , m'attire vers un Rosier dont l'éclat fatiguoit mes yeux ; je ne pouvois le soutenir , ni les en détourner. Je m'en approche ; il en sort une voix , dont les sons me seront toujours présents. Etonnée , tremblante , interdite , je veux le fuir ; je ne le puis : je me livre au dangereux plaisir de le voir , de l'entendre ; mon émotion redouble. Un enfant m'apparoît ; c'étoit un Dieu sans doute. Il me sourit , il se joue près du Rosier , & me force d'y porter la main. Quelques fleurs s'en détachent ; je les pose en tremblant sur mon cœur : tout - à - coup un trait douloureux & charmant l'atteint , le déchire & lui plaît. Ah ! Madame , quel souvenir , & d'où vient le trouble inexprimable où il me laisse ?

PALAMIRE.

P A R L A N T. 113.

P A L A M I R E.

Parlez - vous sérieusement ? Pourriez-vous mettre cette importance aux chimères de votre imagination ? Il ne faut point les combattre ; il faut les mépriser. Allons ; oubliez tout cela : c'est à vous rendre aux vœux de la Reine , que vous devez songer ; & , vous le sçavez , ils seront satisfaits , lorsque vous vous serez déterminée au choix d'un époux.

Z I R P H É.

Qui , moi ! je serois dans la dépendance d'un de ces mortels qui paroissent n'aimer qu'eux !

P A L A M I R E.

Cela est assez vrai , pour le grand nombre. Cependant , il en est qui sentent ce qu'ils disent , & méritent ce qu'ils obtiennent.

Z I R P H É.

De grace , ne m'en parlez jamais : on m'en a dit des choses affreuses.

P A L A M I R E.

Je suis loin d'être leur apologiste : mais , encore une fois , parmi ce sexe , dont les sermens ne font que des pièges , & les sentimens des caprices ; qui se permet tout , & ne nous pardonne rien , on rencontre des exceptions.

H

Il y auroit de l'injustice à en douter. Croyez que le choix de la Reine feroit digne d'elle & de vous : croyez que son bonheur & le vôtre en feroient le prix.

Z I R P H É.

Son bonheur!..... Vous me désespérez, (*Elle jette les yeux sur le Rosier.*) Que vois-je?... Madame!..... Ah! grand Dieu!..... Veillé-je? Est-ce mon rêve qui se prolonge?... feroit-ce encore une illusion?... Je tremble qu'elle ne m'échappe.

P A L A M I R E.

Quel égarement! Que voulez-vous dire?

Z I R P H É.

Vous ne voyez pas?... Je n'ose penser que ce soit.... Seroit-il possible?... Admirez-le donc.

P A L A M I R E.

Quoi!

Z I R P H É.

Ce Rosier!... Quel éclat! Il est charmant.... Madame, il ressemble à celui.... Mais, cela est frappant; il ne lui manque que la parole.... Oh! je veux le cultiver moi-même, & ne jamais m'en séparer.

P A R L A N T.

115

P A L A M I R E,

(pendant que Zirphé approche du Rosier.)

De moment en moment vous m'étonnez davantage. *(A part.)* Tout ceci me confond. Allons mander à la Reine ce singulier entretien.

(Elle se rapproche de Zirphé.)

Azorie vous cherche : n'allez-vous pas la retrouver ?

Z I R P H É,

(d'un air caressant, & regardant le Rosier.)

Permettez que je l'attende ici. Quelle obligation je vous en aurai !

(Elle regarde toujours le Rosier.)

P A L A M I R E.

J'y consens.

(Zirphé embrasse Palamire gaiement.)

P A L A M I R E.

Je viendrai bien-tôt vous rejoindre.

(Elle sort.)



SCÈNE V.

ZIRPHÉ, (*seule.*)

QUOI ! ce n'est point un prestige !.. Mais, quel est donc le sentiment que j'éprouve ? Que mon cœur est ému ! Que ces lieux me deviennent chers ! (*Elle regarde le Rosier.*) pourrois je ne pas l'aimer ? Sa vue me rappelle.... Comment ne l'avois-je point remarqué ?... Ah Dieu ! s'il avoit une voix enchantresse , semblable à celle ?... Que ses discours étoient tendres ! Qu'il étoit éloquent ! S'il se pouvoit !.... Hélas ! où m'emportent mes vœux & l'erreur qui m'égare ?... Il m'a piquée , mais , bien fort ; il faut le fuir.... Que dis-je ?... Un charme involontaire m'y ramene..... J'apperçois ma Sœur : elle va s'en approcher ; il l'a piquera aussi. Je voudrois bien qu'elle ne le vît point.

(*Elle se met derriere le Rosier.*)



S C E N E V I.

Z I R P H É , A Z O R I E.

A Z O R I E.

ENFIN , ma Sœur , vous voilà ! Parlez-vous aujourd'hui ?

Z I R P H É.

Aujourd'hui , ma Sœur , vous ne vous plaindrez pas de ma tristesse ; je parlerai tant que vous voudrez. Je suis... je suis contente.

A Z O R I E.

Moi , je ne le suis pas : la solitude m'excede ; & j'ai une impatience extrême de voir bien du monde , d'aller au bal , au spectacle , & de quitter ces lieux pour toujours.

Z I R P H É.

Quitter ces lieux , les quitter sans regret ! Ah jamais ! Que nous sommes différentes ! nous ne les voyons pas des mêmes yeux. Je les aime à la folie.

A Z O R I E

C'est placer à merveille ses affections. Pour moi , ma Sœur , je ne les prodigue pas ainsi. Le chant des oiseaux , toujours le même , le

doux murmure des eaux , plus monotone encore ; ces berceaux , ces gazons qui ne changent pas de couleur ; & ces grands arbres qui ne finissent point ; & ces figures de marbre , qui ne disent pas un mot ; tout cela me déplaît & m'ennuie. J'aime à parler ; j'aime qu'on m'entende : j'aime sur-tout qu'on me réponde. Vous êtes presque muette ; Palamire ne l'est pas , & c'est pour mon malheur : elle prêche , tant que la journée dure. Zirphé , je vous déclare que je n'y peux plus tenir.

(Pendant qu'Azorie parle , Zirphé doit être distraite & regarder souvent le Rofier.)

Z I R P H É.

Je vous déclare , moi , que j'y veux rester toujours... Oui , toujours. Vous pouvez les haïr ; je ne m'y oppose pas : pour moi , je les préfère à tout... Voilà qui est singulier ! Parce que Mademoiselle s'ennuie , vîte il faut partir , & abandonner , pour le tumulte d'une Cour , les beautés paisibles de la Nature.

A Z O R I E.

J'admire aussi la Nature ; mais son silence m'est insupportable.

Z I R P H É.

Ici les cœurs sont purs , comme l'air qu'on y respire. A la Cour , on trahit sa pensée ; les hommes y sont trompeurs , ingrats , bien

à craindre : on le dit , je le crois ; je ne les puis souffrir.

A Z O R I E.

Voilà une antipathie bien étrange ! Cependant je me rappelle ces Princes que nos Tournois avoient rassemblés , qui cherchoient à vous plaire , & que vous ne regardiez pas. Je m'en souviens ; ils étoient fort jolis. Zirphé , vous avez eu un grand tort de n'en pas vouloir épouser un seul ; mais vous ne daignez pas me consulter . . . Pourquoi donc me cachez-vous ce Rosier ?

Z I R P H É.

Qu'est - ce que vous dites donc ?

A Z O R I E.

Je vous prie de vous ranger , pour que je le voie.

Z I R P H É.

Eh bien ! voyez Mais pas de trop près.

A Z O R I E.

Oh ! je n'aime point à voir de loin. Ces roses sont admirables ! j'en veux faire un bouquet ; il me fiéra fort bien.

Z I R P H É.

Non pas , non pas , s'il vous plaît. Ce

H iv

Rosier est à moi , à moi seule. (*Azorie touche au Rosier.*) (*Avec humeur.*) Mademoiselle, vous aimez bien à me faire de la peine.

A Z O R I E.

Vous êtes dans une agitation !... En vérité, cela est comique. Le beau sujet de courroux ! Qu'a-t-il donc de plus intéressant qu'un autre ; & qu'est-ce que vous avez vous-même ?

Z I R P H É.

Je ne sçais, ni ce qu'il a, ni ce que j'ai ; mais je ne souhaite plus rien ; mais je ne suis plus la même, depuis que je l'ai trouvé.

(*Azorie éclate de rire.*)



S C E N E V I I.

Les Auteurs précédens ; UNE ESCLAVE.

L' E S C L A V E.

PALAMIRE demande la Princesse Zirphé : elle a des nouvelles de la Reine à lui communiquer ; elle l'attend dans son appartement.

Z I R P H É,

(à l'Esclave.)

Je vous suis. Ma chere Azorie , ma belle petite Sœur , si vous m'aimez , veillez sur lui , en mon absence. Ne souffrez pas qu'on en approche : jurez-moi de n'y point toucher.

A Z O R I E.

Bon ! il est enforcé ; & puis je ne resterai pas là. J'en ferai bien loin dans un moment.

(Zirphé regarde son Rosier , s'en approche , le quitte en soupirant , y revient , paroît s'en arracher avec effort , & tourne plusieurs fois la tête de son côté , en s'en allant.)



SCÈNE VIII.

LE GÉNIE Bleu - Céleste , invisible ;
AZORIE.

LE GÉNIE, (*à part.*)

PARLONS-lui, sans en être apperçu.

AZORIE.

En effet, ce lieu est charmant. (*Elle bâille.*)
Le murmure des eaux va bien avec le chant
des Rossignols. (*Elle bâille encore.*) Que le
tems est beau ce soir ! (*Elle bâille à plusieurs
reprises.*) Examinons un peu ce fameux
Rosier.

LE GÉNIE.

Belle Azorie, vous vous amusez bien ici !

AZORIE.

Mon Dieu ! qu'est - ce que j'entends ? Je
ne vois personne. Qu'est - ce qui me parle ?
Où êtes-vous ?

LE GÉNIE.

Je suis dans les airs.

AZORIE,

(*se rangeant précipitamment.*)

Prenez garde.

P A R L A N T.

123

L E G É N I E.

Je suis bien heureux de vous intéresser.

A Z O R I E.

Je m'intéresse à tout le monde. Avez-vous de beaux yeux ?

L E G É N I E.

Pas si beaux que les vôtres.

A Z O R I E.

Cela est bien honnête. Vous êtes un homme , n'est-ce pas ?

L E G É N I E.

Non.

A Z O R I E.

Tant pis.

L E G É N I E.

Je n'oserai donc pas paroître ?

A Z O R I E.

Montrez-vous toujours ; & puis je vous dirai si vous me plaidez.

L E G É N I E.

Quelle forme voulez-vous que je prenne ?

A Z O R I E.

Comment ! quelle forme ?... Plusieurs , si vous pouvez , afin que je choisisse.

L E G É N I E.

Je n'en peux prendre qu'une seule.

L E R O S I E R

A Z O R I E.

Qu'elle soit donc bien jolie !

L E G É N I E.

La vôtre, par exemple ?

A Z O R I E.

La mienne ! . . . elle plaît assez ; mais je me vois tous les jours : d'ailleurs, ne pourriez-vous être . . . autre chose qu'une femme ? Entre nous, je les crois un peu envieuses.

L E G É N I E.

Azorie, d'où vient ne cueillez-vous pas des roses, pour faire enrager votre Sœur ?]

A Z O R I E.

A propos, vous m'en faites souvenir.

(Elle va pour cueillir une rose ; le Rosier s'enfonce, & le Génie éclate de rire.)

Qu'est-ce donc que tout cela signifie ?

(Elle est prête à se sauver : Palamire arrive.)

(A part.)

J'ai une frayeur extrême.



S C E N E I X,**P A L A M I R E , A Z O R I E .****A Z O R I E .**

MA Bonne, il y a ici du monde en l'air ; cela parle , cela dérange tout. Si vous sçaviez ?

P A L A M I R E .

Bon ! du monde en l'air ! J'ai d'autres nouvelles à vous dire. Je viens d'en recevoir de la Reine. Elle sçait que vous ne vous appliquez à rien, que vous courez toujours ; elle est excessivement mécontente. Venez , Mademoiselle , venez lire sa lettre.

A Z O R I E .

Cette lecture - là ne sera pas gaie. J'aurois autant causer avec ce qui est là-haut.

P A L A M I R E .

Devendez-vous folle ?

A Z O R I E .

Non vraiment : je suis très-raisonnable ; je sçais très-bien ce que je dis.

Venez , venez , Mademoiselle. Je serai bien-aïse d'interrompre votre conversation. (*A part.*) Les deux Sœurs aujourd'hui ont-elles perdu la tête? Pour moi, je n'y entends rien.

(*Elles sortent ; le Génie & le Prince entrent par le côté opposé.*)



S C E N E X.

LE GÉNIE, LE PRINCE.

LE GÉNIE.

LE destin vous a permis de reprendre votre forme encore une fois. C'est une faveur, n'est-ce pas ? Mais, Prince, voici le moment décisif. Revenu à votre métamorphose, vous êtes perdu, si vous ne réconciliez Zirphé avec nous. Sans cela, vous voilà Rosier pour des siècles.

LE PRINCE.

Que ma situation est cruelle ! Que j'ai souffert ! Que j'ai eu de plaisir !

LE GÉNIE.

Je vous ai tenu parole : je vous ai conservé toute votre sensibilité.

LE PRINCE.

Ah ! oui : mes sens, mon cœur, tout, tout m'emportoit vers elle. J'aurois voulu l'envelopper, la ferrer dans mes bras.

LE GÉNIE.

Vos bras ! cela vous plaît à dire.

LE PRINCE.

Cruel ! vous plaisantez ! & moi, moi, je

meurs de chagrin & de regrets. Je l'ai piquée; elle a jetté un cri; ce cri a pénétré mon cœur : sa douleur est votre crime; oui, le vôtre.

L E G É N I E.

Zirphé est généreuse ; elle vous a tout pardonné.

L E P R I N C E.

Pour me consoler , au moins , rendez-moi la parole.

L E G É N I E.

Un Rosier parlant! cela fera nouveau.

L E P R I N C E.

Tout ce qu'il vous plaira : mais , qu'elle sçache , au moins , à quel excès je l'adore. Lorsque ses beaux yeux portoient le désordre dans mon ame ; que , d'un son de voix charmant , elle me disoit des choses qui m'enivroient d'Amour , je ne pouvois pas tomber à ses pieds.... Cette situation est affreuse.

L E G É N I E.

Je vous ai plaint. Azorie m'a alarmé : cette étourdie-là ne respecte rien.

L E P R I N C E.

Il est vrai que cette petite Azorie est d'une vivacité inquiétante.

LE GENIE.

L E G É N I E.

Aussi votre Zirphé vous a-t-elle bien défendu. A son âge, on n'a que des pressentimens ; mais ils servent bien, comme vous voyez, & l'on obéit à la Nature, même avant de sçavoir ce qu'elle dit.

L E P R I N C E.

Cependant Zirphé déteste tous les hommes. Que ne ressemble-t-elle à sa Sœur ? Mais, non ; elle perdrait trop de ressembler à une autre ; &...

L E G É N I E.

Je crois qu'il est temps de nous séparer. Allez reprendre votre place dans les parterres de ce jardin, & tâchez de ne les pas embellir long-tems. Votre état vous déplaît : eh bien, il faut donc l'adoucir. Vous pourrez soupirer, parler, murmurer même, en cas de besoin. Enfin, si le moment vous semble favorable... Mais je laisse à votre intelligence le soin de le saisir. Adieu, Prince ; je vous souhaite un heureux succès : j'ai besoin d'être seul.



SCENE XI.

LE GÉNIE, (*seul.*)

LE songe que j'ai procuré à la Princesse, a réussi plus que je n'avois osé l'espérer. Je m'en applaudis. Son amant est bien tendre, bien sincere : il mérite d'être heureux. Je voulois l'éprouver, en lui peignant les charmes d'Azorie : mais il ne voit que Zirphé ; il préfère le sentiment à la coquetterie ; & peut-être n'a-t-il pas tort : voilà ce qui s'appelle être régulièrement amoureux. Achéons le charme ; & retirons-nous.

(*Il fait des signes avec sa baguette : le Rosier sort de dessous terre, avec la charmille, derriere laquelle l'épreuve doit se faire.*)

(*Il sort.*)



S C E N E X I I.**Z I R P H É, (seule.)**

PALAMIRE croit que j'écris ; & me voilà. Je viens revoir tout ce qui me plaît, tout ce qui m'enchanté. Qu'elle étoit incommode aujourd'hui ! Ecrivez donc, Mademoiselle ; écrivez... Je n'ai point d'idées , moi ; ou plutôt, je n'en ai qu'une. Il me fera devenir folle ; & demain , il faut que je le quitte. Le quitter, lui !... je crois , que je l'aime encore plus que celui de mon rêve. Il ne parle point cependant ; il ne peut m'entendre , me répondre ; il est insensible. ... Eh bien ! tant mieux ; il ne souffrira point des chagrins qu'il me cause. (*Le Rosier soupire.*) En vérité , le bruit de ses feuilles ressemble à un soupir. Que dis-je ? Les Zéphirs se plaisent à jouer autour de lui : ce sont eux qui l'agitent ; c'est leur murmure que j'entends.

L E R O S I E R.

Zirphé!

Z I R P H É.

O Ciel ! qu'est - ce qui a prononcé mon nom ? Si c'étoit !... Je ne sçais où j'en suis,

L E R O S I È R

L E R O S I È R.

Zirphé!... ma chere Zirphé, ... rassurez-vous ; écoutez-moi.

Z I R P H É.

Que je me rassure ! Que je l'écoute !... Le son de sa voix... Mon trouble... Ah ! c'est lui qui m'est apparu ; & ce prodige plein de charmes...

L E R O S I È R.

Est l'ouvrage de l'Amour. Sous cette apparence trompeuse, je cache le cœur le plus sensible.

Z I R P H É.

Il a une ame ; elle est à moi. Que je suis heureuse ! Je le sçavois bien que ce n'étoit pas un Rosier comme un autre. M'aimez-vous autant que vous m'aimiez dans mon rêve ?

L E P R I N C E,

(paroissant & se jettant aux genoux de Zirphé.)

Dieux ! si je vous aime ! Connoissez enfin l'Amant qui vous adore, l'Amant le plus tendre, le plus soumis, le plus enivré de tous les hommes.

Z I R P H É, *(avec effroi.)*

Ah ! je suis perdue ! Ce n'est point vous, ce n'est point vous que j'aime. Vous me trompiez ; je dois vous fuir.

P A R L A N T.

133

L E P R I N C E.

Quel Arrêt!... C'en est fait.... injuste
Zirphé! je n'aurois vécu que pour vous.

Z I R P H É.

Vous me trompez encore.

L E P R I N C E, (*vivement.*)

Ah Ciel! & vous m'en soupçonnez!

Z I R P H É.

J'en suis sûre. On m'a appris ce que sont
les fermens de vos semblables.

L E P R I N C E.

C'est vous qui doutez d'un cœur tout
entier à sa passion, à son idolâtrie, à vous
seule! Hélas! il ne me reste plus de sacrifices
à vous faire. Je n'ai pris cette forme, que dans
la crainte de vous être odieux sous la mien-
ne, & je vais la perdre, sans retour, puisque
je ne vous inspire que de l'indifférence.

Z I R P H É.

(*A part.*)

De l'indifférence, lui!... (Haut.) Quel
dommage que vous soyiez un homme!

(*Elle soupire, en disant ces derniers mots.*)

L E P R I N C E.

Oui, cruel, oui, je le suis; mais c'est pour

I iij

vous aimer mieux. Jeunesse, grandeurs, espoir de plaire, que n'ai-je point quitté pour vous ? Je n'ai pas hésité ; je ne sens que le regret de votre perte, & vous êtes insensible à tout !

Z I R P H É.

Quel plaisir j'avois à l'aimer ! &, dans ce moment même, malgré l'effroi qu'il me cause....

L E P R I N C E.

Moi !... moi, je vous effraye ! Il faut donc, pour jamais, me soustraire à votre vue. Mon sort est décidé ; il est affreux : votre cœur me hait.

Z I R P H É, (*avec trouble.*)

Je.... je n'ai pas dit cela.

L E P R I N C E, (*vivement.*)

Que dites-vous ?... N'ai-je à vos yeux que des défauts ?

Z I R P H É.

Votre sexe les a tous. Vous seul peut-être..

L E P R I N C E.

(*Il tombe à ses genoux.*)

Qu'entends-je.... Je n'ose croire.... Zirphé !... Non, non ; je n'en ai plus, depuis que je vous adore.

P A R L A N T.

135

Z I R P H É.

Et si vous m'aimiez moins, ils reviendroient.

L E P R I N C E.

Ah! jamais... jamais!... L'Amour que vous inspirez, est éternel : croyez à celui qui m'enflamme; croyez à l'Amant, que vos charmes, que vos vertus ont asservi, qui ne peut cesser de l'être. Il vous jure....

Z I R P H É.

J'avois plus de confiance au Rosier.

(Elle sourit, en disant ces mots.)

L E P R I N C E.

Pour vous la rendre, faut-il redevenir ce que j'étois? adorable Zirphé, ordonnez.

Z I R P H É, (après un silence.)

Soyez toujours ce que vous êtes.



SCENE XIII

ET DERNIERE.

LE GÉNIE, *suivi de Sylphes & de Sylphides, qui tiennent des corbeilles de fleurs & des vases remplis de parfums.*

AZORIE, LE PRINCE, ZIRPHÉ,
PALAMIRE.

AZORIE.

AH! ah! ma Sœur, je vous y prends. Je ne m'étonne plus de votre goût pour la retraite.

ZIRPHÉ.

Madame....

LE GÉNIE.

Zirphé, ne craignez rien : Palamire est instruite. Le Prince ne vous déplaît point; il vous aime : je me charge de tout, auprès de la Reine.

AZORIE.

Voilà un Génie, d'un bien bon caractère !

LE PRINCE, (*au Génie.*)

Regardez-la. (*Montrant Zirphé.*) Puis-je trop sentir un tel bienfait ?

Z I R P H É, (*au Génie.*)

Il n'est pas le seul qui soit reconnoissant.

A Z O R I E.

Et moi donc , que deviendrai-je ?

L E G É N I E.

Charmante Azorie , je veillerai à vos intérêts. En attendant, nous aurons, de tems en tems ensemble, de petites conversations aériennes, comme tantôt.

A Z O R I E.

J'aime autant que vous ne soyiez pas invisible.

L E G É N I E.

Volontiers. Mais, allons assurer leur bonheur.

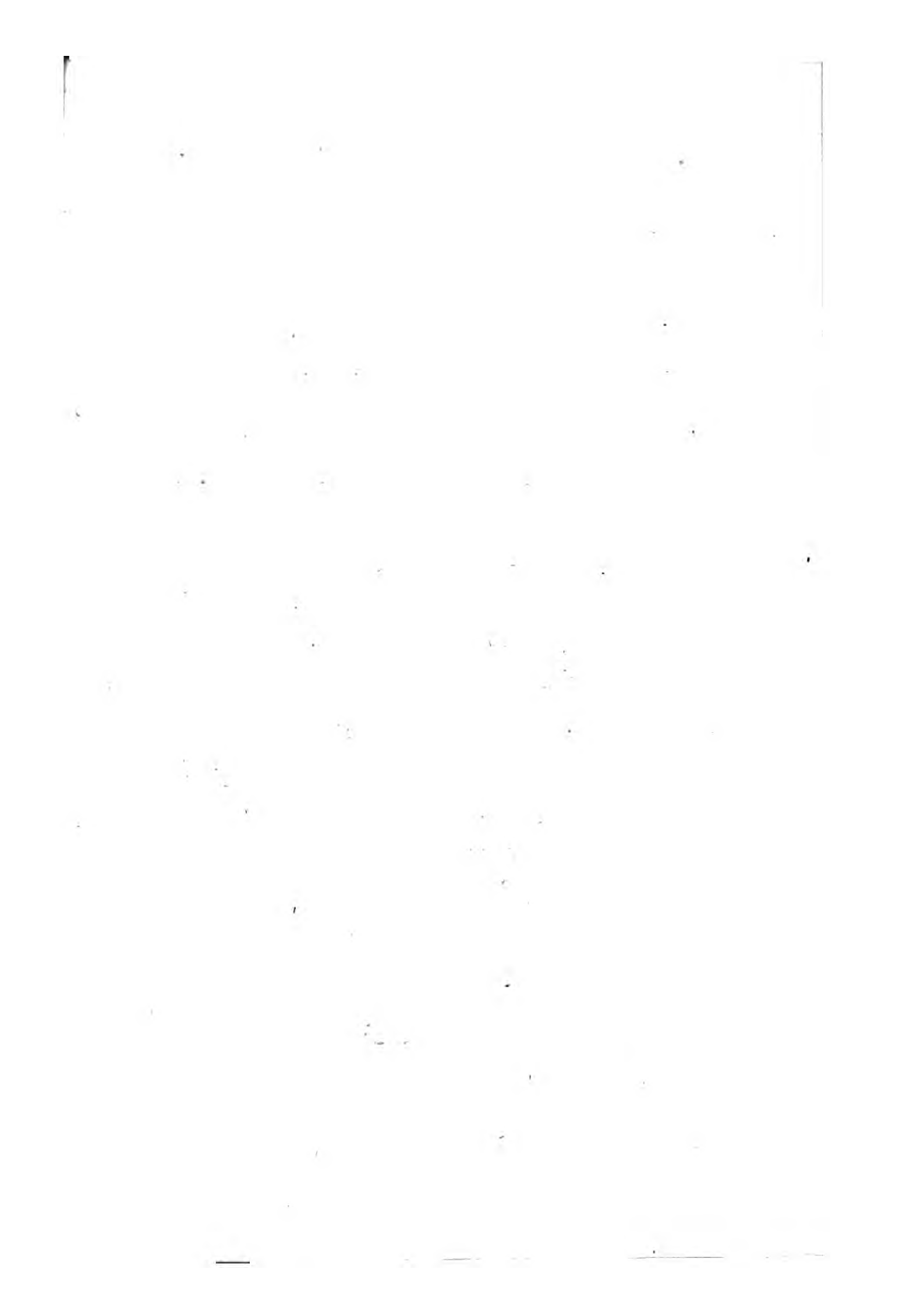
P A L A M I R E, (*à Azorie.*)

Vous le voyez , Mademoiselle , la candeur , le sentiment & les graces naïves intéressent davantage que la folie la plus aimable.

A Z O R I E.

Eh bien , ma Bonne , je me corrigerai.

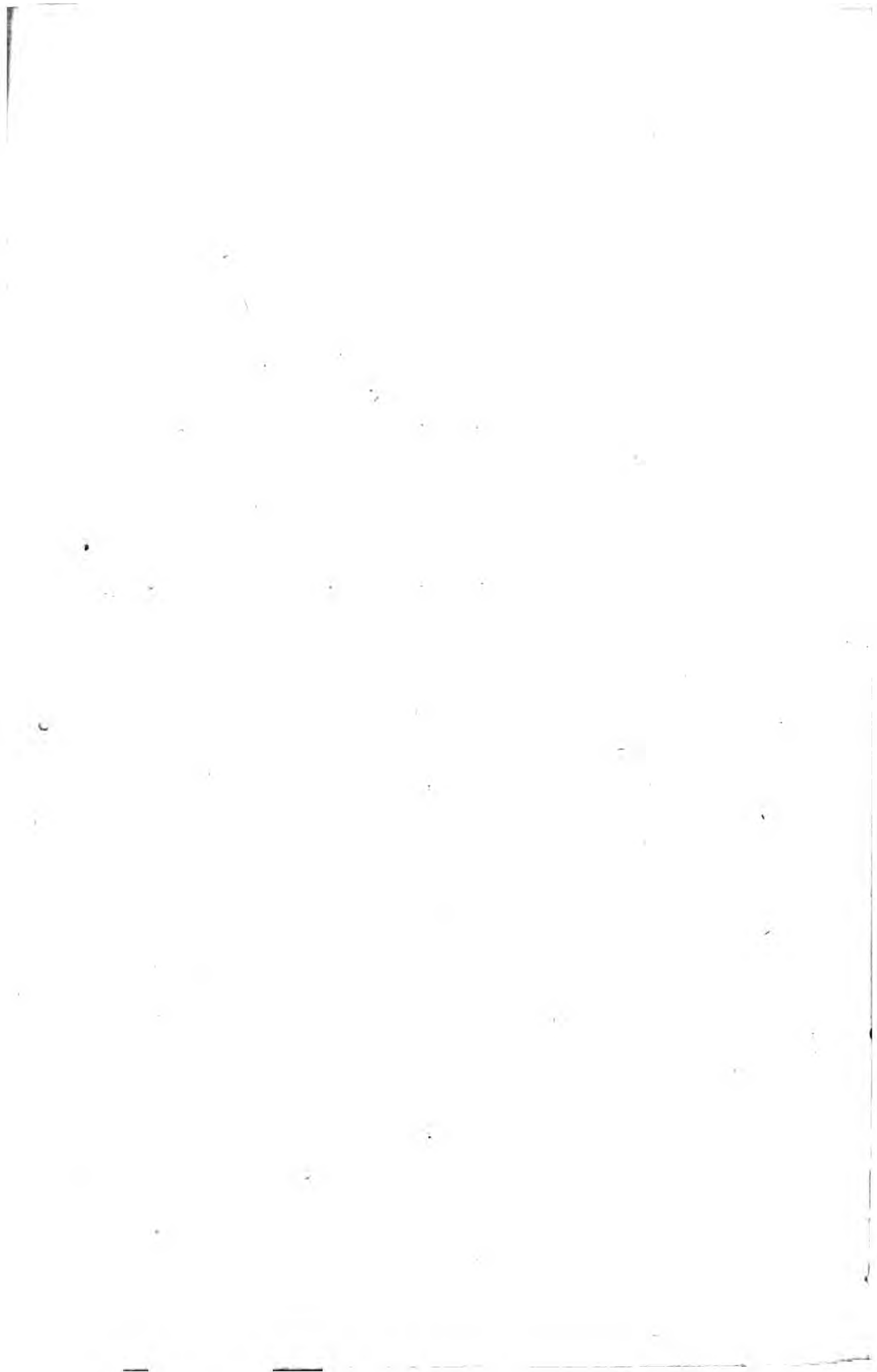




MOINS QUE RIEN,

O U

REVERIES D'UNE MARMOTTE:





MOINS QUE RIEN.



Nous autres Femmes , le Ciel ne nous fit point naître pour régenter les Humains , mais pour les adoucir , leur plaire , leur donner , non des préceptes , non des volumes , mais des jours de bonheur , mais des exemples de vertu. Au tems de l'âge d'or , on ne vouloit que cela. Notre siecle est exigeant ; il veut davantage , & nous sommes mal avec lui.

Il faut s'en accuser ; notre morale est dans le cœur. Ceux qui ne sentent rien , n'ont point d'organes pour communiquer avec nous ; ils n'ont point d'yeux pour nous appercevoir. Raisonneurs profonds , par hazard , seriez-vous des aveugles ? Je m'égare , j'oublie tout ce que vous êtes , ce que nous sommes , & combien votre aveuglement est préférable à l'instinct qui nous conduit. Fussiez-vous des insensés , vous l'êtes avec connoissance de

cause; vous avez vos raisons. Vos motifs sont admirables; & qu'importe l'effet? . . . C'est au principe seulement, qu'un Docteur, qu'un Sage, qu'un Homme enfin doit s'attacher.

Voir bien, agir mieux, petits détails, bons pour des Femmes! Elles font ce qu'elles doivent: demandez-leur pourquoi? elles n'en rendent compte qu'à elles. Cependant on dit qu'elles ont des prétentions, comme si l'on pouvoit avoir une existence, quand on disserte peu, qu'on n'entend pas un mot de latin, & qu'on n'écrit qu'à ses amis.

Avec ces façons-là, tout ce qu'on a reçu de la Nature est perdu pour la société. L'embellir, la rendre meilleure; le beau mérite! La société n'a besoin que d'être éclairée; & l'on conçoit bien que cela nous passe.

Quoi qu'il en soit, Messieurs, je vous conseille de ne pas renoncer tout-à-fait à nous. Que feriez-vous alors? Tenez, notre frivolité même fait ressortir davantage votre raison permanente. Nous ne voulons point d'autre gloire, & à laquelle, en effet, pourrions-nous prétendre? Vos passions vous dominent: cela est mâle! Nous regnons sur les nôtres: quelle folie! J'avouerai tous nos torts. Nous obéissons aux loix que vous avez faites, comme il vous a plû. Ce n'est pas la crainte,

c'est le devoir qui nous foumet. Nous étouffons jusqu'au cri du cœur ; & le charme qui nous attire , devient notre supplice , s'il est condamné par l'honneur. Le vôtre est d'enfoncer le fer dans le sein d'un ami , qu'un moment d'humeur égare. Vous le privez de la vie , sinon sans remords , du moins sans honte. Vous n'êtes point , comme nous , sous le glaive du public ; il ne vous est pas inexorable. Il applaudit au séducteur : c'est à sa victime qu'il insulte ; & c'est pour cela qu'il est juste.

Qu'un malheureux ait mérité la mort , nous détestons le crime , sans rougir nos mains dans le sang du coupable. Chez vous , c'est à soi seulement qu'on ne fait pas justice.

Je vous dis que vos qualités sont éminentes ; & , comme vous êtes infiniment bons , j'oserai les détailler.

Vous possédez l'orgueil du bien : nous n'en avons que l'amour. Vous avez créé le mot *bienfaisance* ; nous n'aurions jamais eu cet esprit-là. Contentes de l'exercer , de la sentir , nous sçavons mieux enrichir le pauvre que la langue ; & l'énergie de l'ame n'est rien près de celle de l'expression.

Avons - nous , d'ailleurs , des Ecoles de Droit , où l'on n'apprend qu'à être injuste ,

en cas de besoin ; des bancs de Théologie , où l'on ne s'entend guere ; des Inquisiteurs , qui brûlent les Hommes , pour leur bien ? Nous aidons votre enfance ; nous consolons votre vieillesse ; nous sommes le charme de vos plus belles années. C'est dans nos yeux que vous puisez l'émulation dont un de nos regards est la récompense ; & , en vérité , tout cela ne vaut pas le talent essentiel d'un agréable , qui trompe vingt Femmes , pour montrer une liste.

Encore si nous avions de l'esprit , sans qu'il y parût ; on nous passeroit quelque chose : mais nous nous avisons de mettre en valeur les dons de la Nature ! Elle ne comptoit pas là-dessus ; elle nous abandonnera ; & puis nous disputerons , nous nous battons , nous ferons bien intolérantes , bien obstinées , bien vaines . . . des *manieres* d'Hommes enfin : le beau plaisir !

Rentrons dans la médiocrité qui nous fut prescrite. Il ne nous appartient pas d'envahir les places que nos maîtres ont tant de peine à garder. Ils nous défendent d'être solides ; tâchons de leur devenir agréables. Ils nous y invitent de si bonne grace ! Voyez leur indulgence : que nous raisonnions de l'Opéra-Comique , ils le veulent bien. Au fond , ils en font

sont pas méchants. Mais apprécier un Ouvrage de Morale , juger une Piece de Théâtre , admirer l'Ecrivain éloquent , le Poëte sublime ; leur trouver du génie , quoique nous les comprenions , voilà ce qui nous fait tort ; voilà ce qui les choque , & m'indigneroit moi-même , si l'on ne n'avoit pas assuré qu'il est convenable d'avoir son ame en paix.

Il faut m'en croire. Une Femme raisonnable doit *parfler* , médire , causer avec son Médecin , instruire son Perroquet , & se coëffer avec goût , pour qu'on ait bonne opinion d'elle. A l'égard de ses occupations , on lui permettra d'économiser , afin que les Demoiselles de l'Opéra achètent des diamants & se bâtissent des Palais.

Pardonnez , sexe charmant , (je parle aux Femmes ,) pardonnez , si je vous ai dit quelques injures : mais , si j'en crois nos fameux Ecrivains , c'est ainsi que l'on est utile à son siecle , & qu'on lui apprend à être poli. Ne croyez pas sur-tout être quitte de mes reproches : sur cet article , je suis inépuisable. Une seule chose m'embarrasse ; c'est que vous avez des défenseurs que j'admire.

J'étois , il y a fort peu de jours , dans une maison , où s'étoient rassemblées plusieurs Femmes fort jolies , très-instruites , infiniment

aimables , & qui n'affichoient rien , pas même la modestie.

Un Homme de beaucoup d'esprit arriva dans cette maison. On le reçut bien : on fut charmé de le voir ; & , je l'avoue , quoiqu'il ait une façon de penser solide , une ame forte , de la franchise & de la prudence , toutes les Femmes qui étoient-là , paroissoient aussi à leur aise avec lui , que si elles avoient parlé sa langue. Il est vrai que cet homme a de l'agrément dans la conversation ; que ses plaisanteries sont fines , que sa raison n'est point hérissée , & qu'il la couvre de fleurs comme la nôtre , pour qu'elle nous plaise : mais il a des opinions absurdes , & j'en suis désolée. C'étoit le Lundi Gras ; nous devions aller au bal : cela donne des idées justes ; & nous convenions de la prééminence de l'autre sexe.

Voilà ce Monsieur qui prétend le contraire ! nous en rougissons pour lui. Il ne s'embarrasse pas de cela : il n'aime point le bal ; il tient à ses erreurs en tout tems.

Mesdames , disoit-il , vous êtes la portion la plus intéressante de la Société : elle n'a de lien que par vous. La bonne foi , la candeur , & mille autres vertus triomphent de votre éducation. On la néglige : mais la main de

l'Homme ne peut éteindre le rayon de la Divinité. Vous avez des lumieres naturelles, & le courage d'en acquérir, quoique les succès ne vous soient pas permis. Quand il vous plaira, vous aurez les forces nécessaires pour égaler le sexe, dont les premières années ne sont pas perdues pour l'étude. Vous arrivez au but, pendant qu'il calcule les distances; & le terrain qu'il sillonne avec effort, vous le parcourez légèrement. Presque tous vos défauts sont le crime des hommes, de ce sexe vain, qui prend son usurpation pour des droits, & votre bonté pour de la foiblesse.

Ce sont vos charmes qui l'attirent; ce ne sont point vos qualités, & c'est vous, qu'il accuse d'être frivoles. Il vous condamne à l'ignorance, sous peine du ridicule. Il calomnie la sagesse qui lui résiste, sçait feindre des sentimens; & si vous y croyez, le mépris, l'ingratitude sont le prix du bienfait. Il vous redemande l'honneur dont il vous a privées, ce dépôt qu'il vous confie & vous arrache; & pense ne vous rien devoir, quoi qu'il vous ait tout ravi. Votre confiance, vos sacrifices & ses sermens ne l'engagent point envers vous. Il n'oseroit tromper un Être de même sexe que lui. Mais vous n'opposez à la mauvaise foi, que l'honnêteté, les larmes, le mal-

heur ; & ce sexe cruel , s'il est sûr de l'impunité , ne connoît pas même le repentir. L'union , qui devoit être la plus délicieuse , devient la source de vos peines ; j'oseraï le dire , de vos fautes. La Nature en gémit , la Raison s'y oppose , & l'Être Suprême n'a pas pu le vouloir. Il donna une Compagne à l'Homme ; il se plut à l'embellir , & ce fut le présent d'un Dieu.

Il ne dit point : je te livre une esclave ; tu ne pourrois la mériter , je te permets de l'asservir. Il dit : je t'affocie une Créature digne de moi ; je n'ai plus rien à faire pour ton bonheur , ni même pour ma gloire..... Et il ne fit plus rien.

Ce Monsieur alloit continuer. Je serai juste : nous l'écoutions en silence , lorsqu'on nous annonça une grande Dame bien prude , avec un Pédant qu'elle appelloit son Bel-Esprit... Et l'Homme aimable disparut.

Il avoit bien mieux parlé que je n'écris : on le regretta , & la grande Prude , (qui n'étoit pas curieuse ,) voulut sçavoir pourquoi. Nous le lui apprîmes ; nous lui demandâmes même son avis , avec une forte de respect : elle avoit une coëffe , & nous n'en avions point.

Je me garderai bien de prononcer , nous

répondit-elle ; on doit des ménagemens à son sexe. D'ailleurs , l'apanage du mien est la défiance de foi , & l'estime des autres. . . . Cependant je suis forcée de convenir que les Femmes d'aujourd'hui ne sont pas *soutenables*. Ceux qui ont un esprit d'ordre & un cœur moins compatissant que le mien , pensent qu'on ne feroit point mal de les mettre au Couvent ou aux Petites-Maisons. Elles ont des loges à tous les Spectacles , des Maîtres de langue , des éventails Anglois ; elles n'ont plus de mœurs. Je voudrois pouvoir les excuser : mon zele n'est point amer.

Madame , lui dit la Maîtresse de la maison , qui n'appercevoit les foibleffes de l'humanité , que pour s'en garantir , la question proposée n'est point cela. Il s'agissoit de résoudre , si les hommes ne nous doivent que des chaînes ?

Fussent-elles de fer , reprit l'autre , s'en plaindre feroit un attentat. Les réflexions nous sont interdites. Obéissance aveugle , voilà ce que nous devons à nos Maîtres ; mais je me soumets à l'opinion de Monsieur , ajouta-t-elle , en jettant un demi-regard sur le Pédant : il ne se trompe jamais ; je ne crois pas qu'il me contrarie.

Et le Pédant fit des citations , s'autorisa de quelques passages latins que nous n'entendions pas , nous attribua toutes les sottises des Hommes : cela fut long. Il avoit peu d'amis , il fit peu d'éloges ; & comme il est modeste , le sien ne dura que trois quarts-d'heure.

Ensuite nous eumes une critique très-raisonnée des Ouvrages qui nous enchantent tout naturellement ; & , même il nous confia qu'il alloit donner un Traité Méthodique , où il ne manqueroit pas de prouver , qu'on ne sçavoit plus écrire qu'à la Chine ; qu'on valoit mieux à Pékin qu'à Paris ; que les Grands-Hommes ne limitoient pas leurs affections ; que leur sensibilité embrassoit les quatre parties du Monde ; qu'on devoit être Amant de l'Humanité , Censeur de sa Nation , & Citoyen de l'Univers.

Il finit par nous conseiller de lire son Avant-propos , parce qu'il l'avoit mis à notre portée , avec bien de la peine.

Une jolie Femme , qui étoit en habit de Marmotte , l'interrompit brusquement. On se souviendra que nous devions aller au bal : elle aimoit la danse ; elle n'entendoit pas raison.

Vous êtes François , lui dit - elle ; on ne s'en douteroit pas : ils ont de la politesse ,

une galanterie bien aimable , & des graces que personne ne leur conteste. Est-ce qu'un Raïsonneur n'a point de Patrie ? Je crois que vous avez dit de fort belles choses ; mais elles m'ont déplu. Où prenez-vous que votre sexe a la prépondérance ? Son autorité n'est rien ; notre pouvoir est tout. Je vois , d'un côté , l'abus ; je vois , de l'autre , que nous n'avons besoin , pour vaincre , ni du secours des armes , ni de l'entrave des Loix ; que nous jouïssons modestement du triomphe ; que notre empire est doux ; & sçachez qu'un Diadème de roses ajoute à la beauté , sans ôter ce qui lui est préférable.

Un Docteur vous installe : vous partez de-là pour nous instruire , sans vous entendre. Ayez un cœur ; vous disserterez moins , vous jugerez mieux , & vous persuaderez comme nous. Je ne défendra ipas mon sexe de la légéreté qu'on lui reproche. Sous cette enveloppe , on dit des vérités fortes ; on donne gaïment des leçons utiles. Remplir ses devoirs & les aimer , c'est la Philosophie mise en action : c'est la seule. Être Citoyenne , Epouse , Mere tendre , Amie vraie , Fille respectueuse & sensible , telle est notre frivolité. Vous Messieurs , vous rendez à la Sagesse un culte de mots : vous la débitez ; &

quand on la possède, on fait toujours le bien,
& jamais de bruit. Vous m'impatientez, avec
votre humanité prise en total. Vous généra-
lisez les choses, pour vous dispenser des
soins.

Les Allobroges, les Lapons, les Chinois,
les Hottentots, tous ces gens-là vous tournent
la tête. Vous subordonnez vos compatriotes
à eux, pour ne l'être à rien. Je ne vous res-
semble point. Les lieux qui m'ont vu naître,
l'air que respirent mes amis, & le spectacle
de leur bonheur, voilà ce qui m'est cher. Je
veux vous envoyer une jolie chanson, qui
renferme un grand sens de morale : elle est
susceptible de fort beaux développemens.
Vous pourrez vous en faire honneur, dans
votre *Traité Méthodique* ; & puis après, vous
direz du mal des chansons, & du bien des
in-folio. Bon soir, Monsieur. Apprenez que
la folie attache son grelot à tous les mortels :
le mien, c'est la danse. Il n'est pas lourd,
celui-là ; je le préfère à bien d'autres,
parce que je n'en écrase personne, & que je
le porte sans orgueil. Je vais vous oublier au
bal ; & ce n'est pas une raison pour que je ne
me souvienné jamais de vous.

Nous fûmes touchées de cet adieu, & nous
partîmes.

Le bal étoit nombreux. J'y vis des Hommes qui se mettoient à notre ton , comme s'il leur eût été familier. Cela m'étonna. Pour la jolie Marmotte , elle ne s'étonnoit de rien. Nous dansons mieux qu'eux , disoit - elle , & nous regnons aussi-bien. En Allemagne , en Russie , on sçait cela ; en Anglettre , on s'en souvient. — Et leurs grands livres ? — Nous les jugeons. — Leurs systêmes sont fort beaux ! — Je ne m'en soucie point ; il ne me plaît pas d'être une machine. — Mais quelle découverte avons - nous faite ? — Nous faisons plus : on ne nous apprend rien ; nous devinons tout. — Et le secret des Francs-Maçons ? — C'est le seul qu'ils gardent ; nous leur laissons par égards. — Mais , Madame ! — Eh bien ! si vous vous fâchez , cela vous fera tort , car je ne vous tuerai pas.

Elle avoit réponse à tout. Je m'en séparai ; il étoit temps. Je commençois à croire que la raison , l'esprit & le courage pourroient fort bien n'avoir point de sexe. Heureusement je me rappelai l'Homme sensible qui nous avoit défendues. Sans lui , sans l'indulgence d'un seul , j'allois me révolter contre l'orgueil de tous : j'allois penser , je ne le dissimulerai pas , que les Femmes président au Conseil , au Sénat , à l'Armée ; à Constan-

tinople où on les enferme ; aux Assemblées de Sçavans où l'on n'a garde de les recevoir ; par-tout , en un mot , par-tout , comme la Divinité , & , comme elle , sans être apperçues. Combien je m'abusois ! j'en rougis , je n'ai point d'excuses : mon siecle est éclairé ; l'erreur seroit un crime. Ils ne sont plus ces tems d'ignorance , où l'on admiroit les Romaines , les Spartiates , les Françoises ; où l'on nous trouvoit de l'héroïsme , des qualités & des vertus. La Poésie , la Peinture , la Musique , disoit - on , nous devoient leur origine ; la Philosophie , ses Modeles ; & le rêve de la vie , tout son charme. La Chevalerie augmenta notre réputation. Les vainqueurs du Monde recevoient nos loix , connoissoient la fidelité , protégeoient l'innocence. L'amour étoit un Dieu ; il formoit des Héros. Nous étions l'ame des Nations : les Hommes étonnoient l'Univers.

Aujourd'hui on le décompose , on l'analyse , on nous y compte pour rien , & l'on nous fait justice. Au vrai , que sommes-nous dans cet Univers ? Son enchaînement , dont un connoisseur sçait le secret , n'affermir point notre ame contre les pleurs d'un infortuné. Je le répète , nous avons des mœurs , de la sensibilité , des principes ; nous ne faisons

point de progrès. Aussi depuis qu'on ne croit pas même à nous , regardez , tout va au mieux. Le monde est rempli d'esprits - forts & de caracteres foibles. On n'a plus que la conviction de son mérite. On calcule ; on ne tient qu'à foi. On est l'Amant de toutes les Femmes : on ne porte pas , comme autrefois, les couleurs d'une seule.... Et vivent les Arlequins ! ils font rire. S'il ont froid , sous leur léger vêtement , ils s'enveloppent du manteau d'Epicure , qui ne les réchauffe pas trop. L'ennui les gagne ; ils courent sans lui échapper. Le bonheur les fuit , le plaisir les endort , l'abandon les réveille ; & voilà comme on jouit ! Mais nous ne sçavons pas même végéter philosophiquement.

On ne m'accusera pas d'avoir épargné mon sexe. Je lui ai tenu parole. Je lui ai prouvé que la subordination est son partage. Je n'ai cru le contraire qu'un seul moment. Cette petite Marmotte prêchoit au bal ; cela m'avoit séduite. Je conviens qu'elle ne disoit que des faits , & qu'on l'entendoit tout de suite : je n'y songeois pas alors. Mon illusion me plaisoit. Je l'appuyois sur ce que les Femmes s'aiment à-peu-près comme les Beaux-Esprits. D'où vient , me demandois-je , n'atteindrions - nous qu'à une de leurs perfec-

156 MOINS QUE RIEN.

tions ? Mais, encore une fois, j'ai rencontré un Être qui fait valoir nos droits, ignore les siens, les a tous; & j'accorde à son sexe la gloire de nous surpasser, lorsqu'il pourra, comme lui & quelques Hommes que je connois, nous instruire, nous intéresser & nous plaire.

Sans ce petit nombre, j'aurois fait comme la jolie Marmotte : j'aurois dansé, dormi & rêvé. Je m'éveille.

Fin du premier Volume.

T A B L E

D E S M A T I E R E S ,

Contenues dans ce premier Volume.

LETTRE à un Ami très-importun. pag. *iiij*
L'Editeur justifié. Quatrain. *vij*

E P I T R E S E N V E R S E T P I E C E S D É T A C H É E S .

<i>Aux Hommes.</i>	<i>3</i>
<i>A Monsieur le Comte de... partant pour l'Angleterre.</i>	<i>7</i>
<i>A Orofmane.</i>	<i>8</i>
<i>A la Providence.</i>	<i>9</i>
<i>A Mademoiselle de S.... pour le jour de sa Fête.</i>	<i>22</i>
<i>A la Raison d'un Homme qui n'en a point.</i>	<i>22</i>
<i>A la Raison d'un Homme qui en a.</i>	<i>24</i>
<i>Aux Philosophes Infoucians.</i>	<i>26</i>
<i>Réponse à des Stances de M. le Chevalier de...</i>	<i>28</i>
<i>A un Irrésolu.</i>	<i>20</i>
<i>Réponse à l'Épître sur l'Amitié des Femmes.</i>	<i>22</i>
<i>A l'Amour , Imitation de Sapho.</i>	<i>23</i>

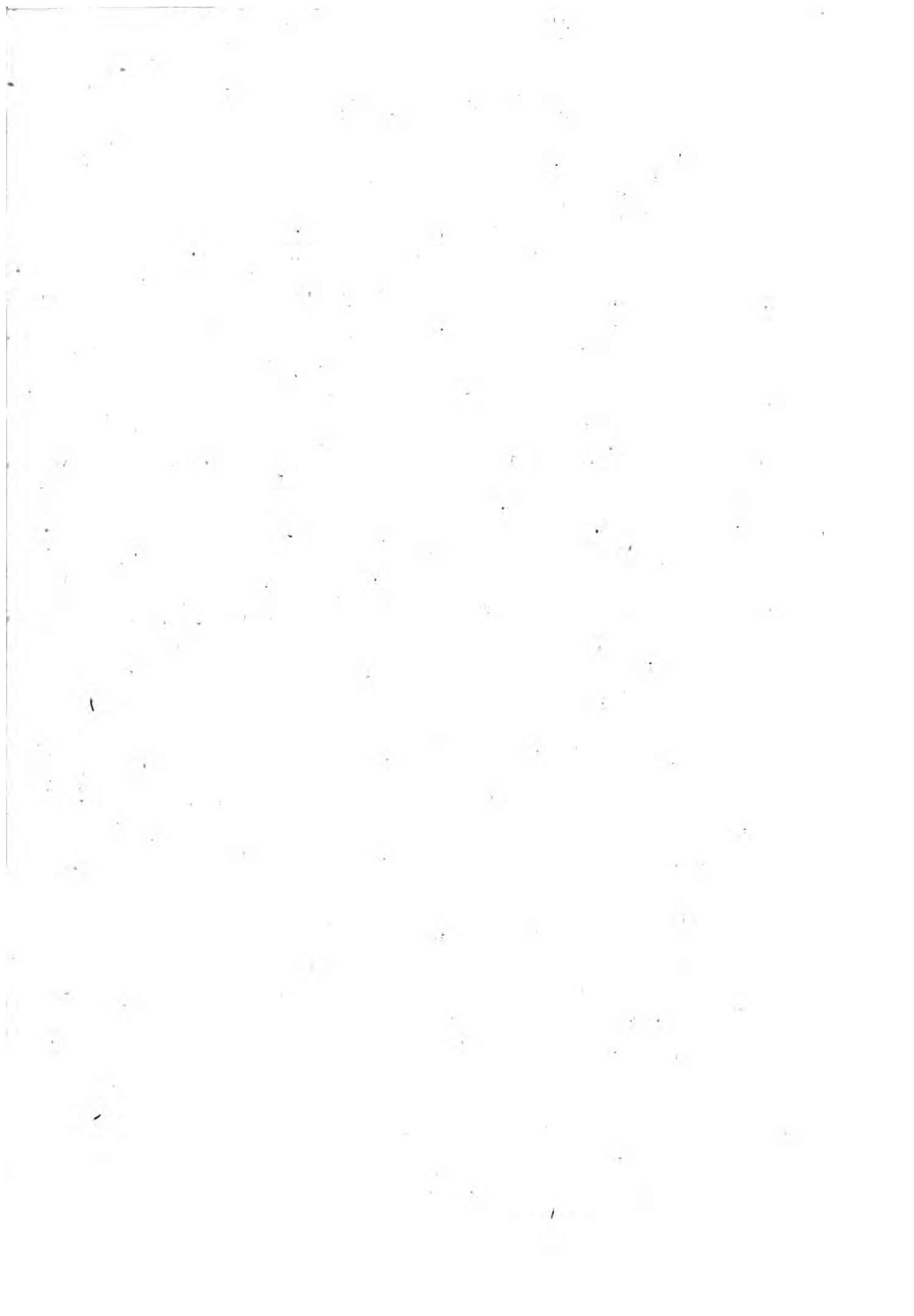
T A B L E.

<i>Réponse à des Vers de M....</i>	pages 24
<i>Quatrain.</i>	26
<i>A la Folie.</i>	27
<i>Portrait des François.</i>	28
<i>Aux Turcs.</i>	29
<i>Aux Sauvages.</i>	31
<i>A M. le Maréchal de....</i>	33
<i>Au Chevalier de.... en recevant de lui un superbe Oiseau.</i>	34
<i>Les Charmes du Cloître.</i>	35
<i>A M. le Maréchal de....</i>	36
<i>Au Marquis de... .</i>	37
<i>Billet d'une Bergere , daté des Champs.</i>	39
<i>Au Comte d'H....</i>	42
<i>Regrets d'une Bergere.</i>	44
<i>Romance.</i>	46
<i>Regrets du premier âge.</i>	47
<i>Aux Femmes.</i>	48

FÉERIES EN DIALOGUE.

<i>La Haine par Amour.</i>	54
<i>Le Rosier Parlant.</i>	97
<i>Moins que Rien, ou Réveries d'une Mar- motte.</i>	239.

Fin de la Table du premier Volume.





J. M. Vallier, inv.

E. De Gheint, sculp.

V O L S I D O R

E T

Z U L M E N I E.





V O L S I D O R

E T

Z U L M E N I E ,

C O N T E

*Pour rire ; Moral, si l'on veut , & Philosophique
en cas de besoin.*

«—————»
P R E M I E R E P A R T I E.
«—————»



A A M S T E R D A M ,

Et se trouve A P A R I S ,

Chez DELALAIN, Libraire, rue de l'ancienne
Comédie Française.

—————
M. DCC. LXXVI.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

540 EAST 58TH STREET, CHICAGO, ILL. 60637

TEL: 773-936-3200

FAX: 773-936-3200

WWW.CHICAGO.EDU



V O L S I D O R

E T

Z U L M E N I E .

AU tems fameux des illusions, d'une jeuneſſe éternelle , & même des Génies, le plus aimable de tous, celui qui regnoit ſur les autres, s'appelloit Volfidor. Les vœux unanimes l'avoient élevé à la puiffance ſuprême : il y étoit maintenu par des droits , & , ce qui vaut encore mieux , par des agrémens. Il avoit l'air de Mars , & les traits de l'Amour ; tout l'eſprit qu'un Génie peut avoir. Son ame étoit noble, ſenſible ; ſon imagination ardente ; ſes idées vives ; ſes ſentimens profonds. Son empire dut être doux , indulgent & juſte : c'étoit celui de la ſupériorité. On dit qu'il parloit peu , & ce fut le malheur du monde : il l'auroit inſtruit ,

sans l'affliger. On lui soutenoit qu'il n'avoit point de défauts ; des Flatteurs , alors , entouroient les Souverains : mais il les laissoit dire , & ne les écoutoit pas. Quelquefois il prenoit ses goûts , pour des sentimens. Né avec des passions impérieuses , il eut besoin de toute la force de son caractère , pour se commander toujours. Jamais il ne pardonnoit ; c'étoit par orgueil qu'il ne se vengeoit point. Quoi qu'il en soit , l'Univers l'adoroit ; & l'Univers , gouverné par lui , se croyoit heureux. C'étoit un Génie unique : beaucoup de jolies Femmes l'en assurèrent ; il reçut aussi des complimens de celles qui ne l'étoient pas. Il crut les aimer toutes , & fut , pendant quelque temps , très-leger dans ses amours. Un Génie , à la mode , avoit présidé à son éducation. C'étoit un Sçavant , qui possédoit la morale de l'inconstance. On faisoit grand cas , sur-tout , de son Histoire Naturelle des Papillons : Volsidor pensa le devenir sous un tel Maître. Les Femmes de sa Cour sembloient l'y inviter ; elles mettoient de l'importance à ses hommages , & point du tout à ses sentimens. Il falloit qu'il se mît en garde contre les prévenances ; mais il n'avoit point de refus à craindre. On en donnoit des raisons , & des

raisons très-solides. Le Génie étoit immortel, & toujours jeune. Les Dames de sa Cour ne le fixoient point, & ne s'en affligeoient guere. Vingt-six Maîtresses, qu'il s'amusoit à tromper, s'étoient apperçues qu'il trouvoit fort plaisant de l'être : elles lui faisoient ce plaisir-là. On ne chantoit plus, à sa Cour, que les charmes de la légereté. Les Génies sont plus courtisans que d'autres, lorsqu'ils s'en avisent, & tout contribuoit à entretenir Volfidor dans son erreur. Mais, malgré l'adulation, les faux préceptes, les froids exemples, le joug de l'usage, il fut éclairé par son ame, & rendu à des vœux délicats : il n'étoit pas digne encore de s'en applaudir. L'Amour se vengeoit du Génie. Maître de l'Univers, la Cour la plus brillante, le faste, la magnificence, la gloire l'environnoient ; & tout cela ne remplissoit point le vuide de son cœur. Toujours distrait, jamais consolé, possédant tout, il ne tenoit à rien. Ennuyé du présent, inquiet sur l'avenir, mécontent de lui-même, soupirant après un bien, dont il se faisoit la plus douce image, & qu'il n'espéroit pas, il avoit des Sujets, des Maîtresses, le pouvoir absolu, & point de bonheur.

Enfin, pour se dérober à tout ce qui l'affli-

geoit , il se retira dans un de ses Palais solitaires. Un très-petit nombre de Courtisans y fut admis : tous aspiroient à cette faveur ; ceux qui ne l'avoient jamais flatté , & qui ne la sollicitoient point , l'obtinrent. Il les aimoit , quoiqu'il fût Souverain du Monde , & l'on s'occupoit de leur nuire ; car il ne venoit point dans l'esprit de les imiter. Son absence & sa mélancolie furent l'entretien de la Cour & de la Ville. Personne n'en sçavoit la cause ; tout le monde croyoit la deviner. Mais il falloit trouver un moyen d'amuser le Génie. Les papiers publics disoient qu'il étoit triste. On avoit été partagé sur les raisons de sa tristesse ; on s'accorda sur le remede : ce fut de lui chercher de nouvelles Maîtresses ; même les anciennes furent de cet avis. C'étoit , je crois l'avoir dit , des personnes infiniment raisonnables , qui ne craignoient que la perte de leur crédit. Cessoient-elles de plaire , elles avoient la ressource d'intriguer , & restoient les amies du Prince. Elles tinrent Conseil , parlerent toutes à la fois , & conclurent , par écrit , car elles ne s'entendoient pas , qu'elles partiroient pour aller trouver le Génie , & pour lui présenter de jolies personnes qu'elles gouverneroient. Quand il vit arriver cin-

quante Femmes, il sentit bien qu'il falloit renoncer au calme & au silence. Il fut cependant très - galant, très-honnête : mais, comme elles l'assurèrent qu'elles ne quitteroient point cette superbe retraite, ce qui l'effrayoit fort, pour s'en débarrasser, il imagina d'aller voir le Génie Puce, qui n'étoit qu'à six mille lieues de ses Etats. Il n'eut garde d'en parler à ses cinquante Maîtresses; elles n'auroient pas manqué de le suivre, ou de l'étourdir de leurs adieux.

Depuis des siècles, Puce l'invitoit à ce voyage. Sa Cour étoit célèbre par sa prétendue gaîté, son incroyable galanterie, & ses plaisirs multipliés, ou du moins ces distractions tumultueuses, que quelquefois on prend pour eux. Volsidor crut qu'il y charmeroit son ennui : on verra s'il fut trompé dans son attente. Le jour du départ est fixé : mille chars aussi brillans & plus légers que celui du Soleil, s'élancent à travers des flots de lumière, sur des nuages transparens, & des chevaux ailés entraînent le Génie & sa suite, dans le vague des airs, qui ouvrent sur leurs pas des routes inconnues. L'or, les pierreries, les diamans étinceloient de toutes parts. Le cortège étoit magnifique; mais le Génie n'en étoit pas plus heureux. Il fit le trajet en quatre

minutes; & le chemin lui parut long. Arrivé dans les États du Prince Puce, il éblouit, il fixa tous les yeux : il fut reçu en Souverain du Monde. L'inconcevable Puce, sans sçavoir pourquoi, (on ne lui avoit point promis cette visite,) l'attendoit de jour en jour. Les inconséquences lui réussissoient; & l'on étoit, fort à propos, sous les armes, pour Volsidor, lorsqu'il fit son entrée. Puce n'épargna point les démonstrations. Il avoit le ton affectueux, des manières assez agréables, un luxe déordonné, un jargon décousu, quelquefois brillant, de l'aisance, une sorte de gâité. Sa figure, très-inférieure à celle de Volsidor, ne laissoit pas que de plaire. Ses yeux étoient vifs, comme ses gestes. On appercevoit, dans sa taille, quelques irrégularités; mais il avoit des grâces. Il étoit bon Prince, un peu colere; très-obstiné, d'une humeur inégale. Personne n'étoit plus fémillant; il ne marchoit guere, il sautoit presque toujours : cela faisoit grand plaisir à ses Sujets. Par exemple, le jour de l'arrivée de Volsidor, il ne se sentoit pas de joie; il dansa quarante Chacones, plusieurs Allemandes, une, entr'autres, lorsqu'il le conduisit dans son Appartement; & il retourna dans le sien, en dansant des Périgourdines. Quand son Conseil paroissoit embarrassé, il

le faisoit danser à n'en pouvoir plus ; & , après cela , il opinoit à merveille. Ce n'étoit pas qu'il n'eût de la sagacité. Son travail étoit facile , & sa pénétration surprenante. C'étoit lui qui inventoit toutes les modes, ou qui les perfectionnoit : ses Ministres en raisoient avec lui , lorsqu'il ne dansoit point. Il suffisoit à cet important détail ; mais , à ses bonnes fortunes , il n'y pouvoit suffire. Le charme d'une élégance qu'on s'efforçoit en vain d'imiter , tournoit toutes les têtes : nécessairement on devoit l'aimer à la folie ; & l'on n'y manquoit pas. Une Fée adorable , la seule qui lui tint rigueur , étoit la seule qui lui eût inspiré de l'amour. Elle regnoit sur un Peuple charmant , dont elle étoit *la gloire & les délices*. Jolie & fraîche , comme l'est une Fée , à vingt ans , par ses graces , son esprit , sa bonté , elle enchantoit l'Univers. Sa figure & son ame l'avoient fait nommer Céleste. Puce , conséquent une fois , l'avoit vue , & l'avoit adorée. Il ne cessoit point de changer de Maîtresses ; il ne portoit que ses couleurs. Elle avoit adopté la couleur *puce* ; & , par galanterie , il en avoit pris le nom. Il ne sortoit qu'avec un nœud d'épaule , un nœud d'épée , & une écharpe de diamans *puce*. Malgré toute la recherche de sa parure , il

n'étoit pas fait pour lui plaire. L'Hymen venoit d'enchaîner cette Fée charmante, avec un Génie, l'amour & l'admiration de ses Sujets. Il ne se connoissoit point en pompons ; mais il avoit toutes les vertus : le cœur de Céleste en étoit la récompense. Elle arriva presqu'aussi-tôt que Volsidor, à la Cour de Puce. La Fée avoit fait proposer, à ce dernier, un traité fort raisonnable ; il ne s'y rendoit point. Elle parut, & il souscrivit à tout ce qu'elle exigea. Tel étoit, sur lui, son ascendant. Quoiqu'elle le rendît malheureux, & qu'il dansât avec toutes les autres Femmes, il ne soupiroit que pour elle. La Fée, qui n'y prenoit pas garde, vit, avec joie, Volsidor au nombre de ses admirateurs. Elle apprécioit son suffrage ; & tous deux auroient rendu la Cour de Puce, un séjour divin, s'il avoit pu l'être. Cependant les ressources de son esprit se déployerent : les Spectacles, les Fêtes se succédoient. Point d'intervalles ; pas une heure où l'on pût se rendre compte de celle qui l'avoit précédée. Il s'en applaudissoit. Pourvû qu'il fût content de lui, il s'embarassoit peu d'étudier les goûts de ceux à qui il faisoit les honneurs de sa Cour. C'étoit des Opéra, dès le matin ; pour intermedes, des Tragédies en six actes ; & le bal pour

petite Piece. Des pluies à verse, d'essence de roses, rafraîchissoient l'air. Les avenues du Palais étoient jonchées de fleurs; les jardins illuminés, depuis le coucher jusqu'au lever du Soleil; mille feux d'artifice, qui ne cessoient qu'au grand jour; des jets - d'eau jusques dans les périlstiles. Partout, Volsidor & Céleste étoient suivis de la Musique du Prince. Pas un Génie de sa Cour, qui ne fût en l'air; pas un, qui pût l'atteindre. Deux fois la semaine, revue générale: ses Troupes réglées, armées de toques de plumes, faisoient des sauts incroyables. Ses Housards voltigeoient sur des tresses imperceptibles. L'esprit du Maître se communiquoit même aux choses inanimées. Les meubles étoient toujours en cadence; & l'on n'étoit pas plutôt assis, qu'on se mettoit à sauter. Comme sieges d'étiquette, les tabourets donnerent le ton. Il n'y eut pas, jusques aux fauteuils académiques, qui ne fissent danser les Sçavans. Un jour que le Prince tenoit cercle, des carreaux, à la Turque, se mirent à faire soudain, à tort & à travers, des sauts périlleux, qui décoëfferent toutes les Femmes. Puce sentit la conséquence; il tint son lit de Justice, & il leur fut ordonné de ne plus donner un pareil scandale; mais ils eurent bien de la peine à

obéir : l'émulation étoit générale. Un soir que Volsidor & Céleste , un peu ennuyés de ce qu'on les amusoit tant , s'étoient retirés chacun dans leur Palais , pour y goûter les douceurs du repos , ne voilà-t-il pas qu'ils se sentent enlevés jusqu'au ciel de leurs lits , qui , avec une vivacité & une précision incroyables , exécutoient toutes sortes de contredanses. Céleste qui n'étoit pas accoutumée à dormir en l'air , s'impatientoit à l'excès d'une gaîté aussi incommode. Pour Volsidor , il esquiva son baldaquin ; il fit un pas de côté , & se jetta légèrement sur une Ottomane , qui lui parut avoir l'air un peu plus posé. En effet , elle ne fautilloit que par intervalle , & ne se réveilloit guere , que tous les demi - quarts d'heure ; ce qui lui procura une très-bonne nuit. Le lendemain , les Génies du premier ordre étoient rassemblés pour le grand couvert. D'un côté , des Nymphes ravissantes verfoient , dans des vases d'or , des liqueurs parfumées : de l'autre , les Officiers du Prince , qui avoient de grandes ailes de papillons , apportoient , sur un service de diamans , des Colibris & des Oiseaux-Mouches , perchés , tout rôtis qu'ils étoient. Pour sur-tout , s'élevoit un bosquet bien véritable , planté dans une grande corbeille , d'une

seule émeraude. Il étoit rempli de fruits délicieux ; mais à peine voulut-on les cueillir , que les tables s'aviserent aussi de figurer des danses hautes. Puce étoit le seul qui eût le talent de les atteindre. Les Génies gourmands fautoient en désespérés ; & ce train - là n'eut pas duré quatre heures , que les Courtisans eux-mêmes trouverent la plaisanterie longue. Comme ils sortirent , à jeun , du plus splendide banquet du monde , ils projetterent de présenter de très - humbles & de très - vives remontrances. Puce sçavoit bien qu'il ne les écouteroit pas. Pendant qu'on y rêvoit , il sçut ménager à la Fée la surprise d'un Proverbe in-promptu , qui eut un succès fou , car il n'avoit pas le sens commun. Quoiqu'il fût en prose , il le mit en musique ; il n'y avoit que des ariettes , & pas un mot de récitatif. Il le fit représenter à tous les Spectacles , analyser par son Académie des Sciences , enregistrer à son Parlement ; & il en expédia lui-même des copies à tous les Ambassadeurs. On voit bien qu'il étoit au fait des grands ressorts du Gouvernement. Aux qualités d'un Monarque , il joignoit celles d'un amant accompli ; car les rigueurs ne lui faisoient rien. Il inventoit des plaisirs , créoit des soins , s'épuisoit en égards , se mettoit

du rouge , se poudroit en lilas , s'ajustoit en perfection , affichoit ses Maîtresses , que c'étoit un charme ! & tout cela pour Céleste. Elle en avoit les honneurs ; c'étoit les autres Femmes qui se chargeoient de la reconnoissance. Au fond du cœur , elles avoient pourtant un foible décidé pour Volsidor ; ses yeux étoient si intéressans ! Elles croyoient toujours y lire ce qu'il ne leur disoit jamais , & elles lui pardonnoient son sérieux , sa raison , l'air du sentiment , & même le peu d'attention qu'il faisoit à elles. Depuis son arrivée , les toilettes ne finissoient point. Les jolies personnes , ce n'étoit pas les plus coquettes , y passoit , à son intention , quelques heures de plus ; les autres grondoient leurs Femmes , les renvoyoit , se coëffoit toute la journée. Par égard pour leur Prince , elles avoient les sourcils & les paupieres *pucce* , & nombre de plumes , pour ressembler à la Fée. On prenoit bien de la peine , pour se donner la taille & le teint qu'elle avoit tout naturellement. Volsidor , quoiqu'il fût l'objet de ce grand travail , n'avoit pas le bon esprit d'y prendre garde ; il ne distinguoit que Céleste. Cet attrait , qui rapproche les ames honnêtes , les avoit unis de l'amitié la plus tendre ,

tendre, que leur rendoit plus nécessaire encore le tourbillon où ils étoient si déplacés l'un & l'autre. La Fée s'appercevoit, avec joie, qu'il lui étoit importun. Elle ne lui confioit, ni ses découvertes, ni ses projets, car elle en avoit quelques-uns : la suite les apprendra. Le spectacle de cette Cour ne laissa pas d'être utile au Génie, par les réflexions qui devoient naturellement en être la suite. Il ne voyoit que des prétentions, du mouvement, des gambades, une lutte éternelle contre l'ennui; une dissipation extrême, qui diminueoit les forces de l'ame, celles de l'esprit, & ne laissoit pas même la faculté des regrets; les plus doux sentimens éteints; des êtres factices, obligés de se fuir, ne s'appartenant plus, distraits & désœuvrés, s'ils ne s'étourdissoient pas; tous les liens brisés; plus d'enthousiasme, que celui des bonnes - fortunes. Volsidor ne revenoit point d'avoir attaché quelque prix au grand nombre des fiennes. Tant de choix, sans délicatesse, tant de faveurs sans amour, tant de succès qui ne sont pas des triomphes, furent enfin appréciés par lui. Bien des Hommes à bonnes - fortunes le faisoient rougir de l'avoir été. La plupart, dupes d'une misérable petite célébrité, n'aspirant qu'à faire des victimes, n'aimant & ne méritant rien, ne

lui inspirerent que du mépris. Comme ils prétendoient à son estime, ils le fatiguoient de complimens & de confidences. Les Génies cités, lui racontaient leurs intrigues, ou le félicitoient sur les siennes; ceux qui n'en avoient guere, ne laissoient pas de raconter beaucoup; & tous jasoient si bien, que Volsidor s'imaginoit continuellement être avec des femmes. On lui faisoit, sur leur compte, des histoires bien fausses, bien scandaleuses, & qu'il croyoit bien rarement. Il ne put s'empêcher de demander la cause de cet usage qu'il trouvoit inhumain. On lui apprit qu'en calomniant les Femmes véritablement aimables, on étoit sûr de plaire aux autres. Les gens foibles s'y prêtoient: c'étoit la ressource des fots, & le plaisir des mauvais Génies. Volsidor, qui laissoit parler volontiers, imposa silence sur cet article, & fit même un exemple, afin qu'on se souvint de sa leçon. Le Peuple Puce étoit plus méchant que la bonne compagnie. Il vint offrir à Volsidor un recueil de petits couplets bêtes, qu'il croyoit très-plaisans. C'étoit des impostures, & toujours des Femmes charmantes en étoient l'objet. Mais les Auteurs n'en eurent pas chanté trois, que Volsidor les changea en Marionnettes, pour le reste de leur vie. Ils

furent parfaits dans ce genre , & Puce , qui ne haïssoit pas les Marionnettes , remercia bien le Génie du présent de cette petite troupe.

Un jour que Volsidor , persécuté pour danser , avoit enchanté tous ceux qui le voyoient ; qu'on admiroit ses graces , sa noblesse ; qu'il avoit déployé toute celle d'une taille parfaite , de la figure la plus séduisante , & que toutes les Femmes , affligées de son indifférence , convenoient , en soupirant , de ses avantages ; une des Maîtresses de Puce , la plus ancienne , & la moins jolie , le remarqua avec un intérêt tout particulier. Elle devoit le maintien de son crédit à son intrigue , à des sourcils très-bien peints , & à des paupieres nuées avec une intelligence admirable.

Elle seule en avoit le secret. On ne pouvoit douter , d'après cela , qu'elle n'eût beaucoup d'esprit. Puce le disoit à tout le monde ; mais il falloit en convaincre Volsidor. En conséquence , elle se plaignit d'une migraine *odieuse* , & le pria de la ramener chez elle. Il croyoit aux migraines ; il fut à ses ordres. En chemin , elle lui fit des reproches du peu d'intérêt qu'il prenoit à son état. La rapidité du char de Volsidor ne laissoit pas le tems

de répondre. A peine ils étoient arrivés au Palais de *Zélide*, (j'appellerai ainsi cette Femme,) qu'elle voulut une justification. Comment se dispenser de la conduire jusqu'à son appartement ? Par instinct, ou plutôt par habitude, elle prit la route de son boudoir : c'étoit pour se reposer, à ce qu'elle disoit. Volfidor, par attention, s'éloignoit un peu vite ; elle le retint par honnêteté, sans doute, & il resta, avec une sorte d'inquiétude, dont il ne vouloit cependant pas se rendre compte. J'aime ce lieu, dit-elle au Génie ; son recueillement mystérieux plaît à mon ame sensible : je voudrois qu'il eût pour vous quelques charmes. Des galanteries furent sa réponse. Quoi ? Seigneur ! interrompit *Zélide*, quand je vous donne une marque de confiance, quand je ne desire que la vôtre, vous me parlez comme si. . . . vous aviez d'autres idées que celles d'un ami ! Elle fit un demi-soupir, baissa les yeux : le Génie, de la meilleure foi du monde, alloit la rassurer ; on ne lui en donna pas le tems. N'achevez point, lui dit-elle ; je ne vous ai que trop entendu : laissez - moi vous répondre. Elle continua : votre amitié embelliroit ma vie ; mais il est un sentiment qui trouble la raison & le repos. Si, par malheur, je l'inspirois à un être qui vous ressem-

blât, je fuirais cet ennemi redoutable, & n'en doutez point, il faudroit me plaindre & m'admirer. Volsidor, à ces mots, fut parfaitement éclairci; mais il ne se soucioit plus de s'engager sans amour. Il crut se tirer d'affaire, par un lieu commun. Eh bien! Madame, lui dit-il, je dois respecter vos motifs, & je vais éviter vos charmes: nouvelle tentative pour échapper. Seigneur, s'écria-t-elle, en se laissant tomber, avec des attitudes négligées, sur une Ottomane, vous pouvez me quitter: vous me croyez peut-être heureuse! Elle laissa couler quelques larmes. Moi heureuse, moi! Le Prince Puce danse toujours, & vous ne m'aimez point à ma fantaisie. Le Génie, qui s'étoit rapproché, lui demanda comment elle vouloit qu'on l'aimât? Ne me suis-je pas expliquée, lui répondit-elle? Ne voyez-vous pas bien que je desirerois trouver en vous cette déférence, ces soins, ces affections héroïques & tendres, plus durables, plus délicieuses, & moins inquiétantes que l'amour? Combien vous me seriez cher! Que notre félicité seroit pure! Me promettez-vous du respect, lui dit-elle, en lui prenant la main? Serez-vous mon ami? Que vous êtes charmant! Que vous seriez dangereux pour moi, si je n'avois pas du courage, des principes,

& des obligations au Prince Puce ! N'en foyez point jaloux : c'est comme à un Frere que je tiens à lui ; mais je veux être à vous , avec une délicatesse inconnue aux Amans ; je ne les puis souffrir : il est décidé que vous ne l'êtes point. Combien nous nous dirons de choses touchantes ! De - là , un jargon tout *quintessencié* de sentiment , l'esprit des mots , l'art des situations. . . & puis on laissoit entrevoir un pied qui n'étoit pas trop petit , mais bien ferré , un bras qui n'étoit pas trop beau , des charmes qui n'étoient pas mal-apprêtés ; & puis , un air rêveur , des gestes étudiés , des mines modestes , des yeux presque timides , une sorte d'embarras , des manieres quelquefois imposantes , un sourire qui rassuroit beaucoup ; enfin , un abandon réfléchi. Tant d'expérience ! Une migraine ! . . . Le Génie étoit compâtrissant : je ne sçais ce qui arriva ; peut-être donna-t-il dans le piège ? Mais , après lui avoir pardonné bien des choses , on en étoit à lui faire remarquer , avec la meilleure intention du monde , les défauts des jolies Femmes qu'il connoissoit , lorsque le Prince Puce se fit entendre ; il ne fit qu'un saut. Zélide , quoiqu'elle le souhaitât peu , & ne l'attendît point , le reçut à bras ouverts ; & il proposa à Volsidor une Fête sur l'eau , qu'il venoit

d'imaginer , pour qu'il finît agréablement cette soirée. Puis le tirant à part : n'êtes-vous pas enchanté de Zélide , lui dit-il ? C'est une Créature tout-à-fait intéressante : peu de caractère , point d'humeur , des qualités , un boudoir du meilleur goût ! Elle examine , à sa toilette , les placets que je n'ai pas le tems de lire ; elle ne danse pas mal ; elle est vraiment essentielle , & m'aime *incroyablement*. Mieux traité par Céleste , je pourrois dire , comme César : je suis venu , j'ai vu , j'ai vaincu ; car , en honneur , les autres Femmes , cette Zélide sur-tout , ont pour moi un attachement , souvent incommode , & toujours extrême. Je leur suis infidèle ; cela les fixe. Tenez : vous-même , tout charmant que vous êtes , je suis persuadé qu'elles ne vous écoutent , qu'autant que vous leur parlez de moi. Volsidor eut envie de rire ; mais , se rappelant qu'il avoit été presque aussi ridicule , il reprit son sérieux. Zélide , la fidelle Zélide ne regardoit que Volsidor pendant cette conversation : elle commençoit à la trouver longue. Elle se rapprocha des deux Génies , & leur demanda quels seroient leurs arrangements pour la partie projetée. Elle a raison , dit Puce : ne perdons pas un instant. Le tems vole ; soyons plus légers que lui-même. II

n'eut pas achevé ces mots, que les chars des deux Génies parurent aux fenêtres de ce boudoir, théâtre de l'amitié. Volsidor s'élança précipitamment dans le sien, & donna ordre qu'il s'abattît au Palais de Céleste, à qui il alloit proposer de l'accompagner. Zélide alors s'évanouit un peu : mais Volsidor étoit déjà bien loin ; & elle reprit promptement l'usage de ses sens, parce que le Prince sonna ses Femmes, & sauta dans son char. Quand elle vit qu'il partoît, elle y fut aussi-tôt que lui. Il prit le retour de ses forces, pour une preuve nouvelle de son amour : elle ne manqua pas de l'en assurer ; & ils arriverent, après quelques instans, au bord du magnifique Canal qui terminoit le Parc de ce Prince. Des feux d'artifice sans nombre le couvroient : le Parc étoit illuminé de la maniere la plus ingénieuse. Puce en avoit donné le dessein. On voyoit étinceler au-dessus du Canal, sans trop sçavoir comment, une quantité prodigieuse de lustres. Il étoit garni de chaloupes très-galantes, très-peintes, très-dorées ; elles se promenoient sous des eaux suspendues, dont la fraîcheur étoit délicieuse, & qui se diversifioient, à tout moment, sans jamais mouiller personne. Dans les chaloupes de suite, grande Musique, Opéra Italiens, Opéra-Bouffons.

Les autres Spectacles avoient eu permission de se reposer un jour ; mais Puce avoit signifié que ce seroit sans tirer à conséquence. On dit que les Acteurs de ce tems-là n'étoient pas les maîtres , & qu'ils étoient fort raisonnables. L'autre côté du Canal étoit bordé d'une forêt immense , tout aussi éclairée que le reste ; l'on y chassoit comme en plein jour : les Fanfares , les Ariettes Italiennes , Arlequin & les Artifices faisoient le plus beau tintamare du monde ; les poissons même en étoient si émerveillés , qu'ils se laissoient prendre comme on vouloit.

Pendant que la Cour de Puce s'extasioit sur l'ordonnance de la Fête , pendant qu'il jouissoit de sa gloire , Zélide *parfiloit* , auprès de lui , dans sa chaloupe. Il étoit convenable , qu'elle parût , aux yeux de Volsidor , ne prendre part à rien. Elle ne répondoit même pas à un Génie excessivement riche , qui payoit ses dettes , lorsque le Prince avoit d'autres dépenses à faire. Des applaudissemens , des transports la tirèrent de sa rêverie : c'étoit la Fée qui les occasionnoit. Sa chaloupe étoit la première ; elle y parut plus brillante que tout ce qui l'entouroit , & Volsidor , auprès d'elle , ayant l'air de s'en occuper , & de ne pas appercevoir le reste. Zélide ne put tenir

à ce spectacle ; elle parla fort légèrement de Céleste. Elle ne sçavoit plus ce qu'elle disoit : cela fut bien marqué , car le Prince s'en aperçut. Il étoit brusque par fois. Est-ce que vous deviendriez contrariante , lui dit-il ? Oubliez - vous que je suis l'adorateur de cette Fée trop inhumaine , & qui n'en est pas moins *divine* ? L'Univers en convient. Volsidor , qui s'y connoît parfaitement , le répète sans cesse. Zélide récusa aigrement son témoignage. Eh bien ! moi , Madame , moi , reprit-il ! . . . c'est mon avis ; & il est impossible que ce ne soit pas le vôtre : vous l'avez vue avant sa toilette ; vous sçavez qu'elle n'en a pas besoin , & que d'autres . . . Vous m'entendez. Ce n'est pas que je ne vous trouve à merveille ; mais vous êtes ridiculement jalouse. Adorez-moi , je le veux bien : mais plus de ces injustices-là ; elles ne vous réussiroient pas , je vous le déclare. Allons , venez danser , & prenez garde de déranger vos sourcils , car je les aime véritablement. Il l'emmena , & elle prit un air riant , quoiqu'elle fût très en colère. Elle sçavoit se plier aux circonstances. Tandis qu'on dansoit dans la chaloupe de Puce , quoique tout le monde n'en eût pas envie , (ce qui arrivoit souvent) celle de Volsidor & de Céleste venoit de se retirer à

l'écart. Le Génie révoit profondément ; la Fée en sçavoit bien la cause : elle crut qu'il étoit tems de rompre enfin le silence.—Eh quoi ! Seigneur, dit - elle, vous ne paroissez point vous amuser de tout ceci ? Les Fêtes se succèdent ; le Prince se surpasse ; les jolies Femmes se disputent vos regards , peut-être votre cœur ; & rien ne semble le satisfaire ! Je me flatte, du moins, qu'il n'est pas fermé à l'amitié. — Non Madame , non , il ne l'est point , il ne le fera jamais à vos agrémens , à vos vertus , ni à vos bontés ; car il ne se méprenoit point à celles qui lui étoient offertes par Céleste : elles portoient ce caractère touchant de décence & de vérité , que l'art ne peut atteindre. Il avoit , pour elle , le respect , l'estime , cette confiance , cette amitié que demandoit Zélide , & qu'elle n'étoit faite pour inspirer ni pour connoître. Ses grimaces n'en avoient point imposé au Génie. La Fée , d'un mot , le persuada. Son heure d'aimer n'étoit pas venue : sans cela , auroit-il pu se défendre d'avoir , pour elle , de l'amour ? Mais elle étoit trop loin de la sottise vanité des Femmes ordinaires, pour ne lui pas sçavoir gré , heureuse par un autre, de ne trouver en lui qu'un ami. Me pardonnerez-vous , lui demanda-t-elle , de vous avoir deviné ? Je n'ai pas eu besoin

d'avoir recours à mon art , pour lire dans votre ame. L'Amour que vous avez dédaigné , vous en punit : les plaisirs vous abandonnent. Il n'en est plus pour moi , interrompit Volsidor , & jamais!... Vous êtes extrême , reprit la Fée ; je m'en étois déjà aperçue. Las d'être inconstant , voulez-vous être injuste ? Victime d'une erreur , le ferez-vous d'une autre ? Né sensible , est-ce à vous de renoncer au bonheur ? — Où le trouver ? Ah ! Madame , je suis détrompé : que me fait un vain éclat , le rang suprême ? Je ne daigne point parler du tumulte insupportable de ces lieux. Non , la gloire même , ni , j'oserais vous le dire , l'amitié ne peuvent suffire à mon ame. Ce qu'elle souhaite , cette ivresse réciproque , cet entier abandon , ce trouble , ces craintes , ces peines qui sont des plaisirs , celui d'animer seul ce qu'on idolâtre , le bonheur de faire le sien , ce bien , le premier de tous , le seul , (eh ! qu'est l'immortalité sans lui ?) Ce bien , ce trésor , il n'existe point. Mon cœur est loin de l'espérer ; ses vœux inutiles ont commencé son supplice , & mon indifférence l'acheve. Pourquoi , lui dit Céleste , quand vous êtes devenu digne d'un autre sort , pourquoi ne voulez-vous pas ? — Pourquoi ? Le passé , mes réflexions , tout ce

que je vois , me confirment l'impossibilité de ce que je desire. Que signifient la plûpart des attachemens ? Le caprice , les convenances , l'ambition , la vanité ou le désœuvrement les forment. Sans attrait l'un pour l'autre , on ne tient qu'à foi. Beaucoup de Femmes sont froides & fausses ; quelques-unes y joignent de la hardiesse : (en disant cela , il songeoit à Zélide ,) mais il étoit trop discret , pour la nommer. Ce sexe , plein de charmes , fait pour les vertus , créé pour notrè bonheur , se contente d'être notre amusement. Où sont les Femmes qui nous offrent des amies & des modeles , même dans nos Maîtresses ? Vous pouvez m'en croire , Madame , j'en ai eu plus qu'un autre peut-être : elles n'avoient point l'amour de ma gloire ; elles n'étoient qu'ambitieuses. Etois-je aimé ? Etoit-ce mon sentiment qui les déterminoit ? Ici la Fée l'arrêta. Je ne prétends point , lui dit-elle , justifier des torts véritables : cependant , vous n'en devriez peut-être accuser que vous. Soyez juste. Vous n'offriez que des vœux distraits & partagés : on n'appercevoit en vous que le Monarque ; c'étoit une bassesse ; mais en vain y auroit-on cherché l'amant. Vingt-cinq rivales , ajouta-t-elle en souriant , peuvent très-bien refroidir le cœur le plus

tendre. Applaudissez-vous de ne l'avoir point rencontré, lorsque vous méritiez de le perdre, ou que vous l'auriez désespéré. Sur-tout n'enveloppez point mon sexe tout entier dans vos ressentimens. Bien des fois, j'en conviens, vous m'avez exceptée; cela est fort honnête; ce n'est pas assez. Il faut croire, que je ne puis être la seule. Vous rendre justice, la rendre à un sexe intéressant; être sûr, que, s'il adopte quelquefois les défauts du vôtre, il résiste alors à la Nature & à son véritable attrait. Laissez, croyez-moi, laissez rentrer, dans votre cœur, quelque rayon d'espoir, & plus de confiance en des vertus que, jusqu'ici, vous n'avez pas trop cherchées. Comme elle achevoit ces derniers mots, on entendit de grands cris: c'étoit le Prince Puce, qu'un tourbillon de bluettes emportoit au milieu des airs. Zélide se tuoit d'assurer qu'il étoit devenu un astre; & l'admiration avoit suspendu tous les esprits. Volsidor & la Fée firent, sur le petit événement qui les agitoit si fort, & sur tous ceux de cette Cour, quelques autres réflexions que je ne rapporterai point: on doit, à peu près, les imaginer. Ils reprirent leur conversation, c'est-à-dire, que Céleste continua d'inviter le Génie à croire à la raison. Cette Fée possé-

doit l'éloquence , l'énergie & les graces qui entraînent. Le Génie fut obligé de se rendre : elle étoit la preuve qu'il pouvoit exister des êtres enchanteurs. Il jura de se mettre en chemin , pour trouver ce qu'elle lui promettoit. Les Femmes de sa Cour , qu'il connoissoit parfaitement , & celles de Puce , qu'il n'avoit pas envie de connoître , lui rendoient ce voyage indispensable. Il étoit impatient ; son départ fut arrêté : celui de Céleste l'étoit déjà. A peine en étoient-ils convenus , que tout le monde s'en douta. La douleur fut générale ; la Musique se ralentit : Puce se débarrassa de ses bluettes , & vint les accabler d'instances. Volfidor consentit à ne partir que la nuit du lendemain ; mais Céleste , toujours inexorable , décida qu'elle partiroit de très-bonne heure. Puce alla se coucher , après avoir fait bien des pas graves. Zélide passa la nuit dans l'agitation du dépit le plus extrême. Furieuse , hors d'elle-même , ne se possédant plus , elle vouloit , dans ses transports , mettre le feu à son boudoir ; mais elle ne put s'empêcher de l'examiner avant de le détruire ; ... & elle se ravisa.

A son réveil , elle écrivit au Génie , qu'elle avoit encore la migraine ; qu'elle le prioit d'y faire attention ; que sur-tout elle lui dé-

fendoit de s'en aller : son billet étoit bien tortillé , & son style auffi. Volfidor répondit , tout naturellement , qu'il étoit accablé d'affaires , & qu'il partoît pénétré de regret & de reconnoiffance. Sa lettre étoit accompagnée de préfens magnifiques : Zélide les accepta ; ils confolèrent fon cœur , & point du tout fon amour-propre. Volfidor en laiffa d'infiniment plus superbes à Puce. De fideles ferviteurs qui ne danfoient point , d'honnêtes-gens ignorés , & malheureux , furent comblés de fes bienfaits : il leur affura un fort ; & Céleste , dont l'ame n'étoit pas moins admirable , donna les mêmes preuves de fenfibilité & de juftice.

Dès qu'il fut jour dans fon Palais , Volfidor , qui ne s'en féparoit qu'avec peine , s'empressa d'aller l'affurer d'un attachement qu'il lui conserva toujours : & l'on verra , par la fuite , qu'il lui dut tout le bonheur de fa vie. Tandis que Volfidor caufoit avec la Fée , pendant que Zélide confultoit fon miroir fur ce qu'elle avoit à faire pour rappeler le Génie infidele , le Prince Puce sortoit de fon lit ; il avoit demandé un habit très-férieux , *capucine & verd-brun*. Le départ de Céleste l'affligeoit , celui de Volfidor prefqu'autant. Jamais la Cour n'avoit été fi triste. Il donnoit
des

des ordres, pour que sa Cour, sa Maison, ses Sujets, se fissent faire, dans l'espace d'un quart - d'heure, des vestes & paremens *capucines*, lorsqu'on vint lui annoncer qu'un Inconnu arrivoit dans ses Etats. Seigneur, ajouta son grand Echançon, rien n'est plus imposant que le cortége du nouveau Prince. Ses Gardes, ses Valets-de-pied, ses Gentilshommes, son Ecuyer, ses chevaux, & l'Altesse même, sont revêtus d'une peau de Doguin : ils ont tous des masques. On n'a jamais vu tant de museaux noirs & de nez brisés. Ses timballes, ses voitures & ses Musiciens aboient d'une maniere tout-à-fait auguste. J'aime la dignité, répondit Puce : je lui sçais gré de la sienne. Qu'on m'apporte mon Manteau Royal : je le recevrai dans ma Salle d'Audience.

Ces mots n'étoient pas finis, qu'il étoit déjà placé sur son Trône, où le Prince Doguincourt, (c'étoit le nom de l'Inconnu,) vint le saluer. Il quitta son masque pour embrasser Puce. Cette cérémonie faite, il aboya deux fois, mangea quatre gimblettes, en offrit au Souverain, à toute sa Cour ; & puis il pleura amèrement. Prince, lui dit Puce, une Fée que j'adore, (vous voyez à mes habits combien je la regrette,) va quit-

ter , à l'instant , ces lieux , pour retourner dans ses Etats. Vous me direz , quand je lui aurai fait mes adieux , le sujet d'une affliction qui vient très à propos , parce que je suis moi - même prodigieusement affecté. A ces mots obligeans , le Prince aboya de plus belle , & remit son masque. Puce s'étoit déjà sauvé. L'Inconnu se détermina à l'attendre , & à manger , en pleurant , des gimblettes , jusques à son retour. Puce étoit tout prêt à pleurer aussi , lorsqu'il revint. Il avoit conduit Céleste à son char ; & il étoit si singulièrement touché , qu'en arrivant , il pria Doguincourt de danser uu menuet avec lui , pour distraire , s'il étoit possible , les chagrins qu'ils avoient tous deux. Ce Prince n'osa s'en dispenser , quoique cela lui parût fort extraordinaire. Sa figure & ses graces méritèrent tous les éloges : (car il ôta son masque pour danser ;) il n'y avoit qu'en aboyant qu'il s'enlaidissoit beaucoup. Le menuet achevé , Puce le complimenta : c'étoit , par impatience de l'entendre , qu'il l'avoit un peu abrégé : il eut soin de le dire. Doguincourt le remercia à sa maniere , & l'auguste Puce s'assit sur son Trône , pour écouter. Alors le Prince se recueillit , soupira ; & ensuite , s'adressant au Prince : Seigneur , je suis né patient ; vous

aviez à courir ; vous voilà en repos , & je commence. Une passion , payée d'ingratitude , remplit mes jours d'armertume. Mes nuits sont plus tristes encore. Rien ne peut émouvoir une ingrante qui n'est entre mes bras , que pour me mordre , qui me voit à ses pieds , sans émotion , & que je fers , sans espoir. Le croiriez-vous , Seigneur ! Cette belle petite , pour qui je fais , par semaine , quarante Sonnets , des Madrigaux , & tous les matins une Epithalame ; eh bien , lorsqu'on lui apporte mes Poésies , elle se jette dessus , & les déchire : il n'en restera pas une à la postérité. J'ai porté plus loin l'enthousiame , & elle , l'ingratitude. Un Ouvrage , qui m'avoit coûté bien des peines , un Poëme in-folio , dont elle étoit l'héroïne , elle en a fait son déjeûner ; & nous avons pensé en mourir tous deux. Prince , reprit le Génie , quoique j'eusse bien ri , un autre jour , de ce que vous venez de raconter , sçavez-vous que j'y suis infiniment sensible ? Mais quel est donc ce lutin qui vous fait damner ? Alors le Prince se mit à japper pendant une demi - heure , & ensuite prit la parole , en ces termes. Une vieille Fée est la cause de mes malheurs. Sempiternelle est affreuse : Elle vouloit que je l'aimasse ; je ne le pouvois pas.

Elle est donc bien laide , interrompit Puce ? Effroyable ! continua Doguincourt ; & elle ne s'en doute pas. Elle crut que j'aimois une Danseuse , pour qui j'avois eu une fantaisie de huit jours. Elle entra dans une fureur ! Est - ce qu'elle n'aime pas la danse , dit encore le Génie ? A quoi s'amuse - t - elle donc ? A faire du mal , reprit Doguincourt. Ne pas aimer la danse , répétoit Puce ! Quelle bizarre créature ! Doguincourt continua. Elle sçut que je soupois , un jour , chez cette Danseuse , qui m'amusoit assez. Elle apparut à la fin du repas ; & , d'une voix enrouée , elle me dit : tu n'as pu adorer mes charmes. (Elle faisoit une grimace infernale !) Je te condamne à aimer avec idolâtrie l'objet qui t'a fermé les yeux au bonheur de posséder Sem-piternelle. Elle toucha de sa baguette , en achevant ces mots , la petite Danseuse , qui , de frayeur , s'étoit cachée sous son lit ; & elle devint une Doguine très-colere. Depuis ce jour horrible , je l'aime comme un fou. C'est elle qui me réduit au désespoir , qui me hait , qui m'enchanté : c'est d'elle dont j'ai tant à me plaindre ; & , dans cette fâcheuse extrémité , j'ai recours à vous , Seigneur. Mais en conscience , dit Puce , que voulez-vous donc

que je fasse à cela ? S'est-on jamais avisé aussi d'être amoureux d'une pareille espèce ? Où est-elle ? Dans la Berline, répondit Doguincourt, à la porte de votre Palais, entourée de mes Gardes. Eh bien, continua Puce, si vous m'en croyez, nous l'enverrons dans mon canal. Tout Génie que je suis, c'est le meilleur conseil que je puisse vous donner. Je chargerai mon Grand-Maitre des Cérémonies, de l'expédition. Elle ne vous persécutera plus, quand elle sera au fond de l'eau ; & vous vous déferez, au plus vite, de vos peaux de Doguin, qui ne vous vont point du tout.

Je vous passerois plutôt les gimblettes ; & , à propos de cela, donnez-m'en encore quelques-unes, car je trouve les vôtres vraiment délicieuses. Mais Doguincourt désespéré, avoit bien d'autres affaires. Il s'étoit mis à gémir, avec tant d'expression, qu'il finit par des hurlemens ; & , comme on ne sçavoit plus où on en étoit, tant ses cris étoient perçants, le Génie, pour l'appaiser, lui dit : Auguste Doguincourt, taifez - vous, s'il vous plaît. Ne voyez-vous pas que toute ma Cour n'en peut plus, & que moi - même ? Enfin, écoutez-moi, & convenez que vous êtes très - heureux, quand personne ici ne

comprend rien à votre langage de chien ; d'avoir affaire à un Génie qui entend à demi-mot , & qui a remède à tout. Tranquillifez-vous du moins un instant , pour votre intérêt & pour le nôtre. La Doguine , qui fait que vous vous égofillez , n'ira point dans mon canal. Au fond , je l'aurois regrettée , parce que vous l'aimez , & qu'elle danfe. Je ferai même charmé de la connoître. Je vais , fur le champ , lui donner un bal : je penfe , que cela adoucira fon humeur. Et , en s'adreffant à Zélide , qui entroit : Allez , Madame , lui dit-il , avec mon Chancelier & mes Capitaines des Levrettes , prier cette Demoifelle d'en être la Reine , & accompagnez-la. Elle ne fe fit pas attendre ; & cependant la grande meute de Puce , compofée de Danfeurs & de Danfeufes d'une très - grande diftinction , étoit déjà rafsemblée pour la Fête , lorsque la Doguine parut. Elle n'étoit point belle ; mais elle fe présenta avec beaucoup d'affurance. Un superbe carreau , fur lequel quatre Chambellans l'avoient apportée , fut placé près de Puce , pour l'affeoir. Elle ne fit point mal fes révérences. Son grand habit étoit fort agréable ; fon rouge très-bien mis ; fes diamans , distribués à ravir. Un Nain lui portoit la Robe. La fuite de l'Alteffe

Doguin-court s'inclina , jusqu'à terre , devant elle. Au tems dont je parle , on se mettoit aux pieds de l'Idole du Maître , Doguine , ou autre , n'importe. Le Prince lui-même s'avança respectueusement pour lui baiser la patte : mais la charmante bête futa sur ses genoux , & lui déchira ses manchettes & une oreille. Elle vouloit en faire autant au Génie Puce : jamais elle ne put en venir à bout ; il étoit alerte. Il la trouva fort mauffade , & fit commencer le bal , pour voir ce qu'elle deviendroit. Elle se donna toutes sortes de ridicules. Elle ne voulut danser qu'avec les Barbettes , parce qu'elles avoient des manchettes à trois rangs. Elle s'étoit grimpée sur des échasses , afin de regarder les autres , du haut en bas. Elle imitoit quelques Femmes fans esprit , que le hazard , dans ces tems-là , amenoit dans les Cours , & que leur naissance n'y appelloit pas. Sa mere avoit été changée par Sempiternelle , en tourne-broche. A cause de cela , elle fut très-insolente. Mais comme elle étoit plus coquette encore , elle s'humanisa avec des Roquets de la petite espèce. Doguin-court s'en désespéroit. De grandes Danoises , excessivement prudes , en étoient fort scandalisées. La mésintelligence commençoit à s'établir dans l'assemblée.

L'arrivée du Génie des Génies , ce ne pouvoit être que Volsidor , vint remettre tout le monde à sa place. La meute qui dançoit , s'arrêta machinalement , pour aller au-devant de lui. Zélide pâlit de rage. Doguincourt , apprenant qui il étoit , doubla , comme de raison , ses cérémonies accoutumées ; & il eut grand soin , par respect , de l'étourdir plus qu'un autre.

Il alloit lui raconter ses malheurs , lorsque Puce l'engagea de venir , auparavant , prendre part à un superbe festin , préparé pour les Génies. Il se résigna , & même son ame s'ouvrit à l'espérance. Le nom de Volsidor , sa puissance , sa bonté , lui étoient d'un heureux présage.

On passa dans la Salle du Festin. Il n'y fut question que de Céleste & de ses perfections. Volsidor ne parla que d'elle. Zélide grondoit tout le monde. Doguincourt , impatient de dire qu'il étoit ensorcelé , aboyoit de tems en tems. On lui avoit arrangé une pâtée royale : il ne voulut jamais toucher à autre chose. Il faisoit au Génie une pitié extrême. Enfin , il se jetta à ses genoux ; il mit , à cette action , une confiance & une douleur qui touchèrent Volsidor. Ce fut avec cette attention obligeante & rare ,

connue seulement des ames sensibles , qu'il écouta jusqu'aux détails les moins importans des infortunes de ce Prince. Je vous plains , lui dit - il : mes conseils peut-être ne serviroient qu'à vous accabler davantage ; le sort vous poursuit ; & au lieu de vous faire envisager la perte de votre raison , je songe aux moyens de vous la rendre ; mais sçachez , Prince , que si l'Univers m'est soumis , je le suis moi - même au Destin. Je ne puis qu'adoucir le vôtre : je ne puis vous soustraire entierement à la vengeance de Sempiternelle. Elle va , du moins , vous être plus supportable. Celle qui mérite si peu votre amour , va reprendre sa figure , ses mœurs & son état de Danseuse. Bientôt elle vous ennuira. Votre ame n'est point sans fierté & sans délicatesse : je l'ai pénétrée ; sa guérison doit être prochaine. . . . Et , en attendant , dit Puce , vous aurez une conversation soutenable , & des habits charmans , si vous me consultez. Doguincourt embrassa mille fois les genoux de Volsidor. Sa reconnoissance l'attendrit. Sa joie fut , pour le Génie , un plaisir vrai. Il le fit relever avec empressement , prononça quelques paroles ; & la Doguine redevint une petite Danseuse , vive , dé-

idée, contente d'elle-même, sans noblesse, sans décence dans la physionomie, ni dans le maintien, parlant à tort & à travers, voulant occuper toujours, être admirée exclusivement, coquette, par goût, par système, par mépris des Hommes & des bienséances. La figure de Volsidor fut la première chose dont elle fut frappée. Elle lui sauta au col, avant de savoir les obligations qu'elle lui avoit. Ensuite elle donna sa main à baiser au fidèle Doguincourt; & ce fut avec un air qui promettoit tout ce qui charme, des caprices, des perfidies, du plaisir qu'elle ne ressentoit pas. Il en resta stupide d'enchantement. Ensuite elle déraisonna avec Puce, & déplut *prodigieusement* à Zélide. Elle n'aimoit point qu'elle eût commencé par embrasser Volsidor, & elle se préparoit à lui dire de ne se pas croire *compagnie*; mais la Danseuse, qui ne se soucioit pas de la Cour, s'éclipsa, sans autre avis que le sien, pour aller à une répétition, se mettre au nombre des *Figurantes*. Le Génie Puce venoit de lui accorder un ordre de début. Elle aimoit mieux voir les Courtisans en chenilles, qu'avec leurs masques; & elle fut les attendre, dans les coulisses.

Doguin-court la suivit des yeux, & resta près de Volsidor ; mais, malgré les bontés & le dépit de Zélide, car elle ne connoissoit pas les regrets, le moment du départ de cet aimable Génie, étoit venu. Doguin-court, reconnoissant & pénétré d'admiration pour lui, s'affligeoit de ne pas le suivre. Sa Maîtresse lui avoit demandé de s'arrêter à cette Cour. Esclave d'une Danseuse, il fallut dire adieu à son protecteur. Ce fut avec chagrin ; & Puce lui-même sentit se réveiller les siens, en voyant dans Volsidor s'élever les airs. Il l'embrassa à différentes reprises ; il fallut bien des fois jusqu'à son char, pour l'embrasser encore ; & les Sujets de Puce fautoient aussi, tant qu'ils pouvoient, afin de ne le perdre de vue, que lorsqu'il ne seroit plus possible de faire autrement.

La frivolité de leur caractère n'empêchoit point que les exemples & les bienfaits du Génie ne lui eussent gagné tous les cœurs. Sa morale étoit toute en action. S'il ne corrigea personne, ce ne fut pas sa faute. Du moins, lorsqu'il les quitta, il leur fit faire des fauts pleins d'ame. Il est vrai que le lendemain ils ne parloient que du Prince Doguin-court, & de sa Danseuse. Tous les deux arrivés, la veille, excitoient l'enthousiasme. La nou-

veauté avoit, sur ce Peuple léger, des droits infinis. Revenons à Volsidor. Son retour enivra de joie ses Sujets, & d'orgueil, ses Maîtresses. Chacune se l'attribuoit : mais la consternation fut générale, lorsqu'on apprit ses projets de voyage. On se souviendra qu'il en étoit convenu avec la Fée Céleste. Il n'en dit point les motifs ; & , pour cette fois, on n'eut pas la prétention de les deviner. Ses Maîtresses, qui s'accoutumoient à tout, prirent leur parti, sur cette nouvelle absence : mais, lorsqu'il leur renvoya leurs Lettres & leurs Portraits, elles furent un peu surprises. Elles ne voulurent point aller en grande loge, ce jour-là. On en conclut qu'elles étoient désespérées. La plus sensible de toutes, lui parla en ces termes : Ne pensez pas, Seigneur, que je me déssole de votre abandon. Je vous aurois aimé, si vous l'eussiez voulu. Graces, esprit, séduction, que ne réunissez-vous pas ? Je le sentis, quand vous cherchâtes à me plaire. Bientôt votre inconstance vous ôta tout à mes yeux : je ne fus point votre victime ; vous me devîntes un objet indifférent. Si je daignai vous le taire, c'est que nos liens étoient trop foibles, pour valoir même la peine d'être rompus. Je vous vis, sans jalousie, m'af-

focier , tour - à - tour , différens objets. Je n'enviai point leur fort ; je ne me plaignis point du mien. Vous eûtes des rivaux , qui , ne ſçachant guere mieux aimer que vous , ne me parurent pas mériter que je vous ſacrifiâſſe à eux. Je ne vous devois point cet aveu : je crois qu'il pourra vous être utile. Puniffez cependant ma franchise ; & le Génie la récompèſa. Il alla ſ'imaginer que cette Femme , peu eſtimable par ſa conduite , l'étoit peut-être par ſa bonne-foi. S'il ſ'attribua ſes torts , il dut avoir des regrets ; & , du moins , il ſe rappella ce que lui avoit dit Céleſte. Mais ceux qui n'avoient pas entendu ce diſcours naïf , crurent qu'elle avoit fait des reproches à Volfidor. Elle étoit la ſeule qui ſe fût obſtinée à lui demander un entretien ; on le ſçut , & , pendant quelques mois , de peur que ſa ſenſibilité ne fût exceſſive , de peur qu'elle ne mît trop d'importance à de ſimples amuſemens de ſociété , aucun homme n'oſa ſ'attacher à elle. Ce ſoupçon étoit bien injuſte. Cependant Volfidor traitoit ſi froidement , depuis ſon retour , les gens qui ſe faiſoient un jeu de la réputation des Femmes , de leur repos , de leurs bontés , qu'à ſa Cour , le ton étoit plus honnête , & que

les ames n'étoient pas loin de le devenir. Il desiroit qu'en son absence, elles s'affermissent dans ces principes. Il dit ses intentions. Il sçavoit, d'un bout de l'Univers à l'autre, les faire exécuter. Il donne ses ordres à des Génies dignes d'en être chargés. En s'éloignant de son Peuple, il n'en abandonnoit pas le soin. Il veilloit sur le monde entier; & les Mortels s'en applaudissoient. Enfin, il partit, déterminé à ne revenir, que lorsqu'il auroit trouvé ce qu'il cherchoit avec tant d'ardeur & si peu d'espoir. Il séjourna d'abord dans les Régions aériennes; ses recherches n'y furent pas heureuses. C'étoit, par-tout, de l'art, des prétentions, peu de sensibilité, point de franchise. Chaque jour son chagrin augmentoit. Il en faisoit part à un Génie charmant & qui n'en étoit pas moins éclairé, juste, sensible, éprouvé par la disgrâce. Il avoit conservé, dans la sienne, son courage, sa gaiété, ses agrémens & ses amis. L'estime générale, celle de son Souverain & sa confiance, lui étoient dues; & Volsidor n'ouvroit son cœur qu'à lui. Suis - je donc condamné, lui disoit - il, à former des vœux éternels pour un Être imaginaire? Quoi! toujours des visages si bien

arrangés , que presque tous se ressemblent ; un maintien , des propos qui n'appartiennent qu'à l'usage ; un bon ton , qui fait qu'on n'en a point à foi ; des gestes étudiés , des caresses fausses , des complimens fades , des gens-d'esprit qui s'écoutent , des fots qui parlent , des raisonneurs que l'on n'entend jamais ! Je n'ai oui dire à des Sylphides , qui passent pour être instruites , que du mal les unes des autres : elles se piquent de délicatesse , même de générosité. Cependant , enlever un Sylphe à une jolie Maîtresse , est un triomphe. On ne se soucie pas de lui ; il ne s'aperçoit pas de cela. On est barbare , pour satisfaire sa vanité ; & celle des deux sexes forme ici , comme chez Puce , toutes les liaisons : elles y sont aussi languissantes. On y danse moins ; mais s'aime - t - on mieux ? Pense - t - on davantage ? Ceux qui prêchent le bien , le font - ils ? Descendons chez les mortels. en un clin - d'œil il s'y transporta. Il avoit été bien lorgné , bien fêté , bien agacé parmi les Sylphides , & (plus encore pour son rang , peut-être que pour sa personne ,) la même chose lui arriva , sur le Globe terrestre. Quelquefois il y voyageoit *incognito*. Alors , malgré l'extérieur le plus séduisant , malgré ses qualités , quoi-

qu'il s'exprimât avec grace , quoiqu'il n'humiliât jamais personne , & que l'on se crût de l'esprit , toutes les fois que l'on causoit avec lui , les envieux n'en convenoient point. Beaucoup de Femmes prenoient sa modestie pour de l'embarras. On ne le citoit guere. Les petites - Maîtresses foutenoient que ses habits & ses voitures étoient trop simples ; les Pédantes trouvoient sa conversation trop naturelle. Quelques Précieuses lui reprochoient de n'avoir point de jargon. Les Sçavans haussaient les épaules , parce qu'il n'avoit point de morgue ; les Philosophes , parce qu'il n'affichoit aucun systême. Les Beaux - Esprits , dont il ne mendoit point le suffrage , n'avoient garde de l'admirer. Paroissoit-il environné de la splendeur de son rang ? les Femmes lui faisoient bien des mines ; les Hommes lui disoient bien des fadeurs. Les Académies venoient le supplier , à genoux , de leur faire l'honneur d'accepter une place parmi elles : mais , ce que l'on n'auroit point offert au Génie dépourvu de titres , le Souverain du Monde le dédaignoit. On lui amena des Sages , qui ne croyoient à rien , pas même aux vertus ni à l'amour. Après qu'ils eurent bien differté , il les plaignit , & ne les revit point.

Plusieurs

Plusieurs Fous tristes, qui n'avoient des Maîtresses que par air, ne le réjouirent pas davantage. La Sociéte, qui pardonnoit tout, hors les ridicules, le sentiment devenu un mot de *persifflage*, le caprice faisant loi, & le mépris des préjugés le surprirent. Il y avoit des vices de *bonne compagnie*. Ceux-là étoient les bien-venus; & les deux sexes, en général, lui parurent inconséquens, frivoles, plutôt foibles que méchans. Sans principe, ils faisoient le bien; le mal, sans énergie; l'amour, sans être sensibles, &, par fois, des noirceurs, sans remords. Le Génie devenoit Misantrope. Souvent il cherchoit à s'abuser: cela lui étoit plus difficile qu'à un autre. Lorsqu'il se rendoit invisible, il perdoit jusqu'au doute, jusqu'à l'erreur, & se trouvoit plus malheureux. Combien de Prudes, qui n'étoient pas sages! de Coquettes très ennuyeuses! Combien d'Êtres factices! Et qu'il en vit peu d'aimables! Un très-petit nombre d'Hommes lui semblerent dignes d'en porter le nom. Ceux qui l'honoroient le plus, vivoient, la plupart, ignorés, obscurs, sans distinction & sans fortune. Volsidor révolté, ému profondément, les combla de ses dons. Certain qu'ils avoient préféré le malheur même aux bassesses de l'intrigue, il les destina à occuper

de grandes places ; & ils furent plus touchés encore de son estime. Voilà ce qu'un Monarque ne rencontre pas souvent : aussi voyageoit-il.

Quelques Femmes, qu'on calomnioit avec fureur, l'enchanterent. Indulgentes sans affectation, courageuses en amitié, conséquentes, nobles, désintéressées dans leur conduite, conservant un caractère, au milieu du tourbillon, malgré la mode, en dépit de tout, de l'injustice qui ne les affectoit point, des méchans qui ne parvenoient point à les aigrir, de la fausseté à qui elles n'opposeroient que de la franchise, & des Egoïstes qui les trouvoient romanesques, elles durent l'intéresser. Cependant, ce n'étoit pas encore ce qu'il cherchoit. Il parcourut les Campagnes. Elles lui offrirent des tableaux bien touchans, des amours fidelles, des amitiés sincères, des cœurs appartenans à la Nature, une joie vraie, une expression naïve, des plaisirs purs. Mais, visitant tous ceux qui habitoient ce séjour tranquille, il apperçut trop souvent la beauté & la vertu, au sein de la plus affreuse indigence. Ses bienfaits les rendirent à la vie : des larmes de reconnoissance l'en payerent. Il fit des heureux, & crut l'être.

Un jour, les réflexions le conduisirent au

ET ZULMÉNIE. 51

bord d'une forêt admirable. Le Soleil y pénétroit à peine. Sa fraîcheur délicieuse, le plus bel ombrage, la chaleur du jour, je ne sçais quel attrait inconnu l'invita à y promener sa rêverie. Il s'enfonça, de préférence, dans l'allée la plus sombre de cette forêt : c'étoit la plus conforme à la situation de son ame. Elle étoit terminée par un lieu, dont l'aspect, quoique sauvage, avoit quelque chose d'intéressant. Le bruit d'un torrent, qui se précipitoit du haut d'un roc escarpé, & s'épanchoit, en nappes de crystal, sur un gazon parsemé de fleurs champêtres ; le chant mélodieux de mille oiseaux, un calme, plus attendrissant que terrible ; les beautés de la Nature, abandonnée à ses caprices & à ses sublimes irrégularités, firent naître, dans le cœur de Volfidor, une émotion, un trouble, une de ces impressions délicieuses, qui annoncent à l'ame une jouissance inattendue ; & il s'abandonne à ce désordre enchanteur. Des arbrisseaux, d'une beauté ravissante, & qui formoient une voûte parfumée, l'attirent sous leur ombre. Une fontaine qui semble construite par la main des Fées, représente une Sirene, appuyée sur une urne. Elle a tant d'expression, qu'on croit entendre la douceur de ses

chants. Du haut d'un roc voisin, descend un Tigre , qui , à peine défaltéré dans cette fontaine divine, dépouille toute sa férocité , & vient , avec douceur , baiser les pieds du Génie.

Étonné de ce qu'il voit, plus encore de ce qu'il éprouve , son cœur à chaque instant est plus ému ; il se sent arrêté malgré lui. Un sommeil magique vient le surprendre ; des songes, plus magiques encore , le prolongent. Mais , quel fut son réveil ! Quel moment ! Quelle surprise ! A travers les feuillages entrelacés , il apperçoit une jeune Mortelle , qui ressembloit à une Déesse. La simplicité de sa parure ajoutoit encore à ses charmes. Une taille de Nymphé , un teint éblouissant , nul apprêt , de la beauté, des graces , cet embarras , qui en est une de plus , des traits fins , réguliers , un sourire céleste , le regard le plus touchant , des yeux bleus , des paupières noires , des cheveux blonds-cendrés , rattachés avec des tresses de roses ; telle est la foible image de celle qui enivra tout-à-coup l'ame & les sens de Volsidor. Il reste immobile de surprise , de plaisir & d'admiration : elle - même paroît interdite. Revenu de son premier étonnement , il s'ap-

proche , cede aux mouvemens de son cœur, se précipite de l'air le plus tendre , aux genoux de celle qu'il prend pour une Divinité. Il la presse , il la ferre dans ses bras ; elle jette un cri , s'éloigne , plus légère que le Zéphir , & s'embellit encore dans sa fuite. Il brûle de la suivre ; mais il craint de lui déplaire , & demeure comme involontairement enchaîné à la place qu'elle occupoit.

Dieux ! s'écria-t-il ; Dieux cruels , qui me la ravissez ; ah ! rendez-la moi , ou reprenez tous vos dons ! Qu'ai-je vû ? Qu'éprouvé-je ? Quel feu coule dans mes veines ! Qu'elle est belle ! Et que sa timidité la rend plus belle encore ! Elle me fuit. . . qu'est-elle devenue ? Que deviendrai-je moi-même ? Le cœur le plus vrai se peint dans ses regards ingénus. Dieux ! s'il devenoit sensible ! S'il le devenoit pour moi ! Trônes , grandeurs , vains prestiges , hommages de l'Univers , que me seriez-vous , sans le bonheur de posséder une ame naïve , une ame pure , une ame qui seroit à moi ? Mais , que dis-je ? Je l'effraye ; elle me hait peut-être ! Elle m'échappe du moins , & je ne l'ai point arrêtée ! Je le pouvois. Pourquoi donc ne l'ai-je point fait ? Un charme , plus fort que moi , m'a retenu. C'est en vain que je soupire ; c'est en vain que j'aime. Quel chan-

gement ! Un instant , un seul instant l'a produit. Veillé-je?.... Où suis-je?... N'est-ce qu'une illusion?.... Le trait est dans mon cœur ; il m'embrâse ; & je doute ! Amour ! Je reconnois un Maître ! Abuse , si tu le veux , de ton empire ; il doit plaire à ton orgueil ; il étonne le mien : mais , en me soumettant , tu m'as enchanté.

Il n'avoit pas achevé ces mots , qu'un nuage brillant s'ent'rouvre. L'Amour paroît aux regards du Génie. Te voilà mon esclave , lui dit-il , avec un sourire charmant. Sois-le toujours , pour ma gloire & ton bonheur. Viens , suis - moi : chéris jusqu'à tes peines ; & commence à espérer d'être heureux. Le nuage alors s'envole , l'Amour avec lui ; mais il reste tout entier dans le cœur de Volsidor. Consumé de tous ses feux , ne voyant plus rien , Volsidor appelle inutilement , & le Dieu qui le fuit , & la beauté qu'il a perdue. Tout est sourd à sa voix : il ne voit plus qu'un désert immense.

Le jour se cache , la nuit lui succede ; son voile s'étend sur toute la Nature. Un doux repos s'empare de l'Univers. Chaque mortel s'y abandonne. Volsidor veille avec l'Amour. Avant que le Soleil revienne éclairer la terre , le Génie vole , au hasard , pour chercher ce

qu'il aime. Il est seul, loin de sa suite, & il ne songe pas à la rappeler. Il n'a point recours à son art. Le monde entier est soumis à sa puissance ; mais il appartient à l'Amour, & lui obéit. C'étoit, sur les ailes du Dieu, qu'il parcouroit les Campagnes solitaires. Ce n'étoit plus dans ce char radieux, qui fendoit les airs avec tant de vitesse. Il passa plusieurs jours dans cette agitation violente, qui lui plaisoit en le désespérant. Surpris, un soir, par un orage épouvantable, il oublioit qu'il avoit le pouvoir de conjurer les élémens ; ils se déchaînoient, sans l'arrêter.

Au fort de la tempête, une grotte sembla se former, tout-à-coup, sur son chemin, pour lui offrir un asyle ; & il n'en profita pas. Cependant ses yeux s'arrêterent, malgré lui, à l'aspect d'un Vieillard tranquillement assis, à l'entrée de cette grotte mystérieuse. Sa physionomie joignoit à la majesté, je ne sçais quelle grace que n'a point ordinairement la vieillesse. Il avoit quelque chose de séduisant, de persuasif & de divin.

Aimable Inconnu, dit - il au Génie, oû courez-vous, malgré le soulèvement de la Nature ? Si vous ne voulez point vous reposer dans cette solitude, non loin d'elle est une Ville, où je vous invite à porter vos pas.

Votre extérieur intéressant annonce la bienfaisance; vous trouverez-là de quoi l'exercer. Mais, peut-être en proie aux passions, enlevé à vous-même, ne pourrez-vous plus disposer de quelques momens, pour secourir l'infortune? La Ville dont je vous parle, renferme un Prince aimable & malheureux; & vous vous seriez applaudi, sans doute, de l'arracher aux horreurs de sa destinée. Protéger l'humanité qui souffre, répondit Volsidor, c'est mon premier devoir. Les cœurs les plus sensibles doivent être aussi les plus généreux. Il dit, embrasse le vieillard, & prend soudain la route de la Ville qu'il lui avoit indiquée.

Quelque impatience qu'on ait de revoir Volsidor & l'objet dont il est enchanté, il faut que le Lecteur s'arrête, avec moi, dans ce séjour, qui ne laisse pas d'avoir ses singularités & ses applications. Ses Habitans étoient des originaux, qu'il est essentiel de faire connoître. Ils pourront paroître piquans, par leur contraste avec l'aménité, les graces, la politesse, le charme de toute la personne de Volsidor. On verra ce que deviennent des Hommes qui s'éloignent, à un certain point, de la société des Femmes. On appelloit ceux-ci les Sages Quadrupedes, & ils

n'étoient pas mal-nommés. Depuis qu'ils s'étoient mis à mépriser un sexe charmant , ils s'étoient mis aussi à marcher à quatre pattes. C'étoit dans ce costume qu'ils se promenoient, lorsque Volsidor arriva. Leurs figures faisoient peur. Ils avoient de grandes barbes , des cheveux en désordre , qui retomboient sur leur visage ; on ne distinguoit point leurs traits. Leur habillement étoit plus bizarre encore. C'étoit une jacquette d'enfant , un petit toquet assorti , un bourlet , une lisière & des manches pendantes. Volsidor les trouvoit bien grands pour leur jacquette , & bien impolis pour leur âge. On ne lui disoit pas un mot. Mais un infortuné habitoit parmi-eux ; & Volsidor , qui cherchoit moins à surprendre par ses bienfaits , qu'à les faire aimer , ne se découvrit point encore. Il leur demanda seulement un asyle pour quelques heures. Alors Messieurs les Quadrupedes le firent passer dans leur Sallon de Compagnie. Ils n'avoient point de sieges : le Génie avoit un fauteuil invisible ; & les autres se trouvoient bien sur leurs talons. Ils examinoient Volsidor , qui , de son côté , ne laissoit pas de les regarder avec étonnement. Le silence duroit toujours. Le Génie s'impatienta , & voulut sçavoir si leur conversation n'étoit jamais plus animée.

Qu'est-ce que vous voulez qu'on vous dise, s'écria brusquement le Chef de ces Originaux? Nous parlons, mes freres & moi, quand nous sommes sûrs qu'on est digne de nous entendre, car nous avons tout l'esprit qu'on peut avoir. Erudition profonde, lumieres acquises & naturelles, aptitude aux Sciences les plus abstraites, il ne nous manque rien. Que la modestie, repliqua Volfidor. Heim! répondit ce Monsieur: bon pour le sot genre-humain! Apprenez que nous sommes des demi - Génies. Je le vois bien, répondit Volfidor.

Cependant il lui importoit de sçavoir s'ils se trouvoient tous heureux. Belle demande, répondirent-ils! nous sommes sages & libres. Il nous faudroit seulement d'autres habits. Autrefois nous portions des sacs qui nous étoient fort commodes: ceci est un tour de notre Maman Sempiternelle. Elle est venue elle-même nous fagoter comme il lui a plu. Elle est méchante & laide, comme cinq cents diables. Par respect ou par crainte, il a bien fallu en passer par-là, & nous accommoder de cet attirail, du hochet, & de tout ce qui s'ensuit. Je soupçonne, dit Volfidor, que votre sagesse pourroit bien être encore un tour de votre Maman. Mais, pour être ainsi

tenus à la lifiere , est-ce que vous seriez tous ses enfans ? Sans doute , reprit le Quadrupede. Ceux que vous voyez ici , excepté un seul , ont l'honneur de lui devoir le jour. L'Histoire des Grands - Hommes est intéressante : vous devez être curieux de la nôtre.

L'immense Fée Sempiternelle épousa , il y a mille ans , le valeureux Génie Archangé-
lino. Je ne sçais comment il fit pour se résoudre à prendre une Femme. Les vilaines Créatures ! J'en juge par notre affreuse Maman ; elles doivent être *à battre*. Je vous dirai plus. Quoiqu'elle nous ait avoué qu'elle étoit la plus jolie & la plus aimable de son sexe , moi , qui vous parle , indépendamment de son humeur , simplement pour sa figure , sans les égards qu'on doit à une mere , je l'aurois déjà assommée. Archangé-
lino ne pouvoit la souffrir. Cependant nous naquîmes le plus vite qu'elle put , c'est-à-dire , quatre à quatre. Lorsque nous fûmes huit cents , le respectable Archangé-
lino trouva que c'étoit assez. Pour lui persuader le contraire , elle le rendit sourd à force de lamentations. Ce fut sa premiere vengeance ; & elle lui fit tant d'autres noirceurs , qu'il eut l'attention , afin de nous soustraire aux siennes & à tous ces Monstres de Femmes , de nous transporter dans cette Ville ,

qu'il enchantâ , pour qu'elles ne pussent pas en approcher. Nous y résidons avec nos Freres : quelques gens , sans conséquence , y font admis. Nous donnons des loix à l'Univers ; on trouve qu'il n'en est pas digne : mais nous ne sçaurions nous empêcher d'être admirables.

Volfidor , au lieu de leur répondre , les pria de lui faire connoître celui qui n'étoit pas leur Frere. Nous allons vous laisser avec lui , répondirent-ils , vous raisonnerez ensemble , tant bien que mal : celui-là n'est pas un prodige. Nous , pendant que vous causerez , nous allons travailler pour la postérité. Avant votre départ , on vous montrera notre Bibliothèque de huit cent mille volumes : ce sont autant de chefs-d'œuvre de mes Freres & de moi... & comme ils ne se gênoient point , ils sortirent à quatre pattes.

Le Génie resta seul avec Zélidan. C'étoit le nom de l'infortuné , dont on venoit de lui parler avec tant de dédain. Il reçut de Volfidor les plus touchantes marques d'intérêt. Elles parvinrent , enfin , à le tirer de son accablement.

Seigneur , dit-il au Génie , car tout au moins vous êtes grand par la dignité de l'ame , la mienne va vous être connue. Je ne

résiste point à tant de bontés. Quelque chose que vous veniez de voir & d'entendre, l'horreur de ces lieux & celle de mon sort ne se peut imaginer. Privé de ce que j'adore, craignant tout pour elle, environné d'Êtres insensibles, & portant au fond de mon cœur une image qui n'en fera plus que le tourment, il n'est pour moi, ni appui, ni secours, ni espoir. Je devois attendre une destinée plus heureuse. Mon Pere est Souverain de l'Isle Flottante; ses Etats sont considérables: sa tendresse m'étoit plus que son Empire. Une jeune Princesse, charmante, appelée Mélide, étoit élevée à sa Cour. Comment vous la peindre? L'amour le plus tendre nous attachoit l'un à l'autre: nous allions être unis. Sempiternelle alors cherchoit un mari, pour se venger d'Archangéline. Elle voyageoit inutilement: elle séjourna dans l'Isle Flottante. J'eus la douleur de me voir l'objet de son choix. Elle me signifia qu'il falloit lui sacrifier ma Princesse, ou périr tous deux. Nous ne redoutions que de vivre séparés: ce supplice fut le nôtre. Elle enleva Mélide, dans son char traîné par des Serpens, & m'amena dans cette prison qui est la plus odieuse de toutes. Ces malheureux s'enorgueillissent d'être séparés de ce qu'il y a de plus intéres-

sant au monde. Loin de la beauté, ils sont devenus féroces, incivils, insupportables. Je suis condamné à souffrir. Je ne vois que des passions tristes. L'envie les domine; l'admiration d'eux-mêmes les limite; leur médiocrité les enivre. Sans desir de plaire, ils sont sans émulation. Jamais leurs Ouvrages n'ont exprimé un sentiment doux. Leurs Poésies sont froides; leurs Peintures, sans agrémens, sans ame, sans grace & sans volupté. Leur Morale n'offre rien qui console. Leurs Pièces de Théâtre sont dépourvues d'intérêt & de chaleur. Il n'y a que l'Auteur & ses Freres qui les applaudissent. Quelques gens distingués par des talens aimables, & jettés par hazard dans ce séjour, n'y ont reçu que des outrages. L'un d'eux pensa être brûlé, pour avoir fait une Elégie sur la mort de sa Maitresse. Un autre, parce qu'il avoit composé cinq ou six Madrigaux d'une galanterie très-fine, eût été lapidé par eux, s'il ne s'étoit pas sauvé si légèrement, que, marchant comme vous avez vu, il ne leur fut guere possible de l'atteindre. Les plus rebarbatifs se tiennent aux portes de *Sublimano*, & en ferment l'entrée à tous ceux dont l'esprit est embelli par les agrémens. J'ignore, Seigneur, comment vous avez pu y parvenir.

Bientôt vous l'apprendrez, lui dit Volfidor. Un Dieu, s'écria Zélidan, daigna le permettre pour soulager mes maux. Mais, que dis-je ? Ils sont sans remède. Prince, lui dit Volfidor, ils sont finis. Dès ce jour, vous allez me suivre. Les transports, la joie, la sensibilité de Zélidan, pensèrent le faire devenir fou. Les Quadrupèdes rentroient alors. Ils n'y comprirent rien. Le Génie, après avoir refusé d'aller à leur Bibliothèque, leur signifia que le Prince, qui n'étoit point leur Frère, alloit les quitter. Nous le voudrions, répondirent-ils. Assurément il nous déplaît fort. Mais, à cause des menaces & des griffes de Madame Sempiternelle, nous ne souffrirons pas son départ. Volfidor l'ordonne. A ces mots, qu'il prononça d'un ton imposant, à ce nom, ils se prosternerent ; ils passèrent de l'insolence à la bassesse. Volfidor n'en fut pas surpris : il ne daigna point les faire relever. Le Prince fut enlevé par un groupe de Génies ; & leur Souverain disparut aux yeux des prétendus Sages. Ils restèrent pétrifiés. Ils songèrent à sa puissance, & non à sa supériorité. Volfidor, assez sensible pour les plaindre, étoit trop grand, pour se croire offensé.

Le Prince étoit aux pieds du Génie, & se félicitoit de l'avoir pour libérateur ; il lui re-

demandoit Mélide. Elle n'étoit plus au pouvoir de la détestable Fée. Mélide ne souffroit que de l'absence & des peines de son Amant. Par les ordres de Volsidor , des Génies consolateurs avoient déjà traversé les airs , pour détruire les alarmes du Roi de l'Isle Flottante , sur le sort d'un Fils tendrement aimé. Zélidan , comblé des bienfaits du Génie , & rendu aux graces de sa figure , avoit enfin quitté le vilain costume des Quadrupedes. Mais pendant qu'ils redoutoient la vengeance de Volsidor , qui s'occupoit de les rendre à la raison & au bonheur , le généreux Zélidan sollicita leur grace. Ils sont , disoit - il , plus malheureux que coupables. Archangélino , en effaçant de leur mémoire le sexe le plus aimable , les a enlevés même aux vertus. Eh ! qui peut , reprit le Génie , avec un profond soupir , faire oublier ces Êtres charmans qui nous maîtrisent , qui nous enchantent , qu'on adore ? . . . N'importe ! *Sublimano* fera libre. Désormais ses habitans , s'ils en sont dignes , pourront être heureux. Ses portes seront ouvertes à tout ce qui est honnête , d'un sexe ou de l'autre. S'ils ne sont pas ramenés par les charmes & par les exemples , s'ils sont sans ressource , je les abandonnerai à Sempiternelle & à eux - mêmes. Allez , Prince , ajouta-

ajouta-t-il, allez rassurer un Pere : ce sera ensuite à l'Amour à conduire vos pas. Volsidor vous aime & vous protège. Mélide vous sera rendue ; mais la Destinée ne permet pas que ce soit aussitôt que je le voudrois.

Pouvoit-on, sans regret, s'éloigner de Volsidor ? Zélidan, partagé entre la reconnoissance, la Nature & l'Amour, éprouvoit bien des combats. Volsidor le décida ; & appelant un escadron de Génies, ils transporterent, en un moment, le Prince dans l'Isle Flottante.

Cependant, quatre heures s'étoient à peine écoulées depuis la rencontre de la grotte magique, du Vieillard majestueux, & de la visite des Quadrupedes. L'orage étoit dissipé. Le Soleil, dans tout son éclat, imprimoit mille formes éblouissantes sur la cime inégale des nues : l'air n'étoit que rafraîchi. Le jour le plus riant embellissoit la Nature. Jamais Volsidor n'avoit trouvé son spectacle aussi intéressant. Il étoit moins calme qu'elle ; mais il goûtoit, dans son agitation, un charme, une volupté, des plaisirs inconnus. Son ame, accoutumée à ceux de la bienfaisance, croyoit les sentir pour la première fois. L'Amour lui rendoit plus cheres jusqu'à ses vertus. Il s'abandonnoit à lui, avec une ardeur

que peut-être les Mortels ignorent. Alors, une voix secrète parle à son cœur : un mouvement, dont il ne se rendoit pas compte, & qu'il n'avoit garde de combattre, l'entraîne vers un désert immense ; & il s'y engage, avec ce plaisir vague & confus, dont les ames sensibles jouissent, & dont elles ne s'occupent point de démêler la cause.

L'aspect imposant de ce désert, ses rocs escarpés, ses antres respectables, ses arbres antiques, son obscure profondeur, & les mugissemens multipliés dont il retentissoit au loin, rendoient plus fortes & plus tendres, les impressions qu'éprouvoit Volsidor. Les animaux les plus féroces & les plus terribles y paroissoient apprivoisés, beaucoup plus que les Sages qu'il venoit de quitter, & chez lesquels il n'avoit trouvé que de l'orgueil, de la rudesse & des erreurs. Les Daims, qui n'avoient point à craindre les Chasseurs, avoient l'air fort gai ; ils jouoient paisiblement avec des Tigres pleins de franchise ; & tous se détachèrent pour venir le saluer. Des Cerfs, dont le bois touchoit au sommet des arbres, s'inclinoient humblement sur son passage : les plus jolies Biches du monde venoient à sa rencontre ; elles avoient le regard doux, & un air si décent, si modeste, si peu apprêté

que Zélide alors lui revint à l'esprit ; & rien ne fait plus d'honneur à cette Dame , qu'une pareille réminiscence.

Malgré l'étendue prodigieuse de ce désert , il le franchit en un moment. Parvenu à ses extrémités , il se trouva sur les bords d'un Fleuve , qui sembloit parcourir , avec complaisance , un Univers enchanté. Sur ces flots paisibles , paroît une chaloupe , dont le mât s'éleve parmi des guirlandes de fleurs : une figure de l'Amour lui sert de gouvernail. On voyoit des Génies prosternés aux pieds de l'Enfant , maître des Dieux. Volsidor s'y précipite ; & soudain la chaloupe , avec une rapidité incroyable , sans guide en apparence , sillonna la surface des eaux , & suivit le cours du Fleuve.

Sous la garde de l'Amour , & plus enivré que jamais , le Génie se livre à l'espoir. Tout lui plaît , tout le transporte. Ses yeux contemplent , avec délice , les rives du Fleuve qui l'entraîne. Il voit des côteaux délicieux , des bois coupés par des ruisseaux , des prairies émaillées de mille couleurs , des sites variés à l'infini. Sous un Ciel d'or & d'azur , & dans les plus rians pâturages , paissent des moutons brillans , comme ceux d'El-Dorado ; ils sont conduits par des Bergers , & par des

Bergeres , qui ont leur beauté pour parure ; & , pour trésors , leurs sentimens. La chaloupe , voguant seule , au milieu des eaux , les fraploit d'admiration : mais , ce qu'ils admiroient encore d'avantage , c'étoit la figure de Volfidor. Les Bergeres sur-tout y faisoient une attention toute particuliere ; & cette figure-là penfa leur faire oublier leurs moutons.

Plus loin , d'autres Pasteurs & leurs Maîtresses forment entr'eux des danses naïves & légères : leur joie est naturelle ; ils la ressentent & l'inspirent. Volfidor , à chaque pas , se croyoit dans un monde nouveau , qui venoit de lui être créé par l'Amour. Plus ses regards étoient ravis , plus son cœur soupiroit. Ces aimables lieux ne lui offroient que des beautés , & non le bonheur. En est-il , sans ce qu'on aime ? Cette réflexion le plongea dans une rêverie , qui ne fut interrompue que par le plus étrange événement. Tout-à-coup la chaloupe s'arrête : tout a changé.

Au lieu d'un crystal , transparent , pur & tranquille , le Fleuve ne roule plus que des glaçons. Le froid le plus piquant se répand dans les airs. Le Soleil même a perdu sa chaleur , & ces bords , leurs ornemens. Ils sont inhabités. Les arbres n'ont plus de verdure :

tout a disparu aux yeux de Volsidor; il n'aperçoit qu'une effrayante solitude. Cependant il s'élançe au milieu de ces plaines, où la neige étend, au loin, ses tapis d'albâtre: il les traverse d'un pied léger. Il n'avoit point entendu l'orage; il ne sentit point les frimats. Mais, ne découvrant pas même un seul vestige; c'en est trop, s'écria-t-il; Amour! j'étois à toi; je te servois avec une idolâtrie qui devoit t'étonner toi-même. Jamais on ne t'offrit un délire, un abandon, des vœux aussi ardents, des hommages aussi vrais que le mien. Va, je renonce à tes fausses douceurs, à tes promesses trompeuses, à la vaine poursuite d'une Mortelle divine, que tu ne m'as fait voir une fois, que pour me la faire à jamais regretter. Dieux! quel étoit mon égarement! Incertain si son cœur sçavoit aimer, je voulois m'exposer au danger de la revoir. Je vais la fuir, l'oublier... L'oublier! ah! jamais! Puis-je le penser? Puis-je le vouloir? Dieu barbare, reprends tes droits, ton esclave & mes sermens. A ces mots, des sons mélodieux frappent son oreille; ils augmentent son trouble, en lui rendant son espérance. Ces sons inattendus, dans un lieu si sauvage, annoncent quelque nouveau prodige. Bientôt il distingue qu'ils sont formés par un million

de sonnettes retentissantes. C'étoit des Jumens blanches , qui en étoient environnées : elles étoient parentes de celle dont parle Hamilton ; elles ne marchent jamais qu'avec leur musique. Ces belles Jumens , attelées à cent traîneaux , avoient pour conductrices , de très - jolies Nymphes , qui eussent paru charmantes à Volsidor , sans celle qu'il n'avoit qu'entrevue , & qu'il ne pouvoit oublier. On diroit qu'elles volent sur la glace ; elles arrivent comme un trait. Le Génie les voit ; il se flatte , il frémit , il craint , il espere , & tremble pour la première fois. Mille beautés ravissantes sont devant ses yeux ; il ne cherche que Zulménie : c'est le nom de celle qu'il aime , & l'Amour le lui avoit appris. Des cris perçans se font entendre ; c'est un traîneau , que les Jumens ont presque fracassé , & qu'elles emportent , à travers des rocs , sur le bord d'un abîme. Toutes les Nymphes jettent des cris. Volsidor fait un geste , & le traîneau s'arrête ; il y vole. Dieux ! comment peindre ses transports , ses alarmes , son ravissement & son délire , & sa douleur ? C'est Zulménie qu'il voit ; c'est Zulménie qu'il retrouve , évanouie , en danger , mourante ; elle n'en est que plus belle. Volsidor , hors de lui-même , écarte ses compagnes , s'en approche , la serre

dans ses bras : Zulménie !... Zulménie !... Zulménie !... A cette voix , que son cœur entend , avant de la connoître , elle reprend ses esprits ; ses yeux se fixent... ils se fixent sur Volfidor. Que vois-je , dit-elle ? Il tombe à ses pieds : il commande que ces abîmes , qui l'ont fait trembler pour elle , se referment à jamais ; il commande , & la Nature reprend ses charmes. Que dis-je ? elle les doit au premier sentiment de Zulménie. Mais , pendant que ses compagnes s'étonnent de respirer un autre air , & de marcher sur les fleurs , pendant que le Génie ne voit qu'elle , la regarde sans cesse , croit ne la point voir assez , & remercie l'Amour , elle n'apperçoit d'autre prodige que sa présence. Elle-même émue , sans en sçavoir la cause , verse quelques larmes , baisse les yeux , ne les leve que sur Volfidor , & cherche toujours les siens , quoiqu'elle en soit bien embarrassée. Le trouble de Volfidor l'empêche de remarquer celui qu'il fait naître. Tous les deux , en extase , voudroient se parler , & leur voix expire ; ils ne prononcent que des mots inarticulés. Les autres Bergeres , attentives & muettes , s'étonnent du silence des deux Amants ; mais elles le respectent. C'est la première fois qu'on soupire dans ces paisibles lieux ; & c'est , je

crois, le moment de faire connoître celles qui les habitent. La Fée sincere, Soeur aînée de Céleste, aussi adorable qu'elle, & presque aussi belle, étoit leur Protectrice. Cette Fée mécontente, même du séjour magique où elle regnoit, pour l'honneur de son sexe, se mit dans l'esprit que la dissimulation des Femmes, que la fantaisie de plaire exclusivement, les rivalités qui les divisent, l'émulation des conquêtes, plus que celle des suffrages, l'orgueil de la beauté, je ne sçais combien d'autres défauts semblables, venoient du peu de bonne-foi des hommes, de leurs louanges continuelles, de leur inconséquence soutenue, & de leurs adorations simulées. Elle créa, en conséquence, cette retraite champêtre, où elle transporta, dès leur plus tendre enfance, de jeunes Bergeres, favorisées par elle. Elle les doua de toutes les graces, de toutes les vertus. Zulménie, plus charmante que les autres, Zulménie, qui les surpassoit toutes, n'en étoit que plus aimée. Elles ne connoissoient point l'envie. Modestes, sans croire que ce fût un mérite, tranquilles au sein de l'innocence, discrettes par sentiment, elles étoient vraies, sans imaginer qu'on pouvoit ne pas l'être, & dans leur union pleine de charmes, les succès ou la joie d'une

d'entr'elles , étoit le plaisir de toutes. La Fée les voyoit heureuses , & s'en applaudissoit : elle venoit souvent jouir de son ouvrage. Chaque Bergere avoit une Gouvernante , que Sincere avoit choisie. Tous les talens agréables avoient embelli leur éducation : on l'avoit fortifiée par des sciences utiles. Leur politesse n'étoit que l'expression de leur sensibilité ; elle gagnoit tous les cœurs : mais , pour cela , elles n'avoient pas eu besoin de leçons. Elles ne sçavoient pas bien distinctement s'il y avoit des hommes au monde. On leur avoit quelquefois parlé de certains Originaux qui se croient supérieurs à tout : c'étoit assez pour qu'elles se souciaissent peu de les connoître. On ne leur en avoit point dit plus de mal , pour ne leur en pas faire imaginer trop de bien. Si , par hazard , elles y rêvoient , ces rêves-là ne les occupoient gueres. Elles ne s'en souvenoient pas le lendemain. Volsidor étoit , jusqu'alors , le seul qui se fût offert à leurs regards. Jamais aucun Mortel ne s'étoit mêlé à leurs Fêtes , à leurs danses , ni à leurs jeux ; & les Bergeres n'en étoient que plus gaies. La seule Zulmienie , depuis qu'elle a vu Volsidor dans ce bois dangereux consacré à l'Amour , percée du même trait , accablée d'une langueur qui a pour

elle des charmes , pénétrée d'un sentiment qu'elle ignore , est toute entiere à l'idée d'un Être qu'elle n'a fait qu'appercevoir , qu'elle a fui , par un mouvement de crainte , inconcevable pour elle-même ; qu'elle appelle , qu'elle redoute , qu'elle souhaite , qui a détruit son repos , qu'elle préfere à tout , au bonheur , à la vie , à ses compagnes , à sa beauté , à ses plaisirs. Elle ne cherche plus que la solitude ; elle ne sçait quel trouble l'agite ; elle n'ose le demander. Sa Gouvernante (son nom est Ofiris) l'a souvent interrogée : elle ne lui a répondu que par des pleurs. Le caractère de Zulménie cependant n'est point dissimulé ; il n'est que timide. A toutes les vertus de son âge , elle joint une raison qui n'ôte rien à sa candeur. Quoiqu'elle n'ait que seize ans , son esprit est juste ; elle voit avec finesse , & s'exprime avec naïveté. Elle est trop sensible , pour que sa gaîté ne soit pas douce. Son imagination , quoique très - vive , est subordonnée à son cœur. L'ornement de ces lieux , elle est le modele de ses compagnes , & ne s'occupe que du soin délicat de les faire valoir. Toutes l'adorent ; pas une n'est fâchée de ce que Volsidor la préfere. Je l'ai laissée sous le frais ombrage des arbres les plus épais , assise sur un Trône de fleurs , où le Gé-

nie, qui l'a enlevée, après son évanouissement, l'a portée lui-même. Il la contemploit, il soupiroit, il brûloit, il étoit enivré d'amour. Zulménie, avec autant de volupté, mais plus de crainte, éprouvoit les mêmes impressions : mais l'un & l'autre n'en parloient pas davantage. Les Nymphes de Sincere, qui ne pouvoient pas toujours garder le silence, & qui n'en avoient pas les mêmes raisons, s'éloignèrent un peu, pour s'entretenir avec liberté de Vollidor, qu'elles trouvoient charmant, & de Zulménie, qui leur paroissoit heureuse, quoiqu'elle fût triste. Presque seule avec lui, & tremblante, sans sçavoir pourquoi, elle fait un mouvement pour s'en éloigner. Il s'écrie, avec l'accent de la douleur : Vous me fuyez, ô ma belle Maîtresse ! Que son embarras, que son trouble la rendoit touchante ! Elle retombe sur le banc de gazon ; &, sans oser regarder le Génie, sans retirer sa main, qu'il couvroit de baisers de flâme, elle reste enchaînée par l'Amour. Zulménie, lui disoit-il, vous que j'adore, ah ! souffrez que je vous le dise. Zulménie, ma chere Zulménie ! n'est - ce point une illusion ? Vous que j'ai tant cherchée, pour qui je respire, que j'idolâtre ! Eh quoi, m'envierez - vous le bonheur d'être à vos

pieds ? Suis-je donc haï ? Il étoit trop amoureux , pour être sûr du contraire. Zulménie , de plus en plus , interdite , agitée , ne pouvant fuir , ni répondre , enfermoit dans son cœur , les moindres paroles de Volsidor , & n'en disoit pas une. Le silence de Zulménie lui parut la preuve de son malheur ; il se livre au désespoir. Dieux ! s'écria-t-il , je vous suis un objet insupportable ! Qu'ai - je donc fait ? O Ciel ! & devois-je m'y attendre ? Mais , du moins , mais , par pitié , apprenez - m'en la cause ? Des larmes alors , & il n'en avoit jamais versé que sur l'infortune des autres , des larmes coulerent de ses yeux. Zulménie , enfin , Zulménie retrouve des forces. Je ne puis soutenir votre chagrin , s'écria-t-elle. Ce n'est pas le premier que vous m'avez donné : c'est le seul que je ne vous pardonne point. ... Hélas ! ... j'étois paisible avant de vous connoître. Ennemi de mon repos , laissez-moi. ... laissez-moi vous fuir. A ces mots charmans , à cet aveu enchanteur , Volsidor est dans un ravissement , dont on se fera , si l'on peut , une idée. Quelle douce lumière à pénétré dans son ame ! Il passe de l'excès du désespoir , à l'ivresse du bonheur : il est égaré , éperdu. Quels transports ! quelle joie pure ! quelle félicité inattendue ! Il n'ose y croire.

Ai-je bien entendu ? Est-il vrai , s'écrioit-il ?...
 Amour !.... Bien suprême !.... O ma chere
 Maîtresse ! ne me redoutez point. Zulménie
 étoit touchée de cette joie , & la partageoit ,
 sans la comprendre. Dites-moi , mon cœur en
 est digne , répétez-moi sans cesse , que vous
 m'aimez.... Que je vous aime , moi ! Je n'en
 sçais rien. — Sa voix n'étoit pas trop assurée ,
 en prononçant ces derniers mots. — Vous
 n'en sçavez rien ! Ah ! si vous étiez sensible à
 mon amour , vous feriez éclairée par le vôtre.
 Moi , je sçais , je sçais , pour mon malheur ,
 que je ne vous inspire rien : & l'amour & l'A-
 mant , tout vous est odieux. L'Amour , l'A-
 mant ! qu'est-ce que tout cela ? Je ne vous en-
 tends point ; & ce n'est pas faute de le sou-
 haiter. Vraisemblablement ils en auroient
 dit davantage ; mais la cruelle Ofiris se
 trouva si près d'eux , qu'elle déranga la con-
 versation. Quoique sa beauté fût imposante ,
 & que même elle inspirât de l'intérêt , l'a-
 moureux Génie auroit voulu qu'elle fût bien
 loin. Zulménie , je crois , ne la desiroit pas.
 Mademoiselle , lui dit gravement la très-ma-
 jestueuse Ofiris , je pense , que vous devez
 être , non pas fatiguée de la promenade , car
 vous êtes toujours restée à la même place ,
 mais un peu émue de la frayeur que vous

avez ressentie. Vous oubliez que le calme vous est nécessaire; & moi, j'y songe pour vous. L'abattement où vous êtes, m'intéresse infiniment; & voici l'heure de vous retirer. — Cette heure est déjà venue! Eh mais, Madame, il n'y a qu'un instant que nous sommes ici. — C'est que le lieu est beau, dit Osiris, avec un sourire ironique; mais, c'est justement pour cela qu'il n'y faut pas rester trop long-temps. Les Nymphes qui avoient dit bien des choses, & qui en avoient mille encore à dire, rejoignirent alors Zulménie, qui leur apprit, avec un chagrin bien profond, qu'elle alloit quitter la promenade. Elles entourèrent Osiris, la caressèrent, la supplièrent, lui dirent toutes à la fois, ce qui faisoit qu'on ne les entendoit pas bien distinctement, qu'elles n'auroient pas de plaisir dans l'absence de leur charmante compagne. La majesté d'Osiris céda aux graces des jolies suppliantes. Une heure est obtenue; & la reconnaissance ne finissoit pas. Celle de Zulménie étoit la moins marquée, & la mieux sentie. Volsidor, tout Génie qu'il étoit, ne sçavoit point contraindre la sienne; il baïsa plusieurs fois la main d'Osiris, & ce fut avec tant d'action, qu'elle en devint plus sérieuse, du moins en apparence. A propos, dirent

les Nymphes au Génie , nous venons de parler de vous : vous êtes très - aimable ; mais , nous sommes convenues que cela ne suffisoit pas. Comment vous appelez - vous ? Quelle est votre Patrie ? D'où vient , par exemple , ne sommes-nous pas si grandes que vous ? Et par quel hazard , votre parure ne ressemble-t-elle pas à la nôtre ? Pourquoi sortez-vous sans vos Compagnes ? Êtes-vous une Bergere ? A ce mot de Bergere , Volsidor pensa se fâcher. Moi , je le soutiens , disoit Zéphirine. C'étoit la plus vive des Nymphes. Moins jolie que Zulménie , elle l'étoit infiniment. Elles s'aimoient de bonne-foi , ne pouvoient se quitter ; & toutes deux avoient été confiées aux soins d'Osiris. Volsidor , qui aimoit assez qu'on le prît pour ce qu'il étoit , jura très - sérieusement qu'il n'étoit ni Bergere , ni Nymphe ; qu'il en adoroit une , & qu'il les admiroit toutes. Vous n'êtes cependant pas un homme , reprend Zéphirine , car vous n'avez point d'orgueil : vous le nieriez en vain. De loin , je vous ai vu à genoux , & vous me paroissez même en avoir l'habitude ; car vous ne finissiez pas d'y être : c'est apparemment l'usage du séjour que vous habitez. C'est l'usage des Amants , reprit Volsidor , en regardant , de l'air le plus passionné , sa belle

Maîtresse , qui rougissoit de l'entendre , & qui auroit voulu passer sa vie à l'écouter. Est-ce que vous vous appelez un Amant , lui dirent toutes les Nymphes ? — Je m'appelle.... Zuma. Et votre Bonne ? — Mesdemoiselles , je n'ai point de Bonne ; je n'ai pour guide , pour maître , pour conducteur que l'Amour. — Vous laisse-t-il faire tout ce que vous voulez ? — Ses ordres sont absolus ; & j'aime à lui obéir. Et s'il vous défendoit , interrompit vivement Zulménie , de revenir dans ces lieux , lui obéiriez-vous ?..... Lui , me le défendre ! lui !..... Il alloit dire les plus belles choses du monde : l'impitoyable Osiris l'en empêcha pour la seconde fois. Elle lui déclara , très - positivement , que , soumises à la Fée , les Nymphes de Sincere ne le seroient jamais à l'Amour ; que ces retraites n'étoient point sous l'empire de ce Dieu ; que Zuma devoit les respecter , les oublier , n'y reparoître jamais. Volsidor , qui vouloit tout obtenir , quoiqu'il pût commander , la conjura de révoquer un ordre si rigoureux. L'infortunée Zulménie contraignoit sa douleur. Un sentiment confus l'avertissoit que c'étoit un devoir ; & ce sentiment-là lui faisoit bien de la peine. Les Nymphes , avec une présence d'esprit admirable , avoient remarqué que Sincere

cere

cère devoit s'intéresser à l'Inconnu , & cela , d'après le changement subit de la Nature à son arrivée ; car elles attribuoient à la Fée un pouvoir que le Génie seul possédoit : mais il fut charmé de cette méprise. Aussi délicat que sensible , le Génie se cachoit , pour ne laisser voir que l'Amant. Osiris résistoit toujours à ses prieres. Les Nymphes s'y joignoient. La plus charmante de toutes , laissoit tomber quelques larmes , & s'empressoit de les cacher. Osiris , enfin , jetta sur le Génie un œil un peu moins sévere. Je m'étonne , lui dit-elle , qu'une retraite champêtre ait pour vous tant de charmes , quand votre magnificence annonce le luxe des Cours , & que , sans doute , votre naissance vous y appelle. Volsidor assura que sa naissance étoit obscure ; qu'il habitoit dans un Hameau peu éloigné du Temple de Sincere ; & , sur le champ , il créa le Hameau ; car il n'existoit pas dans l'endroit qu'il avoit nommé. Il ajouta , pour intéresser davantage l'inflexible Gouvernante , qu'il étoit protégé par Céleste , Sœur de Sincere. Quels éloges ne donna-t-il point à cette Fée bienfaisante ? Il étoit furieux de ce qu'Osiris la louoit foiblement. Elle sourioit à route cette colere ; & l'on sçaura pourquoi , quand elle sera connue. Si quelque Lecteur

devine qui elle est , à la bonne heure. Pour moi , je ne le dirai pas. Jamais je n'ai mieux senti combien elle est aimable , disoit Zulménie ; & je suis persuadée qu'on mérite toutes fortes d'égards , quand on est protégé par elle. Vous êtes persuadée de cela , reprit Osiris , toujours en souriant ? Eh bien , je suis indulgente , comme vous allez voir ; & pourvû que les visites de Zuma soient très - rares , mais , très-rares , je consens volontiers. Pour demain , par exemple , interrompit Zéphirine : n'est-ce pas , ma Bonne , que vous y consentez ? Je donne une Fête à mon amie ; il faut bien qu'il y vienne. Puis , s'adressant au Génie : entendez-vous ? Je sçais d'avance qu'il ne me regardera point ; mais , qu'est-ce que cela me fait ? Il y aura là d'autres Nymphes que lui : pourvû qu'il voie la Fête , tout le reste m'est égal. Osiris ne s'y opposa point. On pourra en être surpris ; moi , je le suis aussi ; mais il faut espérer que tout s'éclaircira. L'amie de Zéphirine l'embrassa mille & mille fois ; elle disoit que c'étoit pour la Fête ; & l'on en pensera ce que l'on voudra. L'heure qu'Osiris avoit accordée , cette heure délicieuse & rapide s'étoit bientôt évanouie. Les Calêches des Nymphes fendent l'air : le carillon harmonieux des Ju-

mens blanches recommence. Volfidor en étoit importuné; Zulménie ne pouvoit le soutenir. Dès qu'Osiris tournoit la tête, on lui ferroit la main; elle étoit tremblante. Tous deux soupiroient; & lorsqu'ils se séparèrent, son Amant, s'il l'avoit moins aimée, auroit vu tout ce qui se passoit dans son cœur. La Calèche où elle étoit avec Osiris & Zéphirine, fut emportée avec une vitesse dont elle s'aperçut pour la première fois. Ses regards, sous prétexte de contempler la Nature, se retournoient, sans cesse, vers celui qui l'embellissoit pour elle. Volfidor invisible, (l'amour le plus tendre & le plus attentif l'attachoit à tous ses pas) pendant qu'elle le regrettoit, s'enivroit du plaisir de l'admirer; & il eut celui de la voir muette, pendant presque tout le voyage. Elle rêvoit si profondément, qu'elle ne sçavoit pas même si Osiris & Zéphirine avoient parlé? Le Génie osoit, quelquefois, s'attribuer sa rêverie; mais il n'espéroit que des instans, & il craignoit toujours. Zéphirine, à son tour, garda un moment le silence, ce qui ne lui étoit pas arrivé depuis long-tems: elle s'aperçut alors de celui de sa compagne. On entend d'ici tous les reproches qu'elle dut lui en faire. Autrefois, lui disoit-elle, votre conversation

étoit si intéressante , & il falloit bien que cela fût ; car , moi-même , je me taisois pour vous écouter. A présent , ne faut-il pas que je me fasse violence , & que je déraisonne , quand nos Compagnes viennent nous voir , afin qu'elles ne croient pas que nous sommes tristes toutes deux ? Cela les affligeroit trop. Je ne sçais ce qui vous chagrine. A peine , seulement , puis-je sçavoir si vous m'aimez ? Que vous êtes injuste ! répond Zulménie , en lui ferrant tendrement la main. Eh ! pourquoi , reprend Zéphirine , avez-vous été si sérieuse avec cet Inconnu ? Il m'a paru très - aimable à moi. A vous ! cela peut-être , dit Osiris ; mais il l'est très - médiocrement. Dieu sçait si , dans ce moment-là , Volsidor la détestoit ! Ah ! Madame , s'écria Zulménie !... & elle n'en dit pas davantage. La Calèche s'arrête dans l'avenue qui mene au séjour des deux Nymphes. Volsidor les y attendoit , pour leur offrir sa main invisible , qu'il ne leur offrit pourtant pas , de peur de les effrayer ; mais il les suivit , le plus imperceptiblement qu'il lui fut possible. Osiris qu'il abhorroit de tout son cœur , malgré sa dignité , comme il s'agissoit d'un entretien important , renvoya Zéphirine. Le Génie même s'éloigna , pour ne point abuser de son droit de présence ; &

la voilà seule avec Zulménie. Rassurez-vous , lui dit-elle : votre embarras ne doit pas être la crainte du reproche , mais le regret de l'avoir mérité. J'ai lu dans votre ame : des sentimens nouveaux l'agitent. J'eusse été flattée d'en obtenir l'aveu. Vous vous feriez épargné des torts ; & vous conviendrez bientôt de ceux que vous avez , si déjà vous n'en êtes pas avertie par votre cœur. Un Inconnu paroît , & soudain vous oubliez , moi , vos Compagnes, l'Univers. Vous ne voyez que lui ; vous lui prodiguez vos affections , avant de savoir s'il en est digne. J'ai veillé sur votre enfance : je ne fais point valoir mes soins ; je veux tout devoir à ma tendresse. Je comptois sur la vôtre ; je devois m'y attendre. Cependant , je vous ai vue prête à me haïr , parce que je ne disois point assez que cet Inconnu est aimable. Vous m'avez affligée. Ah ! Madame , s'écria Zulménie , baignée de pleurs , & se jettant dans ses bras , que je suis malheureuse ! Vous me croyez ingrate ! Ai-je donc pu le paroître ? Je vous aime ; je le dois. Si j'ai quelques vertus , elles sont votre ouvrage ; & , du moins , par ma reconnoissance , je suis digne de vos bontés. Je me reproche , n'en doutez point , le seul mystere que je vous aie jamais fait. Combien de fois , prête à vous



parler , un sentiment , que je ne démélois pas ; m'a retenue , & l'a emporté même sur celui qui m'attache à vous ! Elle apprit alors , ou crut apprendre à Osiris la rencontre , dans une forêt magique , de l'Inconnu le plus redoutable ; l'impression qu'il avoit faite sur elle , ce qu'elle avoit souffert en son absence , ce qu'elle avoit éprouvé en le revoyant ; l'agitation , les différens mouvemens de son ame , qui l'enchantoient & la défespéroient tour à tour. Elle ne lui cacha point que , pendant son sommeil , au milieu de ses Compagnes , au sein du repos , ou , dans les Fêtes , livrée aux regrets , ou consolée par l'espoir , elle n'avoit plus d'autre idée ; que , dans l'Univers entier , elle n'appercevoit plus que Zuma ; qu'il avoit détruit le repos de ses jours , le calme dans lequel ils s'écouloient ; qu'il en étoit le tourment & le charme.

Voilà , Madame , continua-t-elle , ce que je n'osois vous dire. Vous connoissez mon cœur : s'il est coupable , si j'ai des torts , ils sont involontaires ; je sens que les aurai toujours. Mais , éclairez-moi ; je me livre à vous. Apprenez-moi ce qu'il faut que je fasse ? Serait-ce , (son effroi parut extrême , en disant ces mots ,) de renoncer à voir Zuma ? Si je le dois , j'y suis prête , & je n'y survivrai pas.

Osiris l'embrasse alors , avec l'émotion la plus tendre. Je ne vous demande point ce sacrifice , ma chere Zulménie. Vous sçauvez , un jour , si votre satisfaction m'occupe. Vous méritez d'être heureuse. Eh ! que n'avez-vous dépendu entièrement de moi ? Mais , dussé-je ajouter à vos peines , je n'aurai point la foiblesse de vous taire les dangers qui vous environnent : ils sont d'autant plus à craindre pour vous , que vous ne les connoissez pas ; & que , moi-même , je les ai prévus , sans pouvoir les détourner. Vous êtes sous les loix de Sincere : elle est ennemie de l'amour ; il est devenu votre Maître , plus encore , s'il est possible , que celui de Zuma. Vos peines , votre agitation , ce sentiment qui vous étonne , est son ouvrage. Quel sera votre sort ? Vous ne pouvez lui appartenir , sans offenser Sincere. Eh bien ! interrompit Zulménie , qu'elle me punisse , mais sans me haïr ! Cette offense , puisque c'en est une , (hélas ! je l'ignore ,) je dois seule en être la victime. Mais , Zuma !..... Ce Zuma , reprit Osiris , auquel vous vous intéressez trop , ce dangereux Zuma , est d'un sexe qui trompe , afflige , dédaigne même le nôtre : il a l'air de nous adorer , & ne nous apprécie jamais. A nos genoux , c'est un triomphe qu'il médite ; ce sont

des regrets qu'il nous prépare , celui d'avoir aimé, celui, quelquefois, de ne plus l'être ; & , tandis que son partage est l'inconstance, l'ingratitude, la perfidie, quel peut être le nôtre, si nous ne lui résistons ? La honte & le malheur.

Ah ! mon Dieu ! s'écria Zulménie, ne pensez point que Zuma soit coupable.— Zuma est un homme.— Vous croyez, Madame ?— Il y a toute apparence. — Eh bien ! les hommes eussent-ils plus de défauts encore, — ils n'ont gueres que cela.— Je parierois bien qu'il en est exempt. Sincere elle-même, si elle le connoissoit, lui rendroit justice.— Sincere n'en veut connoître aucuns : elle ne veut pas même qu'on les écoute.

Osiris étoit en train de donner des conseils bien sages. Sur-tout elle répéta, beaucoup de fois, que si l'on n'étoit pas, avec un Amant, d'une réserve infinie, on perdoit le droit d'en être estimée, & , le plus précieux, le premier de tous, celui de s'estimer soi-même.

Elle auroit continué. Zéphirine entra : elle avoit trouvé cette conversation bien longue. Mesdemoiselles, leur dit Osiris, en se retirant, j'espère que vous allez bientôt vous séparer. La nuit, qui s'avance, vous avertit qu'il est temps de vous livrer au repos ; & je vous invite à ne pas causer long-tems.

Zéphirine n'étoit pas de cet avis. Jamais elle n'avoit été si curieuse; & jamais la nuit n'avoit été si belle. Jamais ses astres paisibles n'avoient répandu sur l'Univers de si douces clartés: il sembloit qu'ils les eussent empruntées du flambeau même de l'Amour. En conséquence, Zéphirine peignoit à son amie, avec la vivacité dont elle étoit capable, les délices d'une petite promenade nocturne, dans le jardin qui embellissoit leur retraite.

Ce jardin offroit, à lui seul, tous les charmes que la Nature semble avoir dispersés sur les plus beaux lieux: & ces charmes-là, Volsidor avoit grand soin de les augmenter. Quel gré ne faisoit-il pas à Zéphirine d'avoir faisi, avec tant d'intelligence, l'idée qu'il avoit inspirée lui-même? Quoiqu'invisible, il se promit bien d'être, pour quelque chose, dans la promenade de ces Demoiselles. Il s'étoit glissé dans leur appartement, dès qu'Osiris en avoit été sortie. Quel moment pour lui! Les deux amies sont déjà descendues dans ce séjour enchanteur, que le plus amoureux des Génies rend plus magique encore. Par son ordre, Zéphir agite plus doucement les feuilles; il épure, il rafraîchit l'air que respirent l'innocence & l'amour. Jamais le murmure des eaux n'a été si agréable; l'air,

si embaumé; le silence, si voluptueux. Zulménie est d'autant plus émue, que, sans qu'elle s'en doute, Volsidor est bien près d'elle. Son souffle fait voler ses cheveux. F'ait-elle un pas? Il est sur sa trace. Il la suit mystérieusement dans un bosquet, plus sombre que les autres, vers lequel elle se sent entraînée. Il fait passer, dans l'ame de sa Maîtresse, la plus tendre langueur. Quoiqu'elle ne le vît point, c'étoit lui qui répandoit du charme sur les idées confuses, sur les craintes, sur les peines, & même le tourment qu'avoit produit l'entretien d'Osiris. Elle étoit absorbée dans ses réflexions, & se taisoit au point de désespérer Zéphirine.

Est-ce là, lui dit-elle, avec impatience, tout ce que vous me direz? Il fait si beau; nous sommes si solitaires. L'heureux moment pour parler! Bon! c'est comme si je ne disois rien. Osiris me renvoie! Vous me boudez! Je ne vous conçois pas. Je ne suis pas curieuse; mais je suis inquiète. Elle est contrariante, & j'y suis faite. Vous êtes triste, & je n'y étois pas accoutumée. Je devrois pourtant en savoir la cause. Je ne vous cache rien, moi. —Suis-je assez malheureuse? Osiris me fait des reproches; vous m'accablez des vôtres: mon cœur croyoit n'en mériter aucuns.—

Comment ? des reproches ! Pourquoi vous a-t-elle choisie pour cela ? Je l'aurois remerciée de me donner la préférence. L'aimable affligée , sensible à ce que lui disoit son amie, justifia Osiris, s'accusa seule, & marqua, pour cette dernière, tant de reconnaissance & d'amitié, que Volsidor s'étonnoit, de plus en plus, qu'une mortelle fût si parfaite. Quoique je n'approuve pas toujours les Bonnes, j'aime aussi la nôtre de tout mon cœur, reprit Zéphirine. Mais, qu'avoit-elle à vous dire ? sont-ce des secrets ? — Elle m'a confié tous les miens. — Tant mieux ; puisqu'ils vous appartiennent, j'y ai des droits. — Ils sont bien étranges ; mais ils me sont bien chers. — Osiris sçait-elle d'où vient votre mélancolie ? — Eh mon Dieu ! mieux que moi-même. C'est, c'est. — Avec quelle attention Volsidor écoutoit. — Eh bien ! c'est, c'est ; achevez donc. — Elle hésitoit, sans sçavoir pourquoi. — C'est l'amour, qui en est cause. — Quoi ! le Maître de Zuma s'avise de vous attrister ! Mais, quelle folie ! Vous ne le connoissez pas. — Je n'y entends rien.

Avec quelle terreur Volsidor entendit prononcer ces mots ! Seroit-elle prévenue pour un autre ?

Ne veut-on pas me persuader aussi que

Zuma peut avoir des défauts? Lui!
 Avec quelle ivresse il s'entendit nommer! Il fut prêt, vingt fois, de se découvrir, de se jeter à ses pieds, de lui jurer une idolâtrie éternelle: l'amour l'en empêcha. Quel Maître impérieux, puisqu'il commande même aux transports qu'il fait naître!

Connoissez tous mes chagrins, continua Zulménie: je dépends de Sincere; elle déteste l'amour, les hommes, & même Zuma. Ah! mon amie, que je suis à plaindre! Elle fondit en larmes. Zéphirine, qui venoit de rire, se mit à pleurer, & ne pouvoit souffrir Zuma, de ce qu'il étoit la cause de leur chagrin. Quelle situation pour Volsidor! Les larmes qu'il faisoit couler retomboient sur son cœur. Déchiré, attendri, s'oubliant, se détestant lui-même, il adoroit sa Maîtresse, plus que jamais. Mon parti est pris, dit-elle, je ne l'exposerai point au courroux de la Fée; je ne songerai plus à lui; j'en aurai le courage, & j'en mourrai de douleur.

Ici Volsidor frémit, & fut prêt à paroître. Sa délicatesse & son amour l'en empêchèrent encore. Mais Zéphirine, qui avoit pleuré bien long-tems, reprit, tout d'un coup, l'air du monde le plus gai. C'est une folie, dit-elle, que d'être désespéré sans sçavoir pour-

quoi. Sincere ne se fâchera contre personne. Je vous réponds que Zuma n'est pas autre chose qu'une grande femme, (il étoit furieux). Il faut seulement lui signifier que vous avez assez d'une Bonne, sans avoir encore un Maître: que vous le priez de parler au sien, pour qu'il ne vous fasse pas enrager de loin; & que, sans cela, nous comptons mourir l'une & l'autre.—Mais j'ai juré à Ofiris de ne point confier à Zuma ce qui se passe dans mon ame. —A merveille? Et vous lui tiendrez parole? —Sans doute. Elle m'a pourtant assuré que l'amour voudroit le contraire; mais je ne lui obéirai pas. Eh bien, dit Zéphirine, voyez s'il est si puissant, puisqu'il ne pourra pas même vous forcer à parler. Tenez; on vous fait des contes.

Déjà le Génie ne se souvenoit plus de son bonheur. Ah! Dieu! s'écrioit-il bien bas, & j'ai pu me croire aimé! Elle est généreuse, elle est reconnoissante, étonnée de mes transports, & non sensible à mon amour. J'en dois être sûr, si je n'obtiens pas l'aveu du sien, & je serai le plus infortuné des Génies. Cependant, plus occupé de sa Maîtresse que de lui-même, pour la distraire, il ajoute aux enchantemens, dont elle est environnée. Un canal où le ciel paroît se renverser, avec les

autres de la nuit, entoure & baigne le bosquet où s'entretiennent les deux amies. D'un coup de baguette, il fait venir tous les rossignols du canton ; il les rassemble au nombre de quarante mille : on doit juger si le concert fut beau. Les Nymphes sont émues autant que surprises de leurs accents mélodieux. Zéphirine est au comble de la joie. Zulménie ne la partage point, & s'écrie : Que Zuma ne peut-il les entendre ! Bon, répond son amie, Zuma ! où est la nécessité qu'il soit ici ?

Souhaité par sa Maîtresse, il renaît à l'espérance. Un nouvel enchantement succède : c'est une illumination d'un genre unique. Toutes les feuilles sont parsemées de vers - luisans ; leur éclat, plus doux que celui du soleil, éclaire ce séjour ; ils forment des chiffres amoureux. Les devises les plus galantes, les plus passionnées, paroissent soutenues par des chaînes de fleurs. L'amour est par-tout, ainsi que son image : des voix célestes & lointaines répètent, cent fois, son nom & celui de Zulménie. Zéphirine prétend qu'il est l'auteur de cette Fête : Zulménie le souhaite. Mais, dit-elle, que Zuma n'est-il ici pour l'embellir ? Sçavez-vous bien, reprend sa folâtre amie, que je commence à trouver l'amour fort aimable ? Volsidor redouble de soins ; il

voudroit que chaque nouvel instant fût naître un nouveau plaisir.

Sur le canal, des milliers de poissons, d'un verd & or le plus brillant, se jouent à l'envi. Semblables à des phosphores enflammés, tantôt ils glissent sur la surface de l'onde; tantôt, s'élevant dans les airs, ils forment des serpenteaux multipliés. Zéphirine est dans le ravissement, & Zulménie soupire.

Combien Volfidor est heureux, de ce que pour elle il n'est point de bonheur en son absence!

Mais, voici un prodige encore plus étonnant que tous les autres. L'Amour, l'Amour lui-même paroît, & vient s'enchaîner aux pieds de Zulménie.

Le voilà, lui dit-il, ce maître terrible que vous soumettez à jamais! Elle ne lui demande que le bonheur de Zuma. Ah! Zuma! quel moment? Pour s'en faire une idée, il faut interroger l'Amour.

Que vous êtes un joli Enfant, lui dit Zéphirine! mais tâchez d'être raisonnable, & de ne plus nous affliger. Ah ça, dites-moi donc, est-il vrai que Zulménie vous appartient? — Vous-même, belle Zéphirine, vous-même, un jour, vous m'appartiendrez. — Bon pour les Fêtes, car si vous prétendiez

me rendre triste , cela ne me conviendrait pas ; je vous en avertis. Les cœurs qui s'abandonnent à moi , font les plus heureux , reprit l'Amour. Il posa ensuite ses ailes aux pieds de Zulménie , admira ses charmes , & , content de regner dans son cœur , il disparut à tous les yeux. L'Amour , une fois absent , les Nymphes se souvinrent des ordres d'Osiris , & elles se retirèrent dans leur appartement , où l'une trouva le repos , & l'autre des douceurs préférables à lui.

Le Génie alors s'arrache à Zulménie & au bonheur. Elle étoit seule , il pouvoit la fuivre ; il respecta l'asyle de l'innocence. Transportons-nous avec lui dans ce Hameau créé tout à coup par enchantement , & déjà prêt à le recevoir. Rien ne le distingue au dehors ; mais l'intérieur magnifiquement éclairé , réunit toutes les recherches d'agrément & même de luxe. Ce n'étoit pas que Volfidor en eût formé le desir ; c'étoit par les soins d'un Génie dont j'ai déjà parlé , celui qui l'avoit accompagné dans ses voyages. Il n'en avoit été séparé que par l'Amour ; ce Dieu , lui-même , ne pouvoit le rendre insensible à l'amitié. Lorsqu'en arrivant , il vit Ortame , c'étoit le nom du fidele Génie , il en ressentit de la joie & quelque surprise. Il
voulut

voulut ſçavoir comment Ortame l'avoit rejoint.

Seigneur, lui dit-il, quand j'ai cru ma préſence importune, je me ſuis ſouſtrait à vos regards. Vous ſouffriez : je vous ſuivois ; je cherchois le moment de vous conſoler. Aujourd'hui que votre ame paroît plus tranquille, permettez. . . .

Volfidor ne le laiſſa pas achever. Digne d'un tel ami, touché de cette nouvelle preuve de ſon attachement, il lui répéta, pluſieurs fois, qu'il ſ'en trouvoit plus heureux. Mais il ſe hâta de lui parler de Zulménie ; & ce fut avec tant de paſſion, de ſenſibilité, de déſordre, d'emportement, de reſpect & de tendreſſe, qu'Ortame en fut plus alarmé que jamais. Quoique cette Nymphe lui eût paru le chef - d'œuvre de la Nature, il ſ'étoit flatté, j'ignore d'où lui venoit cet eſpoir, que le Génie ne reſſentoit pour elle qu'un goût vif. Sûr du contraire, il fut accablé de douleur : il craignit, pour Volfidor & pour l'Univers, qu'il ne perdît l'Empire. Parmi les Génies, on ne pouvoit le conſerver, ſi l'on épouſoit une Mortelle. Mais, ni ſa triſteſſe, ni ſon ſilence ne furent apperçus ; & il ſe retira tout auſſi chagrin que Volfidor étoit heureux.

Quelle fut l'agitation de ſon ſommeil !

quels songes lui retracerent Zulménie ! quelle volupté ! quel délire ! que d'enchantement ! Il croyoit la voir ; il croyoit l'entendre ; il la ferroit dans ses bras ; il tomboit à ses pieds. Avec quelle impatience il attendoit l'heure de voler vers sa belle Maîtresse ! Ne pouvant abrégier le temps , il le devança. La parure de Zulménie , plus simple que celle de la veille , en étoit plus charmante : il l'étoit , lui , plus que l'Amour même. Les Nymphes l'admirent , & , sans le vouloir , parurent quelques instans plus sérieuses que de coutume. La Fête que Zéphirine donnoit à son amie , les avoit déjà rassemblées. Quelles étoient belles ! Mais Zulménie ne paroissoit pas encore.

Osiris avoit repris son ton & sa morale : elle gardoit les deux amies pour les prêcher. L'une demandoit au Ciel , qu'il lui plût de finir : l'autre tâchoit d'être attentive , conjuroit l'Amour de le permettre , & ne l'obtenoit pas. Volsidor , de son côté , faisoit la conversation , sans sçavoir ce qu'il disoit. Ses regards s'arrêtoient cependant sur les lieux que sa Maîtresse alloit embellir. Le séjour qu'elle habitoit , avoit pour lui du charme : il en aimoit l'élégante simplicité. Point d'apprêt ; nulle magnificence. Les bordures qui tenoient lieu de baguettes , les lustres , les

festons qui rattachotent les rideaux, étoient de fleurs naturelles & toujours fraîches. On avoit déjà préparé un Festin champêtre. Des pyramides de fruits délicieux s'élevoient sur des corbeilles tressées par les Nymphes elles-mêmes. Quelque part qu'on porte les yeux, on découvre une Campagne ravissante : d'un côté, une forêt admirable, & le fleuve que Volsidor a parcouru avec tant d'inquiétude; de l'autre, il voit le jardin qu'il a enchanté, le canal formé par la Nature & embelli par l'Amour, le bosquet mystérieux où Zulménie a prononcé plusieurs fois le nom de Zuma. Ici, des buissons de jasmins & de roses, des allées sombres, qui en sont bordées : là, plusieurs ruisseaux qui les traversent, & serpentent sur la plus riante verdure : des cascades, d'une eau vive, embellissent un parterre définé par la main des Fées. Les regards du Génie ne peuvent se fixer que sur des objets qui l'intéressent. Des Nymphes charmantes semblent chercher les siens ; mais il ne les voit pas. Zulménie est absente.

Elle paroît enfin. Comment peindre ce qu'ils éprouvent l'un & l'autre ? Abattue, timide, plus touchante que jamais, elle efface toutes ses Compagnes, & ne s'en doute pas. On voit flotter sur ses habits, des gazes re-

levées négligemment , avec des guirlandes de bluets ; ses cheveux , qui en font semés , voltigent avec grace : des boucles , formées sans art , retombent sur les lys de son sein , & leur servent de voile. Son vêtement marque sa taille , sans la gêner : elle est aussi souple que légère. Un bras parfait , une main charmante & fort petite , un pied qui l'est tout naturellement , & qu'elle ne cherche pas à montrer ; tant de charmes paroissent au Génie , plus divins encore : il croit les voir pour la première fois.

Dieux ! s'écria-t-il , si j'étois assez heureux pour les posséder ; si je les sentoient s'animer pour moi ; si l'Amour me les donnoit ! Que dis-je ? que me feroient-ils sans son cœur ? On lisoit tout cela dans les regards tendres & enflammés qu'il attachoit sur elle. Il s'en approcha. Elle tâchoit de cacher son trouble , sa joie , son embarras , le plaisir , les peines & les craintes qu'elle ressentoit. Quoiqu'elle tremblât , quoiqu'elle rougît , elle crut prendre un air bien assuré. Zulfénie ne sçavoit point feindre. Ce devoir pénible , qui venoit de lui être imposé , lui paroissoit étrange autant que difficile à remplir. Le Génie fut obligé de ne lui parler que de ses charmes. Osiris étoit trop près d'eux , pour qu'il osât

risquer un entretien plus doux. Que d'attraits, répétoit-il ! Ah ! Zulménie, vous en avez repris de plus dangereux encore au sein du repos. Il n'est plus fait pour moi. Du repos, répond-elle ! Et puis elle est fâchée de ce qu'elle a répondu.... N'allez pas croire.... Je ne dois pas.... Je ne sçais plus ce qu'il faut dire. Je le sçais, moi, interrompit Zéphirine. D'abord, ne nous faites point de questions, parce que nous sommes décidées à conserver votre estime & la nôtre : voilà tout ce qu'on peut vous répondre. Votre maître croit qu'il nous gouvernera ; mais point du tout. A propos, (je peux vous confier cela, par exemple) nous avons eu sa visite ; il est charmant : j'aime beaucoup les Fêtes qu'il donne. Quoique vous n'y fussiez pas, je m'y suis bien amusée. Écoutez. Zulménie ne vous parlera plus gueres, car il ne faut pas que vous sachiez ce qui se passe dans son ame.

C'étoit toujours pour empêcher Volsidor de s'expliquer, & sur-tout de se plaindre, que l'imposante Osiris se rapprochoit. Elle vint interrompre cette conversation, & s'asseoir auprès de Zulménie. Volsidor & elle se regardent en soupirant. Le silence devient général.

Un concert enchanteur, formé par les Nym-

phes, commence ; car elles sont toutes excellentes Musiciennes : Zulménie , sur-tout , aux sons harmonieux de la harpe ou du *forte-piano*, joint les accords d'une voix divine , dont la douceur pénètre jusqu'à l'ame. A chaque instant le Génie découvre un nouveau charme, & s'étonne que son ivresse puisse augmenter. Quoiqu'elle ne chante que l'amitié, c'est avec une expression si tendre , tant d'embarras & de trouble , que Volsidor ose espérer qu'un autre sentiment l'anime. Les Nymphes qui font de jolis vers, qu'on ne leur dispute pas , (le séjour des Graces n'est gueres celui de l'envie) lui adressent des couplets charmans. Mais le Génie , inspiré par l'Amour , célèbre Zulménie dans une hymne aussi mélodieuse que passionnée , & qu'il chante lui-même. Les Nymphes l'écoutent avec surprise , & Zulménie avec un trouble , une émotion , un intérêt qu'elle a bien de la peine à cacher.

Bon ! dit Zéphirine , il ne falloit point qu'il chantât plus haut que nous. Je parie qu'on dira encore que c'est un défaut ; & elle alla le demander à Osiris , qui fit commencer le bal.

Les Nymphes , comme de raison , dansoient à ravir ; mais Zulménie les surpassoit toujours , & cette fois elle se surpasse elle-même , parce qu'elle danse avec Volsidor. L'un &

l'autre inspirent l'admiration; tous les regards la peignent , même ceux de l'austere Osiris. L'amour étincelle dans ceux du Génie ; sa Maîtresse le ressent & l'ignore. Le plaisir de danser avec ce qu'elle aime , anime son teint du plus vif éclat : elle lui doit encore ce charme ; elle n'en a plus qui ne soit l'ouvrage de Volfidor.

Ses Compagnes , pour terminer la Fête , lui présentent des couronnes de fleurs. Volfidor , à genoux , ose lui en offrir une qui lui fait oublier toutes les autres. Sans oser le regarder , elle la pose sur son cœur. Le mouvement qui l'entraîne , transporte le Génie : il s'écrie , dans ce moment de délire , de bonheur , & d'oubli de tout : Souveraine adorée!.. ô ma divine Maîtresse ! je jure... Un regard sévere d'Osiris l'arrête , & fait trembler Zulménie. La désolante Osiris annonce que l'heure de se retirer est venue : il n'ose demander quelques instans. Zulménie est interdite ; & l'est bien plus encore , lorsqu'Osiris impose silence à Zéphirine , qui bien gaîment disoit adieu au Génie , & lui demandoit , avec une précaution très-sage , s'il ne comptoit pas revenir le lendemain. Pour ne pas se rendre suspect , il fort avec les autres Nymphes. Zulménie , inconsolable de son départ , va

s'enfermer, avec Zéphirine, dans son appartement. C'en est fait, dit-elle à son amie, je ne puis plus vivre sans voir Zuma.— Tant pis, car vous voyez bien qu'Osiris n'entend pas raison: elle ne veut jamais qu'il vienne, & elle veut toujours qu'il parte.— Tout ce qu'elle veut me désespere. Le Génie alors se désespéroit aussi. Il venoit de parcourir le bosquet où il avoit été si heureux la veille; & n'y trouvant point Zulménie: ah! s'écriait-il, elle n'est pas attirée vers moi; je ne suis pas aimé! Fût-elle invisible à mes yeux, mon cœur la devineroit. Plus un Amant est passionné, plus quelquefois il est injuste.

Les deux Nymphes, qui ne demandoient pas mieux que d'aller respirer l'air du bosquet enchanté par Volsidor, avoient rencontré Osiris, qui ne fut point du tout de leur avis. Elle leur avoit très expressément défendu la promenade. C'étoit à Osiris qu'il falloit s'en prendre, & non pas à Zulménie. Le Génie enfin l'apperçoit, & Zéphirine avec elle, assise sur un balcon, & plongée dans la rêverie la plus intéressante. Il vole, il la contemple, il jouit en silence, & s'enivre du plaisir de la regarder. Sa crainte disparoît, son cœur renaît à l'espoir; la mélancolie même de sa Maîtresse est un nouveau charme qui l'em-

bellit à ses yeux. Il se flatte, quelques instans, du bonheur d'en être la cause : cet orgueil est bien permis à la passion, aux transports, à l'ivresse, à l'amour d'un Génie. Il s'approche avec assurance, c'est-à-dire, dans toute son invisibilité. Soudain le trouble de Zulménie augmente, & son chagrin diminue. Un sentiment qu'elle ne s'explique pas, suspend sa douleur : elle en est moins accablée.

Justifiez encore les Bonnes, disoit son amie. Ne rien vouloir de ce qu'on desire, & desirer qu'on fasse tout ce qu'on ne veut pas ! Mais aussi, pourquoi Zuma a-t-il la fureur d'être toujours à genoux ? C'est une singulière habitude ; & je gage que c'est cela qui donne de l'humeur à Osiris.— Fort bien ! vous l'accusez.— Moi ! je ne lui veux point de mal ; & si vous voulez que je vous le dise, je ne serois pas trop fâchée qu'il vînt nous voir demain.— Demain, nous ne le verrons point ; & elle se remit à rêver.

Volsidor, toujours partagé entre la joie & les alarmes, heureux de ce qu'il entend, plus heureux de ce qu'il espere, fait naître, autour d'elle, des enchantemens nouveaux ; comme si, pour elle, il en existoit d'autres que sa présence. D'innombrables Amours voltigent dans les airs, forment des jeux, se dispersent,

& secouant mille étincelles de leurs flambeaux, éclairent les jardins d'un jour, à la fois, doux & brillant. Dieux! s'écrie Zéphirine, que l'amour est bien accompagné!

Tout-à-coup, vis-à-vis le balcon, où l'ame & les yeux de Volsidor sont attachés, s'élève un théâtre, dont rien n'égale le goût & la magnificence: c'est l'Olympe des Déeses, qui s'ouvre aux regards des deux Nymphes. Des Génies & des Sylphides, qui ont des voix enchanteresses & jamais bruyantes, représentent un Opéra, où sont épuisés tous les trésors de la Féerie. Il devoit être charmant; Volsidor en étoit l'Auteur. Une symphonie, ménagée avec tout l'art possible, n'arrivoit que par intervalles; & les modulations en étoient si douces, qu'elles ne pouvoient être entendues d'Osiris. Quel fut l'étonnement de Zulménie! Elle voit la forêt, où, la première fois, elle avoit rencontré le Génie. Ce qu'il a souffert, ce qu'il a senti, ses peines, ses tourmens, son délire & son bonheur y sont exprimés avec tant de passion & de vérité, qu'elle en est attendrie jusqu'aux larmes. Il faisoit passer, dans l'ame des Acteurs, toute la chaleur de la fienne: ils furent divins.

Ils peignirent si bien le désespoir d'un Amant, incertain de son sort, que, toute en-

tière à l'illusion, Zulménie ne put s'empêcher de dire, à moitié haut : Quoi ! je serois condamnée à l'affliger toujours ! Déjà on est au troisieme Acte : c'est l'instant où Zuma retrouve ce qu'il adore, où Osiris lui défend, au nom de Sincere, de reparoître parmi ses Nymphes. Alors les deux amies croient entendre sa voix , tant elle est parfaitement imitée. Elles rentrent avec autant de frayeur que de chagrin : avec elles disparoissent Volfidor & les Amours.

Mais il emporte le portrait de celle qu'il idolâtre. A la clarté des flambeaux du Dieu qu'il sert , il a saisi l'instant de la peindre lui-même. Loin d'elle , il retrouve son image , & l'ombre du bonheur. Elle est devant ses yeux ; il couvre de mille baisers de flamme l'ébauche imparfaite , mais adorée , qu'il traça d'une main amoureuse & timide. Dans son ivresse , il jouit de ses regrets , de ses songes , quand il sommeille ; & , à son réveil , du charme de ses souvenirs.

A peine ses yeux s'ouvroient aux premiers rayons de l'Aurore , qu'Ortame paroît devant lui. Ortame , qui aime sa gloire , ose lui faire quelques représentations sur l'amour qui l'occupe. Le Génie l'écoute quelques instans , & bientôt lui impose silence.

Je vous consulterai lorsqu'il s'agira du bonheur de mes Peuples , lui dit-il. Pour le mien , je ne prends conseil que de moi-même. Respectez mes sentimens ; respectez-en l'objet. Je l'adore , je le dois , & le moment viendra où je le dirai à l'Univers. Vous , portez mes ordres. Mon amour , quelque violent qu'il soit , ne me fera point négliger les devoirs d'un Souverain. Je sçais qu'il s'est introduit quelques abus dans mes Etats. Allez , que votre présence les réprime.— Mais , Seigneur , n'annoncerai-je point la vôtre ? Une absence si longue peut occasionner des murmures.— Ne les méritant pas , je les dédaigne. Mes Peuples , peut-être , me rendront justice , lorsque , soumis à un autre Monarque... Quoi ! Seigneur , s'écria Ortame , avec effroi ! — Ecoutez , j'adore une mortelle préférable à tout : je ne peux lui faire partager le trône du monde ; j'en descendrai. Si elle m'aime , je monte au rang des Dieux.

Ortame alors se jette aux pieds du Génie , le conjure , au nom de l'Univers , de n'en pas abandonner le soin. Mais ses larmes , sa douleur , ses instances ne peuvent triompher de la résolution de Volsidor. Il sçait entendre la vérité ; il est inflexible dans ses sentimens. Ortame le quitte , sans espoir de le ramener , mais sans crainte de lui avoir déplu.

Tandis que le Maître & le Sujet se montrent fideles , l'un , à l'amour , & l'autre , au devoir , Zulménie , sans sçavoir les sacrifices que lui fait Volfidor , se promet bien de s'exposer au courroux de Sincere , plutôt que d'affliger Zuma. Mais , en même tems , elle se condamnoit au silence le plus douloureux , dans la crainte qu'on ne le punit d'un aveu qu'il lui étoit si pénible de renfermer. Cet Opéra de la veille , la vive peinture des malheurs de son Amant , laissoit dans son cœur une impression dont elle ne pouvoit se défendre. Ne devant pas le voir , elle ne songe pas même à sa parure , & n'en est que plus charmante. Zéphirine orne ses cheveux d'une simple rose , & c'est encore malgré elle. Elle contemple la couronne que Volfidor lui a offerte , & elle n'ose s'en parer. Osiris l'examine avec un attendrissement qu'on démêle , malgré le maintien froid qu'elle s'impose.

Que ferons nous donc , ma Bonne , dit la moins affligée des deux Nymphes ? Personne ne parle , & moi , je m'ennuie. Puisque nous sommes tristes , c'est un beau moment pour aller voir cette aimable Corilla , qui s'afflige comme nous , qui veut toujours être seule , je ne sçais pas pourquoi , & pour laquelle on s'intéresse , en dépit qu'on en ait. Si elle a du

chagrin, nous tâcherons de la consoler. Eh ! bien, oui, s'écria Zulménie ! que je sçais bon gré à Zéphirine de ce qu'elle vient de dire ! Quoi ! Mademoiselle, répond Osiris, vous pourrez aujourd'hui trouver du plaisir à quelque chose ! Adoucir les peines des autres, reprend vivement Zulménie, n'est-ce pas la plus douce des consolations ? Osiris consent, & soudain les deux Nymphes partent avec elle.

Il faut traverser, pour arriver chez Corilla, cette prairie où nos deux Amans ont été réunis par l'Amour. Lorsqu'elle la revoit, que de souvenirs augmentent son trouble & ses regrets ! Ses yeux cherchent Volsidor ; son cœur le souhaite. Il paroît, la Calèche s'arrête : c'est son Amante qui la conduit.

Quelle surprise ! quelle joie ! quelle émotion ! Eh ! bon Dieu ! dit Zéphirine, par quel hazard êtes-vous donc ici ? Demandez à ma Bonne qu'elle vous permette de venir avec nous. Volsidor ne prend pas garde aux regards menaçans d'Osiris, la remercie comme si elle avoit parlé, & le voilà dans la Calèche. La conversation ne tarisoit plus : Zéphirine, surtout, se dédommageoit bien d'avoir gardé si long-tems le silence. Pour Zulménie, elle se tait ; mais que ses regards font éloquens ! Zéphirine se charge d'instruire Volsidor de

tout ce qu'il doit sçavoir. On lui vante Corilla : il apprend qu'elle est jeune, qu'elle est belle, & malheureuse ; qu'elle ne fait point de visite, qu'elle n'en reçoit point ; qu'elle est très-extraordinaire , & cependant tout-à-fait intéressante. On arrive.

La retraite de Corilla annonce la situation de son ame : elle est agréable ; mais elle a quelque chose de sauvage & de sombre. On voit, à l'entrée, un Amour en pleurs.

Celui-là, dit Zéphirine, ne ressemble point à celui que nous connoissons. Corilla vint recevoir Osiris & les deux Nymphes. Elle possède une de ces figures qui s'impriment dans l'ame, qui n'offrent que des agrémens, & n'annoncent que des vertus. La douceur de son caractère ne dément point celle de ses traits ; & sa mélancolie ne fait qu'en augmenter le charme. Les Nymphes l'embrassent tendrement. Corilla les reçoit avec cette politesse noble, qui tient à la sensibilité. Elle paroît surprise de voir un homme avec elle ; mais son respect pour Osiris & l'extérieur de Volsidor l'empêchent même intérieurement de désapprouver rien, ni de risquer une seule demande. Elle les conduit dans l'allée la plus solitaire du bois le plus épais : on s'y repose. Volsidor est près de Zulménie ; il a l'es-

poir de connoître les malheurs de Corilla ; & le pouvoir d'y mettre fin. Il n'a jamais goûté tant de plaisirs.

Les deux Amies la conjurent de ne plus leur en cacher la cause. Elle résiste quelques momens aux instances vives de Zéphirine : elle se rend à l'intérêt tendre & aux prières de Zulménie.

Sûr de votre amitié & de votre discrétion, leur dit-elle, je ne craindrai point de vous confier mon sort : il n'a été moins cruel, quelques instans, que pour m'accabler davantage. Je dois le jour à l'Empereur Superbe. Ses infortunes sont connues de toute la terre ; son orgueil en fut la source. Lui seul a troublé sa vie, & terni toutes ses vertus. Il ne permettoit pas que ses Sujets levassent les yeux sur lui. S'ils osoient l'envifager une minute, ils étoient exilés pour des siècles. Il aimoit éperdument la Reine, ma Mere ; & il la répudia, parce qu'elle avoit choisi une Dame d'Honneur, qui n'avoit que dix-neuf cens ans de Noblesse. Les Grands de sa Cour ne pouvoient lui parler qu'à genoux, & son Peuple, la tête en bas ; &, par conséquent, les jambes en l'air, dit Zéphirine. Elle rioit de toute sa force ; ah ! mon Dieu ! le singulier Empereur ! Osiris la fit taire.

Corilla

Corilla reprit : vous le plaindrez , Mademoiselle ; il n'a été que trop puni. Tous les Corps de l'État se souleverent. Malgré sa valeur , il succomba , & fut détrôné. Ne pouvant survivre à la perte de sa Couronne , il alloit se tuer : la Fée des Forêts , qui s'y intéressoit , le changea en Tigre. J'ignore quels antres il habite. J'ignore si mon malheureux Pere existe encore. A peine ai-je vu le jour , qu'une Mere adorable me fut ravie : je suis privée de tout. Ah ! combien vous me devenez chere , lui dit Zulménie , en arrêtant sur elle de beaux yeux mouillés de larmes ! Pour Zéphirine , elle sanglotoit ; il fallut encore la faire taire. L'infortuné Superbe , poursuivit la Princesse , étant devenu Tigre , il ne me restoit d'autre appui qu'un Frere , âgé de quatorze ans ; j'en avois dix alors. Nous étions , dans nos propres États , plus isolés que les moindres Sujets de l'usurpateur. L'abandon fut général. Pour plaire au nouveau Maître , on eut même la cruauté de le porter jusqu'au dédain. Un Monarque généreux , le Souverain de l'Isle Flottante , touché de nos malheurs , nous donna un asyle à sa Cour. (Le Génie alors pensa faire un cri de joie.) Ce Prince avoit un Fils ; peut-être , hélas ! aura-t-il succombé à ses peines. Ses pleurs l'empêche-

rent , quelques momens , de poursuivre. — Zélidan , le plus aimable des Hommes (Zulménie ne le croyoit point) cet Amant fidèle. . . . Un Homme & un Amant! . . . Écoutez bien , dit tout bas Zéphirine. — Ce Prince charmant , lorsque nous allions être l'un à l'autre , eut le malheur de plaire à la Fée Sempiternelle. Après l'avoir persécuté , pour qu'il l'épousât , indignée de ses refus , l'exécrable Fée l'enferme dans un séjour horrible , & me traîne à sa Cour , où je m'applaudissois de souffrir pour lui , & de partager son sort. Le mien changea , mais non pas mon cœur. J'avois entendu parler de la Fée Céleste , comme d'une Divinité bienfaisante ; je l'invoquai pour Zélidan. Soudain elle parut , & vint éclairer de mille rayons qu'éclipsoit sa beauté , une tour obscure où j'étois sous le poids des chaînes. Sa seule présence me rendit à la vie. Par son ordre , j'ai quitté le nom de Mélide , pour prendre celui de Corilla ; & c'est elle qui a daigné me conduire dans ces lieux , sans toute fois s'expliquer sur le destin de Zélidan. Zélidan ! s'écria Volsidor : ah ! Madame , je sçais qu'il est libre ; je sçais qu'il vous cherche , & qu'il est fidele.

O Dieux ! seroit-il possible ? Craignez de me donner une vaine espérance ; crai-

gnez le désespoir qui la suivroit. Quoique Zuma soit un homme , je ne crois pas qu'il trompe , dit Zéphirine ; & je suis bien contente de ce que le Prince Zélidan n'est plus en prison.

Madame , lui disiez-vous ce qui se passoit dans votre ame , demande Zulménie ? Un signe d'Osiris empêcha Mélide de répondre. Le Génie s'informe si l'usurpateur des États de Superbe en est toujours en possession. Vous avez un Frere , ajouta-t-il ; & sans doute ! C'est encore un de mes chagrins. Digne autrefois de regner , il se promettoit de venger un Pere , & de le remettre à sa place. — Pourvû qu'il cessât d'être un Tigre , dit Zéphirine. — Oui , Mademoiselle ! la Fée des Forêts avoit promis de lui rendre sa premiere forme , le jour , où , par l'infortune , il seroit guéri de l'orgueil. Le malheureux Zulamire s'est imprudemment lié avec Sempiternelle , qui l'en a bien puni. Il n'y a point d'extravagance qu'elle ne lui ait fait faire : on ne l'appelle plus que le Prince Doguincour ; on prétend même qu'il s'amuse souvent à se transformer en Doguin. Il est vrai , reprit Volsidor , que je l'ai rencontré dans un équipage un peu extraordinaire , & qu'il aboyoit à m'en étourdir ; mais il est dans un état plus

tranquille. Comment ! il aboyoit , interrompit Zéphirine ! En vérité , belle Mélide , vous avez une famille qui n'est pas trop raisonnable. Eh ! que penseroit - elle , disoit en lui-même Volsidor , si elle sçavoit que j'ai rencontré son Amant à quatre pattes ? Il apprend à Mélide , que Zulamire n'est point l'ami , mais la victime de Sempiternelle. Généreux Inconnu , répéta-t-elle mille fois , que ne vous dois-je pas ? Vous venez de remettre le calme dans un cœur au désespoir : puissiez-vous être aussi heureux que vous le méritez ! A ces mots , Zulménie courut l'embrasser ; & Volsidor en fut ravi. Mais Osiris , qui les séparoit toujours , prit brusquement congé de Mélide : c'étoit , comme on le verra , pour le bonheur de cette Princesse. Les Nymphes , en la quittant , lui donnerent les plus tendres marques d'amitié. Volsidor les conduisit jusqu'à leur Calèche ; elles n'y monterent point. Osiris leur proposa de respirer quelque tems la fraîcheur du soir ; & le Génie , qui pouvoit les suivre , s'éloigna d'elles. Quand on sçaura les motifs de sa retraite , on verra qu'elle étoit bien pardonnable ; mais elle ne le fut point aux yeux de Zulménie. Il n'a donc pas à la voir le plaisir qu'elle y trouve ? Elle verse des larmes qu'Osiris n'a pas l'air d'appercevoir. Zéphirine ,

qui parle de l'Empereur Superbe , ne voit pas la peine de son amie. Que Mélide est heureuse , disoit cette dernière ! On la cherche , & l'on me fuit ! Ah Zuma ! devois - je penser que j'aurois à me plaindre de vos sentimens ? Je croyois n'avoir à redouter que l'excès des miens , mon trouble & votre absence. Vous m'avez déjà rendue bien malheureuse ; mais je le suis davantage. Zuma cependant ne s'étoit arraché , pendant quelques minutes , au bonheur de la voir , que pour donner ordre à des Génies d'escorter Mélide & de la conduire dans l'Isle Flottante. Ils lui annoncent l'ordre de leur Souverain , & lui remettent , de sa part , des présens magnifiques. L'air de grandeur qui regne dans toute la personne de Zuma , fait soupçonner à Mélide qu'il pourroit bien être lui-même le Monarque des Génies , & l'auteur des bienfaits dont elle est comblée. Mais , démêlant du mystère dans tout ce qu'elle vient de voir , elle renferma ses conjectures , & n'en fit pas même part à son Amant ; lorsqu'elle le revit ; car , à son arrivée dans l'Isle Flottante , elle ne le trouva point : il parcouroit l'Univers pour la chercher. Cependant Zulménie , toujours suivant Osiris , se retrouve dans cette prairie si chère à son cœur , lorsqu'elle y étoit avec

Volsidor. Toutes les Nymphes venoient de s'y rassembler. Elle est trop inquiète, pour prendre part à leurs plaisirs ; elle n'est occupée que de Zuma, de sa prompte retraite, de ses sentimens, de ce qui le retient, des malheurs qu'elle redoute, & des regrets qui la poursuivent. Trop injuste Zulmènie ! votre délicatesse vous trompe, votre tendresse vous abuse. Ce Zuma que vous accusez, ce Zuma qui vous adore, s'empresse à secourir l'innocence, pour être encore plus digne de vous. Mélide est heureuse ; il revole vers l'objet charmant, sans lequel il ne peut l'être.

Tout-à-coup il entend des cris qui partent d'un bois voisin. Si, d'un côté, l'Amour l'appelle, de l'autre, la compassion l'entraîne : il s'élançe, il s'enfonce dans l'épaisseur de ce bois, d'où sont parties les plaintes qui ont été retentir dans son cœur. Quel spectacle pour lui ! Deux jeunes personnes, prêtes à être dévorées par une couleuvre immense, dont les yeux dardoient des étincelles de feu, dont la gueule étoit armée d'un triple aiguillon, & qui faisoit des sifflemens affreux. Il ne lui lança qu'un regard ; elle en devint toute plate.

La voyant si humiliée, le Génie ne daigna point la tuer, & il eut grand tort ; car c'étoit l'horrible Sempiternelle, qui, depuis, lui

causabien des tourmens. Il court offrir ses soins aux deux jeunes Inconnues ; elles étoient évanouies. Dès que , revenues à elles & remises de leur frayeur , elles eurent repris l'usage de leurs sens, elles conjurerent le Génie, de ne les point abandonner ; elles ne sçavoient où aller , ni où elles alloient. Volsidor, toujours protecteur de la beauté, de la vertu & de l'infortune , pour revoir plutôt Zulménie , & pour qu'elles fussent dans un asyle décent , n'imagina rien de mieux que de les confier à la respectable Osiris : il sçavoit bien où elle étoit avec les Nymphes. Il y arrive ; & lui présente ses deux jolies protégées. L'une, sur-tout , ne le céderoit point , en beauté , aux Nymphes de Sincere, sans la belle Maîtresse de Volsidor. Pour le coup , s'écria Zéphirine , Zuma nous amene ses Compagnes : je ne m'étonne plus s'il ne nous a pas suivies. Je l'approuve , dit Osiris : on doit préférer ses anciennes connoissances. A ces mots , que devint Zulménie ? Son cœur est déchiré. Ce n'est donc pas moi qu'il préfère ! Ah ! Zuma, Zuma , que je vous connoissois mal ! Les Nymphes entourent les étrangères : Zulménie reste auprès d'Osiris, dont Volsidor implore l'appui , pour les aimables personnes qu'il lui amene. Malgré la douleur de Zulménie , sa beauté les étonne. Elle fait

ce qu'elle peut pour leur marquer quelques attentions, mais sans regarder Volfidor, sans lui parler, même sans lui répondre. Surpris, inquiet, agité, il ne soupçonne point le vrai motif de sa froideur : il ose enfin lui en demander la cause. Que vous importe, lui dit-elle ? Vous avez d'anciennes connoissances, qui doivent consoler de tout. Elles vous inspirent le plus vif intérêt : vous avez raison de tout quitter pour elles.

Ce mouvement de jalousie fut un moment de délices pour Volfidor. Il se hâte de lui apprendre qu'il vient de les voir pour la première fois ; & tout de suite, Zulménie les combla d'amitiés. C'étoit plus que de lui répondre ; & elle ne s'en doutoit pas. Mais les Nymphes, naturellement curieuses, desirerent de sçavoir quel heureux hazard leur procuroit l'avantage de les connoître. La moins jolie des deux, que je nommerai Zelmis, & qui paroissoit avoir dix - huit ans, prit la parole, en ces termes.

Ma Princesse est encore troublée de la peur qu'elle vient d'avoir, & que j'ai partagée. N'importe ; je parlerai pour elle : son nom est Rosalide ; elle est Fille du Roi Citron. Dès l'âge le plus tendre, elle eut le malheur de perdre une Mere, dont la figure & l'ame

étoient parfaites. Citron l'adoroit : il étoit si affligé de sa mort, qu'il brisa tout dans son Palais. Quand cela fut fait, il parut assez tranquille ; & il se remaria , très-gaîment , avec une Princesse , aussi artificieuse qu'elle est belle. Citron s'applaudit tous les jours , & s'étonne quelquefois de la passion vive qu'il prétend lui avoir inspirée : il croit à cet amour , & aux Sorciers. C'est avec cela qu'elle le gouverne , & qu'elle est parvenue à l'éloigner de la Princesse sa Fille. Les Magiciens de son Royaume lui prédirent , par l'ordre de la Reine , que si la belle Rosalide étoit mariée avant quarante ans , il deviendroit imbécille. Que votre Majesté ne fasse point un aussi grand sacrifice , répétoient Citronnette & toute la Cour. Je suis Pere , dit le Roi ; mais , Je suis Homme d'esprit : si j'en avois moins , à la bonne heure. Et la Princesse fut envoyée dans un grand Château fort triste. Elle n'avoit pas quatorze ans alors ; & elle n'en avoit pas quinze , lorsqu'elle s'y ennuya. Je suis Fille d'une Dame du Palais de la Reine , sa Mere. Je voulus être enfermée avec elle : je l'aime tendrement ; elle m'honore de sa confiance. Un jour , elle me pria de lui dire si son ennui ne finiroit point. Je le demandai à la Gouvernante de la Princesse ; & elle ne voulut

jamais nous répondre , quoiqu'elle eût l'air de le sçavoir. Cependant la charmante Rosalide , jolie , comme vous la voyez , grandiffoit & maigriffoit à vue d'œil. Silencieuse , c'est le nom de cette Gouvernante , assembla toutes les Dames de la Princesse , pour en conférer avec elles ; le Comité finit par un enrouement général : & puis on dépêcha au Roi Citron , un Courier qui lui porta trente avis differens. Un seul étoit raisonnable ; & le Roi pensa l'adopter. Voilà qui est fait , dit-il , je serai charmé de voir Rosalide. Qu'elle vienne : je l'empêcherai bien de se marier ; on peut s'en rapporter à moi. Qu'est-ce que c'est donc que de se marier , demanderent les Nymphes ? Osiris éluda la réponse , & défendit sur-tout à Zéphirine d'interrompre le récit qu'on vouloit bien lui faire.

Citronnette continua. — Zelmis & les Sorciers qui la secundoient , agirent si bien , qu'au lieu de mander la Princesse , on donna l'ordre de ne plus la laisser sortir de son appartement. Le Roi écrivit qu'elle engraisseroit en ne faisant nulle sorte d'exercice , & qu'il falloit même la mettre au riz pour toute nourriture. Heureusement que cette lettre tomba de la poche de la Gouvernante de la Princesse , au moment qu'elle venoit de la recevoir. Je

la ramassai ; je la lus avec effroi , & courus la remettre à l'aimable Rosalide , qui étoit dans les jardins. C'étoit le soir. Une des grilles étoit ouverte : nous pouvions prendre la fuite sans être apperçues. La maudite lettre nous y détermina. Nous errâmes pendant deux jours , mais sans faire d'autre rencontre que celle de deux ou trois cens Perroquets , plus grands que nous , qui nous poursuivirent de leur ramage injurieux , & crioient à tue-tête que nous étions fort laides. (On sçaura ce que c'étoit que ces Perroquets , si peu galans & si peu véridiques.) Cependant , reprit Zelmis , j'aurois imaginé que Rosalide étoit la plus charmante personne du monde , sans les belles Nymphes que je vois. Ces derniers mots s'adresserent à Zulménie. Nous étions accablées de fatigue , de frayeur , & bien inquiets de ce que nous deviendrions , lorsqu'une vilaine Couleuvre s'élança d'un taillis voisin , & se dispoisoit à nous manger. Ce généreux Inconnu daigna nous secourir. C'est à lui que nous devons le bonheur d'être parmi vous ; & si l'on veut bien nous y garder , nous feront trop heureuses. Alors toutes les Nymphes attendries leur jurèrent la plus tendre amitié. Rosalide , qui n'avoit rien vu d'aussi intéressant que Zulménie , se sentoît pour

elle beaucoup d'attrait ; & , pour en être moins séparée , elle se mit d'elle-même sous la garde d'Osiris , qui accepta ce soin. Pendant qu'elle lui en témoignoit sa reconnoissance , Zéphirine confioit à ses Compagnes les Fêtes toujours nouvelles dont l'Amour embellissoit leurs soirées : une inspiration de Volsidor l'avoit rendue indiscrete. Ce n'est qu'avec Zulménie qu'il ne se sert point de son art ; il veut tout devoir à son amour.

Les Nymphes , comme on peut bien se l'imaginer , brûlent de voir le Dieu de Zuma , & sur-tout les Fêtes qu'il donne. Zulménie & Zéphirine voudroient qu'elles pussent les partager. Mais , comment faire ? les Bonnes n'aiment point qu'on se promene si tard. La difficulté fait naître un expédient tout simple. On attendra qu'elles soient endormies ; & l'Amour sçait si Volsidor se promet de leur procurer un sommeil profond. A l'heure indiquée , on ira chez les deux Nymphes. On gardera le silence si l'on peut ; & l'on jouira , pendant que les Bonnes dormiront , des plaisirs de la nuit. Voilà déjà un mystere : c'est un premier pas vers l'Amour ; on n'appartient plus à la Fée. Avoit-elle si grand tort d'interdire à son plus dangereux ennemi l'asyle où elle dictoit ses loix à l'innocence ? Le

Génie demande , en tremblant , si la confiance accordée aux Nymphes lui sera refusée ? Il implore sa belle Maîtresse , cherche dans ses yeux sa réponse & son bonheur. Elle souhaite , elle craint , elle hésite : ses Compagnes en sont étonnées ; elle-même ne sçait pas pourquoi : mais enfin , sollicitée par elles , entraînée par son Amant , sur - tout par son cœur , elle laisse échapper le consentement que lui demandent les soupirs de l'Amour. Il triomphe ; & Zuma , plus sensible , est plus fortuné que jamais. Osiris donne le signal de la retraite : avec elle s'éloignent Rosalide & Zelmis , Zéphirine & Zulménie. Heureux d'être invisible , Volfidor ne quitte point sa Maîtresse. Troublée de ce qu'elle a permis , mais enchantée de ce qu'il a obtenu , sa gaiété la rend charmante. Rosalide , qui n'avoit jamais habité qu'une espece de prison , lorsqu'elle vit la retraite délicieuse des deux Nymphes , en fut dans l'enchantement. On l'instruit , dès qu'Osiris se fut retirée , des amusemens qu'on espéroit ; & l'on prit tant de précaution que , sans être apperçues , on descendit dans ces jardins charmans où l'Amour les attendoit , & qu'embellissoit Volfidor. Mille feux diversifiés , rayonnans & purs y répandoient une clarté divine. Zulménie va voir Zuma ,

fans l'aveu d'Ofiris. Elle est plus émue, plus tremblante que jamais. Toutes les Nymphes l'environnoient : il paroît au milieu d'elles. Elle veut faire quelques pas ; ses forces l'abandonnent ; elle s'appuie contre un myrthe auquel il porte envie. Volsidor est auprès d'elle.

Ah ! lui dit-il , avec un son de voix si doux , qu'elle seule put l'entendre , ah ! Zulmémie , laissez-moi vous parler de ma reconnoissance , de mon ivresse , de mon idolâtrie , de vous seule ; & , m'oubliant moi-même , duffiez-vous m'accabler de rigueurs, laissez-moi les adorer. Zuma , répond - elle , avec un effroi plein de de charmes , Zuma , ne me demandez rien ! Je crains... pour vous-même : fuyons , s'écria-t-elle en soupirant. Les Nymphes s'étoient éloignées ; elle va les rejoindre : il la suit. Dès qu'elle a fait quelques pas vers le canal , il paroît couvert de chaloupes élégantes ; des Amours les conduisent : on y voit les plus belles Nayades , moins belles que Zulmémie. Le pouvoir de Volsidor a rassemblé toutes les Sirenes de l'Univers : leur voix enchanteresse , la présence de Zuma , l'Amour & ses douces illusions rendent plus dangereux pour elle , l'Amant qui ne peut lui devenir plus cher. Elle accepte , avec faiblesse , une main qu'il lui offre , avec transport , pour la conduire dans

la chaloupe qui lui est destinée. Elle ne sçait où elle est, ce qu'elle devient, ce qu'elle desire. Rosalide, muette de surprise, & Zéphirine, enchantée, sont avec elle. Les autres Nymphes s'embarquent, & forment sa suite. Toutes sont ravies de ce qu'elles voient, émues de ce qu'elles entendent.

Au milieu du canal, s'éleve une Isle où domine un Palais de roses naturelles, dont toutes les feuilles sont d'émeraudes: on y arrive par des avenues d'orangers. C'est avec tant d'art que l'Amour l'éclaire, qu'on n'est point ébloui de son éclat. Les chaloupes abordent; Zulménie descend; les portes du Palais s'ouvrent; les plaisirs l'attendent; les Graces l'accompagnent, & le mystere la suit.

Elle apperçoit à peine toute la magnificence qui l'environne: elle ne voit que Zuma. Sans le vouloir, les Nymphes se dispersent, se séparent, & s'égarant dans des labyrinthes de fleurs. Zuma, l'heureux Zuma, reste seul avec Zulménie: il tombe à ses pieds. Le désordre de son cœur, les transports de son Amant l'effraient. Ne voyant plus ses Compagnes, ses terreurs, son tourment augmentent: c'est à lui qu'elle a recours. Ah! Zulménie, Zulménie! est-ce à vous de craindre un Amant qu'enivrent vos charmes, & qu'en-

chaînent vos vertus ? Non , vous ne connoissez pas l'excès de mon amour : il est trop vrai , pour n'être pas respectueux. Me possédant à peine , je ne puis cesser d'être soumis. Mais , serez-vous insensible à mes sacrifices ? Et si vous ne l'êtes point , d'où vient me cacher mon bonheur ? Zulménie , ma chere Zulménie ! Il tenoit ses deux mains , il les baisoit avec une ardeur inexprimable. Parlez , ne différez plus ; apprenez-moi mon sort. — Jamais , non , jamais. — Ah ! cruelle ! je n'ai donc plus de doutes ; vous ne partagez point mes sentimens : ayez au moins pitié de ma douleur. — Que ne puis-je vous l'épargner aux dépens de mes jours ? Ah ! Zuma ! — Arrêtez , ne m'abusez point d'un faux espoir. — Que vous êtes injuste ! — Ma belle Maîtresse , si je ne vous étois pas indifférent ; vous céderiez à mon amour , vous obéiriez au vôtre ; vous avoueriez. . . — Cet aveu seroit coupable. . . Si je parle , vous êtes perdu. — Et si vous vous taisez , je meurs. — Vous , mourir ! Ah ! Dieux ! écoutez-moi , Zuma ! Sincere est votre ennemie : vous seriez sa victime. — Elle versoit des larmes. — Je ne puis être que la vôtre ; je ne puis être malheureux que par vous. — Comment résister ? Zuma , vous êtes barbare. Quel maître que l'Amour ! Il n'est point le vôtre
autant

autant que le mien. — Je suis aimé! Dieux! — Quel aveu venez - vous de m'arracher?... Zuma!... Zuma!... Elle se précipite dans ses bras, & s'y croit en sûreté : il est trop asservi & trop tendre , pour abuser de sa confiance. Tous deux restent dans cette extase , rarement connue , que je n'essayerai point de peindre. Combien il l'adore ! Avec quelle tendresse il la rassure ! Quel est donc l'empire d'un Amant aimé ? Soit qu'il essuie ses pleurs , ou les fasse couler , ils ont du charme pour elle. Après l'avoir écouté long-temps en silence , c'en est donc fait , s'écria - t - elle ! Malgré mes promesses , j'ai trahi mon devoir ; vous sçavez mes secrets. Osiris , pardonnez ; Zuma l'a voulu. Dût-il être ingrat , dût-il m'estimer moins , remplir ma vie d'amertume , si la sienne est heureuse , je ne me repens de rien.

O ma chere Zulménie ! ne m'offensez point par vos craintes ; elles déchirent mon cœur. Des liens sacrés , des nœuds éternels nous uniront l'un à l'autre. Zulménie sera donc à moi ! Ah ! Dieux ! reprit-elle , est - ce qu'elle peut vous appartenir davantage ? — Ah ! n'en doutez point. Jugez de mon amour , puisque je vous sacrifie mes transports , mon délire , mon ivresse , la première des voluptés , le bonheur

de l'ame qu'on intéresse. Quelle privation ; quel effort ! Seroit - ce donc un crime ? Seroit-ce une offense ? Serois-je si coupable ? Dieux ! Dieux ! quel félicité ! O ma chere Maîtresse ! . . . Un feu divin brille dans les regards que Volfidor attache sur elle. La plus tendre langueur se peint dans ceux de Zulménie. Ce qu'elle éprouve & le défordre de son Amant la font trembler ; mais elle n'imagine pas même qu'elle ait à s'en défendre.

Il la serre dans ses bras ; il ne se connoît plus. Il alloit peut-être tout oublier , lorsqu'un bruit imprévu le rend à lui - même , l'arrache au bonheur , & l'innocence, au danger. Ce sont les Nymphes qui les cherchent ; elles paroissent & entraînent Zulménie , qui leur dit , avec une émotion extrême , quelques mots mal articulés. Elles veulent en vain lui faire examiner les beautés de ce Palais. Toute entière au plus doux des enchantemens , elle regarde tout , & ne distingue rien. Zulménie s'étonne de ce qu'elle a osé dire , de sa foiblesse , de l'ascendant de Zuma ; elle craint d'être coupable ; mais il en est la cause ; elle est consolée. Aimé de Zulménie , de Zulménie qu'il idolâtre , comment a-t-il pu desirer un autre bonheur ? Il se le reproche. Il ne peut

suffire à son ravissement : l'aveu qu'il vient d'obtenir est pour lui le bien suprême. D'autres, à sa place, n'auroient peut-être eu que le regret de n'avoir pas été plus criminels. La nuit s'avançoit. Les deux Amans, avec des soupirs qui se répondent, s'éloignent du Palais enchanté. Zulménie verse des larmes. Est-ce un pressentiment ? Ils jettent l'un sur l'autre des regards douloureux & tendres. Les chaloupes approchent. Trois fois prête à entrer dans la sienne, Zulménie s'en écarte ; se rapproche de Zuma, de Zuma qu'elle va bientôt quitter. Rosalide & Zéphirine l'appellent, elle se décide enfin. Volsidor est sur sa trace ; mais, au moment où il va s'élançer après elle, la chaloupe est emportée par un torrent qui se forme soudain au milieu du canal ; il s'y précipite. Zulménie jette un cri, étend les bras vers lui, & tombe dans ceux de Zéphirine ; Volsidor est prête à l'atteindre ; elle disparoît, & toutes les Nymphes avec elle. Les chaloupes restent désertes ; les Amours sont en pleurs ; Volsidor est au désespoir. Son déchirement, sa douleur, ses regrets, ses transports, sont un sujet d'effroi pour le monde entier. Il s'y croit seul ; il soupire ; il menace ; il appelle Osiris, la cruelle Osiris : elle-même a disparu. Zulménie, s'écrioit-il ! ma chere

Zulménie ! Tout est sourd à ses gémissemens ;
l'écho même ne lui répond pas. Il reste
en proie au désespoir , au déchirement des
regrets , & aux horreurs de la plus effrayante
solitude.

Fin de la première Partie.

V O L S I D O R

E T

Z U L M E N I E.

SECONDE PARTIE.

5000



V O L S I D O R

E T

Z U L M E N I E .

IL parcourt , dans une agitation qui l'enleve à lui-même , ces lieux si chers à son amour , & témoins de sa douleur : ils sont inhabités. Dieux puissans ! Dieux vengeurs ! où est-elle ? Périsse l'Univers plutôt qu'on m'en sépare ! Il appelle à son secours tous les Génies de la terre. Arrête , lui dit une voix dont le charme , au milieu du trouble affreux qui l'agite , se fait sentir à son cœur. A l'instant , dans une conque azurée , semblable à celle de la Mere des Amours , paroît la Fée Céleste. Ah ! Madame , s'écria le Génie , dans quel moment horrible je vous revois. — C'est celui de l'amitié. — Ah ! l'amitié même doit m'être funeste ! je m'égare ; je dois vous connoître. Mais , Zulménie , Zulménie ! On ose me la ravir. O tendresse ! ô

fureur ! Souveraine de Volsidor , objet charmant , objet adoré , je vous perds ! Que les Dieux , les Dieux impitoyables , jaloux de mon bonheur , m'anéantissent , ou vous rendent à mon amour ! J'irai les braver , si je ne peux les fléchir. Seigneur , lui dit alors la Fée , je m'étois donc flattée en vain de vous calmer ? Ah ! n'affligez point une amie : si elle ne peut vous consoler , que , du moins , elle vous éclaire. L'objet de vos regrets , une simple mortelle , que dis-je ? Une Bergere obscure ! ... N'achevez pas , interrompit Volsidor. Zulménie , obscure ! Zulménie ! Ah ! Dieux ! sa vertu , ses charmes , voilà les premiers titres ! Je lui dois tout. Qu'étois-je avant de l'aimer ? Séduit par mon imagination , victime de mon rang , esclave de mes caprices , plus malheureux , s'il est possible , que je ne le suis , je traînois , sous le poids des ennuis , des jours qu'elle seule pouvoit embellir. Elle me les a rendus chers : je ne connois plus d'autre bonheur que de les lui consacrer tous. — Les Dieux vous ont confié celui des mortels ; & vous lui préférez le votre ! Quand elle ne dépendroit pas de Sincere , quand elle pourroit être à vous , songez aux repentirs qui vous attendent. Combien vous regretterez le pouvoir absolu , si vous le voyez

en des mains qui n'en soient pas dignes ! Quels seront vos remords, lorsque vous ferez imploré en vain , par les malheureux qui perdront en vous leur protecteur & leur appui ? Vous vous ferez des reproches cruels ; & peut-être éteindront-ils jusqu'à cet amour auquel vous sacrifiez le sceptre du monde. Oui , Madame , & plus encore , s'il m'étoit possible. Je n'ai point l'orgueil de penser que cet Univers ne puisse être heureux que par moi. Une loi injuste ne me permet point de partager le Trône avec une Mortelle : elle en est exclue , j'y renonce. Elle en est digne , je sçaurai la venger. Mon choix est fait. J'avois désiré , lui dit Céleste , vous voir uni à une Princesse charmante. Une autre que Zulménie , s'écria Volfidor ! — Voyez , du moins , le portrait de celle que mon amitié vous destinoit. — Il détourne les yeux ; mais enfin , pressé par Céleste , il les arrête , avec un froid dédain , sur l'image qu'elle lui présente. Quelle fut sa surprise , sa joie , son ivresse , en reconnoissant tous les traits de Zulménie ! Dans son ravissement , dans l'excès du plaisir qui le transporte , il tombe aux genoux de la Fée , lui fait mille questions , n'écoute point ses réponses , revient à ce portrait enchanteur , le couvre de baisers , & s'abandonne à tout le dé-

lire de l'Amant le plus tendre & le plus digne d'être heureux. La Fée, lorsqu'il est enfin en état de l'entendre, se justifie d'avoir voulu encore éprouver ses sentimens, & lui explique ainsi tous les mysteres qu'il ne comprend pas. Zulménie à présent est sous ma garde : elle y est, de l'aveu même de Sincere ; mais ne peut dépendre que d'elle. Vous sçavez que cette Fée déteste l'Amour qu'elle n'a jamais connu. Elle épousa le Génie Circonspect : ce fut par raison ; ils ne se convenoient point ; bientôt ils se séparèrent : ils n'eurent qu'une enfant ; c'est Zulménie. (Elle étoit, comme on le voit, niece de Céleste.) La charmante Fille de Sincere, continua la belle Fée, fut douée par elle, de toutes les graces, de toutes les séductions ; mais elle ne dut la perfection de son ame, qu'à la Nature. Sincere craignit deux écueils pour son bonheur : l'orgueil que pourroient faire naître en elle les louanges qu'elle ne manqueroit pas de recevoir, & les malheurs qui suivent trop souvent une extrême sensibilité. Ma Sœur, en l'éloignant d'un sexe perfide, & en lui cachant qu'elle étoit d'un sang illustre, crut avoir trouvé le moyen de préserver Zulménie des inconvéniens de l'adulation, & des dangers de l'Amour. En conséquence, avant qu'elle eût at-

teint deux ans , elle-même la conduisit dans l'afyle des Nymphes qu'elle protège. Afin qu'elle n'entendît que la vérité , elle tut l'éclat de sa Naissance aux personnes même chargées de son éducation , & se promit de ne lui en dévoiler le mystere , que lorsque son cœur & son esprit seroient formés. Sincere se contraignit , une fois , à la dissimulation ; & , par cet effort , on peut juger de sa tendresse. Souvent j'allois avec elle voir Zulménie : tous les jours je l'aimois davantage ; & tous les jours il me sembloit qu'elle en étoit plus digne. Je vous connus , Seigneur ; vous me parûtes fait pour être heureux l'un par l'autre : mais je voulus m'assurer si votre cœur étoit vraiment sensible , & détrompé de tout ce qui l'avoit rendu malheureux. Dès que j'en fus certaine , je ne desirai plus que d'obtenir le consentement de Sincere : je ne pouvois rien sans lui. A mon retour de la Cour de Puce , mon premier soin fut de vous peindre à ma Sœur , tel que vous êtes. Je la conjurai de se reposer sur moi du bonheur de Zulménie ; & je lui trouvai , pour vous , un éloignement dont alors elle ne me dit point la cause. Je combattis en vain ses préventions & ses refus. Volsidor , lui répétois-je , ne ressemble point au Génie Circonspect.

Le sort de votre Fille remplira tous vos vœux !
Oui, me répondit-elle , oui , sans doute , car elle ne connoîtra que les douceurs de l'amitié. Quelque tems je fus asservie aux caprices d'un époux ; plus heureuse , elle n'aura point de maître. Le tems approche où je pourrai lui apprendre à qui elle doit le jour ; mais elle ne partagera , avec moi , le pouvoir de la Féerie , qu'en partageant mes sentimens. Alors elle regnera dans les lieux qu'elle habite ; je m'y fixerai près d'elle. Chérissant la vertu , protégeant les infortunés , enlevant des victimes à l'Amour , tranquilles & toujours unies , nous n'aurons que le regret de ne pouvoir arracher les malheureux humains aux passions , aux erreurs & aux tourmens. Je représentai plusieurs fois à Sincere qu'elle me paroissoit injuste & tyrannique ; que sa Fille devoit être la maîtresse de se choisir le bonheur fait pour son ame. Elle se fâcha ; je la quittai. Il me restoit une ressource ; j'en espérai peu ; mais je ne la négligeai point. J'osai parler au Génie Circonspect : il m'écouta , sans m'interrompre ; me pria de lui laisser , par écrit , ce que je venois de lui dire , & même un double , parce qu'il pouvoit perdre l'original. Il me fallut attendre trois mois sa réponse : j'étois excédée de ses lenteurs ; elles

étoient fort essentielles , disoit-il , afin de ne rien omettre & de ne rien hazarder. Les trois mois s'écoulerent : alors il me demanda des témoins ; il en voulut sept , à cause apparemment des sept Sages de la Grece. Il ne soupa point la veille , pour que ses idées fussent plus nettes ; & il arriva , chez moi , avec une pendule qui marquoit les secondes , afin que je fusse très - sûre qu'il ne resteroit pas une minute de plus qu'il ne falloit. Je me désespérois. Il me récita des Sentences qu'il avoit composées lentement ; elles paroissoient énigmatiques , & ne signifioient rien , tant il avoit appréhendé qu'elles ne fussent hardies. Je commençois à ne plus désapprouver Sincere : ce mari - là étoit insoutenable. Si elle jugeoit les autres par lui , il n'y avoit rien de plus simple que d'en vouloir préserver sa Fille. Finirez - vous donc , demandai-je à Circonfpect ? Je ne crois pas , Madame , répondit-il.. Si je ne me trompe , vous avez des affaires ; & il me semble prudent de remettre l'entretien. Je courus après lui ; mais je ne l'aurois pas arrêté , sans les sept témoins qui l'entouroient : ainsi , ils ne furent pas là pour rien. Après les avoir lorgné tous , pour deviner ce qu'ils pensoient , & n'avoir pas à risquer des questions , il se mit à parler si bas de peur de

me faire mal à la tête, que je n'entendois pas un mot de ce qu'il me disoit. J'étois d'une impatience extrême: je lui criai de recommencer. Il regarda à sa pendule, pour voir s'il en auroit le tems. Il consulta les témoins, pour sçavoir si j'aurois celui de l'entendre; & j'allai m'asseoir bien près de lui, car il ne pouvoit se résoudre à élever la voix. Voici, à peu-près, les paroles que je distinguai. Je pourrois, Madame, à la rigueur s'entend, disposer de ma Fille, sans le consentement de Sincere: mais la rigueur a mille inconvéniens; & il faudroit des siècles pour obvier à tous. Amener, par la persuasion, Madame votre Sœur à mon avis, me paroît impossible. Au reste, je ne la blâme, ni ne l'approuve. Le portrait de Zulmérie, le bien qu'on m'a dit d'elle, me la font croire charmante; cependant je n'en répondrois pas. Je ne l'ai point vue depuis le jour de sa naissance; & ma tendresse n'en est que plus aveugle; j'y ai résisté avec peine; j'aimerois à l'en assurer: beaucoup de considérations m'en empêchent; mon cœur s'y est soumis: je préfère les privations aux imprudences. Les projets de Sincere, sur elle, peuvent être détruits par l'amour, & peuvent ne le pas être. S'ils réussissent, en sera-t-elle plus heureuse? Je l'ignore. S'ils échouent, sera-ce un bonheur?

Je n'en sçais rien. Volfidor est le Souverain des Génies, & le plus aimable. Est-ce une raison pour qu'il plaise à Zulménie? Si elle le préfère, lui plaira-t-elle? S'ils se plaisent, s'aimeront-ils toujours? Et même, quand ils ne cesseroient point de s'aimer, n'y aura-t-il pas beaucoup de gens qui trouveront qu'une passion qui rend heureux éternellement, n'a pas le sens commun? Ce ne sera pas moi. Je ne m'explique point; mais je ne vois que des difficultés à résoudre. S'abandonner au destin, voilà mon avis. Malgré ses bonnes qualités, car il en a, je le détestois. Il s'en alla avec sa pendule. . . . N'étant gueres plus avancée, après cette conversation, j'eus recours au Destin. Je le consultai, avec le plus tendre intérêt, sur le sort de Zulménie. Il m'apprit que l'Amour venoit de soumettre son cœur. Effrayée, craignant que l'objet n'en fût pas digne, je volai vers elle; & , pour mieux pénétrer ses sentimens, je pris la figure d'Osiris, qui étoit chargée de son éducation. Comme elle n'est point ce qu'elle paroît être, & que j'ai toutes fortes de raisons de compter sur elle, je n'eus pas de peine à la faire consentir à mon projet; elle disparut, & j'occupai sa place. Quoi? Madame, s'écria le Génie; quoi donc! Osiris étoit la divine Céléste? que souvent vous

avez maudite , reprit la charmante Fée. Eh ! bien ! c'est encore moi , qui , sous la forme d'un vieillard , vous ai intéressé au malheur de Zélidan. Quand vous parûtes dans l'asyle des Nymphes , où je fus bien surprise de vous voir , c'est moi qui fis tout pour détourner Zulménie d'une passion qui devoit irriter Sincere. Sans être apperçue , je fus présente à vos entretiens les plus secrets , aux fêtes mystérieuses que vous lui donniez , & même à l'aveu que vous surprîtes à son innocence. Avant de servir votre amour , je voulus sçavoir si vous étiez digne de celui que vous inspiriez. Je n'en ai douté qu'un instant ; mais , convenez qu'il n'est pas trop à votre avantage. Il étoit tems que les Nymphes arrivassent , pour sauver Zulménie d'un piège , & Zuma , du malheur d'être coupable. C'est moi , j'espère bien que vous m'en remercierez , qui ai hâté le retour des Nymphes , justement , quand il le falloit , pour vous conserver mon estime. Quand Zulménie vous fut enlevée , j'étois près d'elle dans cette chaloupe que vous suivîtes. De ce moment , je ne suis plus pour rien dans les événemens qui vous ont affligé. Ce nuage , qui fit disparaître à vos yeux Zulménie & ses Compagnes , se forma par les ordres de Sincere. C'est alors , qu'en
se

se montra, & je parus, en même tems qu'elle, sous ma véritable forme. Pour épargner à Zulménie les reproches d'une mere en courroux, je prolongeai son évanouissement. Que prétendez-vous, dis-je à Sincere? — La pupir. — De quoi? D'un penchant né malgré elle, d'un ascendant dont elle n'est pas la maîtresse? — Il détruit son bonheur; il anéantit le mien. Le choix le plus obscur! Zuma! un Être vil! — S'il est vertueux, il ne mérite point vos mépris. D'ailleurs, que sçavez-vous?... Je n'ai, dans mon malheur, reprit-elle, je n'ai qu'une consolation. Un Oracle imposteur m'avoit assuré que ma Fille seroit soustraite à mon pouvoir par ce redoutable Volsidor, dont l'empire est au-dessus du mien. Cet Oracle est détruit; & je sçaurai bien arracher Zulménie à l'égarement d'une passion dont l'objet ne peut ni ne doit me résister. Je hais Volsidor, depuis le jour qu'on menaça mon autorité de succomber sous la sienne; je le hais autant que Zuma. Jugez, dit alors Céleste au Génie, si, après cela, il m'étoit possible de vous nommer. Je demandai à Sincere quel parti elle alloit prendre? Moi, reprit-elle! j'enfermerai Zulménie dans des lieux inaccessibles; je ne la reverrai point, qu'elle ne renonce à l'Amour, à ce tyran que je déteste,

& qui la déshonore. — Quoi ! Sincere pourra devenir cruelle ! — A quoi m'a servi ma bonté ? — Quoi ! le malheur de Zulménie seroit votre ouvrage , celui d'une Mere ! Je priaï , je pressai ; je la conduisis près de sa Fille évanouie , mourante. A ce récit , que devint Volsidor ? Il soupiroit ; il frémissoit ; il étoit pénétré de la plus vive douleur. Des larmes , continua la Fée , coulerent enfin des yeux de Sincere : je profitai de cet attendrissement. Consentez , lui dis-je soudain , que j'emmene Zulménie à ma Cour. Je m'en repose sur vous. Eh bien , je connois votre prudence , répondit Sincere ; votre bonté pour elle ; sur-tout , votre amitié pour moi. Je me défie même de mon zele , peut-être de mon ressentiment. Je vous confie mes intérêts , ceux de Zulménie. Pourvu qu'on l'enleve à l'Amour , je consens à tout. Je lui promis de ne rien épargner pour faire oublier Zuma. Tant qu'elle fera l'esclave de mon ennemi , je ne veux point qu'elle sçache les liens qui l'attachent à moi. — Elle les ignorera. — C'en est fait ! éloignez - la de mes yeux : elle retrouvera sa Mere , quand elle en sera digne. Notre conversation ne fut point entendue des Nymphes , & Zulménie n'étoit pas en état de l'entendre. Le même nuage , qui

venoit de la dérober à vos regards, porté par les Zéphirs, en l'éloignant de vous, la séparoit même de ses Compagnes. J'appris de Sincere, qu'elle avoit été avertie de l'amour de Zuma, & des sentimens de sa Fille, par une lettre anonyme. Je jurerois qu'elle est de Sempiternelle : je la reconnois à la bassesse du moyen. Je sçais que cette grande vilaine couleuvre, dont vous avez préservé hier Rosalide & Zelmis, n'étoit qu'un des aimables déguisemens de l'horrible Fée. Comme son pouvoir est soumis au vôtre, elle vous hait d'autant plus qu'elle vous craint, & ne vous pardonne pas plus de faire des heureux, que de lui enlever des victimes. Quoiqu'au premier aspect, elle vous ait reconnu, elle a mandé à Sincere, pour l'irriter davantage, que l'Amant de sa Fille n'étoit qu'un mortel, jetté, par le sort, au dernier rang. Il est important qu'elle le croye. Qu'elle croye ce qu'elle voudra, interrompit vivement Volsidor. Mais qu'on se garde de m'enlever Zulménie. Je l'adore ; elle m'aime ; elle est à moi. Est-il des nœuds plus saints ? — Ceux de la Nature, ceux d'une Mere ? — Ne les a-t-elle pas brisés ? N'est-elle pas devenue cruelle ? — Eût-elle des torts, ils ne dispensent pas Zulménie des devoirs. — Elle ne connoît, vis-à-vis

d'elle , que ceux de la reconnoissance ; ils doivent lui suffire.— Pourquoi braver Sincere, quand nous pouvons la défarmer ? — Ah ! Madame , que devient Zulménie ? Où est-elle ? Il apprend de Céleste qu'elle est dans une région inconnue aux Amans , sous la garde de la véritable Osiris ; que Zéphirine , Rosalide & Zelmis font avec elle ; & que les autres Nymphes ont accompagné Sincere au Temple de la Vérité , où elle pleure sa Fille , esclave de l'Amour. Je la fléchirai , reprend le Génie avec transport. C'est au Temple où elle porte ses regrets ; c'est-là , sur-tout , qu'éclairée sur la délicatesse de mon amour , elle fera , sans doute , attendrie par ma douleur. Elle en verra l'excès ; elle se reprochera d'en être la cause. Je vais ; je vole.... Arrêtez , lui dit Céleste : qu'allez-vous faire ? Laissez-moi veiller à votre bonheur : mais songez que j'ai promis de faire oublier Zuma : il faudra bien que je tienne parole. — Quoi ! vous pourriez ? ... Ah ! Madame ! — Écoutez-moi ! l'horreur que l'Amour inspire à Sincere , est telle que , pour l'amener à votre hymen , il faut qu'elle ignore votre sentiment. Sempiternelle , qui l'a découvert , ne le dira point. J'ai sçu lui inspirer que ce seroit vous servir : sa cruauté vous répond de son silence.

C'est enfin par l'éloignement même de Sincere pour les Amans, que j'espere détruire celui qu'elle a pour Volfidor. Croyant arracher Zulménie à l'Amour & à Zuma, elle pourra... que sçait-on?... En un mot, je ne puis m'expliquer davantage. Ah! Céleste, lui dit-il, je mériterois bien peu vos bontés, si je ne me faisois pas une loi de vous obéir. Mais que je voie Zulménie! — Il n'est pas tems encore. — Eh! puis-je supporter son absence. Elle-même!... Que dis-je? O Ciel! tout m'alarme; tout m'afflige. Sûr d'être aimé, je suis encore malheureux. Oui, Madame, dussiez-vous m'accabler de reproches, dussai-je vous paroître coupable, il faut que je vous ouvre mon ame toute entiere. Si ce que j'éprouve, si ce que je ressens est un crime, il ne vient que d'un excès de délicatesse. Je suis inquiet, imprudent peut-être : mais je ne me crois pas injuste. Qu'est-ce donc qui vous prend, lui dit en riant la Fée? Vous allez me trouver étrange : n'importe. — Je ne devine pas. — Daignez m'entendre. Puisque de tout mon sexe, je suis le seul que Zulménie connoisse, je ne puis être exposé au tourment de la jalousie ; mais il est remplacé par un autre, qui n'est pas moins insupportable. Comment puis-je être flatté de l'amour que j'inspire, si ce sentiment n'est

pas une préférence ; si le prix que j'obtiens ne m'a point été disputé ; si je ne connois point l'orgueil de l'emporter sur des rivaux ? Zulménie m'aime , je le crois , & c'est ma seule félicité. Mais , environnée d'hommes aimables , que sçais-je si c'est moi qu'elle eût choisi ? Que sçais-je si elle eût distingué mon hommage dans la foule des adorations qui enivrent les autres Femmes ? Ce doute est au fond de mon cœur : il en est le supplice. Je ne cherche point à le vaincre : je veux le dissiper. Je le veux , par les épreuves les plus fortes : dussai-je en être la victime , je m'y soumetts ; & jusqu'à ce moment , il n'est point de calme pour moi. Le chagrin que je vous confie est affreux. Eh bien ! Madame , il n'est pas encore le seul de ce cœur passionné. Qui me répondra , qu'au sein des grandeurs , des plaisirs d'une Cour brillante , voyant l'Univers à ses pieds , Zulménie daignera se ressouvenir de Zuma obscur , de Zuma , qui n'aura de titre que son amour , & que l'absence fera peut être oublier ? Combien peu je serois flatté , si l'on accordoit à l'éclat & à la grandeur de Volsidor , ce qu'on refuseroit à Zuma ! C'est Zuma que je veux qu'on aime ; & je crains . . . Que dis-je ? moi , soupçonner Zulménie ! moi ! Son Amant en est incapable. Cependant elle n'a

entendu de soupirs que les miens. Mes vœux sont les seuls qu'on lui ait offerts : en a-t-elle dédaigné pour moi ? Suis-je assez malheureux, puisque l'amour même que j'inspire à celle que j'adore, ne peut satisfaire mon cœur ; puisque mes desirs vont encore au-delà du bonheur suprême, envié par les Amans ? Vos conseils, les soins qu'on lui rendra, l'idolâtrie dont elle va être l'objet, le desir de plaire qui l'emporte quelquefois sur le bonheur d'aimer, son orgueil peut-être, sa sensibilité même, l'absence, l'absence cruelle, & son éclat & mon obscurité, & le destin, & vous même, tout, Madame, oui, tout va se réunir contre moi. A peine ai-je entrevu le bonheur, qu'il est déjà détruit ; & je m'étonne de la sécurité où j'ai pu être quelques instans. Vous m'en paroissez bien corrigé, répondit Céleste, & il me semble que vous êtes presque aussi mécontent de moi que de Zulménie. Ah ! pardonnez, reprit-il ; injuste à vos yeux, coupable aux miens, trop puni, lorsque je doute, ne croyez pas cependant que mes craintes soient de la méfiance. Je n'en ai point de Zulménie ; je n'en ai que de moi-même : j'ai trop d'amour pour être sans alarmes. Je l'idolâtre ; je voudrois, je veux... Ah ! Madame !.. Ah ! Céleste ! Divinité bienfaisante ! je peux vous devoir tout.

Combien je serai heureux, reconnoissant, soumis à vos ordres. Plaignez ma foiblesse : consentez à mon projet ; ne vous opposez point à mes desirs , accordez-moi la grace que j'implore. Que voulez-vous dire , demanda Céleste ? Madame , interrompit Volsidor , je ne paroîtrai point aux yeux de Zulménie. Cet effort est horrible ; je m'y soumets ; sçachez-moi gré d'un pareil sacrifice. Mais je peux à votre Cour , vous admirer , la voir , l'adorer sous des traits séduisans qui ne seront pas les miens. Lesquels ; reprit la Fée ? Ceux de Splendian , d'un Génie trop fait , sans doute , pour intéresser ; le plus puissant après moi , le plus cher à mon cœur , le plus digne enfin d'inspirer de l'amour , de me rendre le calme , si l'on ferme les yeux à ses agrémens , & si l'on est insensible à ses hommages. Je connois sa discrétion ; je connois son amitié , son amitié , qui peut-être va désespérer la mienne. N'importe ; je la réclame : il me la doit. Il sera Volsidor à ma Cour : je serai Splendian près de Zulménie. Je crains tout , & ne puis être heureux sans m'éclaircir. Ne condamnez point ma délicatesse : dût - elle me rendre malheureux , je n'en veux rien perdre , pas même les tourmens. Concevez-vous , Madame , mon ravissement , mes transports , si

Zuma l'emporte sur le plus aimable des Génies? Volsidor ne sçavoit pas combien il avoit d'avantage sur Splendian lui-même : & ce n'est pas un des traits les moins intéressans de son caractère. Me jurez-vous, lui dit la Fée, de ne reprendre vos traits qu'avec mon aveu? — Recevez-en le serment. Eh! ne pouvois-je pas, sans vous le dire, sans que vous en fussiez instruite, jouir du bonheur que je veux tenir de vous? — Céleste se laissa toucher : une réflexion la détermina. Pour l'exécution de son projet, il falloit que Volsidor ne parût, ni sous le nom de Zuma, ni sous le sien. Il eût été bien difficile de l'en empêcher. La métamorphose qu'il desiroit lui-même, arrangeoit tout. Ils sont enfin sur le point de se séparer. Combien Volsidor rend de graces à Céleste! Elle va voir Zulménie. Combien il est jaloux de son sort! Avec quelle ardeur il lui recommande sa belle Maîtresse! Que de Génies invisibles furent chargés de lui en apporter à chaque instant des nouvelles! Cependant il falloit qu'il reparût à sa Cour, avant d'aller à celle de Céleste. Toutes les Puissances de l'air viennent à ses ordres. Plusieurs sont envoyées vers Splendian, pour l'inviter à se rendre dans les États de Volsidor. Déjà il quittoit, en soupirant, le séjour de son bonheur,

lorsqu'avec des cris de joie on l'arrête. Zélidan se précipite à ses genoux & les embrasse.

Seigneur, lui dit-il, dans mon infortune, que je suis heureux de retrouver mon Protecteur ! Vous m'avez rendu la liberté, mais non pas le repos. Mélide est perdue pour moi. C'est en vain que, pour la trouver, j'ai fait le tour du monde. Volsidor vouloit inutilement l'interrompre, pour lui dire où elle étoit : Zélidan parloit toujours ; il ne pouvoit pas s'en faire écouter. Je l'ai cherchée, poursuivit-il, jusques chez les Quadrupedes. Souffrez que mes larmes vous la redemandent, &, qu'en même tems, j'ose vous implorer pour un Prince qui m'est cher : souffrez que je vous le présente. Volsidor, qui ne le voyoit point, demanda où étoit ce Prince ? Zélidan alors fait avancer un Tigre qu'il tenoit en lesse. Vous voyez, poursuivit-il, le Pere de ma Maîtresse : je crois, du moins, en être sûr, à l'affection qu'il m'inspire, & à celle qu'il paroît avoir pour moi. Il ne se trompoit point. C'étoit, en effet, l'Empereur Superbe, qui s'approcha du Génie aussi respectueusement que peut le faire un Tigre. Volsidor lui fit, de loin, quelques honnêtetés ; & il se dépêcha d'apprendre à Zélidan, que Mélide étoit dans l'Isle Flottante. On peut juger

quels furent les transports de cet Amant. Le pauvre Tigre , qui n'étoit plus Superbe , en pleuroit de tendresse. Volsidor , qui déjà lui avoit rendu la parole, le questionna, & trouva , dans ses réponses , tant de regret de ses fautes , de grandeur & de courage dans ses peines , qu'il y fut sensible. Superbe , lui dit-il, vous êtes corrigé : devriez-vous être encore malheureux ? La Fée des Forêts avoit promis Seigneur , interrompit le Tigre , la foiblesse de son caractère nuit quelquefois à la bonté de son ame. Elle redoute ceux même qu'elle méprise. Sempiternelle , ennemie de tous les miens , m'enveloppe dans ses ressentimens ; & la Fée , qui m'est favorable , se contente de gémir sur mon sort , par la crainte de déplaire , en me protégeant , à celle qui me persécute. Eh bien , dit Volsidor , vous retrouvez en moi un Ami. L'Usurpateur de votre Empire en est le Tyran , & ne doit jamais en devenir le Maître. Je serai juste envers tous deux en le faisant descendre du Trône qui vous appartient , & dont vous êtes devenu digne. Ah ! Seigneur , répondit le Tigre , réservez vos bontés pour mon fils , pour Zulamire. Je ne veux point d'un pouvoir dont j'ai abusé. Mes Sujets furent malheureux par moi ; je ne mérite point de faire

leur bonheur ; il n'en est plus pour moi. O ma chere Sianne ? ô vous qu'un Epoux barbare osa répudier si injustement !.... Zélidan, qui n'avoit jamais entendu parler son Beau-pere prétendu, ne pouvoit pas retenir ses larmes. Venez, Princes, leur dit Volsidor ; suivez-moi. Il les fit monter dans son char. Superbe obéit, & cependant il étoit toujours Tigre. Volsidor avoit ses raisons. On se doutera bien que le Tigre rencontré par le Génie, le jour de la Forêt enchantée, étoit ce même Superbe, qui l'apprit alors à son Bienfaiteur.

Cependant ils fendoient les airs avec tant de vitesse, qu'en peu d'instans ils furent dans les Etats du Pere de Mélide. C'est Volsidor, s'écrioit Zélidan, le Souverain du monde, le Protecteur de la vertu, le Dieu des Infortunés. Tous l'implorent. Son entrée est imposante, autant que magnifique. Une foule de Génies environnent leur Maître : des diamans le couronnent ; l'or étincelle sous ses pas. Le char s'arrête. Le Palais du Tyran retentit de cris de reconnoissance, d'admiration & d'allégresse ; ces cris l'importunent, & il se rend plus inaccessible que jamais. Une voix unanime s'éleve contre lui. Volsidor fait sentir à ces Peuples infideles,

qu'ils ont mérité les malheurs dont ils se plaignent, en violant la foi qu'ils devoient à leur Souverain. Tous s'accusent & s'écrient: Nous le regrettons. Malgré ses défauts, il avoit des vertus. Le Tigre étoit alors dans la situation la plus touchante, où jamais Tigre se soit trouvé. Le reverriez-vous avec joie, leur demanda le Génie? Vivent Volfidor & Superbe, fut leur réponse. — Voyez l'état où l'ont réduit des Sujets perfides. Tous se précipitent à genoux, & fondent en larmes. Superbe ne put tenir à ce spectacle : de grosses larmes coulent de ses yeux; & il s'élancerait dans la foule, s'il ne craignoit de faire peur à ses Sujets. Volfidor alors lui rend sa forme. Ses cheveux, blanchis par les chagrins, plus que par l'âge, rendoient sa figure plus vénérable. Elle étoit, d'ailleurs, très-noble & très-belle. On l'entoure, on l'applaudit, on l'admire. Les transports deviennent de l'ivresse, & ne sont suspendus que par l'arrivée du Tyran. Volfidor, avec majesté, lui reproche le crime d'avoir usurpé le pouvoir & l'abus qu'il en a fait. Les Sujets de Superbe étoient prêts à l'insulter : leur Empereur les arrête. Que le jour de mon bonheur, leur dit-il, soit aussi le jour de la clémence. Plaignons-le, & obtenons sa grace. Il la demande à

Volsidor, qui, satisfait de la générosité de Superbe, le laissa maître du sort de l'Usurpateur. L'Amour ne lui permettoit que de donner des momens à tout ce qui n'étoit pas Zulménie. Il part, comblé de vœux, de remerciemens, reconduit par Superbe, par son Peuple, adoré par eux, & suivi de de Zélidan. Ce dernier, avant de s'en séparer pour rejoindre Mélide, apprend au Génie, qu'en passant chez les Quadrupedes, pour chercher sa Princesse, il lui a paru qu'ils étoient, à-peu-près, les mêmes; qu'il n'y avoit point encore de Femmes parmi eux, mais seulement une Colonie de Perroquets de cinq pieds, qui s'extasioient devant ces Messieurs, & pour lesquels ils faisoient des Madrigaux, ce qui étoit toujours un commencement de galanterie.

Laiſſons le Génie recevoir les adieux de Zélidan, traverser les airs, pour se rendre dans ses Etats; & revenons à la charmante Zulménie. Dès que Sincere fut partie, Celeste, avant d'aller consoler Volsidor, avoit touché, de sa baguette, sa Maîtresse, pour lui faire reprendre ses esprits; &, dans le même instant, avoit rappelé, près d'elle, Ofiris, la fidelle Zéphirine, Rosalide & sa Confidente. Se voyant au milieu des airs, couchée sur un nuage, elle

crut rêver ; on le croiroit à moins : mais, ne voyant point Zuma , où est-il , s'écria-t-elle ? où suis-je ? Elle se rappelle qu'on vient de l'arracher à lui : cet affreux moment se retrace à son imagination , déchire son cœur. Zuma !... je ne le verrai plus ! Sincere l'aura puni !... elle retombe dans son évanouissement. Les alarmes , les soins , la douleur d'Osiris qui l'adore ; les cris , les caresses de Zéphirine , l'attendrissement de Rosalide , les pleurs même de Zelmis , tout est inutile ; l'effroi augmente : Céleste arrive & le partage. Zulménie reste dans le même état. Ce n'est qu'en arrivant dans le Palais de la Fée , qu'elle revient à elle. Céleste alors renvoie tout le monde , ne garde qu'Osiris , prend Zulménie dans ses bras , & lui donne toutes sortes de marques de tendresse. Qu'entends-je , dit Zulménie , qui à peine pouvoit parler ? Surprise de reconnoître la voix de Céleste , elle leve de beaux yeux mourans sur elle , rassemble le peu de forces qui lui reste , & tombe à ses genoux. Ah ! Madame ! daignez protéger Zuma : il n'est point coupable ; c'est moi , moi seule qui le suis. Je vous offense peut-être , ainsi que Sincere ? — Non , ma chere Zulménie , vous ne m'offensez point. Ne voyez en moi qu'une Amie tendre , qui



souffre de vos peines : aimez-moi, & ne me craignez point. Ah ! dit Zulménie, en prenant sa main, & la baissant mille fois : ah ! Madame, qui pourroit ne pas vous aimer ? daignez ne pas haïr celui. . . . Sa douleur étoit si extrême, que la Fée ne put l'adoucir qu'en lui promettant d'employer tout, pour désarmer Sincere. Car enfin, ajouta-t-elle, qu'est-il ce Zuma ? — Madame, il est tout pour moi. Céleste alors lui apprend que, protégé par le Prince des Génies, par Volsidor, il ne peut lui arriver aucun malheur. Elle lui apprend encore, que, pour la soustraire au mécontentement de la Fée, elle avoit obtenu d'elle, de l'amener à sa Cour. Vous êtes dans mon Palais, continua Céleste ; & vous y resterez, si je m'apperçois que mon amitié vous console. Pénétrée de reconnoissance, Zulménie crut devoir faire un effort sur elle-même, pour paroître plus tranquille ; mais elle n'y auroit pas réussi, sans l'espoir que lui avoit donné Céleste, de revoir un jour Zuma. La Fée se retire : Zéphirine accourt. Eh ! mon Dieu ! lui crie-t-elle, d'aussi loin qu'elle la voit, que vous avez été long-temps évanouie ! que j'ai été malheureuse pendant tout ce tems-là ! il nous arrive des choses bien extraordinaires ! des Fêtes ! & puis des nuages

nuages qui nous emportent : il y en avoit un qui vous enveloppoit ; je ne savois plus où vous étiez ; je faisois un beau tapage. Et ce pauvre Zuma , comme il couroit dans l'eau. Enfin, nous voilà , avec Céleste , à une Cour charmante , dans un Palais ravissant. Il n'y a que mes Compagnes que je regrette. Zulménie , qui ne les aimoit pas moins , ne pouvoit songer qu'à son Amant. Cette journée se passe à en parler , la nuit à le pleurer , le lendemain à se contraindre. Quoiqu'elle ne desire que la solitude , elle est obligée de paroître à la Cour de Céleste. Malgré sa langueur , malgré son abattement , les Hommes ne la trouverent que trop belle pour leur repos , & les Femmes , pour leur amour-propre. C'est à qui lui cherchera des défauts. Céleste étoit leur Reine : il avoit bien fallu lui pardonner de n'en point avoir ; on s'y étoit enfin résigné. Mais une Mortelle , une petite Nymphe de seize ans , être cent fois plus jolie que de très-grandes Dames ! voilà de ces événemens , contre lesquels il faut bien de l'héroïsme. Celles qui n'avoient pas de courage , redoubloient de parure , sans en être plus avancées. Zulménie ne se paroît point , & les éclipsoit toutes. Aussi , malgré les égards & l'amitié de Céleste , on en par-

loit avec assez de colere. On ne concevoit point les attentions de la Fée, pour une petite personne qui ne tenoit à rien, qui étoit d'une tristesse odieuse, qui avoit de la timidité, ne *se mettoit point en valeur*, soupiroit comme une tourterelle, & qui, sûrement, n'avoit point d'esprit. Ses réponses étoient simples, & son maintien modeste : on soutenoit même, parce qu'elle s'embellissoit en rougissant, que sa douceur étoit feinte, & son caractère faux. Zéphirine & Rosalide avoient moins de torts, parce qu'elles avoient moins de graces; mais, comme elles ne laissoient pas d'être charmantes, on en auroit dit beaucoup de mal, sans Zulménie. A ces jalousies près, rien n'étoit plus brillant ni plus aimable que la Cour de Céleste. Cette Fée adorable partageoit l'Empire avec le Génie Auguste, le plus heureux des Monarques, & celui qui méritoit davantage de l'être. Epoux de Céleste, il étoit aimé d'elle, & adoré de ses Sujets. Il avoit deux Freres charmans : la Nature leur avoit tout donné ; la Nation les chérissoit. Des Epouses, dignes d'eux, embellissoient cette Cour : la Fée y fixoit les graces & les plaisirs. Trop jeune & trop belle pour ne pas les aimer, elle les faisoit naître, & elle en étoit l'ame. Ce n'étoit point, comme

à la Cour de Puce , une ennuyeuse monotonie , de l'extravagance & des cabrioles continuelles. La Fée dançoit à ravir ; mais elle favoit allier les talens aimables , avec les qualités du trône. On n'admiroit pas moins la bonté de son cœur , que les charmes de sa figure. Les Peuples sur qui elle regnoit , avoient des agrémens & des vertus , sur-tout beaucoup d'attachement pour leurs Souverains , de l'amour pour la gloire , une sensibilité plus vive que durable , de l'effervescence , des goûts , des caprices & point de passions. On auroit pu , à la rigueur , leur reprocher d'avoir peu de caractère , & trop de légèreté ; mais ce n'étoit rien en comparaison de la folie du Peuple Puce : à la longue , ils entendoient raison. Quand ils étoient méchans , c'étoit par facilité , par air , ou par fantaisie ; rarement par principes. S'ils avoient toujours eu les exemples d'Auguste & de Césaire , ils auroient été plus qu'aimables. Tous deux chérissent Zulménie , sans pouvoir l'arracher à sa tristesse. Zuma absent , Zuma , toujours adoré , est le seul objet de ses vœux. Quelle distance de lui à tout ce qu'elle voit ! que son cœur la sent bien ! que de regrets elle donne à ce séjour champêtre , dont il faisoit le bonheur ! L'éclat des lieux qu'elle

habite, à peine est apperçu par elle. Insensible à l'impression qu'elle fait, aux louanges qu'on lui donne, à des amusemens qui ne peuvent la distraire, rien ne la console : sa douleur seule a du charme pour elle. Mais, reconnoissante des bontés de Céleste, elle contraint ses soupirs, renferme ses larmes, & ne s'abandonne à son chagrin, que lorsqu'elle songe que Zuma le partage. Il est pourtant moins malheureux ; il va la revoir : il ne tardera pas à quitter sa Cour. Il y a été reçu avec tant de marques d'amour & de joie, qu'il a remercié les Dieux de pouvoir se conserver à ses Sujets, en restant fidele à Zulménie. De nouveaux Actes de bienfaisance ont signalé son retour. Son Peuple a épuisé les Fêtes. Ses Maîtresses croient que l'absence l'aura rendu plus tendre : il ne les regarde pas. Ortame, en apprenant ce qu'est Zulménie, ne desire plus rien : Volsidor lui en a fait part. La confiance & le bonheur du Souverain qu'il aime, le rendent heureux. Le Génie espere le devenir ; & l'amour lui adoucit jusqu'aux peines de l'absence. Les Messagers de l'Air viennent, à toutes les heures du jour, lui apporter des nouvelles de Zulménie. Il apprend qu'elle est triste, & il adore le chagrin de sa Maîtresse. Splen-

dian ne se fait point attendre, & Volfidor l'accuse de lenteur : il arrive. Jamais l'amitié n'eut plus d'empressement. Les deux Génies se livrent, l'un, au plaisir d'en donner des marques, l'autre, à celui d'en demander une preuve. Il n'y a que la figure de Volfidor, qui soit plus charmante que celle de son Ami. Quoique moins noble, la taille de Splendian est très-avantageuse. Il n'a point les passions aussi vives ; mais son ame est aussi belle. Avec plus de fierté dans le caractère, des qualités plus brillantes, plus de gaieté dans l'esprit, Volfidor n'a pas plus de courage, de justice, de douceur & de générosité. Par principe, Splendian est en garde contre l'Amour. Souverain d'un Etat considérable, jeune & fait pour plaire, il n'a tenu qu'à lui d'être adoré : mais, voulant être libre, ne voulant point aimer, il a, par raison, presque autant de Maîtresses, que Volfidor en a eues par fantaisie. L'amitié seule remplit son cœur : il promet, avec joie, tout ce qu'elle attend de lui. Il ne combat point un Amour, dont l'excès rend ses représentations inutiles. La métamorphose est convenue. Splendian restera, sous les traits de Volfidor, à sa Cour, & consent de prêter les siens à l'Amant de Zulménie. Mais, quoiqu'il se trouve très-infé-

rieur à lui, il croit devoir le prévenir que, de tems en tems, les Femmes se permettent des caprices; que le penchant, quelquefois, cède en elles à l'ambition; que Zuma, tout charmant qu'il étoit, Zuma, que l'on croyoit un simple Mortel, pourroit bien être oublié pour Splendian; qu'une délicatesse outrée pouvoit détruire tout son bonheur; que les illusions même étoient précieuses; qu'il falloit, ou renoncer à l'Amour, ou n'en jamais lever le bandeau. Dussé-je être malheureux, répondit Volsidor, tel est mon Amour, qu'il faut que j'en expie les craintes, ou que je leur doive des plaisirs ignorés des Mortels, & même des Dieux. Quel seroit mon bonheur, quel seroit mon ravissement, si ma belle Maîtresse ne me voyoit qu'avec indifférence! A ces mots, Splendian sourit, & fait remarquer à Volsidor un très-grand nombre de Figures vertes qui paroissoient dans les airs, & sembloient s'avancer vers eux. Volsidor étoit bien embarrassé de ce que ce pouvoit être. Soudain on lui saute au col; il se retourne: c'est le Génie Puce. Je viens de loin, lui dit-il: quel plaisir que celui de vous voir! J'implore votre secours. Vous allez savoir de quoi il s'agit. Splendian étoit fort étonné; mais il le fut davantage, lors-

qu'il vit entrer les figures vertes qu'il avoit apperçues en l'air : toutes avoient des parafols , couleur de rose. C'étoit beaucoup de Perroquets , fort ajustés & tout aussi grands que ceux dont Rosalide , Zelmis & Zélidan avoient fait la rencontre. Seigneur , nous allons vous expliquer.... interrompirent les Perroquets , & ils se mirent à parler tous à la fois. Messieurs , dit Splendian , si vous racontiez , l'un après l'autre , l'on pourroit vous entendre. Ce sont des Dames , ajouta Puce : ce que vous leur demandez est difficile. Elles sont devenues si bavardes , depuis qu'elles ont des plumes , de la tête aux pieds , qu'elles me désespèrent , moi , qui ne les écoute pas. Allons , qu'on se taise.... je ne leur passe rien. Depuis qu'elles ne savent plus danser , voyez comme elles ont les pieds en dedans ! Volsidor & Splendian rioient de tout leur cœur. Volsidor ne nous reconnoît pas , dirent les grands Oiseaux , d'un ton affligé. Je le crois bien , reprit Puce ; mais , pour l'amour de vous-mêmes , laissez-moi faire votre histoire. Seigneur , en s'adressant à Volsidor , ces maudits Perroquets , qui voudroient bien nous étourdir , sont les Femmes de ma Cour. Elles n'ont pas voulu me croire : voilà où elles en sont. Peu de tems après votre dé-

part , Sempiternelle me fit demander de la recevoir. Quoique je sçusse qu'elle étoit épouventable , je la laissai venir ; mais sa laideur me surprit & m'indigna , au point que je ne pus jamais me résoudre à la faire danser. Elle dansa toute seule : tout le monde fermoit les yeux ; elle ne s'en apperçut pas , & me demanda comment je trouvois sa figure ? Ma foi , Madame , lui répondis-je , je ne vous l'aurois pas dit ; mais , puisque vous voulez le sçavoir , elle ne me plaît point du tout. C'est que je suis un peu négligée , reprit-elle , en grinçant des dents : c'est ainsi qu'elle sourit. La fatigue d'un voyage altere les charmes , continua-t-elle ; les miens s'en ressentent : demain ils seront reposés ; vous en serez ébloui. Je le souhaite , Madame , repliquai-je : mais , croyez-moi , reposez-les plus d'un jour. Elle m'assura qu'un jour lui suffisoit , & se retira de bonne-heure , pour être éclatante à son réveil. La joie fut générale quand on ne la vit plus. Le lendemain , j'allois envoyer sçavoir quand elle partiroit. Elle vint d'un air triomphant : je vous ai tenu parole , me dit-elle ; regardez-moi. J'en eus le courage. Elle avoit tous ses diamans , un habit verd & jaune ; sa parure étoit du plus mauvais goût : elle étoit plus laide que la veille. Comment avez-

vous donc fait, Madame, lui dis-je ? Hier, sur mon honneur, il étoit moins impossible de jeter sur vous quelques regards. J'en conviens, reprit-elle : hier j'avois moins d'attraits ; & cependant vous m'aimiez déjà. Furieux de ce qu'elle osoit le penser, je lui soutins le contraire. Tant-pis, reprit-elle, car vous m'épouserez, s'il vous plaît. Parbleu, Madame, interrompis-je brusquement, il n'en fera rien. — Écoutez-moi, cher Puce ; je vous aime. — Eh bien ! que voulez-vous que j'y fasse ? Je n'aurai pas pour vous la moindre complaisance ; voilà ce qui est sûr. Je sçais que l'on m'aime, malgré qu'on en ait ; c'est le sort de presque toutes les Femmes : mais ne vous avisez plus de vouloir être la mienne. J'aimerois mieux..... aboyer éternellement, je vous le déclare ; & cependant j'ai cette musique en horreur. Mais vous êtes-vous imaginé m'amener là ? Le Génie Puce n'est fait pour vous aimer, ni pour vous craindre : entendez-vous, Madame ! Il est clair, me dit Sempiternelle, que vous êtes prévenu contre moi. Vous me plaissez : n'en parlons plus. Cependant, arrangez-vous pour me trouver, dans la journée, un mari à votre Cour. Vous avez le commandement beau, repris-je : je veux bien vous proposer ; mais

qu'on ne me demande point conseil... Il est incroyable au moins que le démon du mariage vous possède assez, pour vous avoir fait prétendre à moi-même. C'est que je ne serois pas fâchée, me répondit Sempiternelle, d'avoir encore quelques enfans. Les miens me déplaisent ; ce sont des Sages, je les ai mis en jacquette : & , quand j'en serois contente, pour le cœur d'une Mere, ce n'est point assez que huit cens enfans : j'en veux bien plus. Miséricorde, m'écriai-je ! huit cens ! Allez, Madame, vous cacher dans votre appartement pendant que je ferai publier, à son de trompe, qu'il vous faut un mari. On ne parlera point de votre postérité : c'est bien assez de votre personne. S'il y a quelque couleur qui puisse vous aller un peu mieux, que le jaune & le verd, vous ferez bien de la prendre pour l'entrevue, & puis une grande plume qui vous cache la moitié du visage. Je la fis dîner toute seule : je lui mandai que cela étoit nécessaire au succès de la publication : car je n'ai point de reproches à me faire ; je m'y intéressois assez. Quoique la vanité de m'épouser fût impertinente de sa part, son amour pour moi marquoit du goût. N'importe : les crieurs s'égosillèrent inutilement. Mes Sujets, qui sont tous des gens sensés, firent

des fauts en arriere. Sempiternelle ne vouloit pas le croire. J'eus le procédé de quitter une contredanse , pour aller l'affurer que rien n'étoit plus vrai. Jamais Femme n'a été si en colere , ni si désolante à envisager : mais tout d'un coup elle s'appaîsa , & d'un air tranquille : Prince , me dit-elle , donnez-moi la main ; je veux aller au Spectacle. Déterminé à la faire partir le soir même , je me résignai à la conduire. Je voulois , par attention pour le Public , & par égard pour elle , la mettre en loge grillée ; il n'y eut pas moyen : elle s'établit dans la mienne. Lorsqu'elle y parut , tous les Hommes , à l'instant , sortirent de la salle du Spectacle. Ces Dames que vous voyez avec des parasols , mirent des éventails devant leurs yeux. Sempiternelle , alors , leur lança un regard que je trouvai significatif. j'allois leur commander de ne toucher à rien de ce qui leur feroit présenté par la Fée : elles n'en ont tenu compte. Zélide étoit auprès d'elle , & faisoit *toutes sortes de mines* , quoique je lui fisse signe de ne faire semblant de rien. On jouoit une Tragédie fort attendrissante. C'est un Sultan adoré de ses Femmes : il en a plus de mille , & les aime toutes passionnément. Au premier Acte , il leur tient des discours fort tendres : elles y sont très-

fenfibles. Au fecond , il devient fombre ; on s'inquiète. On apprend avec douleur , au troifieme , qu'il eft enragé. Le quatrieme fe paffe en combats , de fa part , pour ne point mordre fes Maîtrefles ; en générofité , de la leur , pour s'y expofer. Au dénouement , il les mange l'une après l'autre , & fe condamne , pour punir fon forfait , à fe laiffer mourir de faim. Depuis le commencement du troifieme Aête , Zélide n'avoit interrompu fes fanglots , que pour fe récrier fur l'intérêt & *le grand tragique* de la Piece. Pas une Femme qui ne fondît en larmes ; moi-même j'étois ému. Pour me distraire , j'allai danser une Allemande fur le grand escalier de la Salle de mes Spectacles. En mon abfence , Sempiternelle dit à Zélide , que fes larmes ont effacé fon rouge. Avec empreflement elle cherche fa boëte à mouches , & ne la trouve point. Elle demande à Sempiternelle la fienne : elle fe regarde , remet du rouge : ce rouge lui paroît admirable ; le bruit s'en répand , la boëte paffe de mains en mains. Un foïn fi important fit oublier mes confeils. Tout-à-coup , j'entends des cris fort extraordinaires : je rentre ; je ne trouve plus que des Perroquets , & Sempiternelle en chauve-fouris , qui s'envole , en proférant ces mots.

Génie Puce , je pars , vengé de tes refus , de ton Peuple incroyable autant qu'insolent , & des Femmelettes de ta Cour.

Je sautai bien haut , pour lui dire qu'elle étoit moins laide en chauve-fouris ; que si elle pouvoit l'être toujours, & rendre à ces Dames leurs visages seulement, je lui trouverois un Mari : elle disparut.

Je ne savois que faire de la désolation de l'Assemblée verte : je grondai beaucoup. Il devoit y avoir un bal. Les Danseurs arrivent ; vous jugez s'ils danserent & s'ils furent contents. Ces Dames ne se calmoient point. Je fis appeler leurs voitures , pour qu'elles se tranquillifassent : leurs gens , sans les reconnoître , leur porterent la queue , au hasard. Il fallut mes ordres , pour qu'on les reçût chez elles. Celles qui avoient des Maris , devinrent pour eux bien plus caressantes : ils en étoient impatientés. Les Amans n'entendoient plus que des reproches. Moi , qui les déteste , moi-même , on m'en accabloit. On avoit beau leur porter *du chenevis* ; elles crioient toujours. Il fut question de les mettre en cage ; je m'y opposai : elles me faisoient compassion. J'espérois alors qu'on pourroit les faire un peu danser : les Maîtres y perdirent leur latin. Mes Sujets voyant

qu'elles étoient sans ressource , tous , excepté ceux que leurs charges attachoient à ma personne , me demanderent la permission de voyager. J'y consentis. Charmés de ce qu'ils alloient voir des Femmes , ils partirent avec une joie & des fauts démesurés. Le jour de leur départ , j'annonçai le mien pour le lendemain.

Zélide étoit alors sur une *Ottomane* , où elle tâchoit de se donner des graces. Prince , me dit-elle , en me ferrant la main avec sa patte , ce qui me choqua beaucoup , nos infortunes peuvent finir. Quant au discours qu'elle me tint , elle vous le racontera. Zélide fit alors un cri de joie , qu'elle ne crut pas aigre , pour marquer sa reconnoissance de ce qu'on vouloit bien la laisser parler. Puce se mit presque en fureur. Quelle maudite habitude , s'écria-t-il ! Si je n'étois pas un Génie , elle me feroit perdre patience. Oh bien , pour vous apprendre à crier sans savoir pourquoi , car je parie que vous êtes tres-contente , vous danserez tout -à - l'heure une *Angloise* avec moi. Vous allez voir , dit - il aux deux Génies , comme elle s'y prend. Zélide ne s'en défendit point : elle avoit une baigneuse avec des rubans couleur de rose , qui la rassuroit fort. Cependant le Génie Puce , après s'être bien tourmenté , pour lui faire faire

quelques passés, la laissa *dandiner* toute seule. A propos, s'écria-t-il, en s'approchant de Volsidor, je favois bien que j'avois quelque chose à vous dire. Je ne vous ai point appris la grande nouvelle, la nouvelle du monde la plus intéressante. Il a paru, depuis peu, à la Cour de Céleste, un chef-d'œuvre de la Nature, une jeune Mortelle, une Déesse, un Ange!... Zulménie, interrompit Volsidor, avec un trouble qui fut apperçu de Zélide; car elle avoit toujours la fantaisie de l'aimer, c'est-à-dire, la prétention de lui plaire. Comment diable savez-vous son nom, reprend Puce? Volsidor s'étoit déjà repenti de son imprudence. L'amour l'avoit fait commettre; l'amitié la répara. Splendian insinue adroitement que ces choses-là se favent par la renommée: il assure même qu'il verra bientôt cette merveille, & qu'il part pour la Cour de Céleste. Pour moi, poursuivit Puce, il faudra bien que j'y paroisse. Céleste est si belle! on dit que Zulménie ne l'est pas moins. Je ne peux pas me dispenser d'une visite... — Et Zulménie, demande Volsidor, dit-on qu'elle soit très-gaie? — Presque autant que moi. Quand je vous dis qu'elle est charmante! quel coup de poignard pour Volsidor! Si vous voulez cependant que je vous parle vrai,

continua-t-il , je ne me suis pas informé de son caractère. Elle est jolie , voilà l'essentiel ; & elle me distinguera. J'espère que vous n'en doutez point. Ecoutez , dit-il , en prenant Volsidor à part : Splendian , n'est-ce pas , est fait pour plaire ? sa figure est très aimable ? Zulménie , sans doute , lui donnera quelque préférence. Vous croyez , demande Volsidor , avec inquiétude ! — Si je le crois ! j'en suis très-persuadé ; mais ce ne fera , sur ma parole , qu'en mon absence. Tenez : vous-même , quoique vous soyez charmant , avez-vous pu l'emporter sur moi ? Zélide m'a confié votre amour & ses rigueurs. A propos , voudrez-vous bien que ces Dames m'attendent à votre Cour ? je vais courir , j'y repasserai avant d'aller chez Céleste ; & je vous avoue que je serois ravi d'être quelque temps sans les voir. Mais , comment ferons-nous pour déterminer Zélide à se passer de moi ? En cas qu'elle y consente , vous permettez donc que les autres vous restent. Volsidor , à qui il parut plaisant de faire persécuter Splendian par Zélide qu'elle prendra pour lui , puisqu'il va avoir ses traits , promit à Puce d'obtenir cet effort de sa fidelle Zélide. Eh bien , dit-elle alors , parlerai-je enfin ? on me demande la continuation de notre histoire. Au lieu de cela ,

cela, on me fait danser, & l'on m'excede de l'ennuyeux éloge d'une personne dont tout le monde ici raffole, sans la connoître. Je pense qu'il est tems que l'on m'écoute. A la bonne - heure, dit Puce : mais ayez donc pour agréable d'abrèger beaucoup le discours que vous me fîtes, car je me souviens qu'il me mit au désespoir. Elle s'adressa à Volfidor.

Après quelques réflexions, que le Prince approuva, je l'assurai que s'il venoit à votre Cour, & qu'il nous permît de le suivre, vous étiez trop puissant pour ne pas détruire, d'un mot, l'ouvrage inoui de Sempiternelle, & trop généreux, pour nous laisser comme nous sommes : il en convint. Nous partîmes, à la suite, dans des *désobligeantes* ailées. Nous apprîmes, dans les airs, que vous aviez daigné descendre chez les Mortels ; nous y fûmes bien-tôt. Nous vous cherchâmes pendant *une éternité*. Le Prince Puce s'ennuyoit mortellement, & nous-mêmes, nous n'avions guere de plaisir que celui de sa présence : il nous fut enlevé dans une forêt, qui n'est qu'à quelques lieues de la Capitale des États du Roi Citron. Il y chassoit, accompagné de la Reine Citronnette. C'est bien la Majesté la plus étrangement brune, qui soit au monde ! Elle étoit

vêtue en Amazone , chamarrée de rubans jaunes , ainsi que le Roi Citron , & montée sur un cheval qui avoit , en vérité , presque aussi mauvaise grace qu'elle. Le Génie Puce ne s'aperçut pas de sa gaucherie ; il la trouva même assez bien. Avant qu'il l'eût pensé , elle le croyoit ; car elle paroît excessivement vaine , & elle le devint davantage , lorsqu'il lui eut parlé d'une manière plus positive. Leur conversation s'animoit de plus en plus , & la chasse aussi. Nous les perdîmes de vue , ainsi que leur suite. Nous restâmes seules , avec nos *désobligeantes* , très-bien nommées alors , à l'entrée de la nuit , au milieu d'une forêt. Nous ne pûmes nous dispenser de nous évanouir les unes après les autres , afin de pouvoir nous donner des soins ; & , pour reprendre des forces , nous nous endormîmes avec un courage qui doit nous faire honneur. Nous espérions que le Génie reviendrait le lendemain : il ne parut point. Bon ! vous me rappelez , dit Puce , que , ce jour-là , j'avois un entretien fort vif avec Citronnette ; & j'étois trop content de sa conversation , pour la quitter. Nous résolûmes , continua-t-elle , d'aller vous retrouver à la Cour de Citron : cependant , nous n'en sçavions point le chemin. Comment faire ? C'étoit bien la forêt la plus déserte que

celle où vous nous aviez laissée ! Excepté le jour de la chasse, nous n'y avons apperçu que deux petites personnes, qui paroissoient se croire jolies : cela nous fit pitié ; & nous leur dîmes le contraire, par intérêt pour elles. Volsidor se ressouvint alors de Rosalide & de Zelmis. Je les ai rencontrées, Mesdames, interrompit-il ; mais sûrement vous ne les avez pas bien vues. Je ne connois de plus charmant, que la seule... Voilà comme elles sont, dit Puce ; & puis, voyez un peu si elles pourront se tirer de cette forêt. Ne voilà-t-il pas une heure qu'elle en parle ? Vous nous y avez retenues long-tems, reprit Zélide, qui auroit bien voulu pouvoir sourire ; car elle s'étoit attribué les derniers mots de Volsidor. Nous en sortîmes enfin ; &, comme nous vous cherchions au hazard, nous tombâmes, par bonheur, chez de très-grands Hommes, qui nous dédommagerent un peu des frayeurs de notre folitude, & des inquiétudes de votre absence. On les appelle les Quadrupedes ; &, sans nous arrêter à l'étymologie de leur nom, ce sont des gens qui m'ont paru *essentiels*, *considérablement* instruits, & d'une taille très-avantageuse. On me dira qu'ils négligent trop le soin de leur parure, que rien n'est plus bizarre que leur habillement, qu'en-

fin, ils ne font pas assez occupés de plaire ; mais ils rachètent ces très - médiocres défauts , par des qualités rares , un esprit vaste , des réflexions à perte de vue , & une éloquence *désespérante*. Ils ont composé une foule de volumes , dont ils m'ont lu les titres : je ne connois rien de plus beau que ces ouvrages-là. En honneur , car vous sçavez bien que je ne flatte gueres , ce sont des *abîmes* d'érudition. Notre admiration ne finissoit plus : nous étions *sous le charme*. Ils dénigroient les autres Femmes avec une bonhomie si intéressante , avec une finesse , une sagacité , une raison & un tact qui nous enchantoient. Pour moi , quand ils étoient sur ce chapitre , j'aurois été des siecles à les écouter : & cela , pourquoi ? c'est qu'ils y mettoient beaucoup de *Philosophie*. En démêlant notre supériorité , ils nous révélèrent le secret de la leur , & ils nous apprirent... Ma foi , dit Puce , ils auroient mieux fait de ne vous rien apprendre. Je ne crois pas qu'il m'arrive de vous admirer. Avez-vous cru parler à des Quadrupedes ? En vérité , je préférerois votre autre jargon à celui-là. Votre maniere de raconter n'a rien de piquant ; & , Dieu merci , elle n'est pas laconique. Est-ce que vous ne pouviez pas dire , en deux mots , qu'en voyageant , pour

me chercher, vous aviez fait quelque séjour chez des Raisonneurs; que vous leur conveniez fort, parce que vous étiez des Perroquets; qu'ils vous écoutoient, parce que vous faisiez leur éloge? A la rigueur, vous auriez pu ajouter encore, que, quand je suis venu vous retrouver chez ces gens-là, pour vous amener ici, j'ai été confondu de l'obscurité de votre ramage. Au surplus, comment avez-vous pu les croire d'habiles gens? Ils s'ajustent à faire trembler: ils ne savent seulement pas se tenir sur leurs jambes; & vraiment, quoique je m'intéresse fort peu à Doguinette, je suis presque fâché qu'elle se soit obstinée à rester avec eux. Est-ce qu'elle a éprouvé une seconde métamorphose, demanda Volsidor? Assurément, répondit Puce! Elle étoit au Spectacle, où elle se cachoit tant qu'elle pouvoit, de peur que Sempiternelle ne la vît; & effectivement, elle n'en fut point apperçue. Mais, ne s'avisa-t-elle pas de mettre de ce rouge? Elle ne s'en fut pas plutôt barbouillée, qu'elle devint comme les autres. Doguincourt, qui l'aime encore, beaucoup plus qu'il ne faudroit, heureusement n'étoit point alors à ma Cour: mais je sçais qu'il y est revenu, & qu'il en est reparti pour courir après elle. Volsidor, affligé de ce qu'il

n'étoit point guéri d'une passion ridicule , crut cependant qu'au lieu d'en parler , il falloit rendre aux Perroquets leur premiere figure. En conséquence , il toucha de son anneau enchanté toutes les boëtes à rouge que ces pauvres Perruches portoient , en cas de besoin , dans leurs sacs à ouvrages ; & en même tems , il ordonna , pour leur éviter le désagrément de paroître avant leur toilette , qu'on les conduisît dans des Cabinets de la plus grande élégance , où elles trouverent de superbes habits , des plumes de toutes les couleurs , des essences de toutes les sortes , & sur-tout , des pyramides de coëffures à la derniere mode. Elles avoient fait tant de bruit pour remercier Volsidor , que Puce en étoit encore tout scandalisé ; mais , lorsqu'elles revinrent , ce furent bien d'autres transports de joie & de reconnoissance : il n'y avoit que Zélide qui ne parut point. Puce n'en étoit pas alarmé ; il sçavoit bien qu'il lui falloit plus de tems qu'à une autre , pour que sa beauté fût présentable. Elle rentra enfin dans une colere horrible , & se cachant avec son mouchoir : A qui en a-t-elle encore , s'écria Puce ? Otez donc ce mouchoir , que je voye un peu comment vous êtes. Ce qui fâchoit Zélide , c'est qu'ayant recouvré un visage assez conve-

nable, il lui restoit encore le nez d'un Perroquet. Comme elle avoit mis du rouge de Sempiternelle, la premiere, & qu'elle lui avoit particulièrement déplu, le charme étoit plus difficile à rompre. Si Volsidor l'avoit sçu plutôt, ce n'eût été rien; mais, instruit trop tard, malgré la peine qu'il se donna, le nez tint bon: il ne put que lui ôter son bec. Soyez tranquille, lui disoit Puce; il n'y paroîtra pas beaucoup; & au fait, vous serez admirable pour jouer les Princesses tragiques. Vous sçavez bien que c'est votre fureur: on est sujet à avoir *un pied de nez* dans ces rôles-là. D'après le costume de votre physionomie, qui est vraiment majestueux, je ne m'opposerai plus à cette fantaisie, quoiqu'elle soit lugubre, comme tous les diables. Je vous laisserai vous demener toute seule aux premiers Actes, & je viendrai vous applaudir au dénouement. Il dit ensuite à l'oreille de Volsidor: je la console; mais, ma foi, je ne l'emmenrai point. N'allez-vous pas, comme nous en sommes convenus, leur proposer de demeurer à votre Cour? C'est la plus brillante de l'Univers; & sûrement, au plaisir près qu'elles ont à me voir, elles sont trop heureuses, que vous vouliez bien qu'elles y restent. Je suis attendu par Citronnette, leur dit-il, très-haut; j'y serai

peu : je reviendrai offrir de nouveaux remerciemens à Volsidor , avant d'aller me mettre aux pieds de Céleste. Vous seriez fatiguées de me suivre. Vous vous ennueriez dans mes États : grace à votre accident , ils sont déserts. Ces Dames devroient , interrompit Volsidor , embellir les miens jusqu'à votre retour. Toutes acceptèrent ; & Zélide , en dépit de son nez , trouva le secret d'exprimer sa joie. Puce leur sçut bon gré de leur courage , & partit gaiement , car il avoit en aversion le *pathétique* des adieux. Après son départ , & quelques simagrées de la part de ces Dames , qui lui avoient paru de la douleur , elles allèrent bien vite prendre possession des appartemens qui leur étoient destinés dans le Palais de Volsidor. Dès qu'il fut seul avec Splendian , sans s'amuser à parler de ce qu'ils venoient de voir & entendre , (d'un seul regard ils s'étoient tout dit) ce fut de leur métamorphose dont ils s'occupèrent. Une vapeur légère & brillante les déroba tout-à-coup aux yeux l'un de l'autre. Elle se dissipa , & Volsidor paroît sous la figure de Splendian , comme Splendian sous la sienne. L'amitié s'applaudit ; l'Amour triomphe : ils préféroient au mystère. Nul n'y est admis que le Génie Ortame , & un grand Seigneur de

la Cour de Splendian ; c'étoit son Confident , son Favori : on le nommoit Urbek. Ortame & lui changent auffi de figure. Sous celle d'Urbek , Ortame accompagne son Souverain chez Céleste ; & sous la figure d'Ortame , le premier reste près du faux Volsidor , qui promet à l'Amant de Zulménie de commander dans ses Etats jusqu'à son retour , tandis que ses véritables Sujets vont le croire à la Cour de Céleste. Trompée par l'apparence , déjà sa suite n'attend que son départ. Après tout ce que se peuvent dire deux Amis également reconnoissans , lorsque l'un doit à l'autre , ils se quittent. Volsidor , devenu Splendian , est emporté dans les airs avec une rapidité incroyable , & trouve encore ses Courriers trop lents pour son impatience. Ortame , sous les traits & la figure d'Urbek , est seul témoin & dépositaire des alarmes du Monarque qu'il aime. Qui pourroit exprimer son désordre , son agitation , tout ce qu'il craint , tout ce qu'il espere ; son effroi , ses tourmens & son bonheur ? Il va revoir ce qu'il adore. Bientôt il touche les confins des Etats de Céleste. Depuis quelques jours , l'arrivée de Splendian y étoit annoncée par la Fée : c'est une nouvelle pour toute la Cour , excepté pour Zulménie. L'impatience

de le voir, l'éloge de ses graces & de ses qualités l'importunent. Que lui importe qu'il vienne, qu'il soit aimable? Ce n'est point son Amant qu'on admire; ce n'est point lui qu'on attend. Le jour que Splendian doit paroître, Céleste elle-même préside à la parure de Zulménie. Beaucoup de diamans, sur un grand habit d'une étoffe brillante, argent & lilas, ajoutent à son éclat, mais non à sa beauté. A l'heure où le cercle s'ouvre, elle entre chez Céleste. On ne l'a encore vue belle que de ses propres charmes : l'envie d'un sexe redouble ; l'admiration de l'autre ne peut augmenter : elle y est également insensible. Des souvenirs charmans, le seul bien qui lui reste, remplissent son cœur. Sa mélancolie, le sentiment qui se peint dans ses yeux, décèlent le trouble qui l'agite; & son ame, en proie aux regrets, ne peut se reprocher le sentiment qui les fait naître. On annonce Splendian : il paroît. Jamais l'accueil de Céleste ne fut, à la fois, plus riant & plus affectueux; mais ce que Volsidor doit à ses bontés, l'étrange situation où il se trouve, Zulménie qu'il voit, lui ôtent le pouvoir de rien exprimer. Étonné lui-même de son bonheur, il oublie que, dans ce moment, tous les regards sont fixés sur lui. Les charmes qu'il contemple, sa Maîtresse, sa

belle Maîtresse , plus éblouissante que jamais , qu'il ne peut aimer davantage , qu'il croit toujours aimer plus, Zulménie est devant ses yeux; ils sont prêts à le trahir. Qu'elle est loin de croire Zuma si près d'elle ! Qu'il lui en coûte , pour ne pas tomber à ses pieds ! Enivré d'amour , il le renferme. Rompt-il le silence ? Il craint de s'adresser à elle. Veut-il lui parler ? sa voix expire. Ses regards , qu'il contraint , sont toujours ramenés vers elle. Il commence enfin à subir le supplice auquel il s'est condamné , celui de ne paroître qu'un inconnu à celle qu'il idolâtre , de ne désirer , de ne vouloir , de ne souhaiter que son indifférence : tels ont été ses vœux ; mais il en gémit , & ne se repent point. Au milieu de ses peines , que de plaisirs ! que de jouissances parmi ses privations ! il savoure , à longs traits , le bonheur de voir Zulménie ; Zulménie , qu'une Cour brillante paroît ne point distraire , que les adorations environnent ; Zulménie , faite pour enchaîner les Mortels , les Génies , les Dieux , l'Univers , & que peut-être Zuma seul occupe ! cette idée le console , le ravit : l'Amour lui prête des graces nouvelles. Zéphirine , qui ne fait point dissimuler , le trouve très-joli & infiniment aimable. Elle le dit , tant qu'elle peut , à Zulménie , qui ne l'entend pas , qui ne re-

marque , ni Splendian , ni l'impression qu'elle a faite sur lui , ni même le dépit qu'en ont les autres Femmes. Il parvient cependant à s'approcher d'elle , & , d'une voix tremblante , hafarde quelques mots dont elle est frappée. Son désordre , je ne fais quelle tendresse dans son organe ; un accent de l'ame , un rapport inexplicable qui n'est apperçu que par elle , se fait sentir à son cœur : elle le regarde avec moins d'indifférence , & le Génie commence à trembler. Il vante ses attraits , avec cette chaleur , cette vivacité , cet enthousiasme de l'Amour , bien éloigné de la fadeur des louanges. Elle l'écoute , & il trouve qu'elle ne devoit pas l'écouter. Elle retombe bientôt dans une rêverie profonde , & il est sur le point d'interpréter encore cette rêverie à son désavantage. Cependant un moment de réflexion le tranquillise : plus heureux , il redevient plus aimable. La séduction de son esprit , l'expression de ses regards , les graces de son langage , font involontairement soupirer Zulménie ; & ces soupirs défolent celui qui en est l'objet. Elle arrête sur Volsidor que je n'appellerai plus que Splendian , de beaux yeux qui peignent une sorte d'intérêt. Il ne tient pas à cet intérêt-là : il devient d'une morne affreux ; une douleur vraie se peint dans ses regards , au point que Zulménie sem-

ble en être inquiète, ce qui acheve de le désespérer. Plusieurs jours se passent dans les mêmes alarmes. On ne lui parle que des perfections & de la tristesse étonnante de Zulménie. Il soutient très-sérieusement que cette tristesse-là ne l'a point frappé; qu'elle est, au contraire, fort gaie; & en effet, elle sourit quelquefois aux choses que dit Splendian, sans se douter que son sourire puisse causer de si mortels chagrins. Mais rien n'afflige autant le Génie & ne le surprend davantage, que de ne jamais entendre Zulménie prononcer le nom de Zuma : il voudroit apparemment qu'elle le dît à toute la Cour. Veut-il s'assurer si elle y pense? Les moyens lui sont interdits. Ayant changé de forme, il ne lui est plus permis d'être invisible : ainsi l'ordonnoit l'Amour. Adieu les consolations, les privilèges de l'invisibilité. Combien il regrette les jours, où jouissant de tous les plaisirs, ne craignant point de Rivaux, ne connoissant point le supplice de la jalousie, il étoit si loin de prévoir les maux, les craintes, & les inquiétudes qui le déchirent ! quand il s'en plaint à Céleste, elle ne daigne pas même le rassurer; & rien ne le satisfait, ni l'amitié, ni l'Amour. L'Amour ! comment osoit-il s'en plaindre ? C'est à ce Dieu qu'il doit

tous les vœux secrets de Zulménie. Un jour que les deux Nymphes, Ofiris & Céleste, étoient seules, & loin des importunités de la Cour, Zulménie, avec une forte d'embarras, vint demander à la Fée si elle ne trouvoit pas que Splendian, quoique bien moins aimable que Zuma, s'exprimoit quelquefois comme lui : si elle n'avoit pas remarqué que, dans certains momens, c'étoit la noblesse de son maintien, quelques-unes de ses graces, même son regard, quoiqu'il n'eût pas d'aussi beaux yeux ? Ce qu'il y a de sûr, ajouta-t-elle, c'est qu'il soupire tout de même. Céleste désapprouva fort cette idée, & sur-tout sa prévention pour un Mortel très-inférieur à Splendian. La Fée paroissoit croire que peut-être Sincere, moins éloignée de l'hymen que de l'Amour, la verroit unie sans peine à ce Génie. Elle se récrie avec effroi : ce qui la rassure, c'est qu'il ne peut partager le Trône avec une Mortelle. Céleste, avec un peu de malignité, soutint qu'il étoit capable de l'aimer assez, pour la préférer même à l'Empire. Elle faisoit valoir beaucoup les avantages de l'immortalité, qu'en épousant Splendian, elle partageroit avec lui. Ah ! grands Dieux ! puisque Zuma n'est qu'un Mortel, elle seroit mon supplice. Zéphirine,

que tout cela impatientoit, quoique plus férieuse & moins parlante depuis quelques jours, ne put s'empêcher de demander à propos de quoi on lui feroit épouser Splendian malgré elle ? qu'il ne s'étoit point expliqué ; qu'on ne devoit point unir deux personnes, quand l'un ne disoit rien, & que l'autre ne le vouloit pas, & qu'enfin.... elle alloit poursuivre : mais Céleste la remercia tant de ce qu'elle vouloit bien l'éclairer, qu'elle la fit rougir & taire. J'ai dit qu'Osiris étoit présente à cet entretien. La Fée, comme de raison, la traitoit avec toute la distinction imaginable; mais, malgré les sentimens qui les attachoient l'une à l'autre, malgré sa tendresse pour les deux Nymphes, elle n'avoit consenti de rester à la Cour de Céleste, qu'à condition de n'y paroître qu'aux heures de solitude & de liberté. Des réflexions trop douloureuses l'arrachotent au tumulte & aux amusemens. On doit juger si elle fut contente de l'indiscrétion de Zéphirine, à l'éducation de laquelle elle avoit bien voulu présider. Elle se préparoit à lui dire toutes les choses convenables, lorsqu'elle est interrompue par une Esclave qui apporte une Lettre à la Fée : elle est de Mélide, de Mélide heureuse, réunie à son Amant, qui rend graces à Céleste, qui est pénétrée de

ce qu'elle doit à Volsidor. Il lui a rendu Zé-
lidan , & un Pere vertueux. Ce Génie ado-
rable l'a rétabli sur le Trône : il est le bon-
heur de ses Sujets & celui de sa fille : elle
ne forme plus qu'un seul desir. Zulménie &
Zéphirine font un cri de joie. Osiris paroît
émue , tombe sans connoissance. Céleste &
les deux Nymphes volent à son secours ; leur
attachement éclate pour Osiris. Que leur dou-
leur est vraie ! Elle reprend ses esprits , les
rassure. Céleste leur dit de s'éloigner ; & c'est
avec bien de la peine qu'elles obéissent ; mais
bientôt le retour d'Osiris , un air de satis-
faction qu'elles ne lui ont jamais vu , remet-
tent le calme dans leur ame. La sienne est
trop sensible , pour que leurs mouvemens lui
échappent : ils l'attendrissent. Elle paroît ,
avec effort , renfermer un secret. Vous que
je regarde comme mes Enfans , leur dit-elle ,
peut-être vais-je commencer d'être heureuse ;
mais je ne connoîtrai point le bonheur , si je
ne jouis du vôtre. Zéphirine , & sur-tout
Zulménie , lui disent les choses les plus inté-
ressantes. Mais Osiris ne peut aimer davantage
l'aimable Fille de Sincere ; & c'est avec dou-
leur qu'elle prévoit que sa Mere & l'Amour
lui causeront bien des peines. Pour Splen-
dian , il cherche , il redoute & il souhaite
l'occasion

l'occasion de lui parler sans témoins ; rien n'est plus difficile : elle ne quitte point Céleste. Il ne la voit qu'au milieu d'une Cour nombreuse, ou du tumulte des Fêtes. Elle voudroit bien qu'on la dispensât de s'y montrer : la Fée exige qu'elle y soit & qu'elle les embellisse. Elle y paroît distraite, inattentive, rêveuse : mais Splendian est distingué, & Volsidor est malheureux. Presque tous les Génies de l'Univers sont accourus à la Cour de Céleste, au bruit d'une seconde merveille. Tous, quoique prévenus de sa beauté, en ont été surpris ; tous l'adorent en secret, n'osent espérer, ni se plaindre, ni se déclarer que par leurs soins. Ils ne peuvent porter envie qu'au seul Splendian ; & il est, plus qu'eux tous, jaloux de lui-même. C'est à Zulménie que s'adressent tous les hommages. Splendian, quoiqu'il tremble de lui plaire, s'occupe de lui procurer des plaisirs : le goût, la magnificence, l'amour président aux Fêtes qu'il lui donne. Mais combien celles que donnoit Zuma, sous le voile du mystère, & dont on ne le soupçonnoit pas d'être l'Auteur, avoient plus de charme pour Zulménie ! Tout le rappelle à son cœur, & sur-tout Splendian. Dans le *bal paré* le plus éclatant, ils venoient de danser ensemble : elle avoit paru y prendre une forte

de plaisir; & il en est si piqué, qu'il jure, au fond de son cœur, de ne jamais de sa vie redanser avec elle. Le plaisir qu'avoit eu Zulménie, lui donne une humeur dont elle s'apperçoit malheureusement pour lui. Elle lui en demande la cause; & il la quitte sans lui répondre. Il fut même très-long-tems sans ofer s'approcher d'elle, de peur qu'elle ne vînt à lui parler d'une manière trop obligeante: cependant il la regarde de loin, & ses regards sont furieux, quand il rencontre les siens. Décidément il ne veut plus jeter les yeux sur elle, pour tâcher, s'il est possible, d'être un peu moins malheureux. En se promenant dans la salle du bal, avec une agitation extrême, il s'arrête vis-à-vis d'une glace; il se trouve charmant, & le voilà courroucé contre le visage qu'il a pris: il n'y peut plus tenir, & sort dans l'état le plus violent qu'on puisse imaginer. Comme il attribue tous ses malheurs à ce maudit visage, dont il n'avoit que faire, il revient avec un masque, & va s'asseoir, d'un air confiant, auprès de sa Maîtresse; car il se flatte, que, pour cette fois, elle lui fera la faveur de ne pas prendre garde à lui; mais elle le reconnoît, & il s'en plaint avec tant de chaleur, tant d'amertume & de marques d'affliction, qu'elle croit qu'il devient fou. Elle n'en a que plus de plaisir à

penser , à croire , à se dire à elle - même ,
 qu'il n'y a de raisonnable , ou plutôt , de par-
 fait , que le Mortel charmant qu'elle préfère
 à tout ; & c'est ce Mortel préféré , qui , sans
 qu'elle le sache , est le plus injuste des Génies.
 On imagine bien qu'il passa la nuit la plus
 cruelle & la plus agitée. Tout le fuit à la
 fois , le repos , l'espoir , & jusqu'aux dou-
 ces erreurs du sommeil. Y succombe - t - il
 quelques instans ? Ce ne sont plus des il-
 lusions enchanteresses qui l'enlèvent à lui-
 même. Des songes affreux lui font regretter
 les horreurs de son incertitude : il voit , il
 croit voir Zulménie infidelle , ne se rappel-
 lant qu'elle daigna l'aimer que pour le plain-
 dre ; Zulménie parjure à ses sermens , l'acca-
 blant de sa pitié ; coupable , ingrate , adorée ,
 belle encore dans les bras de Splendian. Quel
 supplice ! Quel spectacle ! L'Amour le force
 d'en être le témoin. Le Dieu qu'il sert , la
 Maîtresse qu'il idolâtre , l'Ami qu'il aimoit ,
 tout le trahit. Sa fureur est extrême : son
 amour l'est davantage. Ces images cruelles
 s'évanouissent ; mais l'impression reste au fond
 de son cœur ; il ne gagne , à être réveillé , que
 d'être malheureux d'une autre manière. Sa
 métamorphose lui devient insupportable : tout
 l'accable. Il vole chez Céleste. C'en est fait ,

dit-il, Madame, je ne puis plus suffire aux tourmens que j'éprouve. Ma fatale délicatesse m'a fait tout perdre, tout, excepté un sentiment qui me déchire, qu'on dédaigne, que je conserverai toujours, & qu'au moins je voudrois pouvoir oublier. J'avois une figure qu'on ne haïssoit pas; j'en prends une autre, tout exprès, pour la faire détester. Je suis, à la fois, l'amant & le rival: j'aime Splendian; & voilà que ses traits me font odieux, parce qu'ils ne le sont pas assez à celle que j'adore. Il ajoute que ses rêves ne sont rien moins que tranquillifans; qu'il fait aimer Splendian le jour, & que la nuit, il a le malheur de le voir le plus heureux du monde; que Zulménie le traite avec une distinction qui le désole; qu'elle a la rage de danser avec lui; qu'il la prie, vingt fois, pour voir si elle daignera le refuser une, mais qu'elle se garde bien de lui faire ce plaisir-là; que, s'il se masque, pour avoir un moment de satisfaction, elle n'est pas une minute sans le reconnoître. A tout cela, Céleste répond de l'air le plus calme. Ce sang-froid désespere le Génie: il croit, il en jureroit même, que sa Maîtresse a fait des aveux à Céleste. La Fée l'assure, toujours tranquillement, qu'elle n'est point dans la confidence, que cependant il a des preuves si claires, &

des songes si décisifs, qu'elle-même ne peut se refuser à l'évidence. Elle dit ces derniers mots avec une ironie si marquée, que le Génie commence à se flatter un peu, qu'il pourroit bien, en effet, s'alarmer trop, & se faire, de ses craintes, des certitudes. Mais, comme il en revenoit toujours à prier Céleste de trouver bon qu'il se défît; au plutôt, d'une figure qui lui feroit perdre l'esprit, elle lui représente ce qu'il lui doit, ce qu'il doit à son serment & même à Zulménie, puisqu'il lui restera, au moins, des doutes, s'il ne continue pas les épreuves; qu'à la vérité elles étoient peut-être folles, & presque toujours dangereuses; mais qu'une fois commencées, il falloit avoir le courage d'en voir la fin. Du courage contre les peines du cœur! Le Génie, qui en avoit plus qu'un autre, ne connoissoit point celui-là. Enfin, la Fée lui proteste, fort sérieusement, que si Zuma reparoissoit devant sa Maîtresse, avant d'être bien sûr qu'elle étoit digne de tous ses sentimens, jamais elle ne seroit à lui, de l'aveu de Céleste. Il promet donc, de s'armer de patience, & d'être lui-même son fléau, tant qu'il plairoit à la Fée que cela fût ainsi. Mais, s'écria-t-il, à l'heure qu'elle y pensoit le moins, ne jamais parler de Zuma! Concevez-vous cette obsti-

nation ? Il me semble que rien n'est plus positif : c'est la marque d'oubli, la plus cruelle, la plus injurieuse, la plus infoutenable. Je parie qu'elle n'en parlera point. Ah ! dans les jours de mon bonheur, dans ces jours où Zulmémie, le plus charmant ouvrage de la Nature, n'obéissoit qu'à l'Amour, elle étoit loin de connoître cette réserve, qui prouve qu'on ne lui appartient plus. On se doute bien qu'il n'auroit pas fini de si-tôt, si le Génie Auguste n'étoit pas arrivé, & il n'étoit pas trop content d'être obligé de se taire, quand il avoit tant de choses à dire. Auguste étoit un Génie adorable, & joignant aux graces de la jeunesse, tout le mérite d'un âge plus avancé. On le voyoit peu dans les Fêtes, mais souvent chez la Fée, & presque toujours avec ses Ministres. Ses plaisirs étoient, le bonheur de ses Peuples, & la présence de Céleste. Pendant qu'ils étoient rassemblés, Zulmémie, Zéphirine & Rosalide, inséparables, se disoient des secrets bien intéressans. Rosalide n'en avoit point ; mais elle renfermoit dans son cœur, ceux des deux Nymphes : ils étoient devenus les siens. Zulmémie parloit de l'injuste Zuma : elle aimoit à prononcer son nom ; & c'étoit avec un trouble qui ne devoit être confié qu'à l'amitié. Les jours qu'elle pas-

soit fans le voir , lui sembloient éternels. N'osant espérer son retour , elle l'attendoit à tous les instans. Ses vœux , ses sentimens , ses regrets , ses craintes , n'avoient point d'autre objet que lui. Pour charmer son absence , pour tromper sa douleur , elle venoit de commencer son portrait : Zuma étoit trop bien gravé dans son ame , pour qu'il ne fût pas ressemblant. Fiere & plus enchantée de son ouvrage , elle le montre à ses deux Amies , qui se récrient également sur les charmes du modele & de la copie. Ce que je ne sçaurois concevoir , leur dit-elle , avec une sorte de mystere , c'est que Splendian , sans avoir un seul de ses traits , ait cependant mille choses de lui. Les larmes , alors , vinrent aux yeux de Zéphirine. Zulmémie s'en apperçoit : elle en fut inquiète , & lui en demanda la cause. Dès qu'on eut vû qu'elle pleuroit , elle sanglotta : il faut bien vous en apprendre la raison , leur dit-elle. Comme vous le voyez , j'ai beaucoup de chagrin. Splendian , qu'on fera peut-être épouser à Zulmémie , ne regarde qu'elle , ne me parle jamais , ne songe pas à moi ; & moi , je ne puis m'occuper que de lui. Ma tristesse me met d'une colere ! Je n'en ai point contre Splendian : je ne vous en aime pas moins , ma chere Zulmémie. Je défie l'Amour

même de nous défunir : c'est lui seul que je déteste. Nous ne versions point de larmes avant de le connoître. Sincere a bien raison de le haïr. Il commence par donner des Fêtes fort séduisantes ; mais je vois qu'il est né méchant. Que je vous envie vos chagrins ! Zuma est absent ; mais, à son retour, je suis sûre qu'il ne finira point de causer avec vous. Zulménie tâche de consoler Zéphirine, & l'assure que Splendian ne fera jamais à elle. Rosalide se joint à l'intéressante Fille de Sincere, & jure que l'Amour ne la fera jamais souffrir que de leurs peines. Ne jurez de rien, disoit Zéphirine ; puisque je suis sérieuse, moi, à qui cela est insupportable, vous pourriez bien le devenir aussi. Mais voilà, tout-à-coup, qu'elles apperçoivent que la Guenon des Femmes d'Osiris écoutoit, à la porte, leur conversation.

Il est bon de dire, en passant, que cette Guenon étoit l'horrible Sempiternelle. Comme elle avoit un petit habit d'Arlequin, Zéphirine, malgré tous ses maux, ne put jamais s'empêcher de rire. Rosalide, qui se sentoît pour elle une aversion extrême, vouloit qu'on la renvoyât : mais elle joignit ses deux mains d'un air si suppliant, que Zulménie, par bonté d'ame, la fit asseoir ; & même, depuis ce

jour, elle permettoit qu'elle vint quelquefois dans son appartement : elle étoit loin d'imaginer les suites fâcheuses qu'auroit cette complaisance. Pour Zéphirine, elle se sentit bien consolée d'avoir dit son secret. D'ailleurs, Zulménie lui avoit fait remarquer, par un de ces ménagemens délicats qui caractérisent l'amitié, que Splendian ne lui parloit pas autant qu'elle le croyoit bien, & que d'ailleurs elle favoit qu'il la trouvoit charmante. Cette remarque-là mit beaucoup de calme dans l'ame de Zéphirine. Il faut qu'on sache qu'elle étoit fille de la Fée Colere & du Génie démesuré. Il étoit si grand, qu'elle eut une peur horrible de son Pere, la première fois qu'elle le vit; mais elle l'avoit oublié, ayant été séparé de lui, dès la plus tendre enfance. Colere, amie intime de la Fée Sincere, & la meilleure personne du monde, avoit des momens terribles; &, dans ces momens-là, elle battoit la pauvre petite Zéphirine de toute sa force. Le Génie démesuré avoit beau vouloir ramener la paix : il effrayoit sa Fille, & n'en imosoit point à sa Femme. Les mêmes scenes se renouvelloient souvent. Un jour Sincere s'y trouva; elle dit à son Amie tout ce qu'elle pensoit, & entr'autres, qu'elle agiroit prudemment,

de renoncer à l'éducation de Zéphirine. Colere pensa étrangler la Fée : mais elle ne se mit pas autrement en fureur ; & , comme Sincere avoit , sur elle , beaucoup d'ascendant , elle finit par lui confier sa Fille , qui fut élevée avec Zulménie. Elle se croyoit , ainsi que toutes les autres Nymphes , une Mortelle ; & , ce qui est bien plus douloureux , une Orpheline. En effet , excepté elle & Zulménie , c'étoit la destinée de leurs jolies Compagnes ; & elles devoient tout à la générosité de Sincere , car elle avoit d'excellentes qualités.

On desire peut-être de retrouver Splendian , & je ne demande pas mieux que d'y revenir. Malgré ses étranges convictions , & ses rêves alarmans , il eut , dans cette journée , un instant de bonheur. La faveur de Céleste honoroit les talens , & son sourire les encourageoit. Sur son Théâtre , dont l'avant-scene étoit soutenue par des colonnes de diamans , & dont un pinceau divin avoit tracé toutes les décorations , on représentoit , pour la première fois , une Tragédie très-intéressante : c'étoient deux Amans bien tendres , que l'on séparoit pour toujours. Zulménie fonda en larmes ; elle parut même oublier la Pièce , les Acteurs , & n'être plus qu'à la situation. Splendian étoit près d'elle. Avec quelle at-

attention avide il suit & observe ses moindres mouvemens ! Il jouit de sa sensibilité, recueille ses larmes. Il se flatte que Zuma en est la cause : son agitation est semblable à celle de Zulmémie. Leurs regards se rencontrent , & ils soupirent ensemble. Les soupirs de sa Maîtresse alloient le rendre heureux : mais il ne peut lui pardonner d'avoir paru faire attention aux siens. Pour achever son infortune, elle lui dit , avec émotion, quelques mots sur l'attendrissement qu'ils éprouvent l'un & l'autre. Alors , en essuyant ses larmes , il soutient qu'il n'est point attendri ; que la situation est fautive ; que l'Auteur est froid , & les Acteurs sans ame. Mais Zulmémie ne l'écoute plus , & paroît mettre si peu de prix à ce qu'il vient de dire, qu'il se passionne, tout d'un coup , pour l'ouvrage qu'il-étoit sur le point de trouver détestable.

Après le Spectacle, Zulmémie fut longtemps plongée dans une rêverie profonde : rien ne pouvoit l'en distraire. Les événemens qu'elle venoit de voir, lui rappeloient tous ceux qu'elle avoit éprouvés, ou qu'elle avoit à craindre. Splendian s'approche & lui fait plusieurs questions , auxquelles

Zulmémie ne répond pas. Il fait insensiblement retomber l'entretien sur le bonheur de deux ames unies par le même sentiment. Dans ce moment, il espéroit que Zuma obtenoit quelque souvenir. Vain espoir ! silence cruel ! pas un mot de Zuma. Il demande à Zulmémie, & lui demande, en tremblant, si elle a été quelquefois témoin d'une séparation aussi douloureuse que celle qu'on a représentée ; & si, par hasard, elle se rappelleroit les noms de ceux qui en avoient éprouvé les tourmens ? C'est que, poursuit-il, il est de certains noms que l'on n'oublie jamais, quand une fois on les a prononcés : on aime à les répéter, on se plaît à les entendre ; ils restent dans l'ame ; ils n'en sortent pas ; ils y portent le trouble ou l'ivresse ; on les adore en secret, quelquefois même ils échappent, & rien n'est plus innocent que ces indiscretions-là. Pour certaines personnes, par exemple, il en est un qui sera présent à toutes les heures, à tous les instans de la vie. C'est un nom trop sacré ; pour que le cœur puisse l'oublier jamais ; & pour peu que vous vouliez le savoir, je sens qu'il me sera impossible de ne pas nommer Zulmémie.

Et vous , Madame , & vous , ne me ferez-vous aucune confiance ? N'existe-t-il pas , dans l'Univers , un seul nom que vous aimiez mieux qu'un autre ? Zulménie , qui , jusques-là , avoit paru ensevelie dans les réflexions , eut , à ces mots , la cruauté de sourire ; & l'infortuné Génie trouva , dans ce sourire , tant d'ingratitude , qu'il n'avoit jamais cru être si sûr de son malheur.

Mais voici cinq des plus extraordinaires Puissances de toutes les régions magiques qui arrivent à cette Cour : la Fée Prudinette est du nombre ; la Fée des Forêts l'accompagne. Par crainte , elle se plie à l'humeur de Sem-piternelle ; & elle cede , par facilité , aux exigences de Prudinette. Subjuguée par tout le monde , entraînée malgré qu'elle en ait , presque jamais elle ne voit les personnes qui lui conviennent. Elle veut le bien , & ne le fait point : elle gémit du mal , sans avoir la force de l'empêcher. Quant à Prudinette , quoiqu'elle soit toujours sous le masque , en l'observant , on parvient à la connoître. Son regard est faux , sa physionomie dure , son affectation fatigante. Les Génies Archangelino , Ostentation & Circonspect sont à sa suite. Ostentation a des droits sur elle ; elle en a sur Archangelino ; & toutes les fois

qu'elle paroît en public , Circonspect ne la quitte point.

Excepté ce dernier , parce qu'il est le Pere de Zulménie , Celeste fut assez mécontente de l'arrivée des autres : elle les reçut froidement , sur-tout Prudinette. Pour Splendian , il ne fut occupé que du Pere de sa Maîtresse , & lui marqua tant d'égards , de déférences , même d'intérêt , que Circonspect , après quelques remercimens , ne favoit plus s'il falloit suspendre ou continuer.

A son aspect , Zulménie se sent prévenue en sa faveur. Lui-même la confidere avec attendrissement : il la trouve ravissante , mais il n'ose le dire , ni s'informer de son nom. Cependant , comme il ne pouvoit s'empêcher de la regarder toujours , Prudinette , fort séchement , lui demande à propos de quoi il est en extase ? Circonspect , qui se surprend en faute pour la premiere fois , ne trouve pas un mot à répondre. Splendian , qui ne se possède pas si bien que le Pere de celle qu'il adore , devient furieux contre Prudinette. Ah ! s'écria-t-il , sans pouvoir se contraindre , l'admiration est bien permise devant Zulménie ! Les yeux de Celeste alors lui reprochent , mais trop tard , son imprudence. Au nom de Zulménie qui lui

apprend que c'est sa Fille qu'il voit, ceux de Circonspect se remplissent à moitié de larmes : mais comme il n'est pas de sa prudence de s'abandonner à ce premier attendrissement, il prétexte un mal de tête, sort sans faire de bruit, & va s'enfermer pour se remettre d'une émotion trop forte, se rendre maître de ses sentimens ; en un mot, ne point se compromettre. Il reste, plusieurs jours, sur un lit de repos, & ne reçoit personne, pas même Céleste. Ne pouvant le voir, elle lui mande que l'on cherche à détacher Zulménie d'un Mortel appelé Zuma ; qu'elle lui est confiée par Sincere, & qu'on lui fait toujours un mystère de sa naissance. Elle est bien sûre de sa discrétion. Cependant il lui est échappé, au nom de Zulménie, un mouvement d'ame inattendu, qui a même laissé, dans celle de Zulménie, un mélange d'inquiétude & d'intérêt. Splendian s'en aperçoit ; il court lui en demander la cause. Elle a vu les larmes de Circonspect. Seroit-il malheureux ? Elle en est alarmée, & veut bien en faire part au Génie. Quoique ce soit une marque de confiance, pour la première fois il ne s'en fâche point. Plus touché de l'impression que fait la voix de la nature, sur le cœur de sa Maîtresse, qu'il n'est occupé de

ses propres intérêts, il se sacrifie, & la rasure, en éprouvant lui-même la plus tendre émotion. Le plus injuste des Amans est aussi le plus délicat.

Cependant les deux nouveaux Génies, enchantés de la belle Maîtresse de Volsidor, ne pouvoient concevoir qu'elle ne fût qu'une simple Mortelle. C'étoit bien les deux plus étonnantes Figures que l'on pût voir. Ostentation étoit grand comme rien : mais avec ses talons & un toupet qui ne finissoit point, il avoit près de six pieds. Quoiqu'il fût d'une maigreur affreuse, cela ne paroissoit qu'avec son bonnet de nuit. Tous les jours, après sa toilette, qui l'occupoit huit heures, vingt-quatre Valets-de-chambre, avec des soufflets d'or, construits de façon qu'ils enfloient le visage, le souffloient à tour de bras, jusqu'à ce qu'il eût un air d'embonpoint. Il avoit créé, pour les premiers Génies de sa Cour, l'Ordre du Soufflet : tous en portoient, ainsi que lui, attachés avec une chaîne de diamans. A peine se donna-t-il le tems de s'asseoir chez Céleste, qu'en examinant Zulménie, il se souffla en désespéré : ce fut par respect pour la Fée, qu'il en prit la peine. Dans ses Etats, c'étoit l'affaire de ses Courtisans. Du plus loin qu'ils l'appercevoient, ils

ils se mettoient en exercice, & si continuellement qu'ils n'en pouvoient plus le soir ; mais Ostentation s'inquiétoit peu de leur peine : il ne songeoit qu'à se boursoffler, afin de paroître avec avantage. Prudinette même n'étoit parvenue à se l'attacher, que parce qu'elle avoit, pour lui, cette attention-là, mais avec tant de délicatesse qu'il l'avoit priée de lui donner des leçons, ainsi qu'à tous les Souffleurs de sa Cour. Zulménie le regardoit avec une surprise qu'il prit pour de l'admiration : il y fut si sensible qu'il l'adora sur le champ, & le lui dit tout aussi-tôt. Archangélino, plus discret, quoiqu'il fût déjà enivré d'amour, ne la perdoit pas de vue, & s'étonnoit d'une flamme si subite & si violente. Pour la première fois son cœur s'est fomis. Sempiternelle lui avoit fait prendre les Femmes en horreur : ce n'étoit qu'à force d'en dire du mal, que Prudinette lui avoit plû. Dès qu'il a vu Zulménie, il cesse d'en vouloir à son sexe. Il auroit bien voulu savoir si elle n'étoit prévenue en faveur de personne. Mais on peut se souvenir que Sempiternelle l'avoit rendu sourd, & il remit à s'en informer. Il avoit le plus énorme visage, les plus grandes oreilles & les sourcils les plus touffus que l'on pût voir. Zé-

phirine ne revenoit point de ses gros yeux ; & elle en auroit ri , plus qu'il ne falloit , si ceux de Splendian n'avoient pas toujours été fixés sur Zulménie.

Ce Splendian , qui ne regarde pas Zéphirine , s'approche alors de son Amie , qu'il trouve ensevelie dans une réflexion dont Zuma , sans doute , étoit l'objet : mais il ne connoissoit pas tout son bonheur. Au lieu , dit-elle , de ce Génie qui se coëffe si haut , & qui maigrit à vue d'œil , dès qu'il ne se souffle plus ; au lieu de cet autre , qui a des yeux si désagréables , & que Zéphirine n'aime pas plus que moi , pourquoi donc Volsidor ne vient-il pas ici ? lui dont on raconte tant de merveilles ; lui que j'aime , depuis que je fais qu'il protège..... Elle n'acheva point.

Au nom de Volsidor , le faux Splendian est prêt à se trahir ; mais une idée cruelle le ramene à lui-même , & bien-tôt il s'abandonne aux plus vives douleurs. Comme Zulménie avoit été fort triste , il avoit eu quelques momens assez doux. Ses dernières paroles le désespérèrent. Plutôt que de songer à Zuma , elle va songer à Volsidor qu'elle ne connoît point. Je le vois : plus ambitieuse que sensible , elle n'aime... du moins , elle n'aimera que les Génies. Au sein des grandeurs ,

elle n'est plus à l'amour. Elle ne se souvient point de Zuma, de Zuma qui l'adore ! Que fait-on même ? Volfidor est Souverain du monde. C'est, sans doute, son hommage qu'elle desire, & son éclat qui la frappe.

Zulménie, qui ne peut deviner ce qui se passe dans le cœur de Splendian, & qui s'obstine dans ce moment à parler de Volfidor, lui demande, à lui-même, sans le savoir, si, par hasard, il le connoîtroit ? Embarrassé, troublé, hors de lui, d'abord il ne répond point. Zulménie insiste & l'interroge une seconde fois. Il lui répond alors, mais avec l'expression du dépit, que rien n'est plus singulier que sa demande, & sur-tout que son desir de connoître Volfidor ; qu'il connoît même des Mortels infiniment plus aimables que lui. Des Mortels, dit Zulménie avec émotion ! Elle rougit & se tait, en voyant dans les yeux de Splendian le même trouble qui agite son cœur.

Ils en étoient là, quand soudain Ostentation arrive avec son soufflet : il se place auprès de Zulménie ; & Splendian, furieux, a du moins la consolation de voir sa Maîtresse rêver si profondément, qu'elle n'entend pas ce que raconte l'importun qu'il déteste. Il se flatte même qu'elle alloit peut-être lui

dire des choses satisfaisantes, quand il est venu les interrompre.

Prudinette, comme de raison, haïssoit déjà Zulménie : elle ne lui pardonnoit point ses charmes, l'ivresse d'Ostentation, d'Archangelino, bien moins encore le ton exalté de Splendian, lorsqu'il avoit été question de la défendre. Il avoit néanmoins une figure dont elle étoit fort contente : tout en la considérant, du coin de l'œil, elle la connoissoit déjà en perfection. Elle demanda, assez dédaigneusement, ce que c'étoit que Zulménie ? Car Circonspect n'avoit jamais prononcé ce nom, pas même à elle.

Une des Dames de la Cour de Céleste lui apprend que c'est une Mortelle, une Nymphé de Sincere, beaucoup moins jolie qu'on n'a la rage de le croire, & qui, sur-tout, ne devoit être que *protégée* par Céleste, sans être admise à sa Cour; que Zéphirine & Rosalide, intimes Amies de la petite, n'y sont pas moins déplacées; mais qu'on les supporte un peu plus patiemment, parce qu'elles n'excitent point l'insupportable enthousiasme causé par la première.

Pendant ce récit, Prudinette, en regardant Zulménie avec une sorte de pitié, avoit plus d'une fois haussé les épaules. Eh bien !

voyez combien je suis bonne, dit-elle, du ton le plus aigre ! Ne me suis-je pas avisée de m'attendrir sur le sort de *ces petites Créatures*, en qui tout annonce l'orgueil de leurs prétendus charmes, des travers sans nombre, & , je le parierois, la perte de leur innocence. Quoi qu'il en soit, je tâcherai de les arracher au vice, car c'est le devoir de la vertu : & , en disant cela, elle lorgnoit, à la dérobée, l'Amant de Zulménie. Il me paroît, ajouta Prudinette, que Splendian la trouve *divine*. On lui répond, en le plaignant, qu'il ne paroît occupé que d'elle, & qu'il pousse l'aveuglement jusqu'à la croire charmante. Elle se récrie contre le siècle, les mœurs, & remercie les Dieux de ce que, ne l'ayant point dépourvue d'attraits, ils lui ont formé un cœur inaccessible à tous les inconvéniens qu'ils entraînent. La Fée des Forêts n'approuve point, mais applaudit. Charmée de Zulménie, elle n'ose le dire, & celle-ci, qui ne s'en embarrasse gueres, se désole seulement d'avoir, auprès d'elle, le Génie Ostentation. Grace à son exercice, il lui cause un vent insupportable. Ne pouvant plus y tenir, elle sort & va s'enfermer avec Osiris : elle s'entretient, un instant, des Originaux qu'elle

vient de voir , & , bien long-tems , du Mortel que son cœur fouhaite.

Après son départ , Splendian , quoiqu'au milieu d'une Cour nombreuse , s'y trouve feul : ne voyant plus Zulménie , il faut bien qu'il en parle. En conféquence , il va s'affeoir auprès de Zéphirine , qui lui fait bien vite une place , & qui ne s'attend pas au texte de la conversation. Splendian répéte cent fois l'éloge de l'adorable Nympe. Zéphirine , au fond du cœur , auroit mieux aimé qu'il s'en occupât un peu moins , & un peu plus d'elle. Cela n'empêche point qu'elle ne rende justice à son intéreffante Amie. Il oſe l'interroger ſur le fort de Splendian. Peut-il ſe flatter d'intéreſſer un jour ? Ai-je le malheur ?... puis , ſe reprenant , déplairoit-il à Zulménie ? Quoiqu'elle ait bien du chagrin de l'air dont il lui fait cette queſtion , Zéphirine l'affure qu'on le trouve fort aimable. — Ah ! cruelle , achevez : elle vous le dit , elle le penſe ; elle ne vous parle donc que de Splendian ! Ne me ménagez point ; accablez-moi. Zéphirine le regarde avec ſurpriſe , & ne ſçait que lui répondre. — Vous vous taifez ! je vous entends. Splendian eſt aimé. — Apparemment , dit Zéphirine , de quel-

qu'autre que Zulménie ! — Il ne le feroit point ! Dieux ! ah ! grands Dieux ! — Je n'osois vous le dire , de peur de vous affliger ; mais j'ai des raisons pour le croire. — M'affliger ! eh ! vous me rendez le bonheur ; vous m'enchantez. En disant ces mots, il prend sa main , la baise avec une vivacité dont elle est bien émue , & qu'elle lui pardonne. — Vous n'aimez donc point Zulménie ? Je l'adore. — Pour cela , dit Zéphirine , du ton le plus impatient , je ne crois pas qu'il y ait rien de si singulier & de si étrange que vous. — Que je suis heureux ! Que ne vous dois-je pas , belle Zéphirine ! Il est prêt à se jeter à ses genoux. Je vous défends , lui dit - elle , de me parler jamais : allez adorer Zulménie. Elle rentre , en effet , dans ce moment. Il est trop enchanté , pour avoir fait attention à la colere de Zéphirine ; mais le bonheur de Splendian est prêt à s'évanouir.

Charmée de ce qu'il cause avec elle , désirant qu'il épouse son Amie , & préférant le charme de son sentiment aux avantages de l'immortalité , Zulménie , quoiqu'elle vint de verser des larmes dans le sein d'Osiris , regarde le Génie d'un air assez riant. N'est-ce pas , lui dit-elle , que Zéphirine est charmante ? Ah ! oui , charmante ! s'écrie-t-il , avec un

trouble inexprimable : j'en suis convaincu plus que jamais. . . . S'il faut l'en croire, Splendian ne doit pas espérer de plaire. Seroit-il vrai ? Daignez prononcer. Elle vous trompe, dit vivement la belle Nymphe : puis elle craint d'avoir fait une indiscretion ; car elle croit que c'est du sentiment de Zéphirine dont il s'agit. Elle me trompe ; je perdrois jusqu'au doute ! Ah ! s'il est ainsi ; il faut fuir : je renonce à tout , à l'Empire , à l'Amour , au bonheur , à vous - même. A ces mots, il court précipitamment vers Céleste ; & , quand il est près d'elle, il ne sçait plus que lui dire. Qu'on se peigne, s'ils est possible, l'étonnement des deux Amies. Zéphirine, les larmes aux yeux, convient que Splendian est inexplicable ; qu'il lui baise la main, en parlant d'une autre ; qu'il est furieux, lorsqu'on ne le hait point ; & que, ce qui l'enchanté, c'est de pouvoir se flatter qu'on ne l'aimera jamais. Je suis bien malheureuse, continue-t-elle, de m'intéresser à un Génie de ce caractère-là. Zulménie trouve aussi, quoiqu'il soit aimable, qu'il a dans l'humeur des inégalités auxquelles on n'entend rien. Zuma, dit-elle en elle-même, non, je n'avois pas besoin de preuve, pour être sûre qu'on ne peut, qu'on ne doit aimer que vous. Zuma cependant, tout désolé qu'il est, se laisse

défarmer par Céleste , dont il alloit prendre congé , & consent à ne point partir , malgré la menace qu'il venoit d'en faire. Il est un peu plus tranquille ; mais il n'en est pas moins extraordinaire. Il ne voit point ceux qui l'approchent : il n'entend point ceux qui lui parlent ; il ne répond pas à ce qu'on lui dit. D'un air sombre , il va s'asseoir aussi loin qu'il est possible de Zulménie. Sans qu'il s'en doute , le hazard le place près de la Fée Prudinette. Elle adoucit alors le son de sa voix ; ses yeux , quoique , d'ailleurs , très - significatifs , ont le jeu de la modestie ; son regard sévère en apparence , exprime le mieux qu'elle peut des intentions plus humaines. Elle adresse à l'inconsolable Splendian des choses très-affectueuses & presque tendres ; mais il ne s'aperçoit de tout son étalage , que lorsqu'elle prononce le nom de Zulménie. C'est alors qu'il rompt le silence , & qu'on a toutes les peines du monde à le faire taire. Je ne l'avois pas bien vue , dit Prudinette ; elle est assez jolie. Il oublie tous ses ressentimens contre sa Maîtresse , & les tourne contre la Fée. Assez jolie , s'écrie-t-il ! ah ! pour le malheur de l'Univers , les Dieux se plurent à la former trop belle. Elle eût été parfaite , si . . . Prudinette , qui ne rougissoit que de colere , de-

vint couleur de feu ; mais , se contraignant : je n'aurois pas cru , lui dit-elle , que ce malheur-là fût arrivé jusqu'à vous : il me semble que vous n'avez point à vous plaindre de ses rigueurs. J'ai même observé..... Il ne me manquoit plus , interrompt le Génie , que vos fatales observations. A propos de quoi , je vous prie , venez-vous me tourmenter encore plus que je ne l'étois ? J'entends ce détour , dit-elle ; il est délicat , il est honnête. Je le vois très - bien , vous ne voulez point la compromettre : c'est un procédé qui doit , selon moi du moins , vous rendre plus dangereux encore. Mais , puisque vous savez si bien vous contraindre , dites - lui donc qu'elle vous imite. Plus vous êtes fait pour plaire , & moins elle devrait..... Cela est certain , dit le Génie. Prudinette ne trouva pas cette réponse infiniment modeste : il lui sembloit qu'il y avoit du désordre dans ses idées ; mais il lui paroissoit charmant. Dans un état plus élevé que le sien , ajouta-t-elle , avec une tendresse qui commençoit à l'emporter sur la décence , on aimeroit Splendian pour lui-même : on ne sentiroit que le bonheur de lui plaire. Une Mortelle pourroit fort bien n'en connoître que l'orgueil. Une Mortelle.... une Mortelle , semblable

à Zulmémie, répondit-il, doit l'inspirer, & ne devroit pas.... Quelques personnes, continua Prudinette, prétendent que vous n'en êtes point aimé; mais fiez-vous-en à mes yeux qui vous voient, qui vous jugent & qui prononcent. Soyez sûr, très-sûr.... Eh! Madame, vous me l'affirmez avec un acharnement!.... Voyons, dites, parlez, où sont vos preuves? Eh quoi! lui dit Prudinette, avec un regard qui voudroit bien peindre l'embarras, n'avez-vous pas... une figure... charmante? Je ne le fais que trop, interrompit-il, en la quittant brusquement, & tout aussi chagrin qu'elle étoit confondue. Mais, n'importe, Splendian lui plaît, & charitablement elle se promet bien de l'éloigner de Zulmémie, pour se l'attacher. Sans blesser, toutefois, le respect dû aux bienséances, toutes les noirceurs imaginables furent bientôt arrangées dans sa tête; &, pour le malheur des deux Amans, elle ne tarda pas à les mettre en exécution. L'espoir d'un succès prochain lui fit passer une nuit délicieuse. Celle de Splendian eût été horrible, (car son état ne put se peindre) si l'Amour, touché lui-même des maux qu'il lui cause, ne lui avoit envoyé des songes consolans, & ces tendres illusions & ces douces erreurs qui

suspendent quelquefois les maux de ceux qu'affligent les réalités ; mais il perdit tout à son veuil. Zulménie n'étoit gueres plus heureuse ; & rien n'a pu charmer ses peines, ni ses ennuis, que le soin enchanteur dont elle s'étoit occupée. On fait qu'à mille autres talens elle joint celui de peindre à merveille ; & cet Art qu'elle avoit négligé, lui étoit devenu bien cher depuis qu'il lui a servi à transporter, sous ses yeux, les traits adorés de son Amant. Avec quelle complaisance, avec quelle attention, quel charme elle avoit achevé son portrait ! Que de soupirs lui étoient adressés ! que de larmes il faisoit répandre ! que de tendres paroles accompagnoient chaque regard qu'on lui donnoit ! Seule avec son amour & le portrait de ce qu'elle aime, elle ne pouvoit plus chérir que la solitude, & détestoit toutes les distractions qui venoient l'en arracher. C'est dans ce moment qu'on lui annonce la Fée Prudinette : quel moment ! & quelle visite ! Prudinette, d'un air de supériorité, lui marque une sorte d'intérêt, & elle lui représente qu'elle est sur le point de se perdre ; qu'on lui a fait grand tort en l'enlevant à une obscurité plus heureuse mille fois que la vie dangereuse & brillante à laquelle elle est condamnée ; qu'en

attendant qu'elle perde l'estime d'elle-même ; elle perdra celle des autres ; que la Cour de Céleste est le Théâtre des plaisirs , qu'il faut à sa jeunesse un autre asyle , qu'elle veut bien le lui offrir ; & que , si elle n'en sent point le prix , Sincere sera instruite par elle-même ; qu'une Nymphe , honorée de ses bontés , résiste à la voix de la vertu , & la punira au lieu de la protéger.

C'est , de son aveu , Madame , répondit Zulménie , que je suis à la Cour de Céleste. Vous m'avez dit plusieurs choses que je ne comprends point. Est-ce qu'il y a des plaisirs sans la vertu ? Est-ce qu'on peut la perdre ? Vous ne parviendrez à m'inspirer , ni crainte , ni remords. Céleste est mon appui : elle sçait si sa Cour a pour mon ame d'autre attrait que sa présence. Il ne me faut de leçons que ses exemples. Et n'imaginez pas même , que je lui parle de vos menaces , ni de vos conseils. Je les oublierai en la voyant.

Prudinette , qui s'attendoit à l'effrayer , fut très-surprise du ton noble dont cette petite Mortelle lui parloit. Le langage de la Fée devint plus doux , & presque caressant. Mais Osiris arrive ; & l'air majestueux , la beauté imposante d'Osiris ne l'étonnent pas moins , que la simplicité courageuse des réponses de Zulménie.

Pendant qu'elle y réfléchissoit, la Guenon dont j'ai déjà parlé, vint lui faire des révérences qui prirent fort bien : elle avoit, ce jour-là, un habit à la Turque : Prudinette affectionnoit ce costume. La Guenon, qui s'en aperçut, lui jetta le mouchoir : cette attention innocente lui valut bien des caresses de la Fée. Tout alloit le mieux du monde entre la Guenon & elle, lorsqu'Archangéline entre. Il avoit peu d'usage ; il ne se doutoit point que Zulménie, chez elle, ne recevoit que quelques Dames distinguées par Osiris, & nommées par Céleste. En société avec Prudinette, il ne connoissoit que les bienséances de représentation. Osiris le pria de se dispenser d'une seconde visite, à moins que ce ne fût de l'aveu de Céleste. Il n'entendit point cela ; mais Prudinette l'écrivit sur ses tablettes, pour qu'il pût lire du moins son arrêt. Il alloit répondre que l'Amour étoit son excuse, lorsque la Guenon (on sçait que c'étoit Sempiternelle) lui fauta au visage, lui arracha ses grandes oreilles, & la moitié d'un sourcil. Il étoit désespéré. Pour lui faire plus de chagrin, elle abandonne son visage, pour son habit. C'étoit le plus beau des siens, il étoit de drap d'or bien rouge, brodé sur toutes les tailles, en opales fausses. La barbare Sem-

piternelle les avale , lui mange une manchette. Archangéline , le plus avare des Génies , l'auroit étranglée (sur-tout , s'il avoit sçu que c'étoit sa Femme) s'il n'eût pas été retenu par l'espoir de plaire à Zulménie , à force de patience & de douceur ; mais la méchante bête le fit si bien enrager , qu'il se sauva , très-résolu , malgré son amour , à ne jamais s'exposer à pareille catastrophe.

Après cet exploit , la Guenon s'esquiva , & fut attendre Prudinette , qui ne tarda pas à sortir. Quoique ces deux Fées fussent ennemies , elles se rapprochoient pour nuire. Sempiternelle se fit reconnoître à Prudinette ; elle lui apprit que Zulménie étoit Fille de Sincere , & lui confia la métamorphose de Volfidor. Le jour de cette métamorphose , elle étoit en araignée dans son Palais , & s'étoit mise à écouter à la porte de son appartement ; de-là elle étoit venue en Guenon écouter à celle de Zulménie. C'étoit avec ces manières nobles qu'elle parvenoit à s'instruire. Laissez-moi , lui dit-elle , conduire tout ceci. Je viendrai vous voir ; nous nous concerterons. Ne faites & ne dites rien que nous n'en foyons convenues. Elles eurent ensuite un épanchement d'ame sur ce qu'il étoit très-douloureux que Céleste fût si belle & si ai-

mable. Prudinette étoit fort scandalisée de ce que les plaisirs & les graces la suivoient par-tout. Ni l'une ni l'autre ne lui pardonnoit ses agrémens ni ses vertus.

Avant de se séparer, Sempiternelle promit à Prudinette de la venger de Zulménie, & de la faire aimer de Splendian, car elle ne s'embarraffoit pas que ce fût Volsidor ou un autre : sa figure lui convenoit ; le reste lui étoit assez indifférent. Néanmoins elle avoit voulu prendre un ton digne devant Sempiternelle, qui, sachant toutes *les passades* qu'elle s'étoit permises pour éviter *l'affiche* d'un Amant, rioit, de tout son cœur, de la fausseté de Prudinette, & s'occupoit avec délices du plaisir de l'attraper. Elle s'en servoit pour ses desseins, à condition de la desservir après.

Pendant qu'elles jouissent d'avance du mal qu'elles vont faire, Ortame ou le faux Urbek, au désespoir de l'état où il voit son Souverain, va conjurer Céleste de ramener le calme dans son ame. Mais la Fée, qui est au fait de tout, conserve le plus beau sang-froid du monde. Cependant, lorsqu'elle croit pouvoir être tranquille, Zulménie & Osiris, pour n'être point interrompues dans leurs réflexions, s'enfoncent dans un bois délicieux, où très-souvent le Génie Auguste jouit
des

des plaisirs de la chasse. A peine ont-elles pénétré un peu avant dans cette Forêt, dont la fraîcheur les séduit, & dont la beauté les attire, tout-à-coup des monstres, suscités par Sempiternelle, environnent, en rugissant, Zulménie. Reconnoissant sa voix, épouvanté par ses cris, entraîné par son cœur, Splendian accourt. Ostentation & Archangéline le suivent : mais Ostentation souffle, en vain, de toute sa force, sur les monstres : il ne leur en impose pas plus qu'Archangéline. Osiris, pour la sauver, s'expose à tout, se jette au milieu d'eux. Splendian paroît. Ils sont prêts à la saisir. Zulménie, ah ! grands Dieux, s'écrie-t-il, d'un ton qui, plus que jamais, lui rappelle Zuma ! elle y songe, même au milieu de ses terreurs. Il frémit & s'élançe sur les monstres qui tombent bientôt sous un bras armé par la douleur & par l'Amour. Fier d'avoir sauvé ce qu'il adore, ne songeant point à la présence des Génies, oubliant qu'il n'est point Zuma, oubliant tout, il tombe aux pieds de sa Maîtresse, que le danger qui la menaçoit lui rend plus chère. Une voix alors répète gaiement : *vive le Vainqueur*. Cette voix est celle du Génie Puce qui vient d'arriver. Il félicite Splendian ; il admire Zulménie. Malgré sa vivacité naturelle, il reste

quelques instans interdit à la vue de tant de charmes.

Comment se peut-il, belle Zulménie, lui dit-il, qu'un seul de vos regards n'ait pas enchanté jusqu'à ces vilaines bêtes que je croirois des émissaires de Sempiternelle, si vous aviez le malheur de la connoître? La Fée Céleste, la Fée Prudinette & la Fée des Forêts arrivent alors. La première est encore effrayée du péril de Zulménie : Prudinette affecte de l'intérêt; & l'autre n'ose montrer ce qu'elle ressent. Rosalide & Zéphirine sont tremblantes. Elles l'auroient défendue mieux qu'Archangéline, & sur-tout, qu'Ostentation. Les maux de Splendian sont suspendus par le plaisir d'avoir délivré ce qu'il aime, n'importe sous quels traits : il ne songe qu'à elle alors, & s'oublie entièrement. Pour Zulménie, au plus fort de sa frayeur, elle pensoit à Zuma; & le trouble de son défenseur lui sembloit être le même que celui où elle avoit vu son Amant, lorsque, sous ses yeux, elle fut entraînée sur le bord d'un abîme. Cette idée lui rend bien doux le sentiment de sa reconnoissance. Elle l'en assure avec une émotion, qui ne tarde pas à lui causer bien de la douleur. Puce voudroit que sur le champ, & dans cette même forêt,

la belle Zulménie consentit à danser avec lui : elle a été trop effrayée , pour qu'il lui soit possible d'avoir cette complaisance. Eh bien, vous danserez donc , dit-il , à Ostentation , qui s'en défend avec un air bouffi. Cela est égal à Puce. Parbleu ! vous danserez : car , pour ce Colosse , en parlant d'Archangéline , il n'y a pas moyen. Mais , si je danse , dit Ostentation , qui me soufflera ? Mais , reprend Puce , quelle nécessité qu'on vous souffle ? C'est un tic fort ridicule. Il s'en va dire à l'oreille de Céleste : vous , qui êtes belle comme la Mere des Amours , que faites-vous de ces figures incroyables , & de la triste Prudinette ? Vous avez-là , Madame , une étrange compagnie ! N'importe , Ostentation sautera , sur ma parole. Heureusement pour lui que son Chancelier arrive pour le souffler , pendant que Puce lui faisoit faire des cabrioles ; mais , comme le Chancelier n'étoit pas en cadence , Puce étoit fort en colere. Sçavez-vous bien , disoit-il , que votre Chancelier n'est qu'un ignorant ? Quelle diable de manie est cela ? Ha ça , quand nous aurons fini , vous ne m'approcherez plus , s'il vous plaît ; car vous me décoëfferiez horriblement avec le vent que vous faites. Vous n'avez qu'à , vous & votre souffleur , vous établir auprès d'Archangé-

lino, qui n'a point de cheveux, pas même une perruque. La dignité d'Ostentation étoit bien étonnée de la franchise de Puce. Après cette scène, qui amusa Céleste, on rentre chez elle; & même Ofiris, contre son ordinaire, n'alla point se renfermer. Elle frémissoit encore pour Zulménie, & elle avoit besoin de la voir, pour se rassurer. C'est alors que Céleste leur recommande de ne point sortir de son Palais sans elle. Voilà Sempiternelle obligée de dresser d'autres batteries. A peine est-on entré chez la belle Fée, qu'un bruit aigu se fait entendre. Ce sont toutes les Dames de la Cour de Puce, qui, ayant appris qu'il étoit chez Céleste, arrivoient, Zélide à leur tête.

Je ne crois pas, dit Puce, en les voyant, qu'il y ait un Génie plus infortuné que moi; je ne puis faire un pas sans qu'elles me suivent: du moins chez le Roi Citron, qui est un imbécille, j'étois en repos. Elles ne peuvent pas rester à la Cour de Volsidor, qui est charmant. A ce mot de charmant, Zélide n'eut pas l'air d'approuver. N'a-t-il pas cinquante Maîtresses, demanda Prudnette? Splendian proteste qu'il adore un seul objet. Oh! pour cela, dit Zulménie, je le crois. On peut juger de lui par les personnes qu'il protège. Zélide alors ne se refusa point au plaisir

de contrarier Zulménie , qu'elle trouvoit trop belle , & à celui de se venger de Volsidor. Elle foutint que personne n'avoit moins de galanterie dans l'esprit, & de sensibilité dans le cœur ; qu'à la vérité il avoit paru très-aimable à la Cour de Puce ; mais qu'à la sienne il étoit odieux , & tout-à-fait singulier ; qu'il ne donnoit pas même à ses Maîtresses la consolation de paroître se souvenir qu'il les avoit aimées. Elle alloit continuer sur le même ton , si un regard de Céleste ne lui avoit imposé silence. Le faux Volsidor devoit , en effet , lui avoir déplu infiniment : il s'étoit passé , entr'eux , une scene qu'une Femme , du caractère de Zélide , ne peut gueres oublier.

Je devrois vous haïr , disoit-elle un jour à Splendian. (Il faut se rappeler que cette scene se passe à la Cour de Volsidor , lorsque Splendian eût pris ses traits.) Oui , oui , je devrois vous haïr. — Pourquoi cela , Madame ? — En vérité , en vous faisant un reproche aussi clair , je ne m'attendois gueres à la réponse. Quel monstre vous êtes ! Splendian vit bien alors qu'elle le prenoit pour un autre. Ne la trouvant pas jolie , il avoit peine à imaginer que le véritable Volsidor eût eu une fantaisie pour elle ; mais il commença pourtant à comprendre que cela pouvoit fort bien être , & il

prit le parti de s'amuser de la méprise. C'est-à-dire, reprit-elle, que votre cœur ne vous rappelle rien? — Mais, écoutez donc, Madame, il n'a que des souvenirs très-confus. — Je vois combien vous étiez peu digne de mes bontés. — Comment! il seroit possible que vous eussiez eu des bontés pour moi? Zélide, outrée de colere, le regardoit avec des yeux menaçans. — Vous ne vous rappelez pas, ingrat, toutes les marques de ma tendresse? — Eh! Madame, il y a peut-être de la délicatesse à les avoir oubliées. C'est un moyen sûr de n'être jamais indiscret. — Vous êtes cent fois pis. Et puis elle prenoit des attitudes, moitié furieuses, moitié tendres... Et puis il protestoit que son cœur n'étoit jamais en défaut, & qu'il n'y avoit d'infidelle, chez lui, que la mémoire. Madame, continua-t-il, je ne m'imagine pas avoir été coupable au point que vous dites. Je serois inconsolable... Seroit-il vrai?... Je veux être confondu, si je ne me crois pas très-innocent. Si toutefois vous êtes bien certaine du contraire, (& sur cela vous devez avoir des souvenirs plus nets que les miens) je dois m'en rapporter aveuglément à la conviction où vous paroissez être de mes torts. Mais souffrez que le repentir... A ce mot de repentir, elle ne se posséda plus

Cependant, comme elle vit que son courroux n'y feroit rien, tout-à-coup elle radoucit son ton, son regard. Et ne voilà-t-il pas que, pour le malheur du Génie, elle se pique de générosité. Elle veut tout lui pardonner; il s'en défend. Elle prétend ne le plus quitter: il frémit. Lui sacrifier Puce! Il s'y oppose de toute sa force: elle n'entend plus rien à sa mémoire, ni à ses procédés. Laissons-là Zélide, & revenons à ce qui se passe chez Céleste.

Tandis que la conversation est le plus animée, on voit entrer un jeune Inconnu, vêtu superbement, d'une figure charmante; mais, les Femmes de la Cour de Puce étoient si bruyantes, qu'il fut impossible d'entendre son nom, quoiqu'on l'eût répété plusieurs fois. Il se prosterne devant la Fée. Puce le reconnoît, le félicite sur ce qu'il a acquis de nouvelles graces. Splendian, sans paroître l'avoir jamais vu, lui marque beaucoup d'intérêt. Les yeux d'Osiris sont fixés sur lui. Céleste lui demande ce qui l'amène à sa Cour? Le bruit de vos charmes, lui répondit-il, l'attrait de vos vertus, & la confiance de ne pas vous implorer en vain. Une passion dont je rougirois, si elle n'avoit pas été l'ouvrage affreux de Sempiternelle, m'égara trop long-tems. (Combien le cœur d'Osiris étoit ému!) A peine dégagé

d'une chaîne honteuse , & rendu à moi-même ; je ne songeois qu'à venger l'auteur de mes jours , lorsque j'apprends que Volsidor , aussi juste qu'il est généreux , vient de lui rendre le Trône & ses vertus. J'accours , je vole dans le sein d'un Pere. Joie , hélas , trop imparfaite ! Il regrette une Épouse ; moi , je pleure une Mere dont j'ai été privé dès l'âge le plus tendre , & que mon cœur n'a pas cessé de redemander aux Dieux. Madame , on dit que vous l'aimez. Rendez-la aux vœux d'un Fils , à ceux d'un Époux : ses remords & mes larmes doivent la fléchir. Vous la voyez , dit Céleste ; vous la voyez , cette Mere chérie. Dieux ! s'écrie Zulamire , car c'étoit lui : ô Dieux ! que ne vous dois-je pas ? Osiris se leve , veut faire quelques pas ; ses forces l'abandonnent. Mon Fils ! mon cher Zulamire ! Elle ne peut prononcer que ces mots , interrompus par ses soupirs. Elle le serre dans ses bras , le baigne de larmes. Zulamire est à ses pieds. Aussi tendre , aussi transporté qu'elle-même , il implore la grace d'un Pere ; dans ce moment on l'annonce. Tout est pardonné ; rien ne la retient ; elle s'élance vers lui. Sa joie , son repentir , sa reconnoissance , forment le spectacle le plus touchant. Il rend grace à Céleste ; il n'est venu , à sa Cour , que par son inspira-

tion. Zélidan & Mélide accompagnoient Superbe. Avec quelle surprise & quel ravissement Osiris retrouve , dans elle , cette Corilla qu'elle aimoit déjà sans sçavoir qu'elle fût sa fille ! Car , le jour que cette même Corilla fit part aux deux Nymphes de tous ses secrets , ce n'étoit point Osiris , mais Céleste , sous ses traits , qui étoit venue avec elles. Que d'épanchemens délicieux ! Quels doux momens ! Quelle réunion attendrissante ! La Fée des Forêts en est vivement émue ; Céleste pleure : Zélide *grimace* la sensibilité ; Puce a , de la meilleure foi du monde , le cœur très-gros ; Archangéline prête l'oreille ; le soufflet d'Ostentation va son train. Pour Zulménie , elle se jette plusieurs fois dans les bras d'Osiris , sans avoir la force de lui rien dire : Zéphirine lui sert d'interprète. Rosalide , qui avoit fait tant de sermens contre l'amour , pleura toute la journée , & , sans qu'elle le sçût , c'étoit ce Dieu qui déjà la rendoit parjure , en faisant couler ses larmes. Pour se venger , il l'avoit un peu brusquement enflammée pour Zulamire. Mais Splendian , toujours enivré , toujours sensible , étoit partagé entre l'amour & l'attendrissement.

Pendant qu'il s'y livre , disons un mot d'Osiris , & des motifs qui l'ont fait con-

noître sous ce nom : celui qui lui appartient est Sianne. Lorsque Superbe , malgré son Amour , l'avoit répudiée pour une Dame d'honneur à qui il manquoit quelques siècles de noblesse , il l'avoit reléguée dans la Province la plus considérable de son Empire ; il lui en avoit abandonné les revenus ; elle y étoit Souveraine. Par les ordres de l'Empereur , ses moindres desirs étoient prévenus : l'ame de Superbe étoit encore honnête , même quand l'orgueil le commandoit. Lorsqu'il fut dépouillé de l'Empire , elle perdit sa Souveraineté , son éclat , ses honneurs ; ils ne lui avoient pas tenu lieu d'un Epoux qu'elle aimoit , & elle ne sentit que sa peine. Auguste & Céleste lui offrirent un asyle à leur Cour ; mais la solitude seule pouvoit convenir à sa position & à son cœur. La retraite des Nymphes de Sincere , impénétrable au reste des humains , fut celle qu'elle accepta. Sincere y devint l'intime Amie de Sianne , qui , pour être plus inconnue , prit le nom d'Osiris. Elle vit Zulménie , & la voir , c'étoit l'aimer. D'après ce sentiment elle conjura Sincere de lui confier le soin de son éducation. Que ces circonstances fussent nécessaires ou non , les voilà connues. Passons à autre chose.

Lorsque les Esprits furent plus calmes, Puce voulut savoir ce qu'étoit devenue la Doguinnette de Zulamire. Zulamire ne se fit point prier : il lui apprit qu'il l'avoit laissée chez les Quadrupedes; que Volsidor, en détruisant l'enchantement de Sempiternelle, l'avoit rompu même en faveur de la petite Danseuse; qu'elle n'étoit plus un Perroquet, mais une maniere de Docteur. Au ton des coulisses, continua-t-il, à ce ton dont elle conserve l'esprit, elle a substitué de son mieux l'expression guindée & l'emphase scientifique des habitans de Sublimano. Depuis qu'elle disserte; depuis que je l'ai vue à un bal soutenir these avec de grands mots comiques; depuis qu'enfin elle ne déraisonne plus, je ne la puis souffrir; & je rends grace à Messieurs les Quadrupedes de m'en avoir débarrassé. Tant qu'elle n'avoit pas le sens-commun, j'en ai eu la tête tournée : mais je me suis sauvé bien vite dès qu'elle s'est avisée d'être ennuyeuse. Les Sages, poursuivit-il, s'en accomodent assez. Ils l'ont prise pour un Ange, en comparaison de Sempiternelle. Il faut pourtant convenir que, depuis l'arrivée de quelques autres Femmes, ils commencent à se tenir sur deux pieds, ce qui les rend infiniment aimables. Zulamire ajouta que l'un

d'eux s'étoit détaché pour le suivre , qu'ils étoient unis de la plus tendre amitié , qu'il attendoit avec impatience la permission de faire sa cour à Céleste. Céleste y consentit , & le Prince s'empressa de l'aller chercher lui-même. Plus sourd que jamais, Archangélino n'entendit point tout cela. Zulamire reparoit, accompagné de Florian , c'étoit le nom du Quadrupede civilisé : sa figure parut agréable. Après avoir salué , de très-bonne grace , Céleste & toute sa Cour, ne voilà-t-il pas que, dans un transport qui étonne tout le monde, il se met à sauter au col d'Archangélino. Il faut, s'écria Puce, que ce jeune homme-là soit bien caressant. Il avoit oublié, car il oublioit vite, que c'étoit un Fils de Sempiternelle & d'Archangélino. Qu'est-ce, demanda ce dernier? Votre fils, lui crioit Florian, le plus haut qu'il pouvoit. Le Génie n'en étoit pas plus avancé : c'étoit une surdité à toute épreuve. Pourquoi donc est-ce qu'il me baise tant, demandoit-il encore? Puce lui savoit gré de sa surprise. A force de s'égosiller, Florian lui fit entendre, à-peu-près, qu'il étoit son Pere. Je ne vous reconnoissois pas, reprit Archangélino : d'où vient n'êtes-vous plus en *fourreau*, avec des manches pendantes? J'espère, du moins, que vous l'aurez

gardé, pour courir les matins. Cela ménagera votre garde-robe. J'ai un peu trop d'enfans, pour m'amuser à leur donner des habits. Vous concevez, d'ailleurs, que, si j'épouse cette belle Mortelle, en montrant Zulménie, j'aimerai, par prédilection, les gages de sa tendresse. Vous avez une si vilaine mere, vous autres! A ces mots, Puce fit des éclats de rire immodérés. L'indignation de Splendian fut extrême. Archangélino, posséder Zulménie! Mon Dieu! que trouveriez-vous donc de si étonnant à cela, dit Prudinette? Puce, alors, n'entendit pas raillerie. Epousez-le, Madame, & l'on ne se récriera point. Il l'avoit déjà prise en guignon; il ne se donnoit pas la peine de le cacher; & Prudinette étoit furieuse, sans qu'on y fît la moindre attention. Mais voilà, pour Splendian, un nouveau sujet d'amertume. Il ne voit, il n'observe que Zulménie; il entend jusqu'aux moindres paroles qu'elle dit, ou qu'on lui adresse. Rosalide & Zéphirine la prient de prononcer sur une grande question. Il s'agit de la figure de Splendian, & de celle de Zulamire. Zéphirine trouve Splendian plus joli: Rosalide soutient que Zulamire l'est davantage; & Zulménie se tait, en songeant à Zuma. Mais, par un malheur inoui, elle

jette les yeux sur Splendian ; & le voilà convaincu que ce regard est l'éloge de sa figure, & la preuve d'une préférence qui le désole. Il vient alors trouver Zéphirine. Je vous ai entendue , lui dit-il. Vous m'êtes toujours contraire : il n'y a rien dont vous ne vous avisiez contre moi. Pour le coup, elle perd patience, & se fâche , au point de l'étonner lui-même. Toutefois, pour rappeler Zuma , dont il est loin de connoître le bonheur , il imagine une Fête champêtre, qui puisse, du moins , retracer aux regards de sa Maîtresse , & l'Amant qui l'adore , & l'asyle où l'Amour l'a rendu si heureux. Ce ne fut qu'au moment de la Fête , que Circonspect sortit enfin de sa retraite. On ne sauroit imaginer combien il s'étoit applaudi d'être resté sur son lit de repos, le jour que Zulménie avoit été attaquée par les Monstres de Sempiternelle , & sauvée par son Amant. Son Pere sentoit bien qu'il lui auroit été difficile de conserver, en pareille circonstance , le sang-froid admirable , dont , en Public, il ne se départoit jamais. Lorsqu'il reparut , Zulménie le revit avec autant d'intérêt que la première fois : elle n'avoit cessé de demander de ses nouvelles , & ne put s'empêcher de s'en informer à lui-même. Circonspect , charmé de ce

qu'elle lui disoit ; auroit souhaité cependant , par prudence , qu'elle ne lui dît rien. Puce , qui ne l'avoit jamais rencontré , l'examinoit avec la plus curieuse attention. Ses traits étoient petits , mais fort réguliers ; l'ensemble de sa personne un peu contraint , assez de douceur dans la physionomie , le teint reposé , l'air froid & réfléchi , le regard timide , la voix basse , la prononciation lente ; tous ses gestes étoient mesurés , sa taille fort droite : en un mot , pour être parfaitement bien , il ne lui manquoit que d'être naturel. Puce , quoiqu'il parlât volontiers , ne pouvoit se déterminer à lui adresser la parole. Prudinette , qui se faisoit honneur de sa liaison apparente avec Circonspect , vint s'asseoir auprès de lui. Elle débuta par l'éloge d'Ostentation & d'Archangéline : elle avoit ses raisons pour cela. Quoique Circonspect eût de l'esprit , elle le persuadoit par fois. Mais pendant qu'elle afflige Splendian , elle ne songe qu'à lui. Plus il lui plaît , plus elle en dit de mal à Circonspect. Sans avoir l'air de savoir que Zulménie est sa Fille , elle lui fait remarquer les soins indiscrets qu'il lui rend ; & , de peur qu'on ne la soupçonne point d'être occupée de ce Génie , plus que d'un autre , comme rien n'échappe à sa curiosité maligne , elle paroît , en même

tems fort scandalisée de ce que Zulamire semble s'être enflammé pour Rosalide. En effet, au milieu de tant d'objets d'admiration, c'est à elle que le cœur de ce Prince vient de se donner pour toujours.

Mais Splendian & Zulménie, tandis qu'on leur prépare les plus affreux chagrins, assis près l'un de l'autre, abîmés dans leurs réflexions, ne se parlent point, soupirent, & sont distraits, avec peine, de leur rêverie, par l'arrivée de trente Seigneurs de la Cour de Puce, qui, se culebutant un peu les uns sur les autres, pour saluer plutôt Céleste, s'en approchent à cloche-pied. Voilà une fort mauvaise plaisanterie, dit Puce. Marchez donc droit, tous tant que vous êtes. Ils ne peuvent pas me perdre de vue, sans défapprendre ce qu'ils favoient le mieux. Pour se former, ils font des voyages: & voilà, Seigneur, ce que nous en rapportons, dirent-ils fort tristement. Est-ce que vous ne m'avez pas entendu, reprit Puce? Au lieu de raisonner, allons, vite, remettez-vous sur vos deux jambes: quand je l'ordonne, j'aimerois bien qu'on me résistât. Votre bonté ne veut pas l'impossible, repliquèrent-ils. Nous sommes assez malheureux, pour ne pouvoir lui obéir. Est-ce que vous auriez rencontré Sempiternelle, leur demanda Puce?

Puce? Car, Dieu-merci, dit-il à Archangé-
lino, vous avez une féconde Épouse, qui me
fera donner au Diable. Notre infortune n'est
point son ouvrage, reprirent les Seigneurs
boiteux; & plût au Ciel qu'il y eût de l'en-
chantement dans tout ceci! Il y auroit du re-
mede. Il faudra bien que vous en trouviez,
interrompit brusquement leur Monarque. Est-
ce que votre nouvelle tournure peut me con-
venir? Et comment donc cela vous est-il venu?
La belle Céleste voudra bien que vous lui en
fassiez le récit. Elle le desiroit; & le Favori de
Puce, qui s'appelloit Sautrio, prit la parole.

Votre Majesté se souvient qu'elle nous per-
mit, lorsque nos Femmes & nos Maîtresses
n'étoient que des Perroquets, de nous en
éloigner. Nous nous dispersâmes : plusieurs,
& moi, tout le premier, nous fûmes entraî-
nés, pour notre malheur, dans un Pays char-
mant, mais où regne une Princesse qui a une
façon de rire si extraordinaire, que la Cour
prend le deuil dès qu'elle s'en avise. Ce rire-
là dure trois jours & trois nuits, & la conf-
ternation devient générale. Absolutine, c'est
le nom de cette rieuse si triste, a un Apothé-
caire, comme il n'y en a pas. Lui seul peut la
guérir, attendu qu'il a le secret de faire son
café d'une maniere qui la rend sérieuse, c'est-

à-dire , un peu plus supportable. Son crédit est si décidé , que , lorsque la fantaisie lui en prend , il met tous les Courtisans à la tifane , sans qu'ils osent souffler. Nous ne pûmes être présentés à la Reine , qu'après avoir pris de la rhubarbe : il nous assura que c'étoit l'étiquette. Le lendemain de notre arrivée , Parmesan , c'est le nom du Roi , permit qu'il entrât au Conseil : il avoit eu de la peine à s'y décider ; mais Absolutine avoit menacé de rire : aussitôt l'affaire fut conclue. L'auguste Apothicaire fut admis au Conseil ; & le Roi arrêta qu'il y feroit le café. Est - ce lui qui vous a rendus boîteux , demanda Puce ? Non , Sire , répondit Sautrio ; & cependant , il est la première cause de nos infortunes. On avoit créé , pour lui , la charge de Conseiller extraordinaire de la Princesse Altine. C'étoit la Fille unique d'Absolutine & de Parmesan ; & elle auroit eu grand besoin de bons conseils ; car elle étoit d'une présomption qui la rendoit odieuse à tout le monde. Dès l'âge de six ans , elle se croyoit la plus grande & la plus belle Princesse de l'Univers. Son maudit Conseiller le lui disoit. Elle ne croyoit que lui ; & à vingt ans , elle n'étoit pas détrompée. Il lui recommandoit , sur-tout , si on étoit infidèle à ses charmes , d'avoir tout autant de ven-

geurs qu'il s'en présenteroit. Elle ne fut rien moins que rebelle à une pareille recommandation. Nous en sommes la preuve. Un jour que Parmesan jouoit, devant nous, au piquet, avec le onzieme ou douzieme Fils d'un des plus puissans Monarques des Indes, il en devint fou, sans trop sçavoir pourquoi. Ce Prince ne devoit jamais posséder la Couronne de ses Ancêtres; mais il avoit la barbe bleue, les sourcils noirs, la jambe belle, & six pieds & demi. Le Roi pensa qu'il convenoit à sa Fille. Pour la premiere fois, la Reine ne le contredit point. Le Conseiller approuvoit l'alliance: & le Fils du Roi des Indes, nommé Sanderbal, devint héritier présomptif des petits États de Parmesan. Toutefois, après qu'il eut adoré Altine pendant trois semaines, il eut des distractions fréquentes. D'abord elle en fut désespérée; ensuite elle fut plus calme, & après, elle se consola si bien, que, lorsqu'il revint à elle, elle ne s'en soucioit plus du tout. Il en fut d'un étonnement extrême, & d'une rage dont rien n'approche. Le Mentor d'Altine, qui exerçoit toujours son premier métier, lui ordonna des bains à la glace, & de l'eau de poulet. Ses fureurs redoublèrent; & il se possédoit si peu, que, malgré son respect pour Parmesan, il se mit à jeter par la fenê-

tre les Amans d'Altine. Hélas ! nous étions du nombre ; & il en auroit estropié bien d'autres , quoiqu'il aït naturellement le meilleur cœur du monde , s'il n'étoit pas devenu très-amoureux d'une Parente d'Altine , qui n'eut pour lui que de l'amitié , mais qui adoucit son ame , & que , pour récompense , Altine fit changer en Au truche , par Sempiternelle. Pour nous , très-affligés de son accident , & bien plus encore du nôtre , nous quittâmes , trop tard , mais aussi précipitamment qu'il nous fut possible , ce pays de désastres. Il est fâcheux que les meilleurs Danseurs de votre Cour ayent connu ce Pays-là. Cependant , Seigneur , pour tâcher de ne point perdre vos bonnes graces , nous nous sommes exercés avec tant de zele , que nous n'irons pas mal sur un pied. A la bonne-heure , dit Puce ; & je verrai , au bal de cette nuit , ce qu'on peut faire de vous. Mais n'est - on pas bien avancé d'être tout de travers pour une Altine qui n'en vaut pas la peine ? Prudinette fut très-scandalisée de cette histoire. Elle en porta des plaintes à Ostentation , qui regardoit dédaigneusement Sautrio , & ne s'appercevoit pas qu'en se soufflant , il venoit de se faire une joue beaucoup plus grosse que l'autre. Circonspect l'en avertit. Puce s'en moqua. Splendian ,

malgré tous ses chagrins , ne put s'empêcher de faire , sur-eux , des réflexions très-fines ; & il étoit impossible que Zulménie n'apperçût pas la distance qu'il y avoit de lui aux autres. Elle ne feroit cependant nulle attention à tout ce qui le distingue , si , à chaque instant , il ne lui rappelloit Zuma. Pour revoir son image qu'elle adore , qu'elle - même a tracée , elle s'échappe , & va s'enfermer seule , pendant qu'on est occupé de Sautrio. Combien Splendian feroit heureux , s'il pouvoit la voir , ses beaux yeux fixés sur le portrait de Zuma , craignant que ses larmes ne l'effacent , presque aussi émue qu'elle l'étoit en sa présence , & , malgré ses vœux secrets , n'osant lui donner des baisers , que la Pudeur dispute à l'Amour ! Mais on lui envie jusqu'à ses consolations. Les enlever aux malheureux , est le plus doux plaisir des méchans. L'horrible Guenon , si célèbre par ses noirceurs , arrive , faute sur les genoux de Zulménie , étend ses vilaines petites mains armées de griffes , s'empare du portrait , & se sauve , en faisant un éclat de rire infernal. La belle Maîtresse de Volsidor jette des cris affreux , court après la Guenon , ne la retrouve point , & reste abîmée dans son désespoir. Il lui semble qu'une seconde fois on vient de l'arracher



à son Amant. Il lui en seroit plus cher , s'il étoit possible : & son affliction & ses regrets eussent désarmé toute autre que Sempiternelle. Quelle jouissance pour cette abominable Fée ! Elle va trouver Prudinette. Ce portrait est nécessaire au complot qu'elles méditent. D'un coup de baguette , elles en prennent une copie. Mais il faut qu'elles soient aidées , pour être plus sûres du succès. La Guenon ne peut souffrir Zélide , & la choisit. Elle déplaît à Prudinette. Cette dernière a déjà confié à tout le monde , que Zélide est *excessivement mauvaise compagnie* ; qu'on ne devoit point la recevoir. Mais plus elle la méprise , plus elle approuve Sempiternelle de compter sur cette Femme. On fait venir la Maîtresse de Puce : on caresse son amour-propre : on lui explique tout ce qu'on attend de son habileté. Zélide est trop rampante , pour être vindicative. Elle oublie que Sempiternelle lui a fait beaucoup de mal , en songeant au bien qu'elle peut lui faire. Elle s'étoit senti , pour Prudinette , un éloignement extrême : mais elle est entraînée par l'espoir que cette autre Fée pourra lui être utile. Cependant elle fait ses conditions. Elle exige qu'on rende Volsidor éperdument amoureux d'elle , & , sur-tout , qu'on lui raccommode son nez. Les

deux Fées lui promettent tout , pourvu qu'elle les seconde , à leur gré , & qu'elle persuade à Zulménie , que Prudinette est aimée de Zuma. Et si j'échoue , demande Zélide ? alors , répond Prudinette , vous aurez toujours la ressource d'Ostentation. Vous êtes adroite. Je vous apprendrai les moyens de lui plaire ; & , à la longue , il pourra bien vous donner quelques petites Provinces de son vaste Empire. On lui apprit aussi la métamorphose de Volfidor ; & , en l'apprenant , elle ne s'étonna plus de sa scène avec celui qui , sous ses traits , représentoit dans ses Etats. Mais Prudinette étoit bien éloignée de vouloir qu'il aimât Zélide ; car , depuis qu'elle avoit vu son portrait , ce n'étoit plus la figure de Splendian , mais celle de Zuma , ou de Volfidor , dont elle étoit folle. Que ne dirent-elles point de Zulménie ? Elle n'est ni jolie , ni naturelle , soutenoit Zélide. Ajoutez donc qu'elle ignore les décences , reprenoit Prudinette : & qu'elle est presque imbécille , continuoit Sempiternelle ; car elle aime son Amant pour lui-même. Ah ! Mesdames , s'écria Zélide , que vous la jugez bien ! Alors elles s'accablèrent d'éloges , & se séparèrent , avec le plus doux langage , & les plus noirs projets , même les unes contre les autres.

Pendant ce trio d'enfer , déjà commençoit la Fête que Splendian donnoit à Zulménie. Il étoit au défespoir qu'elle ne parût point. Plusieurs fois Céleste lui avoit fait dire qu'elle étoit desirée ; & , lassé de l'attendre , elle vole elle - même pour la chercher. Elle trouve Zulménie en larmes : Osiris , ou la Reine Sianne , Zéphirine & Rosalide ne pouvoient calmer sa douleur. Le portrait de Zuma , ce trésor que je possédois , le seul pour mon cœur ; hélas ! Madame , dit-elle à Céleste , j'avois osé le tracer moi-même ; il vient de m'être ravi ! Elle ne put en dire davantage ; ses pleurs l'en empêcherent. Et cet injuste Zuma , disoit la belle Fée en elle-même , se plaint toujours ! Elle tâchoit de consoler Zulménie , ou , du moins , de l'engager à la suivre. Zéphirine , qui avoit disparu pour un moment , accourt , fait un cri de joie , & rentre avec le portrait : elle l'a retrouvé dans un des cabinets d'Osiris ; & , en effet , il y avoit été remis par la vilaine Guenon , à qui il n'étoit plus utile. Zulménie embrasse mille fois son Amie , place involontairement le portrait sur son cœur : puis , confuse de ce qu'elle vient de faire , elle va baiser la main de Céleste , la conjure de lui pardonner un sentiment dont elle n'est pas la

maîtresse. Céleste est attendrie , autant qu'étonnée de la ressemblance frappante de Volfidor. C'est alors que Zulménie la fuit. La Fête est donnée pour elle ; & c'est elle seule qui peut l'embellir. Elle arrive avec l'air du triomphe , & , sur tout , du bonheur. Splendian , qui , pendant son absence , avoit été d'une inquiétude & d'une tristesse extrême ; Splendian , heureux de la revoir , le seroit davantage , si elle paroïssoit l'être moins. Les Génies Ostentation & Archangéline en sont épris plus que jamais. Puce la trouve divine , & seroit presque sérieusement tenté d'avoir une passion pour elle. Superbe l'admire ; il ne cesse d'en faire l'éloge , & Sianne la trouve toujours au-dessus du bien qu'on en dit. Les Seigneurs Puces sont en extase. Zéolidan , Zulamire & le Fils d'Archangéline se récrient sur ses charmes. Elle seule peut égaler Céleste , & l'emporter sur Zéphirine , Rosalide & Mélide. Jamais on n'a vu d'aussi belles personnes rassemblées. Sautrio fait des merveilles en leur faveur. Il danse si agréablement sur un pied , que Puce pardonne à son Favori de s'être fait jeter par la fenêtre. Mais bientôt Zulménie se dérobe à la foule , & se retire dans un cabinet de verdure , éclairé , ainsi que tous les autres , par des

milliers d'escarboucles. Le Soleil a moins d'éclat. Les jardins de Céleste sont le lieu de la Fête. Sa Cour, qui, ce jour-là, respiroit la simplicité, n'a d'autre parure que celles des Bergers & des Bergeres. Les salles où l'on danse ne sont ornées que de festons de mirthe & de lilas entrelacés. Les voix les plus douces se mêlent au son des instrumens champêtres. Par intervalles, un silence intéressant succede à leur concert. Alors le chant mélodieux des oiseaux se fait entendre. A leurs tendres accens, se joint le murmure des eaux ; & des échos prolongés, dans des grottes formées de rocailles, répètent le nom de Zulménie. Toute entiere aux idées que lui rappelle cette Fête, elle se livre, avec une sorte d'abandon douloureux, au charme d'une rêverie qu'elle craint de voir interrompue. Elle la préfere à tout, au plaisir qui l'environne, à celui qu'elle inspire, à Splendian lui-même. On se doute bien qu'il ne manqua pas d'arriver. Sans se rien dire, les Amans, vraiment passionnés, s'entendent, se répondent, & s'appellent. Il est déjà dans ce réduit silencieux & frais, où elle rêve si profondément à Zuma, que d'abord elle ne l'apperçoit point. Il s'arrête ; il la contemple ; il s'enivre de l'espoir que peut-être Zuma

l'occupe. Mais, ne pouvant plus résister au desir de s'en assurer, il s'approche en tremblant : ses pieds effleurent à peine le sable où ils touchent ; il renferme jusqu'à ses soupirs. Au moment de savoir son sort, emporté par l'Amour, il se sent retenu par la crainte. Il frémit ; il balance : mais enfin, il est entraîné, & va tomber aux pieds de Zulmémie.

Connoissez enfin, lui dit-il, l'excès d'une passion qui n'eut jamais d'exemple. J'ose vous en faire l'aveu ; il est coupable ; je vous offense, peut-être plus encore que vous ne pensez. Zulmémie, je vous adore, & ne puis vivre dans l'incertitude où je suis... Avant de prononcer, consultez-vous. Hélas ! vous allez décider du sort de mes jours. Peut-être il fera horrible... Eh quoi ! vous m'écoutez sans colere !... Il n'avoit pas dit un mot qui n'eût touché Zulmémie. Il étoit à ses genoux, & il y étoit comme Zuma. Ses yeux peignoient le trouble, & ses yeux, ainsi troublés, ressembloient à ceux de Zuma. Tout lui retrace Zuma, jusqu'au lieu où Splendian lui parle de son amour. Aussi ne songe-t-elle point si c'est Splendian qui l'aime, qui l'en assure. C'est Zuma qu'elle croit voir ; c'est lui qu'elle croit entendre. Avec une avidité inquiète & plus amoureuse encore, le Génie attend sa ré-

ponse. Leurs regards se rencontrent. Quels regards ! leur émotion y paroît toute entière. Cette émotion rend Splendian furieux ; & un soupir de Zulménie met le comble à l'horreur de sa situation.

C'en est fait, s'écria-t-il ! je le vois , je le sens , je n'en puis douter. . . . Mais , au nom d'un amour qui méritoit de vous intéresser , du moins je m'en flattois , je devois le croire , au nom de vous-même , répondez-moi.

Splendian , lui dit - elle alors , je ne puis être à vous. Ah ! reprend-il , si vous donnez à Splendian un regret , un seul regret. . . . Eh ! pouvez - vous douter , lui répondit-elle , que je ne vous apprécie ? — Eh bien , Madame , s'il est vrai que vous le distinguez , votre Amant , qui vous eût sacrifié le Trône du Monde , & pour qui , sans vous , il n'est point de bonheur , aime mieux y renoncer , renoncer à Zulménie , la perdre , vivre désespéré , que de devoir à sa compassion généreuse un reste d'intérêt , que , sans doute , un autre objet ne peut manquer d'affoiblir. Avouez-le moi , Madame , avouez que Splendian , l'heureux Splendian. . . . Que je suis infortuné ! Il alloit dire des choses plus incompréhensibles encore pour Zulménie , lorsque Circonspect paroît ; il étoit envoyé par Prudnette. Il ap-

pelle Splendian qui le maudissoit presqu'aupres que l'Amour.

Écoutez, lui dit-il, en le prenant à part ; ou, je me trompe fort, ou il n'y a pas l'ombre de réserve dans votre conduite ; d'autres que moi pouvoient vous voir aux pieds de Zulménie. Pourquoi vous permettez-vous une semblable imprudence ? Ce n'est pas pour mon plaisir, répond le Génie du ton le plus affligé. J'espère, dit Circonspect, que ce n'est pas pour le sien. J'ai peur du contraire, reprit-il ; & j'en serois inconsolable. — Auroit-elle eu l'indiscrétion de vous faire quelque aveu ? . . . Ah ! reprit Splendian, pour être sûr de mon malheur, je n'ai pas besoin qu'elle me le confirme. C'est-à-dire, continua Circonspect, que Splendian ne l'intéresse pas plus qu'un autre. — Plût au Ciel, s'écria-t-il ! Je ne sçais, si c'est ma faute, ajouta le Pere de Zulménie ; mais je ne vous comprends point du tout. Votre desir est probablement de lui plaire ? Mon tourment, répondit-il, est de me voir préféré par elle. Il me semble que vous déraisonnez, hazarda Circonspect. — Eh ! pardonnez ! le désordre est trop permis à un Amant qu'elle accable. Je n'ai jamais aimé que Zulménie ; je sens que jamais je ne pourrai aimer qu'elle ; & , puisqu'elle m'écoute, elle est per-

due pour moi. Circonspect, à ces mots, le quitta bien persuadé qu'il étoit fou. C'est ce qu'avoit voulu Prudinette : elle étoit alors au comble du bonheur, car elle rendoit Zulménie bien malheureuse.

Cette Nymphé, trop belle & trop intéressante, pour n'être pas persécutée par son sexe, étoit restée dans le même bosquet, à la même place où Splendian lui avoit déclaré son amour. Elle y songeoit à Zuma : elle entend prononcer son nom ; son cœur s'émeut ; elle écoute ; on le répète encore ; elle se leve, & s'approche, le plus doucement qu'il lui est possible, d'un bosquet voisin de celui où elle est. Elle entend deux personnes qu'elle ne voit pas. En écartant les feuilles d'une palissade qui la séparoit d'elles, Zulménie reconnoît la Fée Prudinette & Zélide. Mais, Madame, lui disoit cette dernière, songez-vous à la distance que le sort a mise entre vous & Zuma ? — Eh ! que m'importe ? Il est charmant ; il m'adore. Voyez son portrait ; il est mon excuse. Non, Zélide, non : vous n'imaginez pas à quel point j'en suis aimée. Quel coup de poignard pour Zulménie ! Elles se plaisent à le retourner dans son cœur ; elles appuient sur tous les détails de cet amour prétendu. Zulménie voudroit ex-

pirer à l'instant. Prudinette ajoute qu'elle est déterminée à partager avec Zuma le pouvoir de la Féerie ; mais qu'il n'est touché que du don de sa main, & , sur-tout , de son cœur. Les forces manquent alors à Zulménie ; elle jette involontairement un cri de douleur, & tombe sur un banc de gazon, presque sans connoissance. A ce bruit soudain, Prudinette, qui n'a parlé ainsi, que parce qu'elle la savoit près d'elle, paroît effrayée, & quitte précipitamment le bosquet. Zélide, tout aussi bien instruite, joue l'effroi, en appercevant Zulménie dans l'état le plus cruel, ne pouvant ni parler, ni verser des larmes, levant ses beaux yeux vers le Ciel, & le suppliant de terminer ses jours. La perfide Zélide, en feignant de la secourir, laisse tomber un portrait. Zulménie, sans pouvoir retenir le mouvement qui l'entraîne, le relève, y jette des yeux inquiets. C'est Zuma ; c'est lui ! .. Dieux ! dit Zélide, que faites-vous ? Que dira Prudinette ? C'est le portrait de l'Amant dont elle est adorée, & que, dans son trouble, elle m'a laissé en me quittant. Elle vouloit continuer ses confidences. Zulménie l'éloigne avec horreur, quitte ces lieux, & , mourante, regagne son appartement, où, seule, plus infortunée

qu'il n'est possible de le dire, elle sent, au fond de son ame, l'anéantissement succéder au désespoir. Accablée sous le poids de sa douleur, baignée dans les larmes, elle passe la nuit la plus affreuse. Le jour la retrouve dans le même trouble, & les soins même de l'amitié lui sont pénibles. A peine elle étoit sortie de ce bosquet fatal, témoin du mensonge odieux dont elle a été la victime, que Splendian accourt, dans l'espérance de l'y trouver. Il n'apperçoit que Zélide. Ses agaceries l'importunent, & lui font prendre la fuite. Jusqu'à la fin du bal, il avoit cherché sa Maîtresse. Il ne se doute point de l'état horrible où elle est; & cependant son agitation est extrême.

Il n'y avoit pas long-temps que le Soleil éclairoit ces lieux, lorsque Prudinette le fait prier de passer chez elle. Elle étoit parée avec la recherche la plus scrupuleuse. Splendian, lui dit-elle, après quelques soupirs qui n'étoient point touchans, j'ai des droits sur votre estime. Malgré mes principes, je n'ai point de remords de mes sentimens pour vous: un amour vertueux, le seul qui puisse s'emparer de mon ame, vous l'a soumise. Et ce fut avec beaucoup de dignité qu'elle continua de lui peindre, très-vivement,

ment, ce qu'il lui avoit inspiré si vite. Hélas ! ajouta-t-elle, j'ai trop bien lu dans votre cœur : je fais qu'il ne peut être à moi ; mais, du moins, songez quelquefois, & même aux pieds de Zulménie, qu'elle ne peut vous aimer autant que Prudinette. Mieux que vous, j'ai pénétré ses sentimens ; j'avois intérêt de m'en instruire ; je suis parvenue à les connoître. Quoique vous lui ayez inspiré une passion très-vive, elle conserve quelque souvenir d'un Zuma, qu'elle se reproche d'abandonner pour vous ; & peut-être ne lui eussiez-vous pas été préféré, si l'éclat de votre rang.... Impitoyable Fée, dit-il en l'interrompant, que vous ai-je fait pour déchirer mon cœur ? Le mien ne l'est pas moins, reprit-elle ; mais, plus généreux que le vôtre, je veux bien encore vous dire.... Laissez-moi ; ne me dites rien.... Où suis-je ? Qu'ai-je appris ? Et ne se connoissant plus, il quitte Prudinette, sans trop sçavoir où il alloit. L'Amour, qui le sçavoit pour lui, l'Amour & le désespoir l'entraînent vers Zulménie. Pour la première fois depuis son séjour dans l'Empire de Céleste, il ose s'introduire dans l'appartement de sa Maîtresse.

Elle étoit seule, couvrant de ses pleurs un portrait qu'elle ne peut s'empêcher de regarder encore, & qu'elle cache, dès qu'elle

apperçoit Splendian. Le désordre où il est ne peut surpasser le sien ; il tremble à sa vue. Il comptoit l'accabler de reproches ; ils expirent sur ses levres. Il fait enfin un effort sur lui-même. C'est trop long - temps, Madame, lui dit-il, verser des larmes, & sentir des remords : je sçais tout. Puisque Zuma vous est devenu indifférent, puisque la seule compassion vous ramene à lui, il doit être généreux à son tour, vous dégager d'un lien qui vous pese, vous rendre à ce qui vous est cher, ne plus se souvenir de vos sermens, ni même de vos charmes ; vous oublier, en avoir le courage. ... L'Amant, qui vous eût tout immolé, qui vous méritoit, Zuma qui vous adore, Zuma qui devoit se croire aimé. ...

Aimé, lui, interrompit-elle ! Non, il ne l'est plus. — Dites qu'il ne le fut jamais. — Il n'étoit pas digne de l'être ; je rougis de cet amour. J'ignore comment vous en êtes instruit ; mais, qu'il sçache que je le hais. Splendian étoit resté immobile. Écoutez-moi, lui dit-elle. Il ne l'entendoit point. Une seconde fois elle le conjure de l'écouter. Eh ! que pouvez-vous avoir encore à me dire, reprend-il avec l'emportement de la douleur ? Barbare ! eh bien ! envenimez encore, s'il est possible, la blessure mortelle de ce cœur qui vous ado-

re, qui n'a plus rien à espérer ni à craindre : je vous défie de le rendre plus malheureux ! Parlez.

Hélas ! lui dit-elle , pardonnez ! vos sentimens ajoutent à mon infortune. Faut-il que je sois réduite à vous parler d'un autre que de vous ? Encore une fois , pardonnez ; & jugez de l'opinion que j'ai de vous par tous les aveux que je vais vous faire. Vous méritiez qu'on répondît à votre amour ; le mien , cruellement trahi , eût fait sans doute mon bonheur , si vous en eussiez été l'objet. Mais j'adorai Zuma ; je ne serai point à un autre. Avec quelle tendresse je l'aimois ! les grandeurs , l'éclat , les hommages , même le vôtre , ne m'étoient rien. J'aurois voulu lui sacrifier davantage , lui offrir plus. Je ne pouvois supporter son absence. Je n'avois de bonheur que son idée ; elle étoit le tourment , le charme de ma vie : elle n'en fera plus que le supplice. Oserai-je vous le dire ? Tout aimable que vous êtes , j'eusse été injuste ; je ne vous aurois point distingué , si mille rapports inexplicables ne m'avoient rappelé Zuma. Il me sembloit que c'étoit son ame qui animoit vos traits ; & lui seul étoit la cause du trouble que vous me faites quelquefois éprouver.

Qu'entends - je ? Dieux ! Ah ! Dieux ! Quoi ! Splendian ne vous intéressa jamais ! Je

vous offense , continua-t-elle. — Ah ! Zulménie ! Que Zuma fut coupable ! Qu'il est heureux ! Quel moment de délire , d'ivresse , de félicité , de remords pour lui ! — N'enviez point font fort ; je ne le reverrai jamais , je ne l'aime plus. Son ame n'est qu'ambitieuse ; la mienne le dédaigne. — Vous le dédaignez ! Que dites-vous ? O Ciel ! — Cessez de m'en entretenir. Remettez - lui ce portrait , l'ouvrage de mes mains , ou plutôt de mon cœur. Qu'il apprenne , en le voyant , à quel point je l'aimois , & combien je le déteste.

Son portrait , s'écrie-t-il , en tombant à ses genoux !... Non , vous ne le haïssez point ! (Rien ne peut exprimer ce qu'il ressent.) Adorable Zulménie ! Quoi ! vous avez daigné !... Ah ! ses doutes furent des crimes ; il fut trop puni d'une épreuve cruelle : & , malgré l'excès de son amour , ne croyez pas que je l'excuse.

N'allez pas cependant , reprit-elle vivement , lui être moins favorable. Protégez-le ; veillez à son bonheur. Qu'il soit le plus fortuné des Hommes , quoique le plus ingrat , quoiqu'il me désespere , quoiqu'il adore la Fée la plus haïssable ! Ah ! Zulménie ! lui dit-il , enivré , attendri , transporté de joie , de reconnoissance , de douleur & d'amour , Zulménie ! on vous trompe. Et vous avez pu le croire ! Quoi ! l'Amant qui vous adore , qui ne vit que pour

vous, vous osez penser qu'il peut vous être infidèle! — J'en ai la preuve. Et que n'en puis-je douter? Ce que j'ai souffert, ce que j'ai senti depuis cet instant affreux, moi-même j'ai peine à le comprendre. Pour comble de maux, je n'ai point succombé aux miens. A chaque instant il vouloit l'interrompre. Elle le force à l'écouter. Elle lui apprend ce qu'elle a entendu la veille; qu'elle a vu son portrait entre les mains de Zélide, son portrait, que lui-même a donné à Prudnette. Elle fondoit en larmes; il en étoit pénétré. Le plus heureux des Amans s'affligeoit en recueillant avec transport les larmes de sa Maîtresse.

Quelle trame odieuse, lui dit-il alors; la détestable Prudnette se venge de ce que Zuma n'a pour elle que de l'horreur. Sçachez que ce Zuma, qui vous idolâtre, n'a point cessé, sans paroître à vos yeux, d'habiter cette Cour où vous êtes. Que de tourmens il y a soufferts! Combien Zulménie a d'empire sur son cœur! Un autre objet! Lui!... Jamais, jamais, rien ne pourra le distraire d'un amour qu'enfin vous allez connoître. Sçachez....

Il alloit lui découvrir le mystère de sa métamorphose; il vouloit reprendre la figure de Zuma: le serment qu'il avoit fait à Céleste étoit oublié; il ne se souvenoit plus de rien. Les soupçons de sa Maîtresse, sa douleur, les

aveux charmans qu'elle venoit de lui faire, ce passage fubit du défefpoir à une ivrefse , à une félicité dont lui-même n'avoit point eu d'idée jusques - là , tout le transportoit. Il ne se connoiffoit plus. Il faut , lui dit-il , divine Zulménie , il faut que Splendian difparoiffe , & que Zuma. ... Il faut , dit alors une voix menaçante , renoncer à ce Mortel. C'est Sincere qui prononce ces mots ; c'est elle qui paroît , & qui , du ton le plus irrité , accable Zulménie de reproches.

O vous , qui fûtes ma protectrice , lui dit-elle , lisez dans mon cœur ; il est pénétré de ce qu'il vous doit. Je voudrois expirer à l'instant , pour cesser de vous offenser ; mais , tant qu'un fouffle animera mon cœur , puis - je , hélas ! empêcher qu'il n'appartienne à Zuma ? (Que n'éprouve-t-il point alors ?) Elle tombe aux pieds de Sincere. A ce spectacle , il ne se fouvient plus qu'il a les traits de Splendian : l'état où il voit sa Maîtresse le met hors de lui. Il prend Zulménie dans ses bras , la ferre contre son cœur , & , versant un torrent de larmes , se précipite aux pieds de sa Mere.

Ne me féparez point d'elle. Souffrez que nous foyions éternellement unis. Qu'entends-je ! s'écrie Zulménie. Oui , Seigneur , je vous l'accorde , répond Sincere. Il est prêt à lui dire qu'il n'est point Splendian.

Céleste arrive. Ah ! ma Sœur , lui dit-elle , que de maux vous vous êtes faits ! & combien vous nous en eussiez épargnés , en consentant à l'hymen de votre Fille & de Volsidor ! Sincere en paroît plus éloignée que jamais : elle apprend à Céleste qu'elle vient d'accorder Zulménie aux vœux de Splendian. Ah ! s'écrie la malheureuse Nymphé , si je ne suis point à Zuma , je ne serai à personne , & à Splendian , moins qu'à un autre. Plus il mérite de posséder tout entier le cœur de celle qui lui appartiendra , & moins je voudrois. . . Lui , qui connoît mes sentimens , comment a-t-il pu souhaiter que je fusse à lui ? Il rejette l'indiscrétion de sa demande , sur le trouble où il étoit : & Céleste , pour le tirer d'embarras , dit qu'il aspire à la main de Zéphirine. Sincere n'y entend plus rien. Zulménie la conjure de la rendre à l'obscurité pour laquelle les Dieux l'ont fait naître : elle n'implore , elle ne demande que le bonheur de vivre pour Zuma. J'aurai tout , Madame , lui dit-elle , & je vous devrai tout , si vous m'accordez cette grâce. Sincere alors lui apprend , avec autant d'indignation contre l'objet de son choix , que de douleur de la voir livrée à l'Amour , le mystere de sa naissance. Son mécontentement fit taire sa tendresse ; & Zulménie ne retrouve

une Mere, que pour gémir de sa rigueur. Avec cette expression du cœur, qui devoit cependant être sentie, elle se plaît à répéter plusieurs fois ce nom si cher, qu'elle prononce pour la première fois. En embrassant les genoux de Sincere, qu'elle baigne de ses larmes, elle la supplie de lui pardonner son sentiment.

Mais, pendant que la Fée est émue plus qu'elle ne le voudroit, & s'efforce de renfermer son trouble; pendant que Céleste s'abandonne à toute sa sensibilité, & que Splendian est partagé entre la plus vive douleur & le ravissement le plus délicieux, la Fée Colere, (il faut qu'on sache qu'elle est venue à la Cour de Céleste avec Sincere son Amie, & le Génie Démesuré, son Époux,) cette Fée; dis-je, qui est chez sa Fille Zéphirine, la caresse de toute sa force, la trouve charmante, & lui dit, à sa manière, c'est à-dire avec une sorte d'emportement, qu'elle est la plus jolie du monde. Zéphirine lui apprend, entre mille autres choses, que Splendian lui paroît très-aimable, mais encore plus extraordinaire, & qu'il a l'étrange coutume de se fâcher contre elle, toutes les fois qu'elle a l'air de prendre intérêt à lui. Voilà Colere furieuse, comme de raison; & si on la laissoit faire, elle iroit dévisager Splendian, par

amitié pour sa Fille. Cependant on parvient à la calmer un peu ; & , en attendant qu'elle se livre à son courroux , elle demande , d'un ton menaçant , qu'on lui fasse voir cette belle Zulménie , dont Zéphirine lui fait tant d'éloge. En conséquence , elles se rendent dans son appartement , & la trouvent en pleurs aux pieds de sa Mere. Zéphirine , sur le champ , se met à genoux aussi. Colere ne se possède point : elle fait une scene à Sincere sur sa rigueur , une à Splendian sur ses contrariétés ; il n'y a que Céleste qu'elle ne gronde point. Zulménie lui paroît plus belle que tout ce qu'elle a vu ; elle court pour l'embrasser , & Zulménie croit qu'elle veut la battre : mais la bonne Fée Colere , qui se radoucit en la voyant encore de plus près , lui accorde tout de suite sa protection. Elle emmene Sincere de force , pour mettre fin à ses réprimandes : & Dieu fait ce qui seroit arrivé à cette dernière , si elle avoit osé résister ! Céleste , de son côté , entraîne Splendian , malgré qu'il en ait , pour chercher avec lui le moyen de détruire les préventions de sa Sœur sur le compte de Volsidor ; & Zulménie court se jeter dans les bras d'Osiris , où elle se désespere. Splendian avoit accompagné Céleste dans son appartement : on juge combien leur conversation devoit être intéres-

fante. A l'instant où elle étoit le plus animée , elle est soudain interrompue par les cris de Zéphirine.

Zulménie vient d'être enlevée ; & Sianne , c'est-à-dire Osiris , qui n'a point voulu se séparer d'elle , & qui la tenoit serrée contre son sein , est disparue avec elle. Qui pourroit peindre l'état , le désespoir , la fureur , les transports du Génie ? L'affliction de Céleste est extrême : elle renvoie Zéphirine , qui sort en faisant retentir le Palais du nom de son Amie. C'en est trop , dit alors le malheureux Amant de Zulménie. Voici le moment de reprendre la forme & l'autorité de Volsidor. Il le veut ; Céleste le desire , & il reste toujours Splendian. Il falloit qu'ils fussent ensemble , pour que l'un & l'autre reparussent sous leurs véritables traits. C'étoit une des conditions de l'échange. Si je ne l'ai pas dit , j'ai eu tort ; & il est temps que le Lecteur l'apprenne. Le Génie ne se souvenoit plus de cette condition funeste ; la Fée elle-même l'avoit oubliée.

Eh bien ! s'écria-t-il , je la défendrai sous les traits que je conserve. Et vous succomberez , reprend Céleste. La puissance de Splendian est subordonnée ; vous n'aurez que son pouvoir , tant que vous aurez sa figure. Duffé-je , interrompit-il , m'exposer à tous les maux ,

eussé-je la certitude d'en être accablé, je volerois au-devant d'eux, pour sauver Zulménie. Elle vous est rendue, dit alors le faux Volsidor, en se montrant aux yeux du véritable, & à ceux de Céleste. Avez-vous cru, continua-t-il, que l'amitié ne veillât point à votre bonheur? Volsidor se précipite dans ses bras: tout entier à la reconnoissance, il ne trouve point d'expression pour l'en assurer. L'échange se fait; & tous deux sont prêts de voler au secours de la Maîtresse du Souverain des Génies, lorsque Sincere arrive, troublée, hors d'elle-même. Zulménie lui est ravie; elle ne peut sentir que sa perte: le courroux fait place à la tendresse. Elle apprend à Céleste, que les ravisseurs de cette Fille si chère, sont Prudienne, Ostentation, Archangélino, & le Génie Circonspect lui même. Rassurez-vous, Madame, lui dit Volsidor. Heureux de pouvoir vous servir, heureux de ce que toutes les autorités sont soumises à la mienne, je pars, je vais vous rendre celle que vous regrettez: c'est Volsidor, qui sera son libérateur, dit Céleste; c'est lui que vous voyez. Quelle fut la surprise de Sincere! Elle reste enchantée de l'air noble, des graces, de la majesté, de la figure charmante & de la générosité de ce Génie. Seigneur, lui dit-elle, avec une sorte d'embarras, je vous devrai tout. Vous êtes

bien vengé de mes injustices. Il s'éloigne, sans tarder davantage, & donne sa parole à Céleste, qui l'exige, d'être invisible aux yeux de Zulménie. Il me paroît nécessaire de dire ce qui a donné lieu à son enlèvement.

Dès que Splendian fut sorti de chez Prudinette, cette Fée, très-mécontente, avoit été, de concert avec Ostentation & Archangélino, instruite par elle du rang de l'Amante de Volsidor, proposer à Circonspect de choisir pour elle un Époux entre ces deux Génies; il n'en avoit pas paru très-éloigné. Comme il se croyoit un peu amoureux de Prudinette, il ne se fâcha point de ce qu'elle avoit deviné qu'il étoit le Pere de Zulménie; car elle n'eut garde de lui dire comment elle l'avoit découvert. On se souviendra que ce fut par le moyen de Sempiternelle. Lorsque Prudinette eut quitté Circonspect, cette même Sempiternelle courut encore l'avertir de l'apparition de Sincere: sous la forme d'une Mouche Guêpe, elle étoit sortie de l'appartement de Zulménie, au moment où sa Mere avoit dit à Splendian qu'elle la lui accordoit: c'est ce qu'elle s'étoit hâtée de venir apprendre à Prudinette, qui retourna bien vite chez l'Époux de Sincere, pour le prévenir contre un projet qui détruiroit tous les siens.

On veut, lui dit-elle, donner votre Fille à

Splendian. Elle en est au désespoir, & elle n'a pas tort; car ce Génie est d'une extravagance reconnue. En effet, répondit-il, j'ai cru m'en appercevoir.

Prudinette ajoute, que, pour éviter ce malheur, il faut la faire enlever & même épouser par l'aimable Archangéline. Pourquoi pas, Ostentation, interrompt Circonspect? Il faut du moins qu'elle choisisse; l'un des deux peut lui plaire davantage, quoiqu'à dire vrai, je n'épouferois peut-être, à sa place, ni l'un ni l'autre. Je vous avoue même que ces deux Gendres-là, (si l'on peut s'en rapporter à soi) ne me paroissent pas devoir me convenir autrement. L'incertitude de Circonspect étoit assez naturelle. Archangéline, sourd, l'obligeoit d'élever la voix; & comme il étoit assez maigre, Ostentation avoit voulu le souffler malgré lui. D'ailleurs, ajouta-t-il, un enlèvement doit être, à ce qu'il me semble, très-réfléchi. Prudinette l'assura, que, par pure amitié pour lui, elle le méditoit depuis six mois. Circonspect, satisfait de la date des réflexions, ne songea pas qu'elle ne pouvoit être aussi ancienne. Il avoit des momens de distraction. Prudinette sçavoit en profiter; & elle obtint, à la faveur d'une des fiennes, que l'enlèvement s'exécutoit en trois minutes. Cependant, reprit le Génie, cette démarche ne me paroît-

troit point convenable , si , vous & moi , n'avions l'attention de l'accompagner. Nous la conduirons , d'abord , dans les États d'Archangéline ; elle y passera une année , pour bien connoître les Sujets sur qui elle regnera ; ensuite , le même tems , dans l'Empire d'Ostentation ; après quoi , elle pourra se déterminer. Les lenteurs de Circonspect mettoient au désespoir Prudnette & Sempiternelle. Elles sçavoient bien que tout seroit perdu , si Volsidor pouvoit reprendre sa forme & son pouvoir ; mais elles avoient l'espérance , qu'entraîné par son amour , il viendrait secourir & venger sa Maîtresse , sous la figure de Splendian ; auquel cas les deux Génies , (car on n'osoit pas compter sur Circonspect ,) & les deux Fées rassemblées contre Volsidor , étoient convenues de l'enchaîner pour plusieurs siècles : il n'auroit pu échapper à ce malheur , qu'en renonçant à Zulménie , & en épousant Prudnette. Tel étoit le projet de cette Fée ; mais ce n'étoit point celui de Sempiternelle. Comme elle avoit la rage des maris , elle agissoit pour son compte , & elle s'arrangeoit d'avance pour épouser le plus aimable des Génies.

Quoi qu'il en soit , Zulménie traversoit les airs dans le char de Circonspect , où Sianne étoit avec elle : il s'y étoit placé entre sa Fille

& cette Reine intéressante , séparée encore une fois de Superbe , qui se désoloit de ne l'avoir revue que pour la perdre. Prudinette , dans un autre char , avoit , à ses côtés , les deux Génies. On doit juger de l'état de la Nymphé à laquelle ils prétendoient tous deux. Elle arriva enfin dans la triste Souveraineté d'Archangéline. En sa faveur , il avoit fait habiller sa maison en papier or & argent , & il la conduisit dans son Palais de Marcassite , qu'il croyoit d'une très-grande magnificence. Ceux des autres Génies étoient de diamans. Ostentation prenoit en pitié le faste prétendu d'Archangéline , & le persifflait tristement. Je n'entends pas bien , disoit celui-ci ; néanmoins je lis dans ses yeux , qu'il est jaloux de ce que ma belle Future m'adore. Petit Papa Circonspect , mariez-nous sur le champ , pour le faire taire. Jusques-là , Zulmémie , abîmée dans son chagrin , n'avoit pas même daigné les écouter. Prudinette , dont elle détestoit la fausseté & le triomphe , ne lui étoit pas moins insupportable. Mais la voyant applaudir à ces derniers mots du Génie aux grandes oreilles , elle sentit redoubler son horreur pour cette Fée , & se résolut enfin à prier Circonspect de l'entendre. Je ne crois pas , dit-il , pouvoir vous le refuser ; & parce que vous êtes ma

Fille unique , ce sera pour demain. Mais ses instances & sa douleur furent si vives , qu'il l'emmena avec Sianne dans son appartement , en lui faisant presque des reproches de sa précipitation. Elle se jette aux pieds de son Pere , lui fait les caresses les plus tendres , lui ouvre son ame , lui montre sa répugnance pour les Partis qu'on lui propose : elle lui dit enfin d'excellentes raisons , que Sianne appuyoit avec le plus vif intérêt. Je ne vous oblige point , répondoit-il , d'épouser Archangéline , si vous préférez Ostentation. Alors , fondant en larmes , elle l'assure qu'ils lui déplaisent également. Vous ne pouvez pourtant pas les épouser tous deux , reprenoit-il. Ni l'un , ni l'autre , s'écrioit-elle. Ce n'est point l'avis de Prudinette , ajoutoit Circospect. Je pense qu'elle vous conduira mieux que Sincere. C'est pour cela qu'elle vous enleve , & que j'y ai consenti. C'est une personne très-sensée ; & comme elle vous aime , elle s'affligeoit de ce que , malgré vous , on prétendoit vous unir à Splendian , qui n'est pas trop raisonnable. O mon Pere ! si vous connoissiez Zuma ! il est préférable à tous les Génies du monde. Ce que vous dites me semble furieusement hazardé , reprit son Pere. Je ne crois pas cependant qu'il y ait rien d'impossible. Volsidor & Splendian ,
encore

encore invisibles , entendirent la fin de cette conversation ; & , sans son Ami , Volfidor se seroit précipité aux pieds de sa Maîtresse.

Mais tout-à-coup , par l'ordre du Souverain des Génies , aux sons ravissans d'une Musique céleste , qui exprime l'amour de Zuma , la chambre où étoient Circonspect , Zulménie & Sianne , se détache imperceptiblement du Palais d'Archangéline , & elle est enlevée dans les airs. Je ne prononcerois pas sur ce que j'entends , dit Circonspect , en battant la mesure ; mais il y a quelque apparence que nous marchons. Pendant qu'il veut en douter , Zulménie , qui en étoit certaine , renaît à l'espérance. Dans une autre chambre qui voyage de même , Ostentation , Archangéline & Prudinette se désesperent du renversement de leurs projets. Ce qui chagrine le plus Archangéline , c'est ce qui arrive aux deux plus beaux appartemens de son Palais de Marcaffite. S'il restoit entier , il se consoleroit de la perte de Zulménie. Elle fait un cri de joie , lorsque sa chambre aérienne descend bien doucement à la porte du Palais de Céleste. Elle vole , avec transport , dans les bras de cette Fée. Zéphirine s'élançe dans les siens. Superbe va tomber aux pieds de Sianne. Sincere accourt. Zul-

ménie embrasse ses genoux, & sa Mere paroît enchantée de la retrouver.

C'est à Volfidor, lui dit-elle, que je dois le bonheur de vous revoir, & que vous devez la liberté. Ma Fille, ma chere Zulménie, ne vous refusez point à mes vœux ! C'est par lui que vous m'êtes rendue : vous seule pouvez m'acquitter. Votre Mere vous implore ; elle vous conjure d'être à lui.

Quel affreux arrêt, s'écrie Zulménie ! Ah ! Madame, puis-je promettre un cœur qui n'est plus à moi ; un cœur, hélas ! bien malheureux d'être contraint à vous résister ? Il ne le doit point, dit Céleste, avec une sévérité imposante.

Dans ce moment, une pompe superbe précède Volfidor. Des acclamations l'annoncent : il paroît. Zulménie, tremblante, le désespoir dans l'ame, les yeux noyés de larmes, est prête, sans oser détourner les yeux sur lui, à se jeter à ses pieds, pour obtenir, de sa générosité, qu'il renonce à elle. Sincere la prévient ; & s'adressant à Volfidor :

Puisse, lui dit-elle, ma Fille, vous rendre assez heureux, pour qu'à votre tour vous me deviez de la reconnoissance ! Seigneur, interrompt Zulménie, toujours sans le regarder, je ne puis rien pour votre bonheur.

Sachez qu'un Mortel adoré. . . Il s'abandonne à son trouble : il ne résiste plus à ses transports ; il cède à son amour. C'en est trop , s'écrie-t-il , en se précipitant à ses genoux : ah ! Zulménie ! . . — Que vois-je ? Qu'entends-je ? . . — Ma chère Maîtresse ! — Où suis-je ? — Reconnoissez Zuma , Zuma fidele , & ne haïssez plus Volfidor. — Zuma ! est-il vrai ? Ah ! si c'est un songe ; Dieux ! préservez-moi du réveil. Zuma ! — O ma Zulménie ! ce Zuma , cet heureux Zuma que vous voyez , n'est autre que Volfidor. Cher Amant ! ma belle Maîtresse ! mon adorable Zulménie ! Il se croyoit seul avec elle ; il la ferroit dans ses bras ; elle se trouvoit heureuse d'y être. Ils ne pouvoient se dire que des mots entrecoupés. Mais combien leur trouble , leurs regards , les larmes du bonheur , & le désordre où ils étoient tous deux , font plus éloquens que les discours ! Leur ame ne peut suffire à ce qu'ils éprouvent.

Dieux ! s'écrie Sincere , je suis trahie : l'Amour triomphe. Ses yeux peignent le courroux. Mais elle a donné sa parole ; elle a des obligations à Volfidor. Il se prosterne à ses pieds : sa Fille les embrasse. Céleste se joint à eux , avec tout le charme de la persuasion : le véritable Splendian , avec toute la chaleur de l'amitié ; & Colere , avec tout l'em-

portement qu'on lui connoît. Le Génie Circospect hazarde quelques mots , qu'on peut interpréter en faveur des deux Amans; enfin Puce , étonné , mais plus charmé encore , faite de si bon cœur , & dit des choses si plai-fantes à Sincere , qu'elle ne peut s'empêcher de sourire. Alors l'Amour paroît.

Pour ma gloire , votre félicité & celle de l'Univers , dit-il à cette Fée , ne soyons plus ennemis. Elle le voit , cesse de le haïr , & pardonne. Lui-même enchaîne Volsidor & Zul-ménie. Jamais ravissement ne fut égal au leur. Mais lorsque Zulménie est instruite , par son Amant , de sa métamorphose & de ses alar-mes , sous des traits qui n'étoient pas les siens , elle lui fait les plus tendres reproches , d'a-voir osé douter de son empire , sur-tout , de lui avoir laissé pleurer Zuma , lorsqu'il étoit si près d'elle.

Je ne m'étonne donc plus , dit Zéphirine , de ce que Splendian étoit si extraordinaire ! Mais celui-ci , en montrant le véritable , me paroît disposé à n'avoir point d'humeur. L'A-mour venoit de le percer du même trait , dont il avoit blessé sa jolie Maîtresse : c'étoit le vœu de Volsidor. Plus de fausse Philosophie. Il connoît le sentiment , le bonheur , & ne re-grette point la liberté. Il obtient l'aveu de Colere ; Démefuré consent ; & Zéphirine

avoue au vrai Splendian , qu'elle le préfere même à l'autre. L'Amour unit encore Zulamire & Rosalide , Zelmis & le Fils d'Archangéline. Il resserre la chaîne de Superbe & de Sianne ; & il ajoute à la félicité d'Auguste & de Céleste.

On doit juger quelle mine faisoient alors Prudinette, Zélide, Ostentation & Archangéline ; car il voyoit, quoiqu'il n'entendit point. Leur chambre les avoit amenés dans le Palais de Céleste ; & le pouvoir de Volsidor les contraint à être spectateurs de tout ce qui s'y passe. La vilaine Guenon étoit enchaînée dans un coin, où elle enrageoit. Puce l'apperçoit. Qu'elle est laide ! Voilà, dit-il, le vrai portrait de Sempiternelle. Je la trouve pourtant un peu mieux ; mais elle a son sourire & son caractère ; car je m'apperçois qu'elle voudroit bien me mordre. Céleste la touche de sa baguette ; & elle reprend sa forme hideuse. Madame, lui dit Puce, la ressemblance étoit d'après nature ; je n'ai eu garde de m'y tromper. Vous avez une mine & un air caressant qui vous décèlent. Volsidor, pour son supplice, lui ôte le pouvoir de nuire & la condamne à faire des heureux. A ce mot d'heureux, elle jette les hauts cris.

Archangéline n'est pas plus content. On lui impose la peine épouvantable, avant de pou-

voir casser son mariage avec Sempiternelle ; d'en avoir encore huit cens enfans. On oblige cette derniere à rendre leur forme à tous ceux qu'elle a défigurés , à commencer par l'Autruche , dont Sautrio a fait mention. Trois fois la semaine, défense à Ostentation de se souffler ; ordre à lui de se montrer ces jours-là dans toute sa maigreur. Prudinette est réduite à n'avoir jamais d'autre Amant que lui ; Zélide, à ne plus peindre ses sourcils & ses paupieres, ce qui fait que, sur le champ, Puce l'abandonne. Elle se retire avec Prudinette chez Ostentation ; mais les jours qu'il n'est pas dans son embonpoint, elles n'ont que la ressource d'aller causer avec le très-petit nombre des Quadrupedes qui sont restés à quatre pattes.

Circonspect , qui trouve que Prudinette lui a fait faire une fausse démarche, ne la voit plus que pour la forme.

Sincere & lui rompent leur mariage ; le divorce alors étoit permis. Puce, devenu très-amoureux de Sincere, trouva qu'elle ressembloit à Céleste ; elle n'avoit que vingt ans. Il n'y a que les méchantes Fées qui vieillissent ; les autres sont toujours jeunes, & toujours belles. Réconciliée avec l'Amour, elle le devint davantage. La franchise de Puce, & même sa gaïté lui plurent : tous les deux y gagnèrent.

Près d'elle , il entendit la vérité ; il perdit ses défauts , conserva ses graces , fortifia son caractère , l'époufa , & fut heureux.

La Fée des Forêts s'attacha à Sautrio ; elle dansa , & redevint bonne , dès qu'elle ne vit plus les méchans.

Volfidor , feul dispensateur de l'immortalité , l'accorda aux Nymphes , compagnes de fa Maîtresse. Il fit le même don à Superbe , Sianne , Zulamire , Zélidan , Mélide , Zelmis , Florian , & même à Citron , pourvû toutefois qu'il laifsât regner son Gendre à fa place. Gouvernés par Citronnette , ses États l'étoient fort mal. Rosalide & Zulamire furent justes & bien-faisans. Citronnette , inconsolable de la perte du Trône , eut beau vivre toujours ; elle le pleura sans cesse. Pour Citron , charmé de n'avoir pas moins d'esprit , quoique sa Fille se fût mariée à seize ans , il cessa de croire aux Sorciers , & se réjouit bien d'être immortel. Le Souverain de l'Isle Flottante , Pere de Zélidan , avoit trop de vertus , pour ne pas partager le même avantage ; mais son Fils & Mélide préférèrent à une Couronne qui leur fut offerte par Volfidor , le plaisir de vivre près de lui.

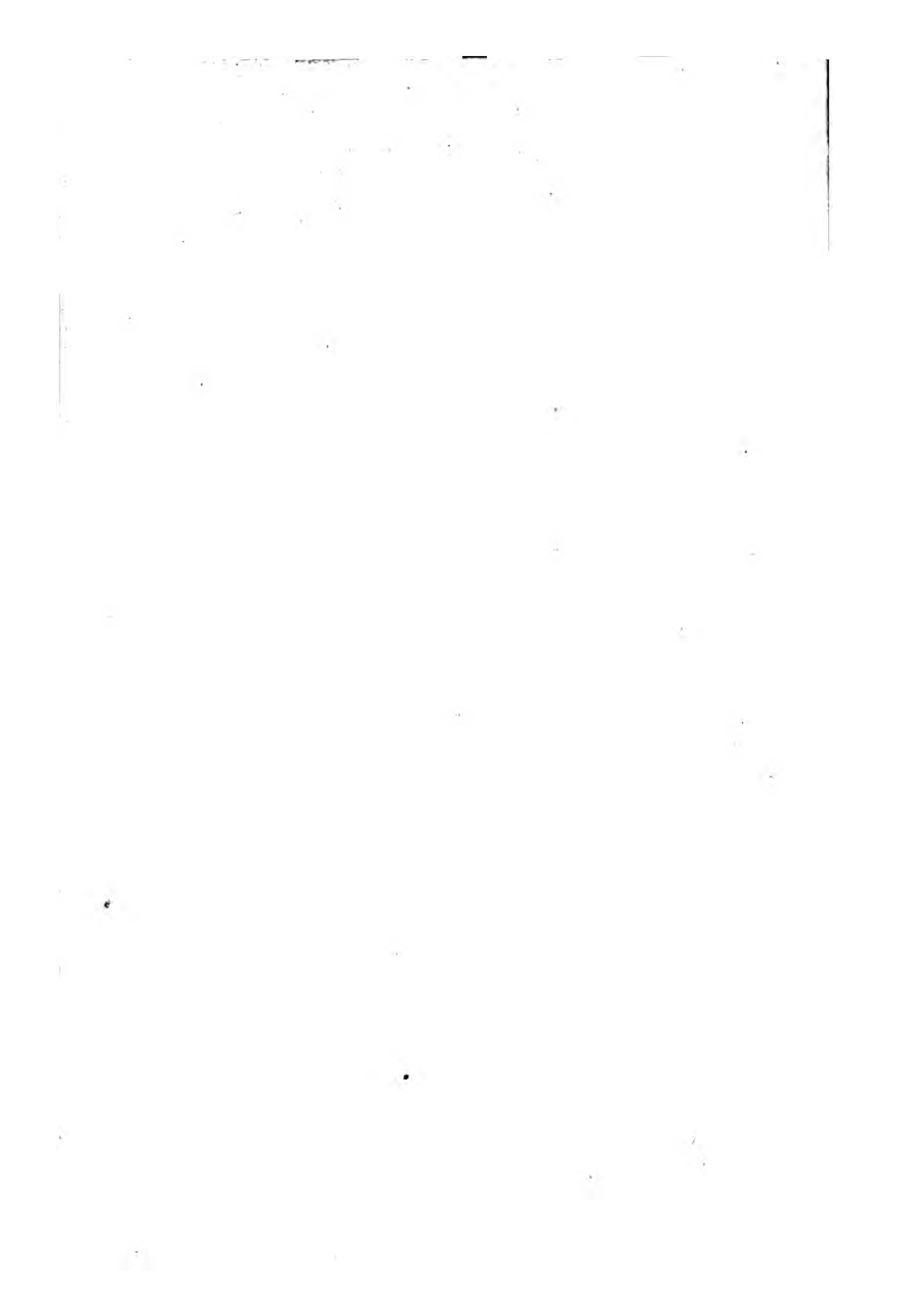
Cependant Volfidor touche à l'instant du bonheur suprême. Dans le Temple de l'Amour , à ses pieds , enivrés l'un de l'autre , avec un égal abandon , avec un délire qui n'eut ja-

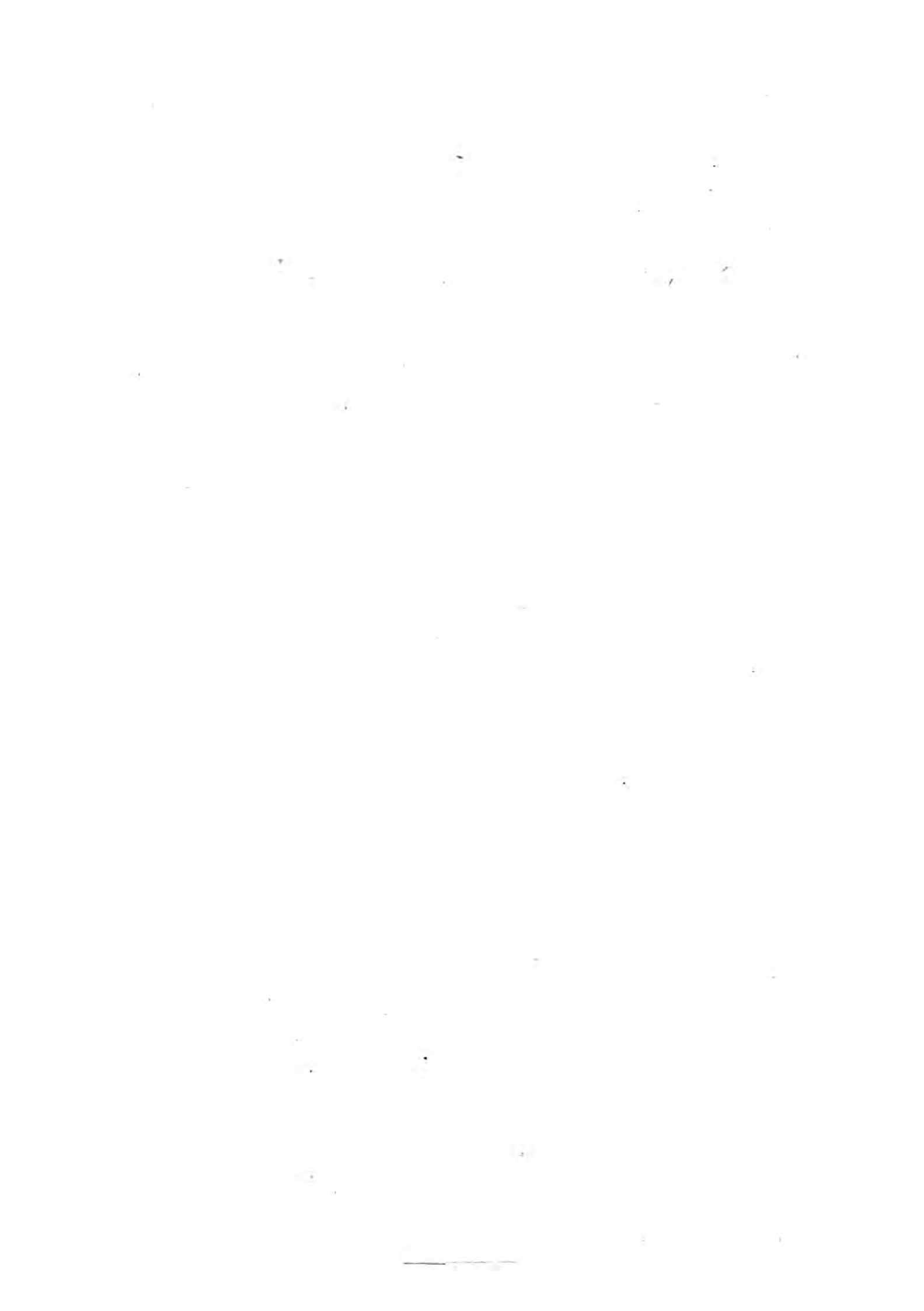
mais d'exemple , les deux plus tendres Amans prononcent , avec transport , le serment enchanteur d'être à jamais amoureux & fideles. Quel instant ! Quel beau jour ! Quelle nuit ! Que de félicités ! Bientôt Zulménie fut conduite en triomphe , par son Amant , dans les États dont il la fit Souveraine ; & la Divinité du Monarque devint celle des Sujets.

Mais le bonheur de ce couple charmant est l'ouvrage de Céleste : que ne lui devoient-ils point ? Toujours plus heureux , & toujours plus reconnoissans , ils l'adoroient. Enfin , Volsidor n'eut plus d'autre jalousie , que ces craintes délicates & tendres qui font naître des plaisirs. Sans cesse les transports de ces deux Amans acquirent de nouveaux charmes ; & tous les jours de leur immortalité , marqués par leur bienfaisance , par l'ivresse de leurs sentimens , par une volupté inaltérable , furent le bonheur du Monde , & le triomphe de l'Amour.

F I N.

78793460





Poursin
16.5.79
150 Fics.

